

Sous la direction de
Peter Locher / Jonathan Niehaus†
Hans-Wermer Unkel / Paul Vautier †

Père Joseph Kentenich

ANTHOLOGIE THÉMATIQUE

Livre de lecture

Tome III

SUIVRE LE PROPHÈTE

Père Joseph Kentenich :

***ANTHOLOGIE THÉMATIQUE* (Livre de lecture)**

Sous la direction de

Peter Locher / Jonathan Niehaus† / Hans-Wermer Unkel / Paul Vautier †

© Pour l'édition allemande, Schönstatt-Patres International, Vaterhaus.

Traduction : une ermite de Schönstatt. France 2016

PRÉSENTATION

L'anthologie thématique (*Kentenich Reader* en allemand) est un **livre de lecture** constitué d'un choix de textes du Fondateur de Schœnstatt, le Père Joseph Kentenich. L'édition allemande comporte trois tomes :

- I. Rencontrer le Père (2008) : textes autobiographiques et historiques.
- II. Étudier le Fondateur (2010) : Textes didactiques, spiritualité à trois dimensions.
- III. Suivre le prophète (2010) : Anthropologie et pédagogie, vie spirituelle et buts.

Ces livres sont maintenant disponibles en espagnol et en anglais.

Voici donc le **tome III** en français, les tomes I et II étant encore en préparation.

L'index général des deux premiers tomes et la **table des matières du tome III** qui le suit permettent une vue d'ensemble des thèmes.

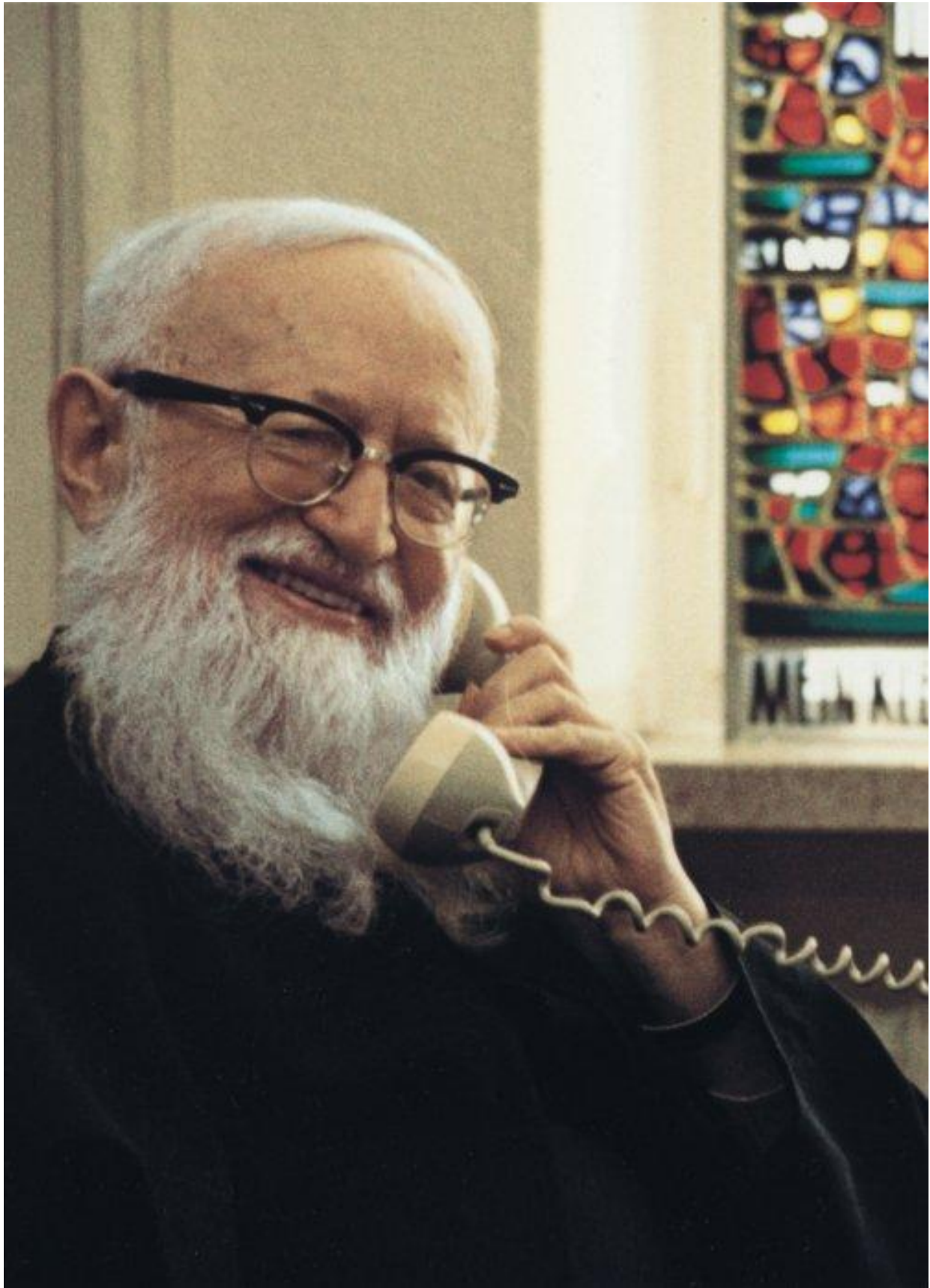
L'avant-propos du tome I de l'édition allemande précise le sens et le but de cette compilation.

Dans l'édition allemande, à la fin de chaque texte sont indiquées des **références de textes complémentaires** pour continuer l'étude. Ces textes n'étant pas, sauf rares exceptions, traduits en français, ces références n'ont pas été retranscrites.

Nous remercions les traducteurs de leur précieux travail et nous souhaitons à tous les lecteurs d'être inspirés et stimulés par ces textes.

Horw, le 18 avril 2016

*Pères de Schoenstatt
Berg Sion
CH 6048 Horw
sionhorw@schoenstatt.ch*



Index général de l'anthologie thématique

TOME I : Rencontrer le Père

I Textes autobiographiques

1. Les racines de Schoenstatt dans l'enfance et la jeunesse de Joseph Kentenich
2. « Ave Maria, par ta pureté... »
3. Contrainte spirituelle
4. Éducation à la liberté
5. Les rapports du Père Kentenich avec Vincent Pallotti et la Société des Pallottins
6. À l'occasion du jubilé d'argent sacerdotal
7. Une éducation paternelle pour aujourd'hui
8. Lire dans les âmes
9. Découvrir le mystère de Marie

II Textes historiques

10. Le principe de gouvernement
11. Comment est né le premier Document de Fondation
12. Le processus de Fondation envisagé à partir la foi en la Providence
13. Les 6 promesses et les 6 demandes du premier Document de Fondation
14. Lettre du 22 mai 1916 à Joseph Fischer
15. Offensive pour la vie intérieure
16. « À l'ombre du sanctuaire... »
17. Pour le 15^{ème} anniversaire de la Fondation de Schoenstatt
18. Le secret de Schoenstatt
19. Lettres du Carmel
20. Le jardin de Marie
21. « Notre histoire est notre sainte écriture »
22. Exposé du 31 mai 1949 à Bellavista
23. « Le document de Fondation de l'Œuvre des familles » - Le sanctuaire domestique
24. L'exil et son terme
25. « Avec Marie, joyeux dans l'espérance et sûrs de la victoire vers les temps nouveaux »

TOME II : Étudier le Fondateur

III Textes didactiques

- 26. La spiritualité de Schœnstatt
- 27. Les trois dimensions de notre spiritualité

A. L'alliance avec Marie

- 28. L'amour loi fondamentale du monde
- 29. L'alliance divine et l'alliance d'amour
- 30. L'alliance dans le Mouvement
- 31. Marie, son caractère personnel et sa place dans le Mouvement
- 32. La psychologie de la dévotion mariale
- 33. L'esprit de l'Immaculée
- 34. Marie et l'Église
- 35. Les sources de l'Inscriptio : image de la MTA, Augustin, le couronnement
- 36. Schœnstatt, lieu de grâce
- 37. Construire le sanctuaire

B Foi en la Providence et sainteté du quotidien

- 38. Enfance spirituelle et amitié avec Dieu
- 39. Reconnaître la volonté de Dieu
- 40. Sainteté du quotidien
- 41. Interprétation des temps actuels
- 42. Les sources de connaissance : le temps, l'être, l'âme

C Foi en la mission et spiritualité de l'instrument

- 43. Foi en la mission
- 44. Spiritualité de l'instrument

TOME III : Suivre le prophète

Présentation.....	3
Index général de l'anthologie thématique des tomes I et II	5
Avant-propos du tome I de l'édition allemande	8

TEXTES DU TOME III

D. ANTHROPOLOGIE ET PÉDAGOGIE AUJOURD'HUI	11
45. L'Immaculée, image de l'idéal humain.....	12
46. « <i>Non erigitur vir, nisi per feminam</i> »	22
47. L'idéal personnel (IP).....	27
48. Différences typiques entre l'homme et la femme	39
49. Paternité sacerdotale	52
50. Importance du respect dans l'éducation	59
51. L'éternel dans l'humanité féminine.....	67
52. Éducation selon les lois du transfert et de la transmission	77
53. Pensée organique et pensée mécaniste.....	87
54. Vie et pensée mécaniste.....	93
55. Option pour le religieux et le moral	102
56. Principes éducatifs	105
57. Schœnstatt et la psychologie des profondeurs.....	110
E. VIE SPIRITUELLE	122
58. Le désir d'infini de l'homme moderne.....	123
59. Notre image du Christ.....	128
60. Action de l'Esprit Saint dans l'âme et don de la sagesse	133
61. Notre type d'ascèse	138
62. La méditation.....	144
63. Notre système d'auto-éducation.....	150
64. Croissance de l'alliance d'amour	163
65. De la richesse de la pureté.....	167
F. BUTS	175
66. L'homme nouveau dans l'horizon des temps nouveaux	176
67. La mission de l'Occident dans l'histoire du salut.....	180
68. Confédération apostolique mondiale.....	186
69. Universalisme	198
70. La mission d'Augustin, de Thomas et de Schœnstatt.....	202
71. Schœnstatt, Cœur de L'Église post conciliaire	205
72. L'image de l'Église conciliaire et ses défis	212
73. Dilexit Ecclesiam	219

Avant-propos de l'édition allemande du tome I

Presque quarante années sont passées depuis la mort du Père Kentenich, Fondateur du Mouvement de Schönstatt. Sa Fondation continue toujours d'assumer son héritage spirituel. Et cet effort se trouve face à de nombreux défis. Il importe, d'une part, de protéger et de garder tous les événements et toute l'œuvre posthume, qu'elle soit orale ou écrite. Mais d'autre part, étant donné qu'il s'agit d'un matériel immense, l'autre défi est de lire et d'ordonner, de différencier ce qui est essentiel et primordial de ce qui est conditionné par le temps et accessoire.

Les années passent toujours qui nous éloignent du Fondateur et cela exige finalement de traduire l'héritage spirituel et ce, dans un triple sens : le traduire en d'autres langues, le transposer dans une langue allemande moderne et enfin, à travers une littérature secondaire appropriée, le rendre accessible à la mentalité actuelle comme aussi le mettre en dialogue avec les signes actuels du temps.

Cet ouvrage souhaite contribuer à relever ce défi, sous les points de vue suivants : les publications des conférences et des écrits du Père Kentenich – imprimés ou photocopiés – ont tellement augmenté que pour tous ceux qui ne travaillent pas à temps plein sur cet héritage, il est impossible d'en avoir une vue d'ensemble. Cela vaut aussi pour la jeune génération qui se sent appelée à entrer dans une organisation d'élites, institut séculier ou union. Pour eux comme pour tous les autres, le danger est grand de ne plus « voir la forêt parce qu'il y a trop d'arbres ».

Pour cette raison, la direction des Pères de Schönstatt s'est fixé comme objectif de rédiger un manuel pour faciliter l'accès au Père Kentenich et sa rencontre à travers un choix de textes fondamentaux. Nous espérons qu'en offrant ce livre de lecture, les autres membres et communautés de Schönstatt y trouveront eux aussi une aide.

L'élaboration de ce genre de manuel, dont l'épaisseur ne doit pas décourager, présente en soi des problèmes, surtout quant au choix des textes : quels textes doit-on prendre ? Combien ? Lesquels laisser de côté ? Et tout cela face à une quantité énorme de matériel, que le Fondateur lui-même a qualifié un jour de « toute une bibliothèque ».

C'est ici que se trouvait et se trouve notre grande responsabilité de compilateurs, bien conscients que d'autres experts sur l'une ou l'autre question auraient préféré d'autres textes. C'est pourquoi il est important d'expliquer les critères qui ont guidés le choix de ces textes. Ce sont surtout les suivants :

Le plus important était de choisir des textes

- qui reproduisent de façon « classique » l'esprit du Fondateur ;
- des textes qui se gravent plus que d'autres dans l'esprit du lecteur ;
- des textes sur lesquels ceux qui font connaître le Père Kentenich aiment à souvent revenir.

Pour ne pas rendre l'anthologie trop longue, les textes fondamentaux de Schönstatt n'ont pas, en tant que tels, été pris en considération : les « Documents de Fondation », « Prières vers le ciel », « La sainteté du quotidien », « la spiritualité de l'instrument », une partie des « Lettres de Joseph ¹ » sur la spiritualité de l'alliance. On suppose connues ces œuvres de référence. Cette Anthologie doit être considérée comme un complément et un élargissement.

¹ Ces deux derniers ouvrages cités ne sont pas encore traduits en français.

Il importait ensuite de tenir compte des valeurs fondamentales de la spiritualité de Schoenstatt à travers les textes choisis. On devait trouver au moins un texte pour chaque évènement important de l'histoire de la Fondation et pour chaque thème de la spiritualité.

Enfin il fallait encore tenir compte du fait que les différentes manières de s'exprimer du Père Kentenich relèvent de plusieurs genres littéraires : l'écrit, l'oral, le langage poétique et les aphorismes. Ce livre de lecture doit conduire à rencontrer un homme qui s'est communiqué de façon extraordinaire à travers le langage, qui l'a utilisé avec une grande créativité et qui a, en partie, jonglé avec lui.

Pour mieux rencontrer le Fondateur, les textes ne devaient pas non plus être trop courts. Le texte doit refléter la manière dont le Père Kentenich développe un thème et quels sont les rapports avec son message et sa mission. Dans quelques rares cas, un bref texte est ajouté à un texte plus long afin de le compléter.

Pour faciliter l'accès au Père Kentenich malgré l'éloignement dans le temps, il s'est posé la question de la version des textes. Le langage du Père Kentenich n'est pas seulement créatif et original, il est aussi « daté ». C'est pourquoi il donne un peu au lecteur contemporain une impression de vieillot. Lorsqu'il s'agit de reproduire un exposé oral – reproduit aussi fidèlement que possible dans les premières éditions, les périphrases typiques, les redites et redondances, et l'incohérence grammaticale rendent la lecture fatigante.

C'est pourquoi nous avons décidé de limer ces textes ; très sobrement pour les écrits, beaucoup plus généreusement pour le langage oral. Nous avons soigneusement veillé à ne pas changer le sens de ce qui était exprimé, mais à le clarifier. Pour donner un exemple, l'expression « *auf des Messers Spitze* » a été remplacée par « *auf des Messers Schneide*¹ », parce que cette expression est plus courante en allemand. Mais c'est surtout le style qui devait être décanté devenant ainsi plus intelligible. Des titres ont été insérés dans les textes pour les ordonner ou les clarifier ; ils sont notés ainsi : []. Lorsqu'un passage du texte est omis, c'est ainsi notifié [...].

Conformément à l'objectif du livre de faciliter la rencontre avec le Père Kentenich, la critique textuelle n'a pas été retenue. Les notes de bas de page servent seulement à éclaircir le texte ou à dire l'importance de son orientation. Celui qui tient à voir l'original, oral ou écrit, du Père Kentenich doit revenir aux sources d'où les textes sont extraits. Dans l'introduction de chaque texte, les sources sont clairement indiquées.

Chaque texte est introduit brièvement afin d'éclairer la raison du choix de ce texte et le point de vue sous lequel il est abordé. L'introduction donne aussi le lieu et les circonstances dans lesquelles il a été écrit ou prononcé.

À la fin de chaque texte, une liste de textes semblables est donnée pour continuer l'étude.

Les textes sont classés en trois grandes parties :

- les textes autobiographiques qui éclairent davantage la vie du Père Kentenich ;
- les textes historiques du temps de la Fondation ;
- les textes sur la spiritualité, appelés « Textes didactiques ».

Les textes historiques des deux premiers chapitres sont dans le premier tome, les textes d'enseignement dans le deuxième².

Une dernière remarque : toute une série de textes n'étaient pas facile à insérer dans ce plan. Même notre choix limité et sa division montrent clairement que pour le Père Kentenich, son histoire personnelle, l'histoire de la Famille de Schoenstatt et sa spiritualité forment un tout organique. Chaque élément se trouve en relation avec un autre et se développe à partir

¹ NdT : en français : [les choses] ne tenaient qu'à un fil.

² NdT : finalement, les textes étant trop nombreux, ils ont été édités en deux tomes (soit : *Reader II* et *III*)

de lui. C'est pourquoi, dans sa prédication, tous les points de vue convergent. Les textes sont rattachés à une des trois parties – et parfois aussi abrégés, pour insister sur l'aspect pour lequel ils ont été choisis et ainsi classés.

Ce livre de lecture doit, dans toutes les langues « de Schoenstatt » se révéler comme le manuel de formation des enfants de Schoenstatt : allemand, espagnol, anglais, français...

Si nous avons peiné à l'élaboration de ce livre de lecture, nous en avons aussi retiré beaucoup de joie et ce fut un d'enrichissement. Notre souhait est que les lecteurs, surtout la jeune génération, fassent la même expérience.

Schoenstatt, le 31 Mai 2008

P. Peter Locher

P. Jonathan Niehaust

P. Hans Werner Unkel

P. Paul Vautier †, à qui nous sommes redevables surtout pour le premier choix des textes.

D.

**ANTHROPOLOGIE
ET PÉDAGOGIE
AUJOURD'HUI**

45. L'Immaculée, image de l'idéal humain

La mission particulière de la Mère de Dieu trouve sa justification dans le dessein de salut de Dieu qui assigne à celle-ci une place et un rôle dans l'œuvre de la Rédemption : sa mission est d'accompagner sans cesse le Christ et de collaborer avec lui [dans toute l'œuvre du salut]. Par-là, la Mère de Dieu devient épouse¹ et Mère du Christ.

Mais ce n'est pas tout. Dans ce don du ciel particulier de la Conception immaculée et, en conséquence, de l'impeccabilité, brille aussi en Marie l'image de l'idéal de l'être humain. Comment Dieu a pensé l'être humain et l'a créé dans le paradis, voilà ce qui apparaît dans la Mère de Dieu.

Le Père Kentenich voit l'importance de l'Immaculée dans le grand contexte historique et spirituel d'un changement, celui de l'image du monde qui, de théocentrique, devient anthropocentrique. Jusqu'au XVIe siècle, la question des philosophes, des théologiens et des artistes était : « Qui est Dieu ? » Le centre de la pensée était la question de Dieu. Un changement eut lieu au début des « temps modernes² », avec la Réforme, le siècle des Lumières et l'introduction et le développement des sciences naturelles. Luther se débat avec ce problème existentiel : « Comment trouver un Dieu juste ? » Les sciences naturelles découvrent la puissance de la raison humaine et de la technique. La question majeure est donc aujourd'hui : Comment l'homme se comprend-il ? Quel rôle joue-t-il dans l'histoire ? Quelle responsabilité lui incombe face à la création ? Où se situent ses grandeurs et ses limites ? Quel rôle joue-t-il dans l'histoire ? Quelle est sa référence à Dieu – pour autant qu'il existe encore une foi en Dieu ?

À ces questions sur l'image de l'homme et son rôle dans l'histoire, Dieu n'apporte aucune réponse théorique, mais il la manifeste dans la personne de la Mère de Dieu. Spécifier l'alliance de Dieu par l'alliance d'amour avec la Mère de Dieu est particulièrement important au regard des questions et du développement de notre époque. Père Kentenich se comprend pleinement comme le héraut de cette image de Marie et l'éducateur de l'homme marial.

Les textes suivants illustrent. La présentation théologique, alliée à l'enthousiasme et à la flamme intérieure, donne un témoignage particulier de la mission de notre Fondateur et nous adresse un appel particulier.

Dans cette conférence, l'enseignement sur l'Immaculée est envisagé en lien avec les certitudes de foi qui ne sont pas (encore) dogmatisées. Père Kentenich y utilise à plusieurs reprises et exclusivement les termes techniques latins. Ils sont tels quels dans le texte, mais ont été traduits et, si besoin, expliqués, ci-dessous.

Mediatrix = médiatrice ; entendue, selon une certitude de foi, comme Marie étant « médiatrice de toutes grâces ».

Sponsa = épouse (voir aussi note 1)

Consors = compagne

Le texte joue aussi sur les notions d'histoire de la création.

Fiat = qu'il soit. C'est aussi la réponse de la Mère de Dieu à l'Annonce : qu'il m'advienne...

Factum est : a été fait

Descendat : qu'il descende (l'Esprit Saint)

¹ NdT : L'allemand a deux mots pour « épouse » : *Frau* (femme mariée) et *Braut*, utilisé ici, qui désigne une femme le jour de son mariage, soit en français : « la jeune mariée ».

² NdT : *Neuzeit*. Les temps modernes désigne l'époque qui va de la Renaissance (début des grandes découvertes : Gutenberg, le Nouveau monde etc.) jusqu'à la révolution française, donc fin du XVIIIe. Le « siècle des Lumières » y est donc inclus.

Le texte est tiré de la dernière conférence de la « semaine d'action de grâces » de 1945 par Heinrich Hug (Hg.) *Hier war Gott : Chronik 1935-1945* (Berg Sion 1999), pages 375-396.

La Parole a été dite un jour, miraculeusement efficace : *Fiat Maria ! Et facta est Maria !* Elle doit aujourd'hui être dite de nouveau. Qu'attendons-nous ? Un accomplissement du miracle de Marie et, pour mieux le dire, un accomplissement du miracle de Marie dans le sens de la plénitude humaine, de la plénitude de l'être humain racheté, dans le sens de la plénitude des saints !

Nous sommes plongés dans une époque qui flambe. Le combat actuel se situe au niveau de l'image de l'être humain. C'est un vieux combat. Est-il fortuit que, ces dernières années, l'Église ait couronné deux fois la Mère de Dieu ? La couronne de l'Immaculée la dévoile comme épouse du Christ. Et maintenant l'Église se prépare à la couronner comme *Mediatrix*¹. De nouveau la gloire de la Mère de Dieu se révèle de manière parfaite comme *Consors* du Christ. *Mediatrix*, la médiatrice de toutes grâces. « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je vais lui faire une aide qui lui soit assortie. »² La perfection de cette ressemblance, nous la voyons dans l'Immaculée. L'être humain accompli, le chrétien accompli, l'être humain parfaitement sauvé, est donc mis sous nos yeux aujourd'hui dans l'image de la Mère de Dieu. L'image radieuse de la dignité et de la noblesse que l'être humain peut atteindre est devant nous, dans la Mère de Dieu, l'Immaculée, la *Mediatrix*. Nous le savons aussi, ma chère Famille de Schœnstatt, les dogmes ne sont pas simplement une lumière pour la raison, mais ils montrent également la voie de notre aspiration personnelle et de notre combat et, en outre, donnent toujours une réponse au besoin de notre temps. *Fiat - Descendat !* - La Mère de Dieu doit de nouveau accomplir en nous le miracle de Marie. En quel sens ? Nous voulons nous accoutumer en profondeur à l'idéal de l'être humain, à l'être humain accompli, tel qu'il est représenté dans la Mère de Dieu, dans les chrétiens accomplis, dans les saints accomplis, dans les êtres humains parfaitement sauvés.

L'image de l'être humain doit être sauvée ! L'image de l'être humain est tellement compromise aujourd'hui ! L'éloignement de Dieu a créé un vide et on cherche à combler ce vide dans lequel l'être humain crée de nouveaux dieux. Ce fut, tantôt la science, tantôt les sens, tantôt la matière, tantôt l'estomac, tantôt la machine. L'être humain s'est lassé de découvrir Dieu en lui-même. Il l'a cherché en dehors de lui. L'être humain n'avait de valeur qu'en tant que pièce, partie de machine, et la société humaine elle-même n'avait de valeur qu'en tant que machine.

L'être humain est tombé tellement bas. En 1854, de tels courants avaient déjà atteint une certaine ampleur. L'Église et le Pape, son représentant, sentaient que tout courait à la ruine. Dévalorisation de l'homme ! Le niveau intellectuel, le niveau spirituel et le niveau surnaturel déclinaient. Le surnaturel était effacé. Plus de grâce, plus de Dieu trinitaire. Les plus vastes cercles de l'Église étaient comme aspirés dans cet effondrement. Et voici ce courage prodigieux du Pape ! Dans cette situation, le Pape place simplement devant les yeux le modèle de l'humain, de l'humain parfaitement sauvé, l'Immaculée. Nous nous souvenons que, dans le dogme de l'Immaculée Conception - si je ne m'abuse - nous avons le premier cas où un dogme est promulgué sans avoir été provoqué par un quelconque courant hérétique. Dans tous les autres cas, en promulguant un dogme, l'Église énonçait

¹ NdT : En fait ce dogme ne fut pas proclamé, il fut rediscuté au Concile Vatican II, puis à nouveau écarté, en tant que dogme, mais non en tant que « titre ». cf. *Lumen Gentium* 62, « Marie, Mère de la grâce ».

² Gn 2, 18

une vérité pour contrer une hérésie. Ici, pas d'hérésie, mais cet effort de poser un dogme face à la terrible indigence de la vie. Un courage immense qui introduit le modèle de l'être humain d'aujourd'hui là où l'image de l'homme est défigurée.

Pie IX avait mis une grande espérance dans ce dogme. En 1904¹, dans l'encyclique du Jubilé, Pie X revint sur ces mots et constata : « L'espérance que l'Église avait placée dans le dogme n'est qu'en partie remplie ». Dans notre langage : l'image de Marie n'a pas encore assez sauvé l'image de l'être humain. La parole de transformation, la parole du miracle « *Fiat et facta est Maria Consors et Sponsa Christi* »² n'est pas encore devenue pleinement réalité.

La même pensée se retrouve chez Léonardo de Port-Maurice. Il est décédé au début du XVIIIe siècle. Sur son sarcophage à Rome se trouve une copie ou l'original d'une de ses lettres, avec cette confession : « Lorsque l'Immaculée Conception sera manifestée en tant que dogme et que ses effets rayonneront, le monde parviendra à la paix. » – Oh, je vois très bien le rapport. Ce que le monde a déchiré aujourd'hui est l'image faussée de l'être humain. Dieu et l'homme sont dépendants l'un de l'autre. L'homme participe à l'histoire. Au cœur de la révolution actuelle se trouve la révolution de l'image de l'être humain. C'est pourquoi le salut du peuple allemand et de la patrie, celui du monde entier même, ne pourra advenir que lorsque l'image de l'Immaculée, l'image de l'être humain accompli, du saint accompli, de l'être humain pleinement sauvé, sera de nouveau connue, de nouveau imitée, donc lorsque Marie, *Consors et Sponsa Christi*, sera pleinement réalité en tout être humain et dans le monde entier.

Comprenez bien, s'il vous plaît, la grande mission de notre Famille. Nous sommes Marie ; depuis 1914, au fil des ans, année après année, de plus en plus, nous sommes devenus des Marie. Aujourd'hui, nous attendons le miracle de Marie, comme un miracle plénier de Pentecôte. Qu'est-ce que cela veut dire ? Une profonde connaissance et une pleine réalisation du modèle de l'être humain.

Cela vaut-il la peine de s'arrêter un peu et de regarder intensément l'image de l'Immaculée ? L'image radieuse de la dignité de l'homme et de sa grandeur nous illumine.

Voulons-nous tourner notre regard vers la *Mediatrix* ? Voici, là encore, la planche de salut de l'image de l'humain. L'image radieuse de la noblesse humaine nous illumine. Si nous pouvions, une fois de plus, nous laisser ceindre par les deux couronnes marquées du sceau de Dieu que sont la dignité et la grandeur, par la couronne marquée du sceau de Dieu de la noblesse, nous pourrions dire : le miracle de la Pentecôte s'est réalisé pleinement en nous comme le miracle de Marie. Nous voulons maintenant lancer vers le ciel cet appel suppliant : « *Descendat Maria Consors et Sponsa Christi, ut fiat Germania sancta Mariana !* »³

Sentez-vous la profondeur de ces mots ? En les méditant paisiblement, ils pourront mettre en lumière l'Immaculée, la *Mediatrix*. Plus nous soulevons le voile de cette image de l'être humain voulue par Dieu et plus nous avons devant nous l'idéal de l'image de l'être humain marquée du sceau de Dieu, plus fort devient notre désir et plus grande devient notre nostalgie en regardant cette époque et ce monde et plus nous voudrions faire descendre du ciel sur nous davantage d'énergie.

¹ NdT : Le dogme de l'Immaculée Conception fut promulgué en 1854. 1904 était donc le 50^{ème} anniversaire du dogme.

² Que Marie soit faite épouse et compagne du Christ, et il en fut ainsi.

³ Que Marie, compagne et épouse du Christ, descende du ciel afin que l'Allemagne devienne sainte et mariale !

Premier critère : L'image radieuse de la dignité et de la grandeur de l'homme, telle qu'elle se dévoile en l'Immaculée, est pour nous **l'image radieuse de l'impeccabilité et de la pureté**, c'est l'image radieuse de la plénitude de la vie inviolée – naturelle et surnaturelle – l'image radieuse de la force victorieuse et d'une union d'amour incommensurable. Des mots sérieux, des mots graves qui modèlent notre combat et notre désir ; ils sont objets de notre aspiration, mais aussi de notre espérance. Ainsi voulons-nous quitter seulement le Cénacle¹ avec l'espérance que le Dieu Trinité réponde à notre supplication de « *fiat* » et nous dise aussi le « *facta est* » ! L'image de la Mère de Dieu, l'image de l'Immaculée, n'est-elle pas l'image de l'impeccabilité et de la pureté ? Immaculée, non souillée par la tache originelle, non souillée par le péché, jamais souillée par la confusion intérieure, par des conflits extérieurs, par des pulsions de vie rebelles, et surtout non souillée par la pulsion primitive de la confusion et de la perversion sexuelles.

Regardez le monde dans lequel cette vérité a été dogmatisée, où a été proclamé ce dogme ! C'est le contraire partout ! Oui, vraiment, lorsque je compare notre époque avec ce modèle placé devant nous, je sais que l'Immaculée Conception est loin d'avoir répandu toute son efficence. D'innombrables personnes voient bien l'idéal dans « la bête blonde² » ; la vie instinctive, la vie sexuelle, célèbre partout ses orgies. Et la Mère de Dieu ? Immaculée, chaste, libre de ces rebellions de la chair. « *Fiat Maria !* ». Mère, si j'étais comme toi ? Ce n'est pas assez : Mère, si j'étais toi ! – N'est-ce pas une part de nostalgie du Paradis qui est éveillée dans l'image de la Mère de Dieu, dans la mise en évidence de l'Immaculée : le désir profond d'une détente intérieure, d'une pureté intérieure, et surtout le désir profond d'être libre face à la puissance sexuelle ? Le Bon Dieu est admirable dans ses dispositions. Il n'a pas donné seulement une idée abstraite du monde, il connaît la nature humaine, c'est pourquoi il nous a donné cette belle et séduisante leçon dans l'image de l'Immaculée.

Si nous saisissons cela profondément, nous sentons qu'est cachée en nous la « loi des membres »³, la rébellion. Paul l'a exprimé pour nous dans une parole classique : « Je ne fais pas le bien que je veux et commets le mal que je ne veux pas »⁴. Nous voudrions presque accuser le Créateur de tout et l'interroger en hochant la tête : Eh bien ! Dans quelle entreprise hasardeuse t'es-tu lancé ! Dans les êtres humains, tu as conduit à l'unité les différents niveaux de l'être les plus opposés et tu as assigné aux êtres humains leur tâche, celle d'y associer une unité harmonieuse. D'un côté la matière, de l'autre, l'esprit. Quels courants contradictoires avons-nous en nous-mêmes ! Quel risque de créer les êtres humains ! Et cette entreprise hasardeuse, avouons-le, a échoué de mille manières, a échoué à la racine, en Adam et Ève, et, dès lors, c'est un travail manqué du Dieu éternel.

Seulement, cette entreprise risquée a réussi chez une personne humaine toute simple, de la façon la plus parfaite : dans l'Immaculée ! Elle se tient là, la Mère de Dieu, avec la lune sous ses pieds, symbole de tout ce qui est sujet à variations dans le monde, dans les événements du monde, mais aussi dans la vie personnelle ; la lune est complètement sous ses pieds. « Mère, si j'étais toi ! »

Réfléchissez : ici, vous n'avez pas seulement une rectification de notre pensée et le grand désir universel de l'humanité qui nous est signifié sous une forme concrète, vous n'avez pas seulement la représentation concrète d'un grand idéal, non, non, vous avez ici aussi le rattachement à l'aspiration élémentaire de notre nature vers le haut. Dieu merci, il n'y a pas

¹ NdT : Littéralement, la salle de Pentecôte

² Allusion à l'idéal du national-socialisme, raciste (blond aux yeux bleus) et idéologique (suivre le Führer comme un mouton).

³ L'expression se trouve dans la lettre de saint Paul aux Romains : « J'aperçois une autre loi dans mes membres qui lutte contre la loi de ma raison et m'enchaîne à la loi du péché qui est dans mes membres. » Rm 7, 23

⁴ Rm 7, 19

en nous seulement un attrait vers le bas, mais aussi vers le haut. Ainsi existe-t-il aussi en nous un grand élan pour nous élever. D'où vient donc que le ciel étoilé nous réjouit, d'où vient donc que lorsque nous entendons une belle description de la nature, comme celle que nous avons vécue avant-hier en écoutant Ver Sacrum¹, alors nous nous élevions par l'esprit vers les sommets, et que s'éveillait en nous un désir profond, une grande émotion qui nous étreignait aussi de nous élever ! Le printemps virginal ou la blancheur de la neige, ou la pureté des yeux d'un enfant – comme ceci éveille au profond de nous tout ce qui est grand. « Deux âmes – comme l'a dit Goethe – cohabitent en moi... » Deux âmes, dont l'une tend primitivement vers le bas et l'autre primitivement vers le haut. Prenez toutes les merveilles du monde et placez à côté l'image de l'Immaculée. Cette image apparaît-elle appropriée à ces merveilles symboliques ? L'image de la Mère de Dieu éclipe toutes ces merveilles. C'est pourquoi, combien en celui qui scrute ce modèle doit être alors éveillée une aspiration vers le haut, le grand désir de l'intégralité, de l'accomplissement, le grand désir de la nature inviolée, le grand désir de surmonter tout ce qui est maladif dans notre nature humaine pauvre et faible !

Nous vivons aujourd'hui à une époque particulière... Que peut apporter aux hommes un non-catholique ? Seulement une valeur morale, une idéologie abstraite en rapport avec la morale. Placez devant le peuple et nous-mêmes l'image de la Mère de Dieu avec cette haute valeur morale et cette intégrité, c'est tout à fait réel. C'est l'Immaculée dans toute son intégrité qui est toujours devant nos yeux, à nous, catholiques. Le miracle de Marie doit en nous devenir davantage réalité. Nous savons à qui la Mère de Dieu doit son être exempt de taches : au Christ ! Cette pureté immaculée, cette chasteté immaculée, c'est parce qu'elle est *Sponsa Christi*, parce qu'elle est *Consorts Christi*. « *Fiat Maria Sponsa et Consorts Christi !* » Nous appelons encore et encore, et si la Mère de Dieu prononce ces paroles et si le Bon Dieu dit les mots qui transforment comme il l'a fait à la Pentecôte, alors ce sera tout à coup : « *Et facta est* », cela signifiera pour nous une croissance profonde dans la maîtrise de la vie pulsionnelle, dans la chasteté de tout notre être, dans l'intégrité de toute notre nature. Voilà l'homme nouveau !

« ... Que naissent des hommes nouveaux
qui, dans les joies et les peines,
se comportent sur la terre comme le Christ,
libres et forts. »²

L'absence de tache n'est que négatif. Immaculée renferme en soi quelque chose de positif. C'est la plénitude de vie, c'est la plénitude de vie naturelle et surnaturelle. Une plénitude de vie de caractère surnaturel, c'est la plénitude de la grâce. Dieu est amour – ô, si nous en étions profondément remplis et saisis ! Dieu ne peut rien d'autre, il est obligé d'aimer, il possède une volonté d'amour infinie. Si seulement l'homme savait supprimer les entraves à cette volonté d'amour, à cette volonté qu'a Dieu de se communiquer ! L'unique entrave à cette volonté divine de se communiquer est le péché, l'égoïsme, l'égoïsme ! La Mère de Dieu ne connaissait pas ces entraves.

Vous avez ainsi le premier critère de la plénitude de grâce qui contient le vaisseau de la Bénie d'entre les femmes.

Deuxième critère, c'est l'attrait puissant d'un grand devoir, d'une **grande mission**. Les entraves furent ôtées de son être. Elle était bien immaculée, chaste, sans tache, elle n'était absolument pas touchée par l'égoïsme. Il existait par ailleurs un puissant attrait pour la mission que Dieu avait inscrite en elle. Sa mission consistait à être *consors* et *sponsa Christi* et donc Mère du Christ. Vous avez ici les deux critères de la plénitude de grâce.

¹ NdT : Histoire romaine que Père Kantenich avait racontée l'avant-veille.

² Prières vers le ciel, str 617

Appliqué à moi, à nous : ma chère Famille de Schoenstatt, sentez-vous combien le Bon Dieu nous a fortement touchés, comment il est passé à travers nous lorsque nous avons fait l'Inscriptio ? Par l'Inscriptio, nous avons, au moins en principe, ôté de nous les résistances essentielles à la volonté divine de se communiquer. Quelles sont-elles ? C'est le moi malade, l'adoration du moi ! Voilà pourquoi vous pouvez supposer ceci dans la foi : à partir du moment où nous avons écarté le moi, où nous nous sommes perdus nous-mêmes, au moins en principe, dès ce moment s'est déversé sans fin le torrent d'amour de Dieu à travers notre Famille. Est-ce une illusion de penser que depuis l'Inscriptio, c'est aussi un torrent de grâce qui coule du sanctuaire et qui est devenu puissant ? Si, précédemment, nous le comparions à un fleuve, nous devons maintenant parler de torrent. Et s'il devenait bientôt une mer ? Lorsque nous parlons des grâces de la communauté qui sont à sa disposition, nous pouvons mesurer ceci : de combien de grâces n'avons-nous pas disposé au début, en 1914, de combien de grâces en 1939, et de combien depuis que nous avons fait l'Inscriptio ? Au figuré : celui qui se donne aujourd'hui à la Famille peut attendre bien davantage de grâces que celui qui s'est uni à la Famille il y a à peu près dix ans. Pourquoi ? L'image de la Mère de Dieu : ce qui résistait à la volonté qu'a Dieu de se communiquer a été enlevé et, par ailleurs, cet attrait puissant dans la vie de la Mère de Dieu : son devoir ! Elle devait bien, en tant que *Consors et Sponsa Christi*, devenir *Mater Christi*. C'est pourquoi les saints et les théologiens nous disent que la plénitude de vie, la plénitude de vie surnaturelle a atteint en elle une mesure maximale pour une créature. À partir d'ici, comprenez la parole de saint Bernard : Dieu aurait pu créer un monde plus grand, mais il ne pouvait pas créer une Mère de Dieu plus grande.¹

Vous ne pouvez pas en rester à la plénitude de vie surnaturelle, non, non : l'image de la Mère de Dieu dans son intégrité nous présente aussi l'image de la plénitude de vie naturelle. Vous le sentez : aujourd'hui, tout appelle la vie, la vie, la dynamique, la dynamique ! Pour vivre, on veut vendre la vérité en échange d'un plat de lentilles². Où est la plénitude de la vie ? Ah ! Mère, si j'étais toi ! *Fiat, fiat, fiat* ! Si nous lançons aujourd'hui vers le ciel cet appel suppliant, mais avec la Mère de Dieu ! Si le Dieu vivant prononce ces paroles, alors ces paroles seront transformantes : « *Facta est Maria* ! » L'image accomplie de l'être humain accompli, du saint accompli, de l'être humain parfaitement sauvé, deviendra en nous de plus en plus réalité. Le torrent de vie surnaturelle grandit en nous, mais il grandit en même temps que le courant de vie naturelle. Ne tenons-nous pas pour évident qu'un être créé, un être tel que la Mère de Dieu a renfermé et développé en soi le plus haut degré d'une existence naturelle qui soit concevable.

Comprenez-vous ces mots ?

Son **intelligence** devait être si claire : tout était intact. Le péché originel a bien assombri notre intelligence. Et la Mère de Dieu ? Dans le *Magnificat*, vous avez une preuve de la clarté de son intelligence. Un abrégé de toute l'Écriture Sainte, un résumé de tout ce que vous retrouvez dans l'Écriture Sainte.

Sa **volonté** devait être si forte, d'une force élémentaire et intacte ! Tout convergeait vers un idéal, son grand idéal, l'idéal marqué du sceau de Dieu : Voici la servante du Seigneur ! Ainsi se tient-elle, incrustée³ en Dieu. Ainsi se tient-elle, enthousiaste de Dieu, tout ordonnée à Dieu, et tout ce que nous entendons d'elle dans la Sainte Écriture, tout conflue vers ce grand idéal.

¹ NdT : Il semble que la citation originale soit de saint Bonaventure : « Dieu aurait pu créer un monde plus grand et plus parfait, mais il ne pouvait rien réaliser de plus digne que Marie ».

² NdT : allusion à Gn 25, 34

³ NdT : *hineingemauert* : littéralement : maçonnée à l'intérieur de Dieu.

Et ses **sentiments** ! Quelle ferveur et quelle chaleur ! Considérez ce que j'ai si souvent dit en d'autres occasions : l'image authentique de l'être humain, l'image authentique de la Mère de Dieu.

Ainsi se tient-elle devant nous, comme le grand idéal de la plénitude de la vie naturelle et surnaturelle.

Troisième critère. L'image radieuse de la dignité et de la grandeur humaine possède un troisième rayon. C'est la **force victorieuse**. Notre époque ne connaît que des épreuves de force. Mais de quel genre ? Ne sont-elles pas celles d'un éléphant ? Ce sont les épreuves de force d'un tigre en furie, d'un tigre sanguinaire. En tant que catholiques, nos jeunes hommes surtout sont concernés, nous devons faire attention, face à la déviation de la notion de force. Nous voyons si souvent l'image de la Mère de Dieu de façon erronée, comme une image sentimentale, comme une image féminine, sans consistance. L'image de la Mère de Dieu purifie la notion de force. En quoi consiste la force authentique, la vigueur véritable ? La véritable vigueur, la force authentique, c'est la force morale, et la vigueur authentique, c'est la victoire surnaturelle de la grâce sur tout ce qui relève de la nature, c'est aussi la victoire de la grâce sur le démon. La victoire de la grâce est le rayon puissant qui sort de l'Immaculée et qui dévoile l'authentique et véritable image de l'être humain. Veuillez vérifier l'une après l'autre ces caractéristiques : la victoire de la grâce sur ce qui est purement naturel surgit de façon achevée et resplendissante dans l'Immaculée. Elle se tient là, imperméable à la puissance du diable ! Elle est bien caractérisée dans le protévangile comme celle par qui viendrait le salut¹. Avec le Sauveur, elle doit écraser la tête du démon. Dans ces mots, toute l'histoire du monde est présentée dès le commencement. C'est son grand devoir ; voilà pourquoi elle est toujours victorieuse de la puissance du démon. Voilà pourquoi c'est le grand miracle de la grâce, qui lui a été donné, jamais interrompu. Ainsi se tient-elle là, victorieuse des pulsions, victorieuse de la nature, victorieuse dans la grâce. Ainsi se tient-elle là victorieuse du démon et de son influence.

Sous ce rapport, il n'est pas rare que cette question nous préoccupe : comment cela peut-il se faire ? Le Seigneur en fin de compte ne s'est-il pas ridiculisé ? Tout ce qu'il a créé était bon, et l'homme aussi était bon – et à quoi ressemble l'homme d'aujourd'hui ? Grand fiasco du Dieu éternel dans sa conception de l'être humain. Voilà ce qui ressort ! L'ultime réponse est toujours l'image de la Mère de Dieu. En elle, Dieu ne connaît aucun fiasco. C'est peut-être aussi la raison aussi pour laquelle nous tenons si ardemment à l'image de la Mère de Dieu. Nous voyons là prendre corps l'image originelle de l'être humain, telle que Dieu l'a pensée et prévue de toute éternité, et tout notre ardent désir s'éveille encore et encore lorsque nous avons cette image devant les yeux. Veuillez comprendre la confession que fit en son temps un professeur de dogmatique : il pourrait désespérer de l'humanité en voyant les humains. Nous n'avons pas besoin d'aller en camp de concentration, il suffit d'aller dans la rue ou de prendre le train, quel que soit le lieu où l'on se trouve, il existe tant de confusion, tant de cassures dans la nature humaine ! On le comprend, combien préfèrent leur chien et lui consacrent plus de soin et d'amour qu'ils ne le feraient pour le devenir et la croissance de l'homme. L'image de l'être humain idéal est tellement dépréciée ! Déjà, dans l'intérêt de l'homme, le dogme de l'Immaculée doit être annoncé. Celui qui croit en l'Immaculée, qui a devant ses yeux l'image de l'Immaculée, croit de nouveau à la grandeur et à la dignité de l'être humain.

Voilà pourquoi : Mère, si j'étais toi ! – Un honneur pour nous. Malheureux celui qui défigure l'image de la Mère de Dieu, qui rejette la Mère de Dieu, qui ne lui accorde pas tout l'espace dans son esprit ! – Mère, si j'étais toi ! – Et ne pensez pas que la victoire colossale que la grâce a remportée sur le démon et la nature dans la Mère de Dieu ne vaille

¹ NdT : littéralement : comme la grande porteuse du salut

finalement que pour elle – non, non, vous avez ici la preuve qu'en dernière analyse la grâce sera victorieuse dans le monde entier et dans toute l'humanité. La Mère de Dieu offre seulement la garantie que la grâce est victorieuse en tout et qu'elle a toujours le dernier mot, même finalement sur le démon.

Je ne regarderai jamais assez et avec suffisamment de ferveur l'image de la Mère de Dieu. Tout en moi me presse de regarder encore et encore cette image, pour me rassasier, me remplir de la Mère de Dieu, de sa victoire, de l'image victorieuse de l'homme marqué du sceau de Dieu.

Continuons – Ne pensez pas que cette victoire totale de la grâce sur la nature et sur le démon n'ait coûté aucun combat à la Mère de Dieu ! À vrai dire, il ne s'agit pas de celui que nous avons à mener, le combat contre ce qui nous tire vers le bas. Vous avez là encore une preuve de la superficialité de l'homme d'aujourd'hui. Quand il parle de combat, la plupart du temps, il parle de combat vers le bas. Il existe aussi un combat vers le haut qui nous entraîne dans le désir de Dieu. Et pouvons-nous pressentir ce que fut le grand combat de la Mère de Dieu ? C'était le combat entre l'amour maternel, noble, naturel et inné, et l'amour du monde entier, de l'humanité sauvée. Vous me donnerez raison si je dis qu'il n'existe pas d'être créé qui ait eu, comme elle, un amour et une connaissance de Dieu aussi profonds. Et lorsque nous voyons le Sauveur qui s'est effondré sous le poids du péché, combien la Mère de Dieu n'a-t-elle pas ressenti le poids du péché du monde entier ! D'où aussi cet élan [en elle] pour supprimer le poids du péché, pour de nouveau rendre gloire à Dieu, pour effacer le billet de la dette.¹ [Et elle avait] par ailleurs, cette profonde compréhension, ce profond bouleversement devant la détresse de la vie brisée de l'homme, de l'humanité pécheresse !

Allons plus loin dans notre réflexion : existe-t-il une personne qui ait aimé avec autant de force et de ferveur que la Mère de Dieu ? Avec quel amour incommensurable la Mère de Dieu était-elle attachée au Sauveur ! En ce qui nous concerne, notre cœur masculin n'est pas structuré pour cela. C'est pourquoi nous ne comprenons pas toute la vigueur et la force de la Mère de Dieu. À partir de là, sentez-vous la force morale de la Mère de Dieu au pied de la croix ? Elle offre, dans un libre choix et une volonté libre, celui qu'elle aime plus que tout, le Sauveur. Il est bien plus que son propre moi ! Force de l'âme !

S'il vous plaît, ma chère Famille de Schoenstatt, ne sommes-nous pas montés aussi, par l'Inscriptio, jusqu'au point culminant de notre force d'âme ? Par-là, nous offrons justement ce que nous aimons le plus. Nous avons posé absolument tout sur l'autel du sacrifice. Percevez-le : celui qui regarde l'image de l'Immaculée, quelle rectification de la notion de victoire, de la notion de force, de la notion de vigueur a-t-il devant les yeux ! Vous pouvez vous faire donner une leçon de morale dans une école. Tout en reste à la raison, le cœur n'est pas touché. Dans la Mère de Dieu brille sur nous l'image de l'être humain accompli. Fiat ! Ainsi voudrais-je appeler sans cesse : « *Descendat Maria Consors et Sponsa Christi, ut fiat Germania sancta Mariana !?* »

Voilà pourquoi la *Sponsa Christi* est si noble, parce qu'elle est aussi *Consors Christi*. Elle est aussi le modèle du *Consors* du Christ parce qu'elle est *Sponsa Christi*. Donc : *Fiat Maria* ! Uni au Christ, le modèle représenté par la Mère de Dieu doit être, dans ma vie, de plus en plus calqué et copié sur le lien de la grâce avec le Christ.

Quatrième critère : L'image radieuse de la dignité et de la grandeur humaines nous dévoile aussi le rayon de **l'union d'amour intact et profond**. Sentez-vous quel profond,

¹ NdT : allusion probable à Col 2, 14

² Voir note 1 page 15

quel immense amour émanait déjà autrefois du Dieu éternel, lorsqu'il conçut l'image de la Mère de Dieu. La Sagesse éternelle a ébauché un plan, l'éternelle Sagesse a fait son choix et la Miséricorde infinie a placé ce modèle dans la vie. Dans sa magnificence, la Mère de Dieu est l'enseignement pratique classique de l'amour éternel de Dieu pour les hommes !

Nous devons considérer comment la créature a été créée. Nous pouvons chercher à tâtons les dispositions et les conduites divines dans l'histoire et dans la vie personnelle. Autant de preuves de l'amour de Dieu ! Quelle union d'amour sans borne ! De quel tendre et brûlant amour la Mère de Dieu devait-elle être remplie pour Dieu, pour le Père céleste, pour le Sauveur, pour l'Esprit Saint ! Nous aimons chercher ce qui caractérise les degrés de l'amour. Saisissez-en quelques-uns. Prenez vite quelques critères de l'amour.

Moins il existe d'obstacles, plus grand est l'amour. La Mère de Dieu ne connaissait pas d'obstacles. Pas d'égoïsme maladif ; alors, son amour pour Dieu devait être si grand !

Plus grande est la grâce, plus grand est l'amour ! Nous entendons ceci : Dieu l'a aimée, il a enlevé tous les obstacles. La nature, toute la nature de la Mère de Dieu, n'est-elle pas le don incarné de Dieu, le présent incarné de Dieu ? Pensez à tout ce que nous connaissons de son apanage : Épouse, Vierge des vierges, Mère de Dieu ! Imaginez-vous cela ! C'est une immense vocation, un océan de grâce !

Mesurez cela à vous-mêmes ! L'amour de la Mère de Dieu envers le Sauveur devait être si grand ! C'est pourquoi : *Fiat Maria* ! Le fiat prononcé un jour ! *Et facta est Maria* !¹ Nous espérons aujourd'hui le miracle de la Pentecôte, le nouveau miracle de Marie ! Et s'il est dit : « *Et facta est Maria* », ô ! nous sentirons alors nécessairement combien forte est l'intimité de Dieu, l'intimité du Christ, le saisissement du Christ.

Je vous dirai sans doute à la fin de cette semaine : maintenant le Dieu vivant prononce le *Fiat* – que Marie soit faite, soit faite en nous et par nous *Maria Consorts et Sponsa Christi*, l'être humain accompli, le saint accompli, le chrétien accompli, l'être humain parfaitement sauvé. Pouvons-nous déjà dire maintenant : « *Et facta est Maria* ? » et Marie a été faite – après dix, vingt ans ? Sentez-le : notre devoir s'étend ! Nous ne voulons pas être seulement comme la Mère de Dieu *Sponsa Christi*, mais aussi *Consorts Christi*. C'était bien le stimulant qui a incité le Dieu vivant à manifester sans mesure en elle l'amour et la grâce. Nous aussi, devenons-nous toujours plus *Consorts Christi* avec la Mère de Dieu, en elle. C'est pourquoi : dehors², toujours !

L'océan de grâce a-t-il grandi ? À la fin du siècle, nous avons annoncé un siècle de saints, au moins dans quelques cercles de la Famille. La Mère de Dieu doit enfanter des saints. Relisez la prière des chefs³. Nous qui sommes dans le monde, nous avons besoin de saints canonisés. C'est pourquoi notre Famille doit devenir une Famille de saints. L'image accomplie de l'homme telle qu'elle est représentée dans la Mère de Dieu, l'autre Marie, le petit miracle de Marie doit devenir réalité. Quand le devient-il ? Pas seulement lorsque nous luttons et que nous y aspirons. Nous sentons combien notre âme est fatiguée, nous ne pouvons pas continuer – la parole miraculeuse, la parole de transformation doit être prononcée : « *Fiat* ! » Ce n'est pas seulement la Mère de Dieu qui doit la dire, nous ne devons pas seulement tendre les mains vers elle, la Trinité doit la prononcer. La parole de transformation est une parole de la Toute-puissance, et c'est le grand événement, le grand cadeau, que nous espérons de cette semaine, que nous quémandons, et nous espérons et

¹ Que Marie soit faite – et Marie a été faite.

² *Hinaus, immer*. Note du Père Kistler : probablement allusion à une expression souvent utilisée par le Père Kenterich : *ite, incendite mundum* (allez, incendiez le monde, toujours)

³ NdT : cf. Prières vers le ciel, str 518 à 528

nous croyons – et en espérant, remplis d’une confiance et radieux – que le Dieu vivant a prononcé cette parole de transformation.

C’est pourquoi je vous ai montré volontairement l’image de la Mère de Dieu comme l’image de la dignité et de la grandeur humaine telle qu’elle se réfracte dans *Maria Sponsa* et dans ce sommet qu’est l’Immaculée. La Mère de Dieu se tient devant nous comme la grande *Consors*. « *Fiat, descendat Maria Consors Christi!* » L’image radieuse de la *consors* rayonne sur nous dans le sommet de la *Mediatrix*. La noblesse de l’être humain se situe dans la liberté qui s’offre sans cesse, par un choix et une volonté libres, aux moindres souhaits de l’Amour éternel et qui, par ces mêmes choix et volonté libres, offre une collaboration consciente à l’Œuvre rédemptrice de l’Amour éternel. Tout un monde ! Vous sentez cependant que ce n’est pas de l’enfantillage ni un jeu que de vouloir devenir Marie. Ce que veut la Famille n’est pas une invention. C’est une recherche à tâtons, respectueuse du grand dessein de Salut de la Sagesse éternelle. Vous sentez que ce n’est pas simplement le programme de l’année, mais le programme du siècle. Tout ce que nous avons dit jusqu’à maintenant, tout ce qui a commencé à partir du Document de Fondation jusqu’à maintenant, ce que nous avons voulu jusqu’à maintenant, est une sorte de résumé et de sommet dans le programme du siècle. Tout se fait écho : un commencement, une fin – une fin et un commencement de tout ce que nous avons dit jusqu’à maintenant

46. « *Non erigitur vir, nisi per feminam* »

L'homme ne sera sauvé que par la femme sauvée

Importance du texte :

Ce texte est impressionnant par sa vue ample et large des rapports de l'histoire du salut et du sens des rapports de l'homme et de la femme dans la culture d'aujourd'hui. Marie, la mission de la femme, l'identité sexuelle de l'homme et de la femme, l'étude du royaume du diable et du royaume de Dieu sont discutés et liés ensemble dans une synthèse spirituelle.

Du point de vue pédagogique, le texte apporte une aide pour affermir l'identité masculine et féminine, dans un contexte de société désorientée.

Fond historique :

Après son retour d'exil à Milwaukee, Père Kentenich séjourna deux mois à Rome avant de pouvoir revenir à Schœnstatt le soir de Noël. La deuxième session du Concile était alors en cours. Il profita du mois de décembre pour réunir et former tous les supérieurs des différentes branches de Schœnstatt. La conférence choisie, qui date du 17/12/1965, pages 184-195, se concentre en premier lieu sur les communautés féminines (Sœurs de Marie et Dames de Schœnstatt).

La question très importante dans la culture d'aujourd'hui est celle-ci : en tant que jeune fille, comment est-ce que j'accomplis ma mission envers l'autre sexe, à l'égard de la culture du temps et du monde ? La question s'adresse ici davantage à l'autre sexe et, au sens large, à l'ensemble de la culture actuelle, une culture qui, comme nous le savons bien tous, est complètement bouleversée et a perdu ses racines.

Pour commencer, je vais citer une parole de la Sainte Écriture, en me tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, pour faire un peu comprendre ce qu'à travers nous, le Bon Dieu voudrait offrir comme "petite Marie" du monde d'aujourd'hui. Je rappelle ce que la Sainte Écriture dit sur la chute des Anges. Après le péché des Anges, Michel les précipita sur la terre. Que signifie : il les jeta sur la terre ? Cela veut d'abord dire : il les précipita en enfer. Mais cela veut dire aussi : parmi les hommes, pour qu'ils accomplissent parmi les hommes, une mission particulière¹. Est-ce bien le sens de cette parole ? En tout cas, cela correspond à la conception de la Sainte Écriture et de la Tradition sur la chute des Anges. Mais c'est ce qui est ajouté qui est important : « Se voyant rejeté sur la terre, le Dragon se lança à la poursuite de la Femme »².

Restons un peu là-dessus. Il se lança à la poursuite de la femme ! Une antique légende explique – même si c'est une légende, elle renferme un sens profond – que lorsqu'un serpent rôde dans un milieu humain, il darde toujours sa langue d'abord vers la femme.

1. Que signifie : il poursuivait la Femme ! Sous le mot « femme », on peut et on doit comprendre d'abord la Mère de Dieu. Il se lança à la poursuite de la Mère de Dieu ! Que

¹ Cf. Ap 12,9

² Ap 12, 13

cela suppose-t-il ? Ce n'est certes pas dans la Sainte Écriture, les théologiens le déduisent plutôt à partir de la structure globale de l'Ordre de la Rédemption. C'est la loi universelle : si, dans son amour débordant, Dieu nous offre des dons provenant de sa richesse, pour immortaliser ces dons, il a généralement coutume de donner un « commandement-test ». Ces dons seront immortalisés ou non selon que la créature remplira ou non ce commandement.

Appliquez d'abord cette loi aux dons de nos premiers parents. Comme ils étaient richement ornés ! Mais ces dons ne devaient être immortalisés que dépendamment d'un commandement-test. Pensez à tout ce que nous savons du péché originel, de l'état antérieur et postérieur du péché originel.

Maintenant, appliquons ceci aux Anges : là aussi, cette loi universelle est valable. Ils étaient richement dotés, extraordinairement dotés ! Vous pouvez le relire au chapitre sur les Anges dans la théologie. C'est pourquoi [pour eux aussi] il y avait un commandement-test. Il n'est pas dit la Sainte Écriture en quoi il consistait. C'est éclairé, dans une certaine mesure, par la structure d'ensemble de l'Ordre de la Rédemption. Beaucoup de théologiens se tiennent sur ce terrain : le Père éternel a dévoilé aux Anges son plan de Salut et les a fait participer à son Dessein, pour élever plus haut qu'eux-mêmes une créature qui devait être le Fils de Dieu incarné. Quelle créature devait-elle être cela ? La nature humaine du Dieu incarné ! Et à partir de qui la personne du Dieu incarné prendrait-elle la nature humaine ? À partir de la personne de notre Mère Bien-aimée ! Cette participation était pour les Anges comme une sorte de test. On peut comprendre ce que disent les théologiens : Lucifer et ses partisans se sont insurgés contre les plans de Dieu à cause de cette pensée : si Dieu se lie déjà avec une nature créée, cela ne peut être qu'avec la mienne.

Si vous voulez retenir ces pensées – nous en avons bien le droit, parce qu'il n'est pas interdit d'examiner soi-même à fond l'Ordre de la Rédemption – nous comprenons ce que signifie à présent cette parole : « Et il se lança à la poursuite de la Femme ». La femme, c'est-à-dire la Mère de Dieu, à partir de laquelle la deuxième Personne de la Trinité devait revêtir la nature humaine. Il poursuivit la Femme et dans la Femme, la Mère de Dieu. Ce qui serait à discuter en corolaire c'est : le diable ne savait pas quand la Mère de Dieu devait apparaître sur terre. Quand vint la première femme, il crut qu'Ève était la femme qu'il devait poursuivre. C'est pourquoi il tourna sa puissance et sa perfidie vers cette femme pour la mettre de son côté, cette femme à partir de laquelle, comme il le croyait, la deuxième Personne de la Trinité devait adopter la nature humaine.

Il poursuivit la Femme ! Mais n'oubliez pas – et ce n'est pas seulement la théologie qui nous le dit, mais aussi la philosophie et la psychologie – quelle est l'importance de la femme pour l'homme. Il est bien indiqué comment Ève influença Adam et dans quelle mesure celui-ci était sous l'influence de la femme.

Il poursuivit la Femme ! Nous disons à bon droit : il ne poursuivait pas seulement la Mère de Dieu, mais toutes ses images, toutes les femmes¹. Il poursuivit la Femme ! Ainsi comprenons-nous aussi que, lorsque le diable veut exercer une influence sur l'ensemble de la culture et sur toute l'humanité, il poursuit d'abord la femme d'aujourd'hui. S'il veut, d'une certaine manière, rester fidèle à lui-même et tenir compte, en bon connaisseur des lois naturelles, des rapports entre l'homme et la femme, nous tenons pour évident qu'il use de son influence abjecte sur la femme pour faire tomber l'homme. Prend-il la femme dans ses rets, elle s'offre comme un instrument dans ses mains et l'affaire du péché originel se répète un nombre incalculable de fois. Il poursuivit la Femme !

¹ NdT : littéralement : toutes ses compagnes du même sexe de la Mère de Dieu

Si nous reconnaissons intérieurement que ces pensées sont justes, nous sentons quelle mission nous avons, qu'il s'agisse de la propre Famille ou de nos semblables¹. En tant que branche féminine, nous avons d'abord le devoir de présenter au monde actuel la petite Marie sous d'innombrables formes. Nous avons tous le devoir de veiller à ce que la femme d'aujourd'hui soit « sculptée » comme une petite Marie. Ce grand devoir de montrer au monde d'aujourd'hui la petite Marie, est en même temps une protestation vivante, indéniable contre toute diabolisation du sexe féminin par le démon. C'était la première pensée.

2. Une deuxième pensée ! Il s'agit toujours de l'influence de la femme et de l'homme et ce, dans la culture générale. En outre, deux paroles :

Ces mots, qui viennent de Goethe, nous sont connus : « **L'éternel féminin nous attire en haut**² » ! Permettez-moi d'interpréter ainsi cette parole car je pense qu'on est là au cœur [de la question]. Je dirais donc ainsi : l'éternel dans la femme attire vers le haut ! On peut distinguer dans la femme quelque chose d'éternel et quelque chose de conditionné par l'époque, et observer ce dernier comme diabolique. Si à présent je vois la femme sous la domination du démon, il est clair que la femme n'attire pas vers le haut, mais vers le bas. Qu'est-ce que l'éternel dans la femme ? C'est ce que j'ai esquissé en trois expressions : toute âme, totalement don de soi, toute pureté. Cet éternel dans la femme entraîne l'homme vers le haut, le tire vers le haut.

Permettez-moi de le formuler autrement. Je prends ces mots chez saint Bernard de Clairvaux. Il exprime des pensées de façon plus claire, plus religieuse, plus catholique : « *Non erigitur vir nisi per feminam !* » L'homme ne sera sauvé que par la femme sauvée³. Ceci doit être vu comme une loi universelle.

Bien sûr, vous vous demandez avec un esprit critique ce que cela veut dire de façon immédiate. L'homme a été déchu par le péché, il a été arraché de l'Ordre de la Rédemption. À cause de qui ? De la femme. Certes, il aurait pu en être autrement, mais effectivement, il est tombé à cause de la femme. Il est évident qu'il a pris [lui-même] une décision. C'est clair. Mais la cause est [venue] en dernier ressort de la femme. Puis donc que l'homme est tombé à cause de la femme qui était tombée – *Non erigitur vir nisi per feminam* – il ne sera sauvé, au sens fort du terme, que par la femme, par la Mère de Dieu.

Il me semble que nous devrions faire de ces quelques réflexions nos pensées de prédilection, que nous devrions veiller à ce qu'elles ne règnent pas seulement sur notre tête, mais qu'elles descendent dans notre cœur, oui, jusque dans les pieds, jusqu'au bout des ongles. Si nous ne devenons pas l'incarnation de vérités objectives, nous ne pouvons pas espérer sillonner le monde d'aujourd'hui [en restant] indemne. Voilà de nouveau un motif qui nous incite à insister sur le « *esse en se* »⁴, qui nous incite à être ensemble, à vivre ensemble dans notre monde, à aimer ensemble notre monde, à pénétrer spirituellement les réalités et, avec beaucoup de naturel et d'authenticité, à illustrer concrètement aujourd'hui ce qu'est une femme sauvée, une petite Marie.

¹ Voir note 1 page 23

² Citation de Goethe dans Faust

³ NdT : Père Kantenich rajoute à la fin : « sauvée ».

⁴ Littéralement : être en soi. Au moment du Concile et durant les années qui suivirent, il y eut beaucoup de bouleversements et Père Kantenich insistait beaucoup pour que la Famille de Schœnstatt puisse réfléchir à ses propres fondements – d'autant plus que Schœnstatt, dans son développement, avait anticipé le Concile – qu'elle s'ouvre largement au dialogue avec le monde et ne lorgne pas tant sur ce qui semblait moderne dans l'Église et dont la solidité devait être éprouvée dans la théorie et la vie.

Bien sûr, le problème est dans « l'aujourd'hui ». Que ferait la Mère de Dieu si elle vivait sur terre aujourd'hui ? Et non pas comme alors à Nazareth, mais – que dire – à Berlin, dans les métropoles culturelles d'aujourd'hui ? Que ferait-elle ?

Non erigitur vir nisi per feminam ! Ces mots valent aussi pour moi, ils valent pour nous tous. Je peux m'imaginer n'importe quelle figure masculine, je ne serai pas sauvé sans la Mère de Dieu. L'homme ne tombe pas sans la femme, il n'est pas sauvé sans elle.

Je fais un pas de plus. *Non erigitur vir nisi per feminam !* Comprenez-vous que c'est la même chose de dire : l'homme ne sera pas sauvé sans les petites Marie !? La femme sauvée, la femme réellement sauvée, doit d'abord coopérer par son être à sauver aussi l'homme. Vous pouvez, si vous voulez, transposer ces mots bien connus de saint Paul et dire : ce n'est plus moi qui vis, c'est la Mère de Dieu qui vit en moi¹. La grande Marie vit dans la petite Marie.

N'est-ce pas, si nous saisissons très profondément ces grands rapports et que nous les examinons à fond de telle sorte que nous ne puissions absolument plus penser autrement, de telle sorte que ce ne soit pas seulement des pensées les unes à la suite des autres que je répète laborieusement de mémoire, [mais] si je vis en elles comme un poisson dans l'eau, comme un oiseau dans l'air, si ce monde est devenu mon monde, alors je suis tout simplement chez moi, je suis finalement citoyen d'un autre monde. « Votre conduite se trouve dans les cieus² ». Alors j'ai ma demeure dans cette grande compréhension du monde, cette compréhension du temps, cette compréhension de la culture, dans l'amour sans fin, dans l'amour éternel. *Non erigitur vir nisi per feminam !* Si vous reprenez ceci, ne sentez-vous pas que vous évaluez autrement l'estime de soi et la manière de se juger soi-même, même si cela dépend de petites choses, des plus petites choses ? Ne dites pas inconsidérément : un tel et un tel font ceci et cela, pourquoi ne pourrais-je pas le faire aussi, surtout aujourd'hui où tout vacille ? À qui puis-je faire confiance aujourd'hui ? Qui croire encore ?

3. *Non erigitur vir nisi per feminam !* Je me permets d'expliquer encore une fois ces mots : sans le féminin, **sans cultiver aussi l'élément féminin dans l'âme masculine**, il n'y a pas de rédemption pour l'homme. À plusieurs reprises, nous avons déjà discuté sur la différence entre l'homme et la femme, entre l'âme féminine et masculine : cette différence n'est pas si grande que ce qui est souvent présumé et supposé. Nous savons bien qu'à l'origine, l'âme n'a pas de sexe. Lorsqu'elle devient effectivement sexuée, c'est-à-dire en étant enchâssée dans un corps masculin ou féminin, il existe énormément de points communs entre l'âme de l'homme et celle de la femme. Et quel est le point commun essentiel de l'âme masculine et féminine ? C'est la disposition féminine. Si celle-ci n'existait pas dans l'âme de l'homme, on ne pourrait absolument pas comprendre le célibat, la chasteté masculine. En tant que prêtres, nous devons nous efforcer de trouver le complément par le féminin [présent] en nous-mêmes. Vous pouvez bien sûr dire avec raison : dans une certaine mesure, cela vaut aussi pour l'âme féminine vis-à-vis de l'âme masculine. Incontestablement ! Ce sont tous des buts pour l'auto-éducation aujourd'hui, pour sauver la culture d'aujourd'hui.

Non erigitur ... Sans vouloir philosopher longuement, je me permets de dire maintenant que je ne serai pas sauvé – si je peux utiliser cette expression – de mon côté machiste³ si l'élément féminin n'est pas déployé de façon appropriée dans mon âme. (Nous en parlerons encore en débattant un peu plus profondément de la métaphysique de la femme

¹ Cf. Ga 2, 20

² Ph 3, 20. NdT : la traduction actuelle de la Bible de Jérusalem dit : « Votre cité se trouve dans les cieus ». Pour Père Kenterich, le sens est que, de même que des exilés gardent les coutumes de leur patrie d'origine, de même nous devons nous conduire comme les habitants de notre patrie céleste.

³ NdT : allusion aux hommes qui deviennent brutaux quand il n'y a pas de référence au féminin en eux.

et [en l'envisageant] sous tous les angles). Qu'en est-il [de ce côté machiste] ? Le « *volo*¹ » doit être complété par le « *fiat* ». Autrement dit : l'attitude du *fiat*, l'attitude filiale doit être cultivée. De même, l'homme ne sera pas sauvé si l'enfant qui est en lui n'est pas éveillé. Je peux le désigner d'une manière ou d'une autre, ce ne sera toujours qu'un pis-aller pour exprimer ce que nous voulons.

Nous devons seulement savoir ce que cela veut dire. Cela vaut donc aussi pour moi en tant qu'homme : « si vous ne devenez pas comme des enfants ». Cela ne vaut pas seulement pour la femme. Si nous ne devenons pas comme des enfants, nous ne deviendrons pas un nouvel être humain, un homme nouveau, une femme nouvelle.

Si nous voyons les choses ainsi esquissées, les questions apparemment petites et accessoires et dont on devrait se moquer un peu, acquièrent cependant une immense importance ; par exemple comment je m'habille, comment sont mes cheveux, quelles manières ai-je... Nous devrions toujours essayer de voir les plus petites choses sous ce grand rapport. Lorsque nous y parvenons, ce qui est le plus petit est souvent le plus grand et ce qui semble le plus grand est souvent le plus petit.

¹ NdT : je veux. Père Kentenich parle du « *volo* », masculin, qui doit être complété par le « *fiat* » féminin.

47. L'idéal personnel (IP)

Dans notre spiritualité, nous connaissons les cinq étoiles polaires de la pédagogie : la pédagogie de l'alliance, la pédagogie du lien, la pédagogie du cheminement, la pédagogie de l'idéal et la pédagogie de la confiance. (cf. PT 1950 : les grandes lignes d'une pédagogie moderne pour les éducateurs catholiques, pages 153 ss)

Dans l'étoile polaire de la pédagogie de l'idéal, un des enseignements le plus original et inaltérable de Père Kentenich devait trouver place ici : l'enseignement de l'idéal personnel. C'est pourquoi il était indispensable de reproduire dans notre livre de formation un texte représentatif. Il est extrait du cours sur l'être humain sauvé, en 1935, édité « Der erlöste Mensch », Patris Verlag, Vallendar 2009.

L'enseignement de l'idéal personnel se comprend de lui-même. Il n'est besoin d'aucun commentaire. Mais l'on doit faire remarquer que l'exposé de Père Kentenich est très clairement articulé. Ceci est peut-être aussi souligné par les divisions avec des chiffres arabes.

Un tel exposé structuré est, chez le Père Kentenich, plutôt typique des années vingt et trente, surtout dans les cours pour les prêtres. Et aussi lorsqu'il s'agit de retraites. Les conférences étaient alors en même temps une formation pour les responsables du Mouvement sur le thème d'année. Le soin de la vie spirituelle courait en parallèle, prépondérant dans les conversations individuelles qui se prolongeaient tard dans la nuit.

Bien que le texte très développé expose l'enseignement de l'idéal personnel, on ne doit pas perdre de vue que Père Kentenich ne manque pas de le rattacher à la vie concrète de ses auditeurs ou dans la perspective de leurs intérêts. On le voit, par exemple au début, dans l'intégration du thème du cours (l'homme sauvé). De même, la référence des dangers concrets pour un prêtre qui se consacre exclusivement à la pastorale des jeunes.

Il est inutile d'insister sur le fait que l'enseignement de l'idéal personnel, destiné ici à des prêtres, est valable pour tous les Schoenstattiens et même pour tout être humain.

La nature de l'idéal personnel

1. LA NATURE DE L'IP A L'INTERIEUR DE NOTRE COURS

Je vous présente la nature de l'IP sous deux points de vue. D'abord dans le cadre de notre cours. Vous comprendrez très vite les deux définitions.

1.1. *L'idéal personnel est une représentation et une imitation originales et éminentes des perfections divines.*

1.1.1. Une **représentation** originale : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait »¹ ! Dieu se tient devant moi. Je suis créé à son image. C'est pourquoi, dans tout mon être et dans toute ma structure, je représente une perfection de Dieu. Ainsi, je suis une représentation d'une perfection divine. Mais un autre mot doit être souligné : je suis aussi une représentation « originale ». Tout homme est effectivement l'incarnation d'une pensée originale de Dieu, il est différent des autres, il a sa particularité.

¹ Cf. Mt 5, 48

1.1.2. Une **imitation** : nous ajoutons ce mot pour faire comprendre que je dois porter à leur accomplissement les perfections divines que j'incarne : d'abord la connaissance divine, ensuite l'amour divin. Chez l'un, la pensée de Dieu sera plus fortement incarnée, chez l'autre, ce sera l'amour, mais chacun incarne en lui-même les deux. Et Dieu veut que je développe les deux germes qu'il a déposés en moi. – Rappelez-vous ici de tout ce qui vous a été dit, les années passées, sur l'amour¹. « L'homme est une nature sociale afin de pouvoir donner et recevoir l'amour. » C'est ce que pensait Kolping. Selon lui, la famille est un foyer brûlant d'amour mutuel, intense et agissant. Pourquoi le caractère limité de l'autre à mon égard ? Afin que je puisse attiser ma puissance d'amour. Cet amour ne doit pas être solitaire : je dois me voir comme membre d'une grande communauté et développer en elle ma richesse intérieure.

1.1.3. Une représentation **éminente** : nous devons ajouter ces mots pour nous. Notre représentation et notre imitation doivent être aussi éminentes. Si nous sommes prêtres, nous sommes, de façon prégnante, une pensée de Dieu incarnée et originale. C'est pourquoi nous devons imiter Dieu de façon éminente et parfaire en nous son image !

Abordons cette pensée par un autre biais, dans un lien organique avec ce que nous avons travaillé antérieurement.

1.2. L'IP est une représentation et une imitation originale **des perfections du Verbe incarné**.

C'est le cœur de la pensée de saint Paul. Le Verbe incarné se tient au centre de l'histoire. Dieu voit tout dans ce rapport avec le Christ et dans le corps mystique du Christ ; chaque membre doit y remplir une fonction. J'ai à remplir le devoir du Verbe incarné d'une manière tout à fait personnelle et originale. Ainsi toute mission est-elle une participation à la mission du Christ. Toute mission peut être lue en lui.

2. LA NATURE DE L'IP A L'EXTERIEUR DU CERCLE DE NOTRE RETRAITE

2.1. *L'idéal personnel est « l'idea exemplaris in mente divina præexistens² » : l'idée que Dieu a de moi et qu'il a fait devenir réalité.*

« Chacun a une image de ce qu'il doit devenir. Aussi longtemps qu'il ne l'est pas devenu, il ne peut être pleinement heureux. »³ – Je ne vais pas approfondir cette définition. Vous me direz peut-être qu'elle est trop abstraite. Permettez-moi d'être maintenant plus concret en traitant les questions des sources de connaissance, des modes de fonctionnement et de l'efficacité de l'idéal personnel.

3. LES SOURCES DE CONNAISSANCE DE L'IDEAL PERSONNEL

La question des sources de connaissance a le même sens que la pratique⁴ séculaire de « l'élection » dans les exercices ignatiens.⁵ Nous allons à nouveau examiner notre vocation, la régénérer, comme si nous la choissions pour la première fois. Ceci vaudra pour les résolutions que nous prendrons pour accomplir pleinement, à l'avenir, notre vocation. Ajoutons ceci : les résolutions doivent être dans un rapport logique et organique avec notre IP. Sinon, elles n'auront aucun effet, elles seront oubliées et ne seront pas tenues. C'est la

¹ Les retraites de prêtres dont le thème était « la joie de vivre du prêtre accompli ».

² Littéralement : l'idée exemplaire (d'un homme) préexistant dans l'Esprit de Dieu

³ Angelus Silesius (1624-1677)

⁴ NdT : littéralement : l'ascèse

⁵ Référence à saint Ignace sur le juste choix lors des grandes décisions de la vie, afin que celui-ci soit à la gloire de Dieu et le salut de mon âme.

raison pour laquelle nous agissons si peu conformément à ce que nous avons discerné au cours d'une retraite. Comment puis-je alors connaître mon IP ?

3.1. *Les deux sources de connaissance*

3.1.1. **La voie extraordinaire**

3.1.1.1. La voie de la révélation : c'est par ce moyen que Dieu a souvent donné aux prophètes leur vocation et leur idéal de vie. Pensez par exemple à la vocation d'Isaïe. Mais nous n'avons pas eu de telles révélations.

3.1.1.2. La voie des dispositions et conduites extraordinaires. Cela s'applique à la plupart d'entre nous. Par exemple, Dieu nous a conduits dans une situation sans que nous y soyons pour quelque chose et sans faute de notre part. Nous avons peut-être construit, sans nous en apercevoir, un monde auquel nous n'avions pas pensé. Disposition et conduite divines. Ou encore : j'ai grandi silencieusement grâce à mes capacités, par des demandes que l'on m'a faites ou par des coups du destin. Ce sont toujours des dispositions et des conduites divines par lesquelles Dieu me fait connaître clairement mon devoir. Notre époque est pour nous une source extraordinaire [qui nous permet] de connaître notre mission. Il me suffit de savoir, en elle, entendre et comprendre Dieu. Ce fut bien notre effort que d'écouter et de comprendre Dieu à partir de notre temps afin que nos devoirs soient de nouveau précisés en détail.

3.1.2. La **voie ordinaire** :

Pour comprendre les sources ordinaires de connaissance, souvenons-nous que Dieu ne parle pas seulement par des mots mais aussi par des actes. Il parle par des mots, par exemple dans la Sainte Écriture, ou à travers des lumières ou des motions intérieures. Mais en outre, il parle aussi par ses actes. En me donnant une nature très originale, il m'a façonné pour un devoir très précis. Lors donc que j'étudie mes inclinations et mes capacités, lorsque j'y ajoute les suggestions de la grâce qui s'adaptent ordinairement à la nature, lorsque je m'oriente au-delà, vers les dispositions ordinaires de Dieu que celui-ci me fait connaître par mon supérieur, alors je dispose de sources de connaissance naturelles pour connaître mon IP. Il me suffit de considérer combien mes inclinations et les conduites de la grâce sont différenciées.

Formulons ceci en envisageant encore une double distinction :

3.1.2.1. **La voie rationnelle** : elle passe par une connaissance réfléchie de mes inclinations, de mes passions, de mon tempérament. C'est à partir de la force de mes inclinations dominantes que je peux déduire, avec un certain degré de certitude, les intentions de Dieu à mon égard.

Cette voie, nous ne devons jamais l'utiliser avec le peuple ni avec les jeunes. Mais en tant qu'éducateurs, pour pouvoir les conduire les autres, nous devons avoir une connaissance claire [de leur forces dominantes].

3.1.2.2. **La voie irrationnelle** : elle est donnée pour l'éducation du peuple et des jeunes.

Un exemple : Voici un jeune (Hans Wormer) qui veut toujours construire des églises. Sa disposition profonde tourne toujours autour de ce projet, jusqu'à prendre les dimensions d'un idéal : je veux devenir un pilier de l'Église. Ainsi, il a reçu son idéal personnel par une voie irrationnelle.

Au confessionnal, si vous avez affaire à des enfants qui ont déjà une vie spirituelle personnelle, le mieux est de leur demander leur invocation ou leur petite prière préférée : alors je peux connaître avec une sûreté de jugement aisée la passion dominante, l'IP et le tempérament. Si je le reconnais vite, je ne dois pas pour autant le dire trop vite. Cela ne

ferait que gêner le développement. Bien sûr, cette prière n'a pas besoin d'être formulée à haute voix. Cela peut être simplement un voyage intérieur vers Dieu. Lorsqu'il existe un grand nombre d'invocations, elles se laissent facilement réduire à un dénominateur commun. Cela fait, je dois travailler à ce que la petite invocation soit priée souvent et exerce une force dans la vie quotidienne. Et, petit à petit, je dois travailler afin que l'idéal ne soit pas seulement un idéal de la personnalité, mais devienne aussi un idéal de devoirs. Sinon, vous tombez dans un individualisme malsain.

Une autre possibilité est d'envisager la question selon les pensées de prédilection ou les principales difficultés.

Pour peaufiner, quelques mots encore sur ce qui accélère ou freine la découverte de l'idéal.

3.2. *Ce qui accélère la découverte de l'idéal*

J'ai, par exemple, le désir d'être religieux dans un Ordre précis. Alors l'idéal de l'Ordre choisi est en harmonie avec mon idéal personnel. Ceci peut hâter la découverte de mon IP. Toutefois, ne perdez pas ceci de vue : une découverte rapide renferme souvent de grands dangers pour la réalisation de l'idéal. Dans un Ordre religieux, le danger est de se laisser porter par l'atmosphère, alors l'idéal ne sera pas atteint. On se laisse simplement aller au fil de l'eau. En des temps où la tendance est à la massification, nous devons attacher beaucoup d'importance à édifier des personnalités. C'est pourquoi Lindworsky¹ a raison lorsqu'il écrit : Tout religieux doit être son propre fondateur d'Ordre !

Ou supposez que j'ai fait naître dans la communauté une forte atmosphère liturgique. Ne perdez pas de vue ceci : si ce n'est qu'une question d'atmosphère, il existe un grand danger de massification. Les phénomènes de masse, cela existe aussi dans la religion ! C'est pourquoi je dois travailler à ce que les grandes idées soient appréhendées personnellement afin de former par elles des personnalités.

3.3. *Ce qui ralentit la découverte de l'idéal*

Un exemple : un jour, j'ai eu l'idée de devenir un flambeau de la vérité. Il me semble que c'est pratiquement l'idéal des dominicains. Je veux donc être professeur. Soudain, je suis arrêté dans mon élan à cause de la maladie. Peut-être puis-je quand même être écrivain et ainsi poursuivre mon idéal. Je tombe de nouveau malade. Alors demeure ceci en moi : je peux être un flambeau de la vérité à travers toute mon existence ! Mon idéal s'est bien toujours maintenu, mais il a été freiné. Se réajuster chaque fois n'est pas si facile. Mais il est important pour moi de trouver ce réajustement : ainsi, je garde la conviction d'être resté fidèle à moi-même. Autrement, je me sentirais de trop dans le monde, inférieur.

4. L'EFFICACITE DE L'IDEAL PERSONNEL

Trois aspects sont résumés ici : l'efficacité d'une grande idée originale, d'un grand amour original, d'une grande grâce originale.

4.1. *L'efficacité d'une grande idée originale*

Ne serait-ce que d'un point de vue purement psychologique, une grande idée originale est très efficace. « Je veux connaître tes grandes pensées » a dit Nietzsche. Étudiez comment nos adversaires sont fanatisés par une idée donnée, clairement reconnue et enthousiasmante. Regardez la vie des saints. Ils ont toujours eu une grande idée ! Le christianisme primitif abondait de ces grandes idées. Et elles étaient vivantes !

¹ Johannes Lindworsky, SJ, a approfondi la psychologie de la volonté dont le Père Kentenich c'est aussi inspiré. Voir : Lindworsky, Johannes, Psychologie expérimentale. (Philosophische Hand Bibliothèque, Bd.5), 1. Auflage 1921, maintes fois réédité les années suivantes.

Mais en quoi réside la force d'une grande idée ? Elle forme des caractères vigoureux, des personnalités fortes.

4.1.1 Une grande idée forme un **caractère fort**.

Le poison¹ qui se répand aujourd'hui dans les consciences est particulièrement regrettable. Il est peut-être bien pire que les détresses économiques et autres du même genre. Extérieurement, on a telle attitude et, intérieurement, c'est tout autre chose. C'est pourquoi les éducateurs connaissent de sérieux problèmes liés au mot « caractère ».

4.1.1.1 La **nature** du caractère :

Le caractère est l'aptitude et la disposition à maintenir inébranlablement une attitude d'âme, une conviction intérieure, là même où il est nécessaire de la confesser, cela dût-il nous coûter la vie. – Il est bon de donner des définitions générales à partir de rapports ultimes, mais elles doivent aussi être adaptées à notre époque.²

4.1.1.2 Le **manque** de caractère :

D'où vient qu'aujourd'hui les personnalités fortes soient si rares ? Qu'est-ce qui entrave la fermeté des convictions intérieures et leur confession ?

4.1.1.2.1 La ruine économique

Tant d'hommes aujourd'hui en sont brisés. Si leurs convictions sont connues, s'ils y restent fidèles, la ruine économique les menace. Nous pouvons bien le comprendre lorsqu'il s'agit d'un fonctionnaire. Les conditions actuelles sont pour eux extrêmement difficiles. Mais il existe une cause plus importante et plus profonde :

4.1.1.2.2 L'échelle des valeurs est, de nos jours, complètement transformée.

Il est clair que si je regarde l'économie comme la valeur suprême, si je n'ai aucune idée de la vérité ni de la justice comme étant des biens supérieurs, alors, pour un plat de lentilles³, je renoncerais très vite à conserver ma conviction. Oui, il est permis de se poser cette question : une profonde conviction intérieure aura-t-elle finalement sa place ? Vous pouvez ici examiner votre échelle de valeurs. Nous devrions tous nous efforcer d'aimer, pour elles-mêmes, la vérité et la justice, au point d'en accepter aussi les inconvénients économiques. Il ne va pas sans grand dommage de renier ces deux valeurs même si, pour le moment, on ne les sent pas.

4.1.1.2.3 L'homme moderne manque de silence et de solitude

Sans silence ni solitude, il est tout simplement impossible d'édifier des principes, des comportements, des convictions, oui, il est impossible de former une conscience affinée. Voyez vous-même combien l'homme moderne manque de silence et de solitude dans la hâte et la course du quotidien.

Cela vaut pour moi : ne dois-je pas chercher personnellement toujours plus de silence et de solitude ? Tous les grands réformateurs sont issus de la solitude. Lorsque nous sommes seuls, en prière ou en retraite comme maintenant, nous faisons beaucoup plus pour ceux qui nous sont confiés que si nous voltignons d'un travail à un autre. Cela vaut surtout pour les natures émotives qui, faute de solitude, sont incapables de réfléchir sur elles-mêmes.

4.1.1.3 Les **lois d'édification** du caractère

¹ NdT : Littéralement : empoisonnement des puits ; technique de guerre connue depuis l'antiquité. En allemand, l'expression est utilisée aussi au sens figuré. Voir la note suivante.

² La propagation du national-socialisme, avec son idéologie de l'humanité arienne, a exercé une influence décisive sur l'époque. Les convictions autonomes qui respectaient la voix de la conscience n'étaient pas les bienvenues. D'où l'expression « empoisonnement des puits de la conscience ».

³ NdT : Père Kantenich fait allusion à Esau qui abandonna son droit d'aînesse à Jacob pour un plat de lentilles. Cf. Gn 25, 29-34

Je ne ferai que les nommer rapidement pour vous éveiller votre attention.

4.1.1.3.1 La loi de l'apparence

Chaque caractère se révèle selon certaines apparences extérieures.

4.1.1.3.2 La loi de connaissance ou de ressemblance

Je ne peux comprendre un autre caractère que si j'ai un minimum de ressemblance avec lui. Par exemple, moi, en tant qu'homme, avec une virilité prononcée, je ne comprends rien aux comportements féminins. Mais si vous comprenez des types humains, celui de la femme par exemple, c'est que vous avez, développé en vous, une telle disposition. Je ne peux me donner cette disposition, je ne peux que la développer. Vérifions cela : où sont les hommes avec qui je dois collaborer et auxquels je ne cesse de me heurter ? Il peut aussi arriver que je les comprenne bien, mais, ayant été éduqué très sévèrement, je ne le fais pas voir (que je les comprends) Alors, un jour, les barrières doivent tomber.

4.1.1.3.3 La loi des strates

Chaque caractère présente certaines strates, qui sont plus ou moins accentuées.

4.1.1.3.4 La loi de la polarité :

Si j'ai tendance à être très vigoureux, je risque de développer exagérément ce trait de caractère. Mes dispositions me poussent donc à un développement extrême. Voici un autre exemple : si je suis très bon, je peux facilement devenir une chiffre molle. C'est la loi de la polarité.

4.1.1.3.5 La loi de la complémentarité

Réfléchissez : Qui aimez-vous fréquenter ? Celui qui vous complète naturellement. Ce qui nous en impose, c'est ce que nous n'avons pas, ou pas à ce degré. Mais cette loi de la complémentarité est aussi effective dans la personne elle-même. Supposons que j'ai une disposition intérieure, une passion dominante, disons la sensualité. Mais en moi se cache aussi le besoin de reconnaissance. Observez à présent comment ce besoin va réguler la capacité du don de soi. Le besoin de reconnaissance aspire aussi à se développer.

Permettez-moi de signaler ici un danger à ceux qui travaillent toujours dans un certain milieu. La loi [de complémentarité] pousse souvent l'éducateur à s'adapter tellement à l'élève que le développement de l'éducateur lui-même en pâtit. Prenez-y garde si vous êtes père spirituel. Vous vivez la vie spirituelle de ceux qui vous sont confiés. Cela peut être fort dangereux si nous ne nous efforçons pas de compenser en tirant profit, par exemple, des temps de prière, pour nous personnellement et non pas seulement en priant pour les difficultés de ceux qui nous sont confiés !

Autre moyen : être actif dans d'autres domaines. Il est possible, si je m'occupe en permanence de jeunes, que je sois un éternel adolescent. À l'inverse, si le Bon Dieu m'envoie des personnes qui déploient une grande énergie dans leur vie spirituelle, qui me sont supérieures, je suis alors tiré instinctivement vers le haut. Il existe une providence spéciale dans notre entourage. Si le Bon Dieu nous aime, il nous envoie un entourage qui nous complète et nous élève.

Venons-en maintenant au cœur de notre propos :

4.1.1.4 Une grande idée modèle le caractère.

4.1.1.4.1 La **condition** de la formation : l'idée doit être saturée de valeurs ! Je dois en avoir assimilé toute les valeurs. C'est la raison pour laquelle, au cours d'une retraite, nous devons lutter bien davantage pour la valeur de chaque pensée en particulier¹ que pour les

¹ NdT : Il s'agit des idées objectives : que je dois me les approprier, leur donner de la valeur, de telle sorte qu'elles deviennent miennes.

résolutions. À une époque où les racines n'existent plus, ce qui nous fait tellement souffrir, nous n'irons pas bien loin si nous empilons sans cesse résolution sur résolution. Lorsque tout, en nous, ne tend pas vers ce qui a de la valeur, cela ne nous rend pas meilleur mais malade. Nous devons avoir le souci que le cours de nos pensées déploie, par un lent et continu effort, toute sa valeur. De telles choses sont si importantes ! – L'idée doit être achevée. C'est pourquoi aussi le petit livre de Hock¹ est irrecevable. Ce n'est pas en me souvenant de Dieu de diverses manières que je parviens à quelque chose, mais c'est Dieu lui-même qui doit devenir un ensemble de valeurs ! C'est pourquoi, retenez toujours ceci : une idée agit sur la construction du caractère et du chef dans la mesure où elle représente une valeur, une valeur fondamentale de ma vie.

Je reviens à l'exemple de l'idéal du professeur dont je parlais : « Etre enraciné et enraciner les autres dans le sein de Dieu ». Si cela a grandi durant des années, je peux supposer qu'il existe là un ensemble de valeurs. Mais si je dois d'abord le créer, je devrai, à longueur de jours, mesurer la valeur de tout ce que je rencontre à l'aune de cette valeur. Toutes mes méditations, mes lectures spirituelles, tout ce que j'estime, doivent conduire à l'évaluation de cette unique grande pensée. C'est ainsi que toute ma vie spirituelle parvient à une grande unité bien déterminée. Au début, tout doit être fait consciemment et de façon réfléchi. Mais si nous sommes déjà mûrs, ce n'est pas nécessaire. Par la suite, cela devient tout à fait naturel. Spontanément, mon âme fait sien ce qui sert cet ensemble de valeurs.

Donc retenez cette phrase : il est nécessaire qu'une idée devienne une valeur dès lors qu'elle doit construire le caractère.

4.1.1.4.2 Conséquence pratique d'un façonnement à partir d'une idée.

Comment cette idée se réalise-t-elle concrètement ? Avec le temps, elle doit façonner effectivement toute la vie. Si elle reste intérieure, elle ne déploie pas toute sa vigueur. Elle doit devenir opérante. Comment le deviendra-t-elle ? Je le reconnais devant une personne qui a du caractère.

4.1.1.4.2.1 L'idée doit indiquer la voie de mon agir. Je dois d'abord avoir le souci que toute mon activité soit fécondée par cette idée. Celle-ci doit être une force motrice.

4.1.1.4.2.2 L'idée doit **résoudre** toutes les questions et tous les doutes : qu'il s'agisse des résolutions ou des applications. Supposez que vous vouliez prendre des résolutions maintenant. Si vous posez la question après chaque conférence sur le « comment faire pratiquement », vous aurez une quantité énorme de résolutions. Ce n'est pas à faire. Je dois me demander : comment cette résolution s'accorde-t-elle à mon IP ?

Mais concernant l'application de cette résolution, c'est l'idée qui doit décider. Lindworsky a décrit comment s'achevait l'aspiration à la sainteté d'un jeune religieux : par la crise de nerfs ! Son devoir est un exploit scientifique. L'aîné qui lui est adjoint l'accable et le ruine. Et n'y aurait-il pas une plus grande humilité de résister aux aînés ? Interrogez-vous ? Quels sont les traits de l'humilité voulue par Dieu ? Nous avons tant de notions complètement fausses. Nous la traînons pendant la première moitié de la vie, et nous la jetons pendant l'autre moitié, et après nous n'avons plus rien ! Humilité et détermination sont parfaitement compatibles. L'humilité ne consiste pas à me laisser dérober le cœur de ma personnalité et à ruiner mes nerfs !

4.1.1.4.2.3 L'IP agit sur **les actions indifférentes en les animant**.

Je voudrais vous parler de la vie communautaire dans les communautés, les paroisses, les monastères, les internats. On entend souvent : la vie monastique, ou en internat, n'est pas capable de former des caractères forts... parce que la vie communautaire nivelle si

¹ Konrad Hock était Père spirituel du séminaire de Würzburg. Il propagea l'exercice de la « représentation de Dieu », méthode très systématique qui prenait à peine en considération l'état du sujet.

facilement. Que devons-nous faire ? Nous devons prendre soin que les tâches qui nous arrivent chaque jour soient réalisées à partir de notre IP. Alors les actions les plus indifférentes contribuent à former la personnalité. Au début, je dois le faire en réfléchissant, mais plus tard tout se fait naturellement. Toutefois, il me faut réexaminer de temps en temps si tout ce que je fais vient du cœur de ma personnalité ou n'est pas encore centré.

4.1.1.4.2.4 L'IP pousse à aller **au-delà de l'ordinaire**

Si je me suis ainsi éduqué, cela me pousse avec le temps à faire des œuvres qui dépassent l'ordinaire¹. J'ai là en moi une sainte aspiration, une sainte contrainte. Alors l'idéal me possède. À vrai dire, c'est un état que le caractère doit acquérir avec le temps.

4.1.2 La grande idée façonne une **éminente personnalité de guide**.

La cause : en tout responsable ayant une riche personnalité, nous retrouverons ces trois éléments :

4.1.2.1 Un don sans réserve à un grand idéal.

4.1.2.2 Un don de soi total à chacun des membres de la communauté.

4.1.2.3 Un talent au dessus de la moyenne dans le domaine où il va diriger.

La force formatrice de l'idée est complétée par la force formatrice de l'amour.

4.2 *L'IP tire son efficacité d'un grand amour original :*

Lorsque nous avons à éduquer des femmes, nous devons mettre l'accent sur les idées, parce que ce n'est pas premier dans la femme, et sous ce rapport, celle-ci a besoin d'être complétée. Mais si nous avons à faire avec nous-mêmes, nous devons, outre réformer notre idée, mettre surtout en œuvre la vigueur d'un grand amour original : un amour personnel ! Prenez encore, par exemple, l'idéal : être enraciné et enraciner dans le surnaturel. Voilà déjà une belle idée. Mais pour que cet idéal devienne efficace, je dois être lié à des personnes qui sont en résonance avec moi ; ce lien est un grand amour de Dieu. Finalement tout idéal doit renfermer l'amour personnel pour une personne surnaturelle² ! Autrement, cela ne peut pas être efficace.

Je demande encore une fois : pourquoi faisons-nous si peu de progrès ? D'où vient que mon IP est si peu opérant ? Ou bien le don de soi à la grande idée ou au devoir fait défaut – je dois sans cesse l'envisager comme échelle de valeurs – ou je suis trop tiède dans mon lien à une personne surnaturelle. Je dois pouvoir dire mien un amour personnel et chaleureux, sinon la force motrice de l'amour cesse aussi d'agir. C'est ce que nous disions : cultiver le respect de Dieu sert à approfondir notre idéal !

4.3 *L'IP possède la vigueur d'une grande grâce originelle :*

Je voudrais ajouter ceci afin que nous n'apparaissions pas trop comme des psychologues. Vous pouvez choisir un système ascétique, un système pédagogique, celui que vous voulez, vous verrez un jour combien nous nous sentons peu de chose³ en voyant les fruits de cette éducation. L'homme a une volonté libre et il est accablé par le péché originel. C'est pourquoi, sans la grâce, vous ne pourrez éduquer aucun caractère. Nous sommes limités en tout : notre vie est limitée, notre science est limitée. Même en suivant parfaitement les lois de la nature, sans la prière et le sacrifice je n'arriverai à rien. Voilà pourquoi, si je veux

¹ NdT : on peut rapprocher cette phrase du fameux : « Faire les choses ordinaires de façon extraordinaire »

² NdT : c'est-à-dire une des trois personnes de la Trinité.

³ NdT : littéralement : comment nous devenons petits.

être éducateur, je serai l'homme d'une grande pensée, d'un grand amour, et d'une grande immolation et je serai aussi un homme de prière. Sans la prière et le sacrifice, aucune orientation psychologique ne saurait aboutir. C'est pourquoi il n'existe aucune méthode, aucun système, aussi lumineux soit-il, qui soit absolument sûr. Cela doit venir d'une grande grâce originelle. Une grâce originelle parce que, effectivement, la grâce accomplit la nature.

Il reste une dernière question : le mode de fonctionnement de l'idéal personne.

5. LE MODE DE FONCTIONNEMENT DE L'IDEAL PERSONNEL

Je donne trois réponses : le mode de fonctionnement est positif, organique, énergétique.

5.1. L'IP agit *positivement*.

En empruntant la terminologie propre à la médecine, nous pouvons distinguer un procédé chirurgical et un procédé médical.

5.1.1. Le procédé chirurgical.

Là, nos passions et nos inclinations seront simplement retranchées. Mais c'est une grave erreur. Nous le sentons bien. Car le Bon Dieu nous a donné les passions comme aides et comme soutiens. C'est pourquoi, le propre de l'éducation n'est pas de retrancher mais d'ennoblir. Mais certains éducateurs donnent parfois l'impression qu'éduquer consiste à dépouiller le vieil homme, comme si, selon eux, l'éducation consistait en un perpétuel dépouillement. Mais il s'agit de se dépouiller [du vieil homme] pour se revêtir [du nouveau]¹. L'essentiel de l'éducation doit résider dans ce « revêtir ».

5.1.2. Le procédé médical.

Il peut être double lui aussi, allopathique ou homéopathique. Je peux faire en sorte que soit amélioré l'état général du corps ou bien que soit guérie une partie déterminée, ou qu'elle soit un peu isolée de ce qui demeure sain. Le premier procédé est positif, le second, négatif. Cette distinction vaut aussi pour l'ascèse.

5.1.2.1. Les procédés médicaux négatifs.

Lorsque l'âme est attachée à des futilités, l'ascèse négative s'efforce de la démasquer et de la dévaloriser. Supposez que je sois attaché à une créature, par exemple à une jeune fille, ou au tabac ; je veux maintenant surmonter cet attachement désordonné. J'ai deux possibilités : je peux *brouiller* cette valeur ou faire en sorte qu'elle soit *éclipsée*. Brouiller signifie : je me dis : vanité des vanités. L'homme est homme : cendre et poussière. Je brouille ainsi la valeur de ce à quoi je suis attaché. L'autre manière est :

5.1.2.2. Le procédé médical positif

Une éclipse. Le matin, avant le lever du soleil, je vois quantité d'étoiles. Mais lorsque le soleil se lève, elles disparaissent, ne me faisant plus aucune impression. Ainsi puis-je éclipser mon attachement à une créature lorsque, les inclinations désordonnées se manifestant, je me dispose à aimer de toute mon âme un plus haut bien, Dieu lui-même.

Certes, le Sauveur et les saints ont utilisé les deux méthodes, mais ils ont toujours mis la méthode positive au premier plan. Regardez les encouragements de l'apôtre Paul dans la troisième partie de l'épître aux Romains. Comme tout est construit et formulé positivement !²

¹ NdT : allusion probable à Ep 2, 22-24

² Il s'agit des chapitres 12 à 15, en particulier l'enseignement, au chapitre 12, des différents dons dans le corps du Christ.

Le Sauveur a certainement employé aussi la méthode négative. Mais vous remarquerez dans l'ensemble combien lui et les apôtres se sont fait les interprètes de la méthode positive. Ils voulaient laisser des lumières se lever pour que celles-ci attirent l'homme vers le haut.

En ce qui nous concerne, nous devrions avoir ceci devant les yeux : en général, mais particulièrement pour l'humanité d'aujourd'hui, face à la situation des âmes déracinées qui manifestent si peu d'élan vers le haut, nous devons énormément insister sur la méthode positive. Cela vaut particulièrement pour ceci :

5.1.2.2.1 Cela vaut particulièrement lorsqu'il s'agit d'un combat ou d'une tentation qui produit un changement physique¹. Lorsque l'année dernière, nous avons parlé de l'amour, il nous est apparu clairement que la conscience humaine étant restreinte, la focalisation sur une valeur entraîne, la plupart du temps, une certaine indifférence à l'égard des valeurs opposées. Ayez cela à l'esprit afin d'employer la méthode positive avec sûreté de jugement. Si je concentre, par exemple, toute ma puissance d'aimer sur Dieu, ne sera-t-il pas naturel, étant donné que la conscience humaine est restreinte, que je vive une certaine indifférence face à tout ce qui n'est pas plus ou moins lié à Dieu ? C'est cette loi que nous devons appliquer.

Encore un exemple : j'éprouve un attachement passionnel pour une femme que je rencontre dans le cadre de mon domaine pastoral. Des pulsions me tourmentent qui tirent vers le bas. Si je m'efforce alors d'offrir à Dieu tout mon amour, ne dois-je pas m'attendre, avec le temps, que survienne une certaine réserve face à cette femme ? Si, dans les tentations, adviennent des changements physiques, il est alors nécessaire d'utiliser la méthode positive. Toutes ces tentations doivent être, avec le temps, chassées de l'âme le plus vite possible. Je veux dire que l'âme doit, le plus vite possible, détourner son attention de ces choses, sinon le combat se concentre sur le corps et celui-ci a gagné en force. En s'occupant trop des choses qui tentent, on se prédispose à d'autres tentations du même genre encore plus fortes. Si je m'efforce au contraire de concentrer toutes mon être vers un grand but, une valeur de grande envergure, il est certes possible que je souffre, mais je suis disposé positivement. Et c'est ici l'unique bonne méthode.

5.1.2.2.2 Lorsque nous sommes plus âgés, nous devons toujours préférer la méthode positive. Car alors, nous ne réagissons plus aussi bien à la méthode négative. Nous devons allumer une grande lumière, alors les choses négatives sont vite surmontées et oubliées. Et en demeurant sous le pouvoir éclairant de cette grande lumière, nous pouvons toujours beaucoup tirer de nous-mêmes.

5.1.2.2.3 Lorsque nous sommes faibles et fatigués, lorsque nous n'avons aucun élan intérieur qui met l'âme en branle, nous pouvons, le plus souvent, tirer le maximum de nous-mêmes par un idéal lumineux.

Voilà pourquoi : davantage de pédagogie de l'idéal ! Davantage de disposition positive ! Davantage d'œuvres positives, de combats positifs ! À une époque où l'âme humaine s'effiloche, nous devons utiliser ces manières d'agir positives de façon quasi exagérée.

Vous n'avez pas à craindre les manques d'humilité ou de profondeur. Sinon, vous passerez à côté des grands rapports organiques. C'est en regardant mon idéal que je deviens petit, et non en regardant toujours vers le bas. La pédagogie de l'idéal pousse toujours vers le haut ; il ne s'agit pas d'être *obligé à*, mais d'*avoir le droit de* ! Nous ne devons pas entrer dans la zone dangereuse de nos adversaires. Ils dérobent à l'homme toute son ampleur, tout son

¹ Père Kantenich pense aux tentations telles que la colère, la peur, les tentations sexuelles, qui ne jouent pas seulement sur l'âme, mais ont aussi des conséquences physiques.

élan, en utilisant, jusqu'au dégoût, un impératif catégorique et militaire. L'homme ne peut pas supporter longtemps la contrainte.

Par essence, la nature humaine est ordonnée à *l'amour*. L'amour est une passion originelle de la nature humaine ! Pas la crainte ! Celui qui sait susciter l'amour en l'homme le prend par le bon bout et sa nature entière suivra. Plus grand est l'amour, plus sûrement la personne est gagnée dans toutes ses dimensions. Lorsque l'homme est exploité par un continuel « tu dois », la force centrifuge se perd, ainsi que le plus beau et le plus fin. Voyez ces hommes qui sentent continuellement la cravache. Certainement, « devoir » est aussi nécessaire. Un très profond amour ne contient jamais la crainte. Mais ne perdons pas de vue l'essentiel de l'éducation. Sur le navire de Dieu, nuls galériens, uniquement des rameurs libres, disait saint François de Sales. Je peux faire souffrir, mais ce ne sont pas des esclaves que j'éduque.

Saint Ignace le présente si bien dans ses méditations sur l'élection. Nous voyons, d'un côté, le diable. Il cherche à étendre ses partisans à travers le tonnerre et les éclairs, donc par la violence. De l'autre côté se trouve le Sauveur : « si tu veux être parfait... » Voilà bien une invitation positive.

Tout ceci illustre bien ma pensée. C'est clair : lorsque mon idéal est toujours devant moi, il oriente tout. L'idéal est décisif, l'amour selon l'idéal est normatif. Alors il m'est permis de supposer que mon âme progresse sans cesse.

5.2. *Le mode de fonctionnement de l'IP est organique.*

Le mot « organique » a aujourd'hui une résonance positive. La vision mécaniste doit aujourd'hui être surmontée et l'ensemble organique se tenir au premier plan. Quand parlons-nous d'une croissance organique ? Trois éléments : Une croissance lente – une croissance de l'intérieur – une croissance à partir d'un tout organique vers un autre tout organique.

5.2.1. L'IP agit **lentement**.

Une croissance organique est une croissance lente ! Habituellement, comment agissons-nous dans l'éducation d'autrui et de nous-mêmes ? Il existe souvent une trop grande fébrilité, une pression, une agitation, comme Münchhausen¹ qui voulait faire pousser l'herbe plus vite en tirant et tirant dessus. Ne faisons-nous pas cela souvent ? Mais, ce faisant, nous anéantissons tout enracinement. Comme la religiosité est peu enracinée aujourd'hui chez nos catholiques ! Une raison en est qu'il manque une manière d'agir lentement ! Lorsque je remarque, en tant qu'éducateur, que mes fidèles volent vers moi, je m'interroge. Mais si c'est un lent développement de soi, les relations ont de l'avenir. Une vie saine est toujours une vie qui croît de façon lente et organique ! Vérifiez si l'IP ne renferme pas en lui une croissance lente et organique. Je peux, sans aucun doute, obtenir rapidement des résultats extérieurs. Mais un enracinement progressif, c'est autre chose. Plus quelque chose grandit lentement, plus elle grandit, et de l'intérieur.

5.2.2. L'IP agit **de l'intérieur**.

Il est possible de susciter des convictions et des attitudes authentiques. L'IP est l'expression mesurée de mes convictions, mais il doit aussi les susciter et les approfondir. Face aux tendances actuelles à tout vider de son sens, il est particulièrement important que l'idéal crée des convictions de l'intérieur. Cependant, ces convictions et attitudes doivent

¹ Le baron Hyéronimus de Münschausen, (1720-1797), a écrit « Histoires de mensonges ». Il est, dans les pays germanophones, la figure symbolique littéraire et proverbiale du fanfaron. Il raconte ses exploits de façon « incroyable ».

apparaître extérieurement dans les actes et les exercices individuels. Il n'existe pas non plus de vie saine sans que celle-ci ne crée une atmosphère, tout comme l'arbre fait son écorce.

5.2.3. L'IP agit à **partir d'un tout organique vers un tout organique.**

Je prends, par exemple, une peinture représentant un arbre. Il a été peint morceau par morceau. Cependant, puisque la vie est là, j'ai, dès le commencement un arbre terminé *en miniature*¹. C'est bien souvent aussi l'erreur de notre ascétisme. Votre manière de faire est logique, mais pas psychologique. Comment a-t-on souvent fait ? On lit dans les livres que l'humilité a tant et tant de degrés. Je fais alors des coupes longitudinales de l'âme correspondant aux degrés, mais aucune coupe transversale de la situation actuelle de la vie [de l'âme]. Or, tout n'évolue pas au même rythme. Il peut alors si facilement arriver que je sois très fier d'être parvenu à tel degré. De là vient aussi que durant les années consacrées à l'éducation, nous semblons être des saints. Mais dès que nous avons dépassé ce stade, plus rien ! Rien n'a vraiment grandi ! Culture forcée ! Nous devons prendre cela au sérieux parce que le Bon Dieu attend de nous un travail d'éducateur dans la durée.

Vérifiez donc s'il n'est pas vrai que l'IP assure véritablement une croissance saine. Je peux le dire par expérience : si j'ai devant moi un homme qui grandit lentement, qui a aussi le courage de nager à contre-courant, je suis convaincu qu'il mûrira beaucoup plus que ceux qui crient toujours « hurra ! ». Ma capacité d'exercer une influence dans un cercle restreint doit s'effacer. Sinon, on fait violence aux personnes. Éduquer signifie être au service de la vie. Je ne peux pas créer la vie, je peux seulement la servir. Et je le ferai avec beaucoup plus de sûreté si je le fais à travers la pédagogie de l'idéal !

5.3. *Le mode de fonctionnement de l'IP est énergique :*

L'IP produit aussi un travail constant et énergique, bien que lent. La raison profonde en est que l'IP s'adresse à l'homme dans son ressort intime, essentiel, sa pulsion d'amour positive. C'est parce que nous travaillons en étant trop appuyés sur la crainte que nous éduquons tant d'estropiés, que nous le sommes tellement nous-mêmes, sans pouvoir dépasser certaines limites de notre être.

Je ne sais pas ce que vous souhaiteriez dire de tout ça. Peut-être pensez-vous que c'est un peu brouillon et épars. Vous pourriez avoir raison si vous n'y avez pas encore réfléchi. Mais concrètement vous pouvez encore vous munir de cela : comment se présente mon IP ? Comment se présente la pensée fondamentale de ma vie ? Je peux vous demander, à vous, pasteurs : comment se présente l'idée directrice de ma pastorale ? Lorsque vous ouvrez les journaux, vous savez quelle est l'idée directrice du congrès du parti de Nuremberg.² Les époques sans racines sont toujours alimentées par de nouvelles idées directrices. C'est pourquoi l'idée centrale est à fixer pour l'année suivante. Mais ensuite, il est nécessaire de travailler toute l'année selon cette direction. Les grandes lois de l'idéal valent aussi pour mon idéal de paroisse, de communauté, de congrégation. Si nous convenions davantage d'y ajuster notre manière de prêcher ainsi que toutes les autres [activités] ! Lorsque l'idée fondamentale commence à agir, les comportements correspondants se font jour ! Et c'est tellement important face aux tendances actuelles au vide. À vrai dire, ce ne sont pas les gens qui ont besoin d'avoir conscience de tout cela, mais nous-mêmes !

¹ NdT : en français dans le texte.

² NdT : Le congrès de Nuremberg ou Congrès du Reich est le rassemblement annuel du NSDAP (Parti national-socialiste) qui s'est tenu de 1923 à 1938 en Allemagne. À partir de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler en 1933. Il a servi d'instrument de propagande national-socialiste.

48. Différences typiques entre l'homme et la femme

En soi, il devrait être incontestable que notre sexe marque fortement notre nature individuelle. La discussion en cours depuis ces dix dernières années met de plus en plus de points d'interrogation à cette affirmation ; jusqu'à la conférence mondiale sur le « Gender » qui pense que la différence sexuelle est purement conditionnée par la société et que, en conséquence, l'être humain peut se réaliser dans des relations humaines [sexuelles] dont les rôles sont permutés à sa guise. La conception traditionnelle des siècles passés est tellement remise en question dans le discours officiel que beaucoup, et même parmi des responsables chrétiens, sont déconcertés, au moins en ce sens qu'ils ne prennent pas clairement position sur cette question.

Tout au long de sa vie, Père Kentenich s'est occupé de cette question de l'originalité du sexe et de sa relation avec l'autre et il a pris explicitement position à cet égard. Cependant, il parlait moins de l'enseignement traditionnel et beaucoup plus de ce qu'il avait pu observer au fil des ans dans la vie concrète. Le résultat et sa théorie sont clairs, mais aussi très équilibrés : l'homme et la femme ont la même valeur mais ne sont pas identiques. Les différences entre les sexes créent des catégories claires qui aident à la connaissance de soi-même et d'autrui, mais qui ne fixent pas la personne individuelle dans un schéma uniforme. Tout individu est un mélange original des deux natures. Les différences entre les natures masculine et féminine sont typiques, elles sont même facilement reconnaissables, mais elles déterminent la personne en vertu d'un alliage hétérogène totalement individuel et original, ce qui prédomine en moyenne chez les femmes étant la nature féminine et, chez l'homme, la nature masculine. Les deux natures ont besoin de leur mutuel complément.

Le texte est extrait du fameux « Milwaukee-Terziat » de 1962/63 (Tome VIII, pages 213-234 ; tome IX, pages 13-31). Il s'agit d'une formation de trois mois de sept théologiens qui étaient prêts à collaborer avec le Fondateur à la nouvelle « Pars motris et centralis », les Pères de Schœnstatt d'aujourd'hui.

En lisant ces textes, il est nécessaire d'avoir à l'esprit deux choses. Premièrement, ces propos s'adressent à de jeunes hommes qui aspirent au sacerdoce et donc au célibat. C'est pourquoi [on trouvera] dans le présent texte ces accents particuliers qui ne seraient pas apparus si le Père Kentenich s'était adressé à des couples.

Deuxièmement, il s'agit d'un petit groupe en temps de formation clos, ce qui permet de parler davantage en confiance et avec une plus grande familiarité.

C'est pourquoi les conférences du « Milwaukee-Terziat » sont très originales au point de former un genre littéraire particulier ; et l'on pourrait les appeler « conférences familiales ». Le fil de la pensée est beaucoup moins strict, la manière de parler quelque peu décontractée, la construction des phrases primesautière.

En conséquence de quoi, le remaniement de ce texte représentait pour l'éditeur un grand défi. D'un côté, il était nécessaire de réduire les exposés, d'ordonner un peu plus le fil de la pensée, de corriger le choix des mots et la grammaire davantage que dans les autres textes. Les pensées importantes doivent agréablement couler de source pour le lecteur.

Mais d'un autre côté, le défi consistait à garder l'originalité de cette saveur littéraire en laissant transparaître l'originalité et la familiarité de Père Kentenich.

D'ailleurs l'effet de ce genre de conférence fut unique pour les participants. À travers la familiarité et parfois le côté vraiment cocasse, de profondes vérités pénétraient sans que l'on en soit réellement conscient. C'était une « pluie continue », comme le disait le Père Kentenich lui-même, qui abreuvait le sol de l'âme sans le raviner. Ce texte permet d'étudier le Fondateur, mais surtout de le rencontrer.

Nous voudrions voir. Que voulons-nous voir ? Nous-mêmes profondément et tel que nous sommes et aimerions être. Et si je ne me trompe, notre connaissance de nous-mêmes grandit tout azimut. C'est pourquoi il était bon que tout ce à quoi nous avons réfléchi ensemble soit comme une pluie continue. Une perception profonde doit toujours arriver posément, sinon il y a trop de confusion.

Fais que nous voyons ! Que voulons-nous voir surtout ? Le grand idéal de l'atmosphère de l'Immaculée, la pureté et la chasteté sacerdotales. Nous avons pu scruter plus profondément les crises que peut subir notre force vitale, aux différentes étapes de notre vie, mais aussi les relations interpersonnelles, plus précisément avec l'autre sexe.

Nous aimerions surtout savoir maintenant comment se présente la valeur féminine. Si nous ne nous efforçons pas d'expérimenter la valeur de la femme le plus tôt possible, la femme deviendra pour nous une crise sérieuse.

Comment donc la valeur de la femme se présente-t-elle ? Nous pourrions donner deux genres de réponses :

D'abord une plus fondamentale. Je dis bien : plus fondamentale. Même si, partout, je vais jusqu'au fondement, il est pour moi évident que le fondement se présente devant nous de façon incarnée, il est lié à la vie.

Deuxièmement plus visible. Vous devez l'observez davantage. Il s'agit donc d'une différence d'accent. Lorsque commence le cours d'observation, les principes sont toujours là, en arrière-plan.

[Réponse plus fondamentale]

Donc, tout d'abord, quelque chose de fondamental. À partir de trois formulations, nous allons mettre en parallèle la nature de la femme et la nature de l'homme. Les choses s'éclaireront mutuellement par le parallèle.

Évidemment, n'espérez pas trouver un homme ou une femme aussi « pur-sang » que ce qui est dit ici. Hier, nous parlions déjà de *Materia quantitate signata*¹. L'âme en tant que telle n'est pas sexuée. Elle devient une âme masculine ou féminine selon que le corps est masculin ou féminin.

Les physiologues et les médecins connaissent maintenant le cas extrême des hermaphrodites chez qui le corps ne montre pas clairement qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. D'une certaine manière nous sommes tous plus ou moins un hermaphrodite. Il existe donc des possibilités innombrables de mélanges.

Je vais principalement vous présenter maintenant le caractère de la femme et, seulement en parallèle, lâcher l'une ou l'autre lumière sur la nature masculine.

Ce que je viens de dire sur les hermaphrodites, on le trouve déjà chez Adam et Ève. Dieu a ainsi fait que, d'une certaine manière, tout se complète.

Maintenant il existe à vrai dire une hybridité qui est proche d'une évolution de l'être. Des révolutions au niveau des activités, nous en avons tous l'expérience. Mais si une telle révolution supprime trop la différenciation sexuelle, nous ne sommes pas loin d'une révolution existentielle. Bien sûr, notre être ne se laisse pas complètement révolutionner, mais déjà, la seule tendance est ce que l'on peut imaginer de plus dangereux, parce que notre être en serait détruit. Aujourd'hui, le danger existe de n'avoir ni des jeunes hommes ni des jeunes filles, mais des filles qui soient des garçons manqués et des jeunes hommes efféminés. C'est vraiment tragique. Si nous ne nous efforçons pas en tant qu'hommes de représenter l'idéal masculin, et si les femmes n'en font pas autant pour l'idéal féminin,

¹ La matière affectée de quantité.

alors, psychologiquement, tombe l'élément qui fait l'attirance mutuelle des deux sexes. Il n'y a plus là de relations en tension. Et cela mène à toutes sortes de maladies psychiques.

Bien ! Nous allons d'abord mettre les sexes en parallèle. Je reviens à la Sainte Écriture. Là, il y a donc Adam. Dieu l'a créé. Ils ont réfléchi ensemble là-haut¹ : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je vais lui faire une aide qui lui soit assortie. »² Vous avez ici la manifestation d'un ordre de l'être. Il n'est pas bon que l'être humain, l'homme, soit seul. Nous allons lui faire une aide, pas un assistant ; non pas identique mais de même valeur. Dieu a créé les anges, la terre, l'air, que sais-je encore. Mais l'aide doit être semblable à Adam.

Si nous nous plaçons à partir d'ici sur un plan totalement surnaturel et métaphysique, cette affirmation se réfère finalement à Jésus et Marie. Selon Paul, dans l'ordre objectif, le Christ est le premier de toute la création et du gouvernement du monde. Il est avant toute création.³

Et ceci vaut de même pour le Christ : il n'est pas bon qu'il soit seul. Nous allons créer pour lui une aide. Et c'est la Mère de Dieu.

Il s'en suit qu'Adam et Ève sont formés selon cette image ; et non l'inverse. Ce déplacement métaphysique correspond parfaitement à l'ordre objectif du salut et il est fondé sur la Sainte Écriture.⁴

Nous aimerions que toutes les pensées que nous avons considérées ensemble prennent corps tout de suite dans la vie. Lorsqu'Adam ouvrit les yeux après que Dieu l'eût créé, qu'a-t-il vu ? Il a vu toute la création autour de lui. Peut-être a-t-il ouvert ses petits yeux avec un grand étonnement. Il a vu tout le possible !

Et après qu'Ève ait été appelée à la vie, qu'a-t-elle vu en premier ? Son regard s'est posé d'abord sur Adam, donc sur une personne. D'où nous pouvons déduire qu'en vertu de la création, la femme dès l'origine est plus fortement liée à la personne que l'homme. Évidemment, c'est aussi dans l'homme. Mais Adam – la femme n'était pas encore là – a d'abord vu à satiété la création. Il a finalement découvert près de lui une petite femme, mais en second. Avec ça nous avons déjà caractérisé tout un pan des natures féminine et masculine.

Platon nous a transmis une vieille légende qui contient de précieuses vérités. Selon cette légende, le premier couple était une bi-unité dans un corps unique, donc pas deux personnes. Lorsque cette personne a commis un péché, Dieu les a dissociés pour les punir. Et voilà pourquoi les deux parties se dirigent toujours l'une vers l'autre. Par là nous est signifié que l'homme et la femme, de par leur être et leur mission, sont ordonnés à se compléter mutuellement.

Tel est bien le sens du mariage, grandir intimement l'un dans l'autre pour ce qui concerne l'être et se compléter pour ce qui concerne la vie. Le Bon Dieu n'a pas créé la plénitude de l'humanité en un seul type ; la plénitude est bien en germe dans chaque type. Mais dans le développement de cette plénitude, l'un et l'autre sont en mutuelle dépendance.

¹ Une façon typique de parler familièrement du Père Kantenich : là-haut, de ce côté, de l'autre côté », en reconstituant à partir du contexte ce que cela signifie. Ici, la Trinité a réfléchi « là-haut ».

² Gn 2, 18

³ Cf. Col 1,16 : « Il est l'image du Dieu invisible, Premier-né de toute créature, car c'est de lui qu'ont été créées toutes choses, dans les cieux et sur la terre, les visibles et les invisibles, Trônes, Seigneuries, Principautés, Puissances ; tout a été créé par lui et pour lui. Il est **avant toute chose** et tout subsiste en lui. »

⁴ Sous ce rapport, dans les autres exposés, Père Kantenich se réfère souvent à un autre axiome théologique : *Primum in intentione est ultimum in executione* – le premier dans l'intention est (souvent) le dernier dans l'exécution.

Puisque nous renonçons à un développement existentiel à travers une femme, nous avons le devoir de trouver en nous-mêmes le complément. Lequel d'entre nous est-il exclusivement masculin ? Un mélange existe toujours. Si nous devons devenir une communauté de pères, notre idéal devrait être que notre paternité se complète et s'accomplisse en nous-mêmes par la maternité.

De plus, les deux sexes sont toujours mutuellement attirés comme par un champ magnétique. Admettons, vous aimez bien un ami et vous aimez bien une jeune fille – et nous en avons bien le droit ; nous n'avons pas promis de n'aimer aucune femme – et si vous aimez les deux au même degré, l'amour de la femme, surtout en ce qui concerne les sentiments, prend une autre forme que l'amour de l'ami. Il est absolument évident qu'il y a des fils magnétiques qui s'attirent mutuellement, plus ou moins fortement. Ainsi, nous nous comprenons mieux nous-mêmes.

Prenons la femme comme point de départ. Si nous entrons un peu plus dans les détails, quatre facteurs sont à souligner. Concrètement, nous devons toujours penser à la proportion du mélange chez la femme comme chez l'homme, ce qui n'est pas toujours facile à repérer.

Première différence : pensée intuitive et discursive

Comment se manifestent l'intelligence de la femme, sa volonté et son cœur ? Et inversement : comment se manifestent l'intelligence, la volonté et le cœur de l'homme ? Ayez toujours à l'esprit que c'est typique. Un homme peut très bien avoir une pensée beaucoup plus féminine que toutes les femmes que je connais.

La femme a normalement une pensée intuitive, l'homme, une pensée discursive. Ailleurs, les termes techniques peuvent être quelque peu différents. Dans le langage courant, on doit toujours percevoir quel sens a l'expression. D'autres disent ainsi : la femme est plus intelligente, l'homme plus intellectuel. Intelligence, chez la femme, doit être interprété au sens étymologique du terme : *intus legere*, lire à l'intérieur.

Tenons-nous aux deux expressions précédentes parce qu'elles sont courantes et plus faciles à comprendre. Une pensée intuitive est une pensée qui a une vue d'ensemble, une pensée imagée. Une pensée typiquement féminine est une pensée circulaire. Une pensée masculine est une pensée qui échafaude : une pensée discursive.

L'homme va prendre un cube, il examine une pensée à fond, il va prendre un autre cube et encore un – et à la fin, nous avons une pyramide. Et il est difficile à l'homme de transformer la pyramide en cercle. La femme voit instinctivement une image et toutes les autres simultanément.

Ne perdez jamais de vue que c'est typique, sinon, vous n'en viendrez pas à bout. Il n'existe guère de cas qui soit marqué de façon stricte.

C'est pourquoi la femme est plus facilement portée à la pensée organique que l'homme puisque cela correspond à sa structure. Prenez par exemple les grosses difficultés que nous avons eues lors de la visite [apostolique], parce que l'expression *Père* portait à la fois sur le Père céleste et le père terrestre. Si vous connaissez l'âme des femmes et lisez leurs prières spontanées, alors, dès l'instant où elles pensent en femme, c'est une évidence : si elles nomment dans la prière le père terrestre, elles pensent toujours au céleste en même temps. Chez l'homme, il faut parfois un certain temps pour que les cubes forment un cercle, et à côté du cercle un deuxième et un troisième viennent s'y ajouter. Ayant eu à faire avec les femmes pendant de longues années, ceci a été pour moi mon école, ce n'est pas dans les livres [que je l'ai lu]. C'est pourquoi une femme, dans la prière populaire, se tournera

toujours vers la Mère de Dieu. Soyez-en sûrs : le peuple en bonne santé a fortement en lui la manière féminine de penser. Sous ce rapport, ne peut-on pas beaucoup apprendre du peuple ? Plus que des savants, chez qui les choses sont très souvent bizarres et décalées. Une petite mère toute simple peut s'agenouiller devant l'image de la Mère de Dieu et la prier. Cela résonne alors avec tout le monde surnaturel. Ce n'est évidemment pas réfléchi. Chez la femme élevée religieusement, naturel et surnaturel sont très fortement liés, ils forment une unité organique.

Maintenant, réfléchissez : qu'en est-il pour moi ? Ai-je une pensée masculine prononcée, ou une pensée plus féminine ? Suis-je plutôt intuitif ou discursif ? Ou les deux s'unissent-ils adéquatement ?

Il est difficile aux types très discursifs d'aimer avec chaleur. Ces personnes aiment avec la volonté. Lorsque le cœur s'y met, la détresse arrive, car le cœur pourrait déranger les pensées. Pouvez-vous imaginer ce que ça veut dire ? Si j'aime quelqu'un, le danger est grand que ma pensée ne soit pas assez objective, pas assez discursive.

Inversement, les personnes prédisposées intuitivement ont toutes un cœur chaleureux ; leur cœur se dilate complètement. Chez les personnes qui ont une pensée extrêmement masculine, vous remarquerez toujours qu'il leur manque quelque chose dans le cœur.

Voilà une conséquence pratique à ne pas oublier : dans la mesure où j'ai une pensée féminine, je suis très dépendant de la pureté de mon cœur, parce que la tête et le cœur dépendent plus fortement l'un de l'autre que ce que l'on pourrait admettre. La pensée intuitive éveille dans la volonté davantage *un agere a natura* qu'un *agere a proposito*.¹

Dans l'éducation de la nature féminine – chez les femmes et même chez nous – nous devons attacher beaucoup d'importance à la purification des sentiments, parce que tout est vraiment déterminé instinctivement par les émotions et non pas justement par l'intention. Ceci est important dans l'intérêt de la vision de la vérité, indépendamment de toute autre chose.

J'avais prévu dans le terciat chez les Sœurs un cours de philosophie. Non pas pour modifier leur pensée, mais pour l'exercer en ajoutant la pensée pyramidale.

Surtout pour les célibataires, ce fut mon idéal de construire, autant que faire se peut, la personne dans son ensemble qui trouve en elle-même son contrepoids.

Vous voyez ici, par exemple, l'importance du principe paternel dans une communauté de femmes ; ce qui ne suffit pas dans une grande communauté, en seul complément². Chacun doit être aussi éduqué à la pensée pyramidale.

Alors il serait bon que vous vous exerciez très concrètement, seul ou en communauté, en pensant à une femme idéale que vous connaissez – ou un confrère : chez elle, la pensée est-elle comme ceci ou comme cela.

Un tel exercice vous aidera aussi à mieux vous comprendre vous-mêmes, et à trouver l'examen particulier approprié qui ennoblira ma nature. Je dis bien ma nature. Pas simplement prendre n'importe quelle résolution, une fois ceci, une fois cela. Sinon, je suis déterminé par la masse. Un examen particulier doit être quelque chose d'individuel.

Je dois donc me demander comment cela se manifeste chez moi. Suis-je plus fortement porté à *l'agere a natura* ou plus fortement à *l'agere a proposito* ? Si c'est *agere a natura*, j'ai besoin de moments dans ma vie où je m'exercerai beaucoup à *l'agere a proposito*. Celui qui, à

¹ Agir selon la nature (son inclination) ou agir selon le but

² NdT : par exemple dans une grande communauté internationale, le Pater Familias est très loin

la base, est porté à *l'agere a proposito* doit s'éduquer à se dispenser plus facilement de quelque chose. Autrement il devient dur, crispé. Dans une communauté, c'est une chance quand il y a mélange, quand l'un est disposé comme ceci et l'autre comme cela. Il est par ailleurs bon que le supérieur d'une communauté ait le sens de ces choses et sache comment tenir les rênes d'un attelage à 6 chevaux.

Songez par exemple à Joseph Engling et comment il a tenu son ordre du jour spirituel avec *l'agere a proposito*. Lequel d'entre nous est capable de tenir chaque jour, de façon réfléchie et délibérément, dans une vie quotidienne normale, une telle quantité de points ? Quelle femme en est capable ? C'est pourquoi nous devons faire attention : ce qui convient à l'un ne convient pas à tous. D'un autre côté, sa pensée était très intuitive et il était porté par un amour extraordinairement grand. C'était son *agere a natura*. L'agir intentionnel et son agir spontané étaient souvent intimement liés.

Regardons les supérieurs et leur manière de gouverner. Est-il spirituel ou supérieur ? Lesquels préférez-vous ? En tant qu'accompagnateur spirituel, probablement celui qui est porté à *l'agere a natura* : il s'adapte très bien et laisse la liberté, il sait attendre. Mais si c'était mon supérieur, il y aurait un grand danger qu'il laisse un peu aller les choses à vau-l'eau, parce que, pour un tel type, l'autodiscipline et l'ordre sont difficiles à tenir, donc faire tenir l'ordre dans une communauté est aussi difficile.

En général dans une communauté masculine, on préfère les supérieurs qui savent maintenir l'ordre et la discipline dans la communauté. Pourquoi ? Parce que l'homme par nature n'est pas tellement orienté vers la personne. Il s'incline volontiers devant un ordre objectif donné stoïquement. Voilà pourquoi on dit aussi souvent : discipline masculine comme à l'armée. Bien sûr, c'est exagéré. N'empêche, l'homme s'incline plus volontiers devant un ordre objectif courant que devant une personne. Bien sûr, l'idéal est de toujours lier les deux, non ?

[deuxième différence : volonté et style de conduite : guider et diriger]

La deuxième différence est centrée sur la volonté. Si maintenant je fais une différence linguistique – peut-être maladroitement – entre conduire et diriger, alors l'homme est plus incliné à diriger et la femme à guider.

Avec la direction – toujours en exagérant – on pense à ce qui est dicté : c'est comme ça et pas autrement ! Ça suffit comme ça ! Ça passe ou ça casse sinon je te tords le cou !

Guider, au contraire, est une conduite intérieure. Je guide le cœur et l'intelligence.

Donc, ceux qui ont dans le fond cette aptitude à guider sont très bons comme guide spirituel. Ils sont capables de guider lentement une âme sans la violenter.

Peut-être pensez-vous au père ou à la mère à la maison. Ou prenons Hans¹. Était-il plus apte à diriger ou à guider ? Ou sa nature possédait-elle un bon mélange ?

Au fond, l'auto-éducation commence ici. Si je me développais dans le laisser-aller, quelque chose de convenable pourrait bien aussi en sortir. En fin de compte, le Seigneur peut bien ici ou là écrire droit avec des lignes courbes.

Mais nous devons veiller à nous avoir en main et examiner ceci : où est ma force, où est ma faiblesse ? Et si nous avons de nous-mêmes une connaissance sincère, nous réfléchissons avant de jeter la pierre aux autres. Chez celui-ci, il y a tel mélange, chez moi tel autre.

¹ Il s'agit de Hans Kulgemeyer, décédé ; il était à l'époque recteur du terciat. Le « mélange » devait être juste en lui.

Si vous avez plus tard à répartir des postes, il est très important d'examiner où peuvent mieux s'exercer les capacités de mon confrère. Si je donne à quelqu'un un poste pour lequel il n'a absolument aucune aptitude, je peux certes lui dire : le Bon Dieu en a ainsi décidé. Ça promet ! Mais en tant que supérieur, j'ai aussi le devoir de suivre attentivement le Bon Dieu. Et le Bon Dieu ayant donné à un confrère des dispositions appropriées, je dois aussi l'employer autant que possible selon ses dispositions.

C'est encore pensé dans l'idéal. Où trouverons-nous l'homme qui a exactement les aptitudes requises pour un poste ? Cependant, je ne dois pas tomber dans l'excès inverse et me demander seulement : où est le trou ? Quel est l'homme justement disponible ? Et hop ! Le trou est bouché ! Je dois au moins réfléchir ! Si je ne trouve personne qui ait les qualités requises pour le poste, je dois prendre celui qui, selon les conditions, est le meilleur, toujours relativement. De tels principes doivent être surtout retenus pour la direction. Justement, un gouvernement dépend beaucoup [de ce genre de réflexion].

Pensez à la maxime bien connue : rien sans toi, mais aussi rien sans nous. Bien sûr, Dieu est derrière. Mais nous devons aussi faire ce qui nous revient. Et si la sagesse avec laquelle nous dirigeons ou nous guidons est une sagesse surnaturelle, le Bon Dieu s'adaptera aussi à notre pauvreté et à nos capacités. Dieu est – de façon imagée – le guide de la voiture, il guide les voitures dans l'histoire du monde. Le père terrestre, dans sa fonction de conducteur, devrait être un reflet du Père qui nous guide. S'il le fait correctement, il éveille le respect de la volonté du Père éternel.

Nous avons déjà parlé de *l'auctoritas externa et interna*. Une juste autorité lie les deux : *auctoritas externa* – pouvoir de gouverner, *auctoritas interna* – pouvoir de guider. Je dois être « auteur », formateur, créateur de la vie, mais en même temps, guider, conduire, diriger. Veuillez réfléchir : quelle est ma disposition fondamentale ? Que dois-je faire en conséquence, comment dois-je agir ?

Si vous pensez à une femme que vous admirez intérieurement : d'où vient son influence ? Voyez-vous, les femmes ont souvent beaucoup plus d'influence sur un homme qu'un homme. Pourquoi ? L'homme préfère se laisser guider par l'être, par le service.

Maintenant, lorsqu'il s'agit de l'éducation des jeunes, on peut voir le pour et le contre. Dans l'éducation non mixte, on a plus de chance que le jeune homme devienne davantage un jeune homme, même si c'est un goujat, et la jeune fille davantage une jeune fille. Il me semble que le couple est plus stable quand le rapport de tension est plus grand.

Bien sûr, on peut toujours montrer qu'avec l'éducation mixte, il n'y a pas autant de peur et de crispation dans la relation.

On doit voir les deux et chercher à prendre le bon et à éliminer le moins bon dans les deux. Tout compte fait, il me semble que nous devons admettre que nous avons en nous au moins deux antagonismes.

[Troisième différence : introverti - extraverti]

Un troisième parallèle. Il touche l'intelligence, la volonté, le cœur. Si je demande : comment se manifeste – toujours au niveau de ce qui est typique – la structure de l'homme et de la femme, je dois dire : l'homme est plus extraverti et la nature de la femme plus introvertie.

Je m'explique. L'homme est extraverti parce qu'il aime les activités extérieures. Si je veux étudier le caractère propre de l'homme et de la femme, je dois partir du caractère propre du corps. Pourquoi ? Parce que la différenciation est déterminée par le corps. Alors je dois comprendre l'organe de l'homme et de la femme comme des symboles. Vous trouverez

donc ceci : chez l'homme, l'organe sexuel étant vers l'extérieur, vous sentez déjà qu'il est vrai que l'homme, de par sa nature, est plus extraverti, tourné vers l'extérieur. À notre époque, si je suis extraverti, en tant qu'homme avec une masculinité affirmée, je dois m'attendre à être empreint d'un côté d'une certaine superficialité et d'un autre côté d'une forte ambition. Voilà bien des qualités que la nature masculine affiche aujourd'hui plus qu'autrefois.

La femme est, de par sa nature, introvertie. Cela signifie qu'elle est beaucoup plus prédisposée à l'intériorité. Si je peux remettre en mémoire un fondement physiologique, l'organe spécifique féminin est entièrement vers l'intérieur. Chez l'homme, il est entièrement vers l'extérieur.

On dit depuis toujours : la femme est, de par sa nature, religieuse. On pourrait dire ensuite : ce n'est pas vrai. On pourrait répliquer : l'homme aussi est religieux. C'est évident. Nous avons bien dit à priori : les prédispositions ne sont pas exclusives, mais mélangées. On pourrait par contre objecter : la disposition religieuse est justement différente chez l'homme et chez la femme. Mais s'il est vrai que la nature féminine est fortement introvertie, il doit être vrai que la femme en général est plus religieuse.

Il existe un vieil adage que les philosophes répètent : si un jour la religion disparaît chez la femme dans un peuple, alors celui-ci court à sa perte. Cela veut donc dire que si un peuple commence à s'affranchir du joug religieux, le religieux trouvera un refuge pendant longtemps dans la femme. Mais si la femme s'affranchit aussi de la religion, il y a alors une chute vertigineuse parce que le peuple n'a plus une disposition religieuse suffisamment profonde.

Cela veut dire bien sûr que, de même, dans les natures masculines qui ont plus de dispositions féminines, donc qui n'ont pas seulement une pensée discursive mais aussi une pensée intuitive, qui sont ensuite beaucoup plus guidée que directeur ou maître, on peut attendre à priori que, chez eux aussi, le sens religieux soit beaucoup plus profondément marqué. Si vous avez à l'esprit ces rapports, vous comprendrez que, dans la mesure où nous sommes à l'écoute de la nature propre de la femme, non seulement nous rendons un grand service au monde des femmes, mais par la femme, à l'homme aussi. Les deux doivent bien se compléter.

Donc, au final : d'un côté, il ne tient qu'à moi maintenant d'ouvrir les yeux sur notre nature propre, mais d'un autre côté de comprendre que la femme a reçu aussi du Bon Dieu une grande valeur.

En regardant les siècles passés, nous constatons que même des hommes comme saint Thomas, étaient très attachés aux conceptions de leur époque. Ils proposaient simplement l'homme comme idéal et mesuraient ensuite la femme à l'aune de cet idéal ! Il devait en résulter que la femme était une variété humaine parce qu'elle était une variété de l'homme.

Écoutons ceci encore une fois : homme et femme, le Bon Dieu les a créés tous les deux. Il n'a pas créé seulement l'homme, mais aussi la femme - même si la femme a été formée à partir de la côte de l'homme. Donc l'homme a une certaine préséance. Paul part bien de cette même pensée lorsqu'il présente sa philosophie de l'homme et de la femme.

Je pense devoir mettre en évidence une dernière pensée qui plonge plus profondément dans le cœur de l'homme et dans le cœur de la femme. Voyez-vous, quand un homme offre, il offre quelque chose. Avant que l'homme s'offre lui-même - au fond, ça arrive extrêmement rarement. Quand une femme offre, elle s'offre elle-même. Une immense différence.

Si vous avez eu l'occasion de connaître de nobles femmes, vous pouvez comprendre que cela peut être un très grand sacrifice de ne pas se marier. Réfléchissez à ce que cela veut dire : si une femme s'offre à moi ! Bien entendu, ne pensez pas immédiatement aux relations sexuelles. Cela en fait partie, mais c'est seulement l'expression du don total. La femme s'offre. Lorsqu'elle offre quelque chose, c'est toujours le symbole d'elle-même. Il y a en elle un élan pour s'offrir elle-même et s'offrir totalement. Réfléchissez quelle importance cela peut avoir pour un homme plongé dans les difficultés de la vie : il rentre à la maison et il a un être qui s'offre complètement à lui, qui se livre complètement à lui.

Vous direz naturellement : où trouver de telles femmes ? C'est une autre question. Seule la disposition est importante. Pour nous, la question est : comment nous sommes-nous formés et éduqués en ce sens ? La littérature populaire caractérise ainsi les différences – par exemple avant le mariage : la jeune fille se dit – si elle est quelque peu la femme idéale – voyons, est-ce que je peux vraiment le rendre heureux ? L'homme est enclin à se demander : voyons, est-ce que je serai vraiment heureux avec cette jeune fille ? La différence se situe là, incontestablement.

En revanche, vous devez aussi redire, si toutefois j'ai aussi en moi une disposition féminine – et combien d'entre nous l'ont plus ou moins ! – vous pourrez sentir que cette part de féminin incline très fortement à la fidélité, à une fidélité inébranlable. L'homme conçoit des plans. Mais qui l'exécute ? La femme. Évidemment, c'est à comprendre avec un *grano salis*¹.

Lorsque nous avons accueilli des femmes dans le Mouvement, un jésuite a pensé alors : « C'est vraiment tragique. Vous verrez, les femmes sont la mort de la Famille. » Eh bien, je ne crois pas qu'elles ont apporté la mort. Certes, les Ève et le diable s'y joignent toujours. Mais les femmes sont fidèlement restées attachées à toutes les idées. Non pas pour l'idée [en tant que telle], mais à cause de l'attachement personnel ; à cause de l'offrande de leur être.

La grande erreur consiste à envisager ces choses au niveau sexuel. Mais la notion de sexe ne recouvre pas le génital. Être donné est toujours compris en premier en tant qu'union sexuelle. Bien sûr, l'union sexuelle est l'expression symbolique de l'être totalement donné. Et, surtout pour la femme – par rapport à l'homme – l'âme est première et, pour préciser, elle l'est dans toutes les manifestations extérieures de l'amour. Chez l'homme, le danger est beaucoup plus grand que tout devienne vite sensuel, tire vers le bas, en glissant dans le sexuel.

Comment lier tout cela ? L'homme sépare plus vite le haut du bas. Il est très intellectuel, alors, toute sa personne ne participe pas. C'est un grand devoir de toute notre éducation que de saisir et former la personne humaine dans son ensemble et de même le cœur.

Cette grande erreur se trouve aussi depuis des siècles dans l'Église, dans son gouvernement : aucun contact dans telle ou telle direction ! Mais on reste unilatéral. Quand un homme demeure tel qu'il est, il n'a pas de complément. Et c'est toujours un grand sacrifice de renoncer au complément existentiel.

Admettons que vous ayez une belle relation idéale avec votre sœur. Bien sûr, il en va souvent autrement, mais c'est au moins l'orientation. Maintenant vous prenez conscience que c'est quelque chose de vraiment très beau d'avoir devant soi une personne humaine qui s'offre de tout son être. Ne pensez pas tout de suite que ce soit sexuel. Évidemment, à force d'en parler, ça va arriver. Il me suffit de gratouiller un peu et vous verrez tout de suite combien de démons sont derrière ! Nous ne devons pas le faire. Nous devons penser tel que le Bon Dieu a pensé. Même si je devais me dire : bon, je trouve rarement une femme

¹ Littéralement : avec un grain de sel. En français : [en cherchant] la petite graine de vérité.

telle que le Bon Dieu l'a envisagée. Je le sais aussi. Alors je sais au moins comment le Bon Dieu l'a envisagée, et c'est ainsi que je veux l'envisager. Réfléchissez combien de difficultés je surmonte ainsi ! Car alors je ne suis pas guidé par l'illusion.

Si vous voulez éduquer des femmes – et bien sûr l'élément féminin qui est en nous – le chef d'œuvre consiste – ceci dit succinctement – à former des personnes humaines absolument désintéressées et détachées d'elles-mêmes. Appliqué à la femme, à vrai dire, le résultat semble être d'abord inverse. Parce qu'elle est orientée vers la vie, elle y sera très attachée. Mais voilà bien le sens de l'éducation. À quoi dois-je travailler ? À ce que l'amour égocentrique devienne un amour altruiste. S'il arrive un jour que la femme se donne totalement à quelqu'un – maintenant nous sommes dans le mystère de l'amour – elle se gagne elle-même. Ça correspond à ce que Jésus a dit lui-même : « Qui veut se sauver lui-même se perd. Celui qui se perd lui-même se gagne. »¹ Voilà quelque chose de grand, profond et simple !

En tant qu'hommes, ne dites pas maintenant : c'est une honte d'avoir une disposition féminine. Je veux être un homme. Mais le féminin appartient aussi à l'homme authentique et pleinement masculin. Si je suis marié, je cherche le complément féminin dans ma femme. Si je ne suis pas marié, je dois veiller particulièrement à ce que le féminin se développe en moi. En tant qu'hommes, nous devons être attachés à une grande et unique idée – c'est le premier – mais aussi d'un grand et unique amour. Les deux doivent être liés. L'homme qui part d'une grande idée doit veiller aussi à arriver à un grand amour personnel. Et la femme qui part d'un grand amour personnel doit veiller à ce que l'amour se range et se soumette à une grande idée.

La femme étant par nature offrande d'elle-même, il faut s'attendre à ce que son amour féminin soit en grande partie un amour jaloux. Il ne faut pas le prendre au tragique. C'est la faiblesse de la femme. La jalousie appartient simplement à sa nature. Pourquoi l'amour féminin est lié à la jalousie ? Parce que la femme est orientée vers la totalité. Je veux avoir mon vis-à-vis tout à moi. Et si quelqu'un veut aussi avoir mon partenaire, il va falloir que je partage.

Si je ne sais pas ça, en tant qu'homme ou éducateur, je serai vite malheureux. Donc je dis : il est mieux que je mette de la distance avec ces gens.

Mais le cœur de la femme doit s'offrir à quelqu'un ! C'est la tragédie de beaucoup de femmes aujourd'hui : elles ne peuvent donner leur cœur à personne, personne ne le reçoit. Ou si le cœur est donné, ça tourne tout de suite en perversion sexuelle. Accueillir de façon juste une femme – ici la paternité est requise – est souvent beaucoup plus difficile qu'offrir l'amour. Ça doit s'apprendre.

Et le revers de la médaille. « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. Homme et femme, il les créa. »² « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Nous allons lui faire une aide qui lui soit semblable. »³ L'expression « qui lui soit semblable » signifie d'abord la ressemblance de la structure de l'être. Cela signifie aussi que la femme est une aide en ce qui concerne l'accomplissement de l'être. C'est pourquoi la femme doit voir son être s'accomplir, sinon elle ne peut pas aider pleinement l'homme.

Bien sûr la femme doit être aussi l'aide de l'homme dans les activités. Mais ce qui est premier est l'accomplissement de l'être. C'est le sens profond du mariage. Il est évident que

¹ Mt, 10, 39 ; 16, 35

² Gn 1, 26a, 27c

³ Gn 2, 18

le mariage sert le *procreatio prolis*¹, mais aussi le *sedatio concupiscentiæ*². Mais n'oubliez pas l'accomplissement de l'être ! *Adiutorium simile sibi*³ ; ils doivent se compléter mutuellement.

Aujourd'hui encore, il existe beaucoup de nobles femmes malgré toutes les faiblesses. Par conséquent, si nous nous asseyons ensemble, il n'est pas bon de dire – comme on l'entend souvent : nous y revoilà ! C'est typiquement féminin ! On peut le dire avec cordialité ou humour. Mais il doit y avoir derrière un profond respect qui connaît et reconnaît la valeur de la femme.

Si maintenant l'homme n'est pas homme et la femme n'est pas femme, nous avons au fond, jusqu'aux limites de ce qui est possible, une révolution de l'être. Et où cette révolution peut-elle conduire ? Le danger est que les deux types ne soient plus complétés parce qu'ils ne peuvent plus assez prendre soin de la singularité de leur nature et ne l'acceptent plus.

Peut-être vais-je partir d'abord de la nature masculine et faire une comparaison avec l'Amérique où les choses sont déjà plus avancées. Dans ce pays, on ne comprend la science que si elle est expérimentale. Un doctorat en philosophie, revenir à son être profond, donc la pensée métaphysique, c'est douteux, ce n'est plus une science. Quand [cette pensée douteuse] progresse, l'homme, qui est discursif, ne peut plus vivre suffisamment son originalité. Qu'est-ce que ça va donner ? La vengeance de ce qui n'est pas advenu. L'intelligence ne pouvant pas se développer suffisamment, elle ne sera pas assez reconnue et alors s'éveillera en l'homme, à cause de ce manque, une ardeur lascive, la vie pulsionnelle au plus mauvais sens du terme.

Lorsque je regarde plus profondément dans la culture et la société – d'où viennent tant de révolutions dans le monde aujourd'hui ?

Si je pense maintenant à une femme qui a en germe, en tant que femme, une vie pulsionnelle noble, liée à la personne, c'est de nouveau un équilibre pour l'homme. Le glissement vers le plus vil est arrêté par la structure de l'être féminin qui est déployé.

Comme nous l'avons déjà présenté, l'homme a tendance à être, par nature, le maître et celui qui conduit. S'il vit dans une société collectiviste, sa nature en est bouleversée. Il risque de devenir lui-même un homme de masse et d'être amené à perdre ses capacités. Et quand je m'élève au-dessus de la masse, je deviens un dictateur. Dans les deux cas, on a un avortement.

Lors donc que l'homme perd en partie ses capacités, il ne peut plus compléter la femme. Un complément est bien mutuel. L'homme aussi doit compléter la femme. La femme est bien aussi bouleversée dans sa nature. La capacité à guider, à comprendre l'autre, devient égoïsme. C'est pourquoi il est tragique que l'homme ne complète plus la femme.

L'inverse est identique. Plus l'homme – il offre seulement un peu de lui-même – est freiné dans sa nature essentielle, plus aussi il devient égoïste. C'est toujours comme ça : si on ne s'efforce pas d'atteindre un équilibre organique dans la nature, l'égoïsme domine tout ce qu'il y a déjà de noble dans la nature.

Nous sommes devant la grande calamité d'une espèce de révolution de l'être.

La situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui nous montre l'énorme danger que les deux types ne se complètent plus parce qu'ils ne s'acceptent plus eux-mêmes et ne se

¹ L'engendrement des enfants

² L'apaisement des passions

³ Une aide qui lui soit semblable

possèdent plus. Lorsque la valeur de la femme se perd, la disposition masculine de l'homme se développe à l'excès et sa nature se débilite. L'inverse vaut aussi pour la femme. J'ai présenté d'abord les natures à travers les parallèles, ensuite, notons : si les natures ne sont pas prononcées, elles ne peuvent plus se compléter. Alors elles s'abîment mutuellement et s'attirent de plus en plus dans le précipice.

[L'homme et la femme dans les crises de la vie]

Je continue : comment l'homme et la femme se préservent-ils dans les crises ? C'est un critère moderne. En temps de crise, comment est-ce que je tiens ferme ce que j'ai acquis ? Afin de donner une réponse, nous allons brièvement observer et examiner dans la vie de Jésus comment les femmes et les hommes se sont comportés face au destin de Jésus. Selon ce que nous présente la Sainte Écriture, nous devrions dire : la femme s'en tire mieux que l'homme. Durant la Passion de Jésus, lorsque celui-ci a succombé humainement, tous les hommes se sont dérochés.

D'abord Pilate. Pourquoi s'est-il déroché ? Parce qu'il était trop extraverti. Il tenait à son poste, à être vu du peuple, il avait une échelle de valeur en fonction des idées, une échelle de valeur extravertie.

Et montrons tout de suite l'image inverse : pendant le procès, qui intervient en faveur de Jésus ? La femme de Pilate. Elle ne croit évidemment pas que Jésus est Dieu. Le motif qui la pousse à parler est dans son instinct, dans son orientation de vie : ici il s'agit manifestement d'un prophète, qui a une mission qui vient d'en-haut. Qui a défendu encore Jésus, ne serait-ce que par leur être même ? Les femmes au pied de la croix.

Encore une fois, où sont les autres hommes ? Les apôtres ont tourné les talons bien qu'ils aient juré leurs grands dieux [qu'ils ne le feraient pas]. Pierre, le belliqueux ! Lui aussi avait juré avant : je mourrai avec toi ! Cela arrivera plus tard, mais il faudra du temps pour que sa nature masculine soit totalement prête, soit capable de se jeter dans la balance.

Bien sûr, saint Jean était là. Cependant, ceux qui font volontiers la morale disent : il n'est resté au pied de la croix que par délicatesse envers la mère de Jésus. Mais là, on peut penser dans un sens ou dans un autre.

Si vous laissez cependant les choses agir par elles-mêmes, vous avouerez vite que la nature féminine résiste plutôt aux crises de la vie et que la nature masculine craque plus vite. Pourquoi ? Parce que l'homme est trop peu touché dans l'ensemble de sa vie pulsionnelle, amoureuse, dans son attachement aux personnes.

L'histoire de Schœnstatt peut aussi se vanter de nos femmes. Envers et contre tout, elles se sont imposées. La personne qui dépend de son cœur laisse moins son intelligence être bouleversée. Au contraire, tout cela pousse à une fidélité d'autant plus grande et inébranlable.

Je resterais bien volontiers ici jusqu'à ce que ces choses soient entrées dans notre vie affective, pour que nous comprenions mieux à quelles hautes valeurs nous renonçons si nous ne nous marions pas. À vrai dire, la question qui se pose est de savoir de quelle manière nous pouvons acquérir cette valeur féminine sans obscurcir notre célibat.

[Autres expressions caractérisant la nature féminine]

Je peux ajouter encore deux expressions qui me servent souvent pour éclairer nos Sœurs sur leur propre nature :

- totalement âme, totalement don de soi, toute pureté.
- Servante silencieuse et forte, sursaturée de Dieu

L'expression « sursaturée de Dieu » devrait être au moins compréhensible. Elle vient de Scheeben. C'est au fond la question théologique : comment doit-on comprendre l'être humain en état de grâce.

À vrai dire, il nous reste le devoir d'illustrer tout ceci en l'appliquant à l'image de notre Mère bien-aimée.

49. Paternité sacerdotale

À partir de l'alliance d'amour, évènement central de notre histoire et noyau de notre spiritualité – sans doute bien marquée par la structure de la personnalité du Fondateur et de son histoire personnelle – tout un éventail de vues sur la nature de Dieu et sur sa création s'est développé, ainsi qu'une palette d'accents spirituels : la pratique de la foi en la Providence, la conscience d'être un instrument, une mission et un objectif clairement formulés, la modalité mariale de l'histoire du salut, des vues sur l'anthropologie avec des précisions sur la nature de l'homme (nouveau), de l'homme et de la femme, de la communauté et du caractère unique de chaque individu (idéal personnel), la théorie de l'organisme des liens.

À partir de la théorie de l'organisme des liens, liée à une analyse de son époque, Père Kentenich a intégré dans sa spiritualité une multitude de lois psychologiques et leurs conséquences pédagogiques ; et ceci est tellement important qu'il caractérise Schœnstatt comme un Mouvement d'éducateurs et d'éducation. La question qui le préoccupa toute sa vie n'était donc pas seulement comment l'homme est créé selon le plan de Dieu, mais comment il s'éveille et comment il doit être éduqué. Sur ce thème, dans les années vingt et trente du siècle dernier, Père Kentenich donna dix cours sur l'accompagnement spirituel, appelé à l'époque « cours des guides spirituels¹ », cours qui se sont poursuivis dans une série de conférences pédagogiques. Le septième de ces cours, de janvier 1931 et d'où est tiré le texte suivant, fut intitulé « Théorie générale des principes d'une ascèse moderne pour les jeunes ». Le cours fut donné une fois pour les enseignantes et une fois pour les professeurs et les prêtres (et sur ce point, le cours convient aussi à la catégorie des conférences pédagogiques). Le cours pour les enseignantes fut publié sous le titre « Éthos et idéal dans l'éducation » donc avec une variante féminine. Dans un passage omis dans le texte qui suit, Père Kentenich met lui-même au point ceci :

« Ce qui vaut pour un guide masculin vaut aussi pour la direction féminine ». Il est seulement nécessaire de trouver des mots différents et de rechercher ici et là des changements d'accents dans les attitudes. »

C'est pourquoi nous avons pris la liberté de modifier les exposés des conférences publiées où figuraient le terme de « maternité sacerdotale », en « paternité sacerdotale ».

En étudiant le texte, on peut fixer surtout son attention sur deux aspects :

- 1. L'éducation n'est pas d'abord une méthode, mais elle naît d'une attitude fondamentale éthique qui se compose d'une tension créatrice entre fermeté et bonté, acceptation des liens [personnels] et transmission : maternité ou paternité sacerdotale.*
- 2. Il est particulièrement important que les jeunes hommes de notre société puissent être liés personnellement à un éducateur et expérimenter ainsi la sécurité et la fermeté ; ceci suppose alors que l'éducateur puisse accepter en toute droiture des liens personnels et même intimes, tout en laissant pleine liberté et en restant indépendant.*

Ce texte est particulièrement d'entra-percevoir l'âme paternelle de Père Kentenich.

Notre texte provient de « Éthos et idéal dans l'éducation », Vallendar 1972, 105-124

Dans ces conférences portant sur la théorie des principes généraux d'une ascèse moderne pour les jeunes, nous touchons ici à vrai dire la question principale. Cependant nous n'avons pas la prétention de présenter un système jusque dans les moindres détails. Mais en tout cas, nous allons apporter une contribution sérieuse à cette question sérieuse qui intéresse tout le monde.

¹ Seelenführerkurse

Théorie des principes généraux

Tout d'abord, ne vous attendez pas à ce que je réponde continuellement à des cas particuliers. Cela ne nous est pas utile aujourd'hui. Car si je vous résous des cas particuliers sans que nous progressions sur les principes ultimes, vous ne pourrez jamais saisir d'une manière sûre d'autres cas. De plus, ne vous attendez pas non plus à un exposé détaillé des problématiques pédagogiques déterminées. Nous devons fixer une conférence particulière pour cela. Cela peut être par exemple comment intéresser nos jeunes à l'éducation sexuelle ou l'inscription des jeunes dans les centres de formation professionnelle. Ce sont des questions partielles qui ont, certes, place dans les principes généraux, mais seulement si cela porte sur des principes ultimes.

Quels sont les fondements des principes ultimes ?

Durant un congrès d'éducateurs à Berlin, un professeur protestant a présenté sa pensée sur l'éducation protestante des jeunes hommes. Son refrain se terminait toujours – c'était son expression : toutes les normes de l'éducation sont discutables. Ce qui est discutable, tel qu'il le présentait, est le fond terrestre de toutes les vérités bibliques. Discutable aussi ce qui est dans la Bible en tant que tel. Vous avez là ce qui est caractéristique de ce que j'aimerais attaquer. Ne jamais présenter seulement les questions discutables ! Soyons vrais. Mais en fin de compte, cela doit aboutir à quelque chose de clair. Au royaume de la nature et de la grâce, nous devons donc progresser vers les principes ultimes universels.

Tout ceci est en résonance avec l'expression « théorie des principes généraux » ou avec cette autre : « Questions fondamentales sur l'ascèse moderne de la jeunesse ».

Quels chapitres devraient comporter cette théorie des principes ?

Il y a quelque temps, lorsque, le nouveau chef du centre prussien¹ entra en fonction et fit son discours d'introduction, il revint à ses deux prédécesseurs et souligna que l'un s'était distingué, en tant que politique, par une grande ligne claire qu'il avait tenue avec constance, l'autre par une tactique qui n'admettait aucune confusion. Mais les deux s'étaient engagés en même temps avec cohérence et fermeté.

Voyez-vous, ce sont les trois chapitres que l'on doit prendre en considération pour les principes généraux d'une ascèse moderne de la jeunesse :

1. La ligne
2. La tactique
3. La conséquence

Nous allons maintenant entrer dans les détails de ce que nous appelons ici l'ensemble des pensées et des valeurs. Puisqu'il s'agit d'une théorie de principes généraux, contentez-vous de ces grandes lignes de pensées et de raisonnement esquissées rapidement. Par conséquent, dans ces chapitres, je serai le plus bref possible, peut-être trop bref pour ceux qui écoutent pour la première fois ces raisonnements.

Donc le premier chapitre s'intitule « la ligne ».

1. Nous devons tenir **une grande ligne** dans toute l'éducation en général, mais surtout dans la compréhension de la pédagogie et de la formation de nos jeunes. C'est une ligne double : l'une concerne l'éducateur, l'autre, celui qui est éduqué. Côté éducateur, elle se nomme **paternité**. Côté éduqué, elle se nomme **l'idéal**. Par là, au fond, vous avez « écrit sur un timbre-poste » tout ce que l'on peut réunir dans la sagesse éducative et sa praxis.

¹ NdT : parti politique né après la première guerre mondiale

Lorsque cette ligne double est liée et unie logiquement, paternité et idéal – que ce soit un idéal de communauté ou l'idéal personnel – nous avons une sûreté de jugement, une capacité d'adaptation et de formation moderne, liées à des principes catholiques immuables.

Maintenant, essayons d'entrer dans les détails de cette ligne double. Restons aujourd'hui sur la ligne qui concerne l'éducateur. Nous sentons bien que nous mettons profondément l'homme au centre de notre conférence pédagogique : les hommes qui éduquent et ceux qui sont éduqués.

Je dispose d'une abondance de matière qui nous arrive de deux sources. Je souhaite vous présenter :

1. La paternité à la lumière de ce temps ou des contestations actuelles
2. La paternité à la lumière de la foi.

1. La paternité à la lumière de ce temps ou des contestations actuelles

J'ai déjà nommé les deux grands congrès de Marbourg et Berlin. Dans les deux, on a pris position sur la nature de la direction authentique. À Marbourg, on a délibérément éliminé la possibilité pour les prêtres catholiques d'être des guides pour le peuple. Ainsi le présentait du moins le représentant socialiste. Il n'appelait pas les prêtres catholiques les guides du peuple, mais les grands séducteurs du peuple. À Berlin, le professeur Goldbeck a parlé sur le même sujet, sur la psychologie de la direction. Il n'est pas catholique ; il formule ainsi les acquisitions de la science et la praxis de sa longue vie : la nature de la direction authentique se trouve dans la paternité sacerdotale.

Maintenant, nous pesons ces deux mots : paternité sacerdotale ! Comment comprendre ici le mot sacerdotal ? Selon la pensée ou les termes du professeur Goldbeck, certainement pas dans le sens du ministère ordonné. Il ne s'agit pas de cela ici.

Tout dirigeant, qu'il soit politique ou anticatholique, doit concrétiser en lui les éléments fondamentaux d'une direction authentique, et doit donc aussi avoir acquis comme attitude fondamentale, en tant qu'homme, une paternité sacerdotale, en tant que femme, une maternité sacerdotale.

Le professeur Goldbeck veut dire que le vrai, l'authentique guide, doit venir d'un monde qui est au-delà, motivé et fondé métaphysiquement. Il doit être fondé sur le roc. Cela ne doit pas être d'abord la religion, mais des vérités métaphysiques ultimes dans lesquels le vrai, le guide authentique est établi.

D'où vous pouvez conclure ceci : des jeunes dirigeants ne pourront jamais représenter le concept de direction au sens plénier parce qu'ils ne sont pas assez établis dans ce monde métaphysique de l'au-delà. Toute leur nature ne peut pas être sculptée comme un roc. Mais il est nécessaire que le guide authentique, vrai, puisse accomplir son devoir. En tant que catholiques, nous avons bien entendu la capacité d'appliquer très facilement ces pensées au domaine religieux, surtout lorsqu'il s'agit d'une éducation religieuse.

Où le guide religieux doit-il demeurer ? Il doit venir d'un monde supérieur, du monde surnaturel, il doit être chez lui dans le monde de la foi. Il devrait y être attaché par toutes les fibres de son être. Il en reçoit la force de se tenir là, comme un rocher dans la mer. Et c'est certainement un des éléments essentiels d'une nature authentique de guide : une humanité de cette classe, fondée sur le roc d'un monde qui est au-delà.

Lorsque nous parlerons plus tard de la paternité sacerdotale à la lumière de la foi, je pourrai vous montrer qu'au fond, même tout chrétien peut s'approprier le sacerdoce, que tous, ontologiquement, nous sommes consacrés et avons reçu un sacerdoce laïque, donc aussi que nous avons ontologiquement le terreau requis, pour tirer parti de cette pédagogie.

Si nous ramenons maintenant l'ensemble des questions qui entrent en ligne de compte ici aux lois ultimes, nous trouvons que deux lois sont en vigueur.

La loi du transfert

La loi de la séparation

Lorsque nous parlons de ces deux lois, nous regardons celui qui est éduqué, l'objet de l'éducation. Je suis là en tant que guide avec ma paternité sacerdotale et l'éduqué se tient devant moi.

Si vous souhaitez vérifier que les lois s'accordent, le mieux est de vous arrêter à vos propres expériences de vie. Savez-vous ce qui, en fin de compte, lie l'éduqué à l'éducateur et ce qui doit réguler ce lien ? Ce sont ces deux lois.

La loi du transfert lie ; la loi de la séparation assouplit ce lien en faveur d'un tiers qui est supérieur, de notre point de vue chrétien, religieux : en faveur de Dieu. La loi de séparation assouplit le lien intérieur qui unit à l'éducateur et unit toute la vie intérieure davantage et plus fortement au pôle ultime de son être, à Dieu.

Peut-être plongeons-nous un peu plus profondément dans notre propre développement spirituel. Alors, je voudrais vous demander si avez-vous eu réellement une personne qui a déployé pour vous sa paternité sacerdotale ? Si oui, j'en suis profondément heureux pour vous. Celui qui n'a pas eu [cette expérience] est, d'une certaine manière, spirituellement handicapé. Normalement, toute personne doit avoir eu, une fois dans sa vie, un éducateur ou une éducatrice qui l'accompagne, un père spirituel ou une mère spirituelle.

Cependant, n'interprétez pas de travers cette expression. Savez-vous ce qui pousse un être humain – indépendamment du sexe – vers une personnalité particulière d'éducateur et qui le lie à lui ? Ce n'est pas une tendance servile. Absolument pas. Ce serait une vue psychologique faussée. C'est le **besoin de se sentir en sécurité**. Il se niche dans l'homme, dans le garçon comme dans la fille, et même dans la personne mûre, quel que soit son sexe. En toute personne, on trouve ce besoin extraordinairement fort de se sentir en sécurité.

Dans le développement normal, à l'apparition de la puberté, ce besoin de se sentir en sécurité n'est plus assez satisfait par les parents biologiques. Chez les garçons, c'est la normale, chez la fille, en ce sens, c'est moins marqué. De nos jours, disons qu'il y a d'innombrables jeunes dont le besoin de se sentir en sécurité n'a jamais été satisfait dans une vie familiale normale. Ailleurs, nous l'avons souvent formulé : il y a aujourd'hui d'innombrables jeunes qui n'ont jamais été enfant au sens le plus profond et le plus vrai du terme. Ce qui signifie concrètement : le besoin de se sentir en sécurité n'a jamais été assouvi.

Instinctivement, toute âme cherche un appui solide, une personne qui est là, comme taillée dans le roc, mais qui est en même temps bonne et souple. C'est seulement là que l'âme peut satisfaire son besoin de se sentir en sécurité, quand les deux sont présents : cette vigueur sacerdotale qui vient du monde de l'au-delà et l'effort conjoint d'être paternel et maternel.

La loi du transfert

Alors, qu'est-ce qui est transféré ? Notre besoin de nous sentir en sécurité est détaché de nos parents naturels et transféré aux parents spirituels, au père spirituel ou à la mère spirituelle. Si ce lien intérieur n'existe pas, si seul un lien extérieur est accordé, une éducation profonde ne sera pas possible. Si nous n'arrivons pas à ce lien intérieur, nous ne pouvons non plus penser à une authentique éducation. De même lorsqu'il s'agit des supérieurs dans la vie religieuse. Un supérieur, en tant que guide, doit avoir cette orientation, il doit déployer sa paternité sacerdotale. S'il ne le fait pas, il aura bien une autorité extérieure, mais ce lien intérieur n'advient pas.

Cela vaut partout où nous œuvrons en tant qu'éducateurs. Lorsque ce lien intérieur n'est pas présent, nous n'avons plus qu'à plier bagage avec nos succès pédagogiques. Nous pourrions bien faire des mimiques, une éducation authentique sera impossible. Car la véritable éducation n'est possible que dans la mesure où ce lien intérieur est advenu.

Ceci n'est pas mesurable ; il ne s'agit pas non plus d'articles de lois. Je ne peux pas le faire potasser. Ce sont ces fils tout à fait mystérieux qui unissent et lient. Vous pouvez aussi en conclure : si je veux être efficace en tant qu'éducateur, combien dois-je être alors une forte personnalité ! Sinon l'instinct du sentiment de sécurité ne peut pas s'accrocher. Si je suis moi-même une chiffonnette molle, un pantin, je peux extérieurement claquer du fouet, mais intérieurement, aucune éducation authentique n'est possible.

Cependant ne perdez pas de vue ceci : il n'est pas suffisant de dire que nous représentons ce fort sentiment métaphysique de sécurité, de sûreté. Il doit exister en même temps aussi, le maternel dans un cas, le paternel dans l'autre, mais encore la force. Si la bonté devient mollesse, vous pourrez faire ce que vous voulez, il n'y aura jamais de conscience de se sentir en sécurité. Alors la loi du transfert ne tiendra pas dans la durée. C'est très fin à présenter psychologiquement. À vrai dire, il faut connaître la vie réelle.

Peut-être direz-vous que c'est terriblement difficile d'être éducateur. Certainement, c'est difficile. Être éducateur signifie être soi-même discipliné. Être guide signifie travailler sur soi en permanence. Pendant que j'éduque les autres, je dois poursuivre mon auto-éducation. Si je ne le fais pas, je me trouve devant un fiasco. Alors je ne pourrai jamais accomplir ma tâche avec clarté, sécurité et constance.

C'est donc la loi du transfert. Qu'est-ce qui est transféré ? Le besoin de se sentir en sécurité est transféré des parents naturels aux parents spirituels.

Alors doit advenir **la loi de séparation**.

Que cela signifie-t-il ? Lorsqu'on est lié par toutes les fibres de son être à une personnalité, dans le développement sain et normal de l'éduqué, la loi de séparation se réalise d'elle-même, et, pour préciser, en faveur d'un tiers, dans notre cas, en faveur de Dieu ; en faveur de l'idéal personnel et communautaire, cette loi de séparation doit se réaliser lentement et de façon organique.

Ne comprenez pas cela de travers. Les choses que je dessine ici idéalement sont telles, dans la vie réelle, que nous devons doublement et triplement nous garder de toute incompréhension. Telle que l'éducation se présente aujourd'hui, on pense : ça commence dès le début par la loi de séparation ! Mais c'est absolument faux. Je m'empresse de mettre en garde si l'on ne sait pas exactement ce qu'il faut faire.

Dernièrement, un religieux m'a raconté ceci. Il arriva au noviciat et chercha à se lier au maître des novices. Celui-ci lui dit de manière brutale : « Qu'est-ce que vous avez dans la

tête. Vous n'êtes pas marié avec moi ! ». C'est maintenant un vieil homme et quand il me l'a raconté, il avait les larmes aux yeux. À partir de ce moment-là, toute sa vie a été gâchée.

Nous ne devons jamais toucher ces choses avec « nos grosses pattes ». Je vous montre ces choses telles qu'elles doivent être. Malheureusement, elles sont rarement ainsi et c'est pourquoi il existe tant d'âmes malades, tant chez les laïcs que chez les religieux, parce que ces lois ne sont pas vues ni vécues clairement. C'est pourquoi, de façon pressante, je me permets encore une fois de [vous] prévenir de ce processus de séparation. Celui qui ne connaît pas ni ne sait totalement toutes ces choses ne doit pas s'occuper de ce processus de séparation.

Savez-vous pourquoi il faut être prudent ici ? Cette relation filiale extrêmement fine a, envers le parent spirituel, c'est bien de cela qu'il s'agit en fin de compte, un grand avantage, double et irremplaçable. Ici, je parle d'abord d'un point de vue purement psychologique et je laisse de côté le point de vue surnaturel.

Premièrement : l'enfant ou l'éduqué qui a vraiment goûté un jour le principe paternel intègre en lui, à travers la personnalité de l'éducateur, une vision globale du monde.

Ne le sous-estimez pas ! Je vous l'assure : lorsque vous êtes devenu, en tant qu'éducateur, un père vraiment spirituel pour vos enfants, vous les préservez d'une somme faramineuse de difficultés de la foi et de crises morales, car toutes ces difficultés sont résolues dans l'enfant au travers de votre personnalité.

Ne pensez pas que ce serait quelque chose d'érotique ou de sexuel. Loin de là. Vous ne pouvez pas donner quelque chose de plus sain. Et selon la nature de la fille, c'est le seul élément dans lequel elle deviendra ou pourra devenir saine. Vous pouvez en conclure que moins ces choses sont goûtées, moins il y a, au fond, de natures saines.

Évidemment, ne perdez pas ceci de vue : ce genre de relation filiale renferme en soi une somme faramineuse de souffrances, surtout lorsqu'il s'agit de natures religieuses. Lorsque la relation est troublée, on pense : donc le Père céleste ne m'aime plus ! Donc la Mère de Dieu « n'est plus bonne envers moi ». Celui qui ne voit pas ces lois très fines ni ne les a expérimentées, ne se doute absolument pas combien est profond le processus de vie. Cette transmission des parents spirituels au surnaturel est quelque chose de si grand que nous voulons veiller, dans l'éducation, à ce que cet attachement très fin, intérieur, spirituel devienne un jour réalité.

C'est si souvent le souci intérieur qui est là : « Stop ! Quelque chose n'est pas en ordre. Il y a là un brin qui n'est pas attaché. » Alors l'âme est, surtout chez la fille, profondément malheureuse. Et c'est le signe d'une âme tout à fait saine. À vrai dire, la peur survient alors facilement : « maintenant commence le détachement... »

Je me permets de dire encore une fois : s'il vous plaît, n'appliquez jamais vous-mêmes la loi du détachement !

Le premier grand avantage est donc que l'éduqué voit le monde entier à travers l'éducateur.

Deuxièmement : l'éduqué se sent toujours à l'abri dans cette personnalité de l'éducateur ; et je peux même dire : il se sent à l'abri toute sa vie. Et même par-delà la mort, l'éduqué se sent encore protégé par son éducateur et toutes les énigmes sont résolues.

On peut observer et évaluer d'un point de vue purement psychologique qu'un éducateur peut être mère spirituelle ou père spirituel d'un très grand nombre d'enfants spirituels. C'est une grande erreur si vous pensez que la filiation spirituelle et la paternité ou maternité spirituelle demande énormément de temps et requiert d'être souvent ensemble. Ce serait une vue erronée. Bien sûr, il y a des époques où il faudra être ensemble, simplement pour que ces liens psychologiques très fins puissent advenir. Mais il arrive aussi pour chacun un moment où le besoin d'être ensemble physiquement n'existera plus du tout. Alors je me sens à l'abri comme un enfant en ayant conscience que j'ai des parents.

Il peut arriver que l'on n'ait pas de contact pendant des années et pourtant que cette action de ce souci parental et de la filiation spirituelle soit assurée, jusqu'à ce que, les années passant, les fils décousus soient de nouveaux liés aux parents biologiques et que l'expérience du père et de la mère reprenne. Comme ils sont nombreux ceux qui ont eu un lien rarissime avec les parents spirituels et se sont sentis malgré tout à l'abri ; de même dans les parents biologiques.

50. L'importance du respect dans l'éducation

Dans le texte précédent, nous avons déjà rencontré les trois critères sur lesquels le Père Kentenich a édifié sa « théorie des principes généraux d'une ascèse moderne pour les jeunes » : la ligne, la tactique, la conséquence. La ligne, claire, se réfère à l'attitude éthique du l'éducateur : paternité ou maternité sacerdotale.

Par tactique, Père Kentenich entend l'attitude fondamentale du processus éducatif. Il se définit par deux composantes : l'amour et le respect. Aujourd'hui, le respect revêt une importance particulière, d'où l'insistance dans le texte suivant.

Il est tiré de « *Éthos und Ideal in der Erziehung* », Vallendar 1972, 231-246

Les exposés suivants présentent les lois particulières de la tactique. J'en souligne trois :

- 1- l'art d'ouvrir. Nous savons tous par expérience combien cet art est important et difficile. Que dois-je ouvrir ? Le cœur d'autrui.
- 2- l'art d'écouter et, pour préciser, l'art de prêter l'oreille et de percevoir
- 3- l'art de conduire de façon lucide

Telles sont les trois lois de la tactique.

Donc ce soir, nous parlons des limites et des possibilités de la tactique.

[Défiance envers le mot tactique dans le processus éducatif]

Pourquoi est-ce que j'attire l'attention sur les limites de la tactique ? Pour ce motif justement que, rien qu'en entendant le mot *tactique*, on se méfie. Peut-être la défiance diminue-t-elle si l'on nous dit : c'est un mot qui a été emprunté à un domaine particulier et dans tous les emprunts de ce genre, il se loge la plupart du temps quelque chose d'excessif.

Veillez réfléchir aux autres emprunts qui sont encore utilisés pour la pédagogie. Nous empruntons le mot *tactique* au domaine de la guerre, nous parlons de l'éducateur comme d'un bâtisseur, comme d'un jardinier, comme d'un bon berger. Si vous réfléchissez à tout ce genre d'images et d'emprunts, vous verrez vite que seules quelques rares expressions sont tirées du règne animal. Pour l'une d'entre elles, cela tombe sous le sens : le bon berger. Mais on y trouve quelque chose de bienveillant.

Lorsque nous distinguons les trois degrés de l'être - la vie animale, sensitive et intellectuelle - ce serait plus immédiat d'emprunter à la vie sensitive. Pourquoi nous défions-nous des comparaisons avec les animaux ? Ça résonne un peu comme le dompteur. Le danger est grand de vouloir devenir avec le temps des dompteurs d'hommes. Il ne doit pas en être ainsi. Ce sont des façonneurs d'hommes, des formateurs d'hommes, que nous voulons être et, en les aidant à se former à partir de l'intérieur de façon organique, nous voulons les laisser grandir de l'intérieur.

Donc je le répète, cette réflexion modère en quelque sorte la défiance. Mais elle doit être totalement dissipée grâce à une réflexion philosophique :

Où sont les frontières ? Pensez à la double ligne de la paternité et de l'idéal. Les deux poteaux sont là. Qu'est-ce que la tactique ? L'art d'appliquer la double ligne et de les laisser se fondre.

[Les frontières de la tactique]

Puis-je analyser psychologiquement cette frontière objective ? Dans mon âme, où sont les frontières de l'application de la tactique ? La réponse est : respect et amour. D'où l'amour provient-il ? De la paternité. D'où le respect provient-il ? De la sollicitude envers l'idéal de ceux qui me sont confiés.

Lors donc que nous avons ces deux piliers [étroitement liés] qui sont profondément dans l'âme et que nous appliquons la tactique, nous n'utiliserons jamais un homme comme moyen [pour parvenir à] un but ; jamais nous n'utiliserons alors la tactique au mauvais sens du terme, nous ne traiterons jamais quelqu'un « psychologiquement ». C'est absolument faux. Un homme noble ne peut pas supporter d'être traité psychologiquement.

Là, nous avons à vrai dire abordé une pensée essentielle pour l'éducateur authentique.

[Respect et amour]

Lorsque respect et amour sont opérants dans l'éducateur, ils génèrent aussi en retour respect et amour chez l'éduqué. Lorsque ces deux piliers existent des deux côtés, ils font l'impossible. Lorsque ce respect et cet amour reçoivent en réponse respect et amour de la part de l'éduqué, il s'établit facilement une relation très fine. Peut-être pourrais-je ajouter que toute façon d'éduquer, les petits enfants comme les adultes, présupposent toujours ces deux mouvements du cœur : respect et amour. Il est possible que l'accent porte sur l'un ou l'autre, il est possible que passe davantage au premier plan parfois le respect et parfois l'amour ; mais les deux doivent toujours exister. Donc aussi chez le petit enfant, chez le bébé. Les deux doivent exister chez l'éducateur : pas seulement l'amour, mais aussi le respect ; et pas seulement un certain respect approximatif. Le plus haut respect est dû à l'enfant.

Lorsque nous avons à éduquer des mères, nous devrions leur faire observer que leurs enfants, même le petit, le plus petit, ne refusent pas l'expression d'un amour maternel sain.

Les psychologues ont observé que nombre de personnes, à un âge avancé, traînent des émotions refoulées parce qu'elles ont été traitées comme des petits enfants, inférieurement. Elles ne se sentent pas inférieures consciemment, mais au niveau des tendances, de l'instinct (dans leur expérience personnelle), parce qu'elles n'ont pas pu donner et recevoir ce que seul un enfant peut donner et recevoir à cet âge : de la tendresse de la part de la mère ou de la part de l'enfant. Donc les parents doivent aussi donner de la tendresse à l'enfant, d'une part comme expression de leur amour, d'autre part comme signe de leur respect.

On ne dit pas là que nous devrions enseigner aux parents à continuellement couvrir l'enfant de baisers. Ce serait un amour qui ne serait pas affermi par le respect. Les deux doivent donc toujours exister : respect et amour.

Cela vaut aussi pour la période dont nous allons maintenant parler : les années de mûrissement. Là aussi nous devons apporter les deux à la jeune fille : tant le respect que l'amour. Et si nous réussissons à maintenir ce double mouvement du cœur – donc le respect et l'amour – alors l'éducation est assurée. Alors nous parviendrons dans tous les cas à quelque chose de grand et de profond chez nos enfants. À vrai dire, le grand chef-

d'œuvre consiste en ceci : comment pouvons-nous justement, à cet âge, d'un côté garder le respect et l'amour pour la jeune fille et de l'autre gagner son respect et son amour ?

Pour aller rapidement au but, nous allons pour une fois mettre de côté l'amour. Non que l'amour ne serait pas nécessaire. Il est absolument nécessaire, et aussi à cet âge. Dans ce que traitent tous nos cercles d'étude, nous voulons nous concentrer davantage pour le moment sur le respect. Car il me semble que le respect est plus nécessaire que l'amour.

Certainement, si nous voyons devant nous de double mouvement du cœur comme un organisme, nous le savons : *il n'existe pas d'amour sans respect ni de respect sans amour*. Mais si nous voulons distinguer les deux et les introduire dans la mentalité actuelle, nous pouvons alors affirmer qu'aujourd'hui, dans l'éducation, surtout chez les jeunes, l'essentiel est le respect, le respect de ma part qui produit en retour comme un écho le respect de l'autre.

Sous ce rapport, je peux peut-être vous lancer deux questions et répondre de façon générale :

1. Comment est-ce que je m'éduque au respect, aussi envers l'adolescent ?
2. Comment est-ce que j'éduque l'adolescent, durant ses années les plus difficiles, au respect envers moi ?

Ne pensez pas : maintenant, voilà les « petits moyens » à utiliser pour éduquer consciemment les autres au respect. Ce n'est pas ainsi que nous parviendrons au but. Si nous le faisons consciemment, un adolescent noble n'aura jamais de respect pour vous. Donc :

1- Comment est-ce que je m'éduque au respect envers l'adolescent ?

Vous pouvez élargir le sujet tout de suite. Ce que je donne comme réponse est applicable en général, donc aussi aux adultes que je fréquente, dont je dois être le père ou le supérieur. C'est applicable aussi au petit enfant, ce doit l'être.

Je dois d'abord donner une triple réponse. À vrai dire, c'est un ensemble de réponses qui visent surtout à une transformation intérieure.

PREMIEREMENT :

1.1 Toujours me recadrer intérieurement sur le vrai sens de l'éducation.

Que signifie éduquer ? Servir de façon désintéressée le caractère propre d'autrui. C'est du grand art que d'éduquer les hommes, que de former et de façonner des âmes humaines.

Encore une fois : quel est le sens profond de l'éducation ? Ne répondez pas comme Goethe dans son « Prométhée » : « *C'est ici que je demeure, formant des hommes à mon image* ». Ah bon ! Je ne suis pas le but de l'éducation. L'idéal de l'éducation, c'est ceci : c'est ici que je demeure et je forme les hommes à ton image.

Dieu a inséré en chaque être humain une de ses pensées. Dieu veut réaliser une pensée, l'incarner dans chaque être humain. Et, en tant qu'éducateur, mon devoir consiste à faire découvrir cette pensée de Dieu et à mobiliser ma force pour que cette pensée de Dieu s'incarne et se réalise dans la vie de l'être humain.

Comprenez-vous ce que je veux dire ? Plus je suis pénétré intérieurement du vrai sens de l'éducation, plus mon respect sera grand.

DEUXIEMEMENT :

1.2 Cette attitude intérieure doit se répercuter avec le temps dans un respect concret et tactique.

Elle doit se répercuter dans le soin respectueux, dans l'attitude respectueuse de l'âme.

Je dois donc avoir ce respect

1. envers chaque être humain
2. envers chaque destinée humaine
3. envers toute originalité et toute capacité

Cela résonne immédiatement ainsi : la grande pensée de Dieu se tient au centre. Dieu a lancé les êtres humains dans l'univers comme une pensée de lui-même et voudrait voir cette pensée s'incarner de plus en plus et s'accomplir.

Donc **premièrement** : *respect concret et tactique envers tout être humain*. Et quand bien même ce serait le plus pouilleux. Et quand bien même ce serait le plus malade, quand bien même serait-il malade physiquement et moralement ! Respect pour tout être humain !

Deuxièmement : *respect de toute destinée humaine*. Et lorsque j'ai devant moi une destinée humaine, ça passe à travers les plus profondes ténèbres, les fautes les plus profondes ! Respect de toute destinée humaine. Je ne sais absolument pas si cet homme a été bien ou mal élevé. Je ne sais absolument pas l'hérédité de cette pauvre créature.

Si nous sommes respectueux, si nous avons intérieurement un minimum d'objectivité, nous nous dirons : si j'étais à sa place, si j'avais derrière moi ce passé, en vérité, que serais-je ? Voilà pourquoi : respect de toute destinée humaine.

Troisièmement : *Le respect aussi de toutes les capacités*. Voilà ce qui importe vraiment : la véritable paternité ne se situe pas au centre, elle ne souhaite pas se grandir elle-même. Si Dieu a mis une capacité dans l'être humain, alors tout pousse la vraie paternité à faire mûrir cette capacité, même si la personne me dépasse par la suite.

À vrai dire, il n'existe rien de plus grand dans l'éducation que lorsque je vois ceci : ceux que j'ai éduqués me dépassent d'une tête. Je suis devenu inutile.

Ne voyez pas ces idéaux comme des belles phrases, mais comme devant être réalisés à partir des rapports les plus intérieurs et devant être orientés ainsi. Donc, faire attention lorsque nous avons à statuer sur une destinée humaine. Lorsque nous sommes par exemple dans une communauté religieuse. Alors, ne disons pas simplement : ici, il y a un trou, il faut quelqu'un pour le boucher. Ensuite il y a encore un trou, donc il faut encore quelqu'un pour le boucher. Et cela arrive si souvent ! Et l'on parle de traitement individuel ! Tant d'affliction et de malheur arrivent et se forment ainsi ! Ne dites pas par exemple : la sainte obéissance l'exige. La sainte obéissance exige bien que nous soyons prêts intérieurement ; mais elle exige aussi que les supérieurs aient du bon sens et n'abusent pas de leur pouvoir. Si les autres nous ont donné leur volonté, nous avons la sainte tâche que chacun soit estimé selon ses capacités. Voilà pourquoi : respect envers toute capacité.

Bien sûr, vous pouvez aussi appliquer ces pensées aux rapports mutuels. Nous voyons cela si souvent : dans des milieux catholiques, un original ne prospère pas. Imaginez par exemple : quelqu'un a fait quelque chose de bien, il a écrit par exemple un petit livre et l'a signé. Les collègues disent a priori : cela ne vaut rien. Mais si aucun nom ou pseudonyme n'avait été inscrit, alors ils auraient dit : Ah ! Que c'est beau ! Ou quelqu'un peut écrire un

poème ou donner une conférence. Mais que les voisins les plus proches n'entendent pas, sinon il est classé nul. Il faut une nature très forte pour surmonter une telle opposition. Mais ça arrive rarement. De telles capacités ont besoin d'un soin affectueux. Cependant, cela présuppose une grande abnégation. Car nous ne devons pas tourner autour de nos âmes, mais autour de Dieu et du bien de ceux que le Bon Dieu nous a confiés et qu'il a mis sur notre route.

Quatrièmement : nous devons nous protéger de l'ennemi mortel du respect.

Savez-vous ce que c'est ? *C'est le stéréotype.* Ne pas introduire de stéréotype dans l'éducation !

Saint Thomas a forgé cette sentence au Moyen-âge : les prélats ne devraient pas faire tant de lois. Pas tant de fourbi de lois ! Pas tant de stéréotypes ! Car où règne le stéréotype, nous avons la mort de l'originalité, la mort de l'individu et de l'authentique respect.

Ne devrions-nous pas aussi, me semble-t-il, inscrire sur notre pavoi une vigoureuse fidélité à la loi ? C'est évident : lorsqu'une communauté, généralement lorsque des hommes sont ensemble, les lois sont nécessaires. Cependant il en faut peu ; mais ces quelques lois doivent aussi être appliquées avec une rigueur drastique. C'est ce que tout être noble attend. Mais le stéréotype signifie autre chose.

Le stéréotype signifie une pression continuelle qui contraint toujours par de nouvelles lois, ce que l'on avait par exemple au temps de Jésus avec la tradition des anciens. La loi a été expliquée et l'explication a reçu un caractère législatif. Et cette explication est de nouveau expliquée et reçoit de nouveau un caractère législatif. Et au bout du compte vous avez un mur entier de lois et de préceptes et l'on n'ose même plus respirer.

Si vous retenez ceci, vous avez avec ces quelques lignes comment nous pouvons protéger et approfondir le respect que nous devons à ceux qui nous sont confiés.

[2. Comment éduquons-nous l'adolescent au respect envers nous-mêmes ?]

Maintenant une deuxième question. Selon les apparences, elle est peut-être plus importante. Comment éduquons-nous ceux qui nous sont confiés au respect envers nous-mêmes ?

Si je réponds, vous comprendrez mieux aussi comment je voudrais utiliser de façon très large le mot « tactique ». Ce n'est pas du tout un petit truc psychologique, bien au contraire. Un homme noble ne peut pas supporter la ruse.

Ici aussi trois réponses :

[2.1] Première réponse :

Par là je représente moi-même l'idéal de l'intéressé.

C'est une attitude fondamentale et non un petit truc psychologique. Si je représente moi-même l'idéal de l'adolescent, vous voyez bien le genre de respect que cela produit.

D'ailleurs, ne prenez pas en mauvaise part qu'un jeune ait un jour une attitude déplacée. C'est son tempérament. N'en soyez pas non plus étonnés et affectés. D'ailleurs, ceci vaut en général, même si nous avons affaire à des personnes mûres. Dans la mesure où je m'efforce sincèrement d'incarner l'idéal des autres, j'éduque au respect envers moi. Mais si je ne le

fais pas, je ne pourrai pas me représenter correctement comment ce petit fil liera et unira de plus en plus les deux parties.

[2.2 Croire au bien qui est dans l'adolescent]

Deuxièmement. Voilà maintenant quelque chose de tout à fait essentiel : garder à tout prix la foi dans le bien qui est dans l'adolescent.

Ou en appliquant ça en général : garder la foi dans le bien qui est dans l'être humain. Ce ne sont pas des petits moyens au sens d'une réflexion sournoise. Ah bon ! Garder la foi dans le bien qui est dans l'être humain ! Je me permets d'ajouter :

1. malgré les nombreuses déceptions que nous avons expérimentées
2. malgré les nombreux égarements que nous devons vivre.
3. malgré les combats continuels dont nous sommes inévitablement témoins chez nos enfants.

Rien ne doit pouvoir miner la foi dans le bien qui est dans l'être humain.

Dois-je en indiquer la raison ?

La théologie nous l'enseigne : la nature humaine a certes été affaiblie par le péché originel, mais non pas détruite. Il y a encore beaucoup de bien dans l'être humain. Il sera donc honnête et objectif de garder la foi dans le bien qui est en lui. Le plus souvent, nous avons affaire avec des adolescents et des enfants en état de grâce et qui ont en eux la vie divine en vertu de leur baptême. Voilà donc une autre raison de ne pas oublier la foi dans le bien qui est dans l'être humain.

Savez-vous qui pourrait être en ce sens le plus haut idéal ? Je pense que ce serait saint François de Sales. Mis à part la Mère de Dieu et Jésus Christ. C'est l'attitude fondamentale de notre ascèse. Il est resté attaché à la foi dans le bien qui est dans l'être humain. C'est pourquoi il croyait que celui-ci pouvait devenir saint même dans le monde, fut-ce au milieu d'une cour princière. Il ne s'est pas dit : pour devenir saint, je dois rentrer au couvent. Non, la foi dans le bien qui est dans l'être humain a inspiré son ascèse. Et ce qui nous fait probablement le plus de bien est cette conviction intérieure : je crois aussi dans le bien qui est dans la femme. Et parce qu'il croyait au bien qui est dans la nature féminine, tout de suite il a pensé à fonder une communauté qui, sans la contrainte rigoureuse des vœux, devrait et pourrait vivre et aspirer à la sainteté au cœur du monde. À l'époque, il ne l'a pas obtenu. Toujours est-il que vous voyez ici la grande attitude : la foi dans le bien qui est dans l'être humain.

[2.2.1 Croire dans le bien malgré les déceptions]

Nous voulons rester attachés à la foi dans le bien qui est dans l'être humain, premièrement malgré les innombrables déceptions. Peut-être le savez-vous par expérience : lorsque quelqu'un nous dit toujours ou nous fait sentir : "je ne crois plus en toi", tout se bloque en nous. C'est pourquoi : tâchez de rester attachés à cette foi dans le bien qui est dans l'être humain !

[2.2.2 croire dans le bien malgré les égarements]

Deuxièmement je dis : garder la foi dans le bien qui est dans l'être humain, même si beaucoup d'égarements sont à noter. Vous savez, en tant que psychologue, je dois dire : de tels égarements ne sont pas toujours vraiment dangereux chez les jeunes. Ils sont d'abord à interpréter au niveau du développement psychologique. Envisagée de façon psychologique, la volonté d'exécution se présente tout à coup dans l'homme. L'adolescent

sent tout à coup : ce sont des entraves. Et qui sont ces entraves ? Ce sont les parents, le père et la mère. Et qu'est-ce qui se passe ? On est repoussant.

Que peut-on faire là ?

Intervient ici une loi importante : laisser l'être humain faire des bêtises. Je ne dois pas perdre ma dernière autorité. Je dois sans doute protéger les jeunes des fautes, mais je peux permettre les bêtises et les égarements. Simplement, je ne dois pas permettre celle dont je saurais que, si telle chose arrive, on est sur la mauvaise pente. N'en était-il pas de même pour nous autrefois, quand nos parents disaient ceci ou cela ? Tant que nous ne l'avons pas expérimenté nous-mêmes, nous ne l'avons pas cru.

En tout cas, je pense que vous ne devez pas penser que de tels déraillements sont très graves. Extérieurement, pour la discipline, il faut déjà intervenir, mais ne pas se courroucer trop intérieurement. C'est l'essentiel : si je dois faire souffrir, je le fais par devoir et non en étant irrité de façon désordonnée.

Autre chose : pourquoi ne devez-vous pas prendre ces choses trop au tragique à cet âge ? Peut-être avez-vous déjà observé la vie ? On appelle ça, du point de vue psychologique et pédagogique, **l'opposition à ce qui a été vécu**. Vous verrez très souvent que les enfants ne sont guère touchés par le métier de leurs parents. Pourquoi ? Les parents ont eu leur vie et la génération suivante aimerait par opposition vivre ce que les parents n'ont pas vécu. Bien des choses s'éclairent à travers ce processus de vie ; alors justement, ne pas prendre trop au tragique que la jeune génération ait un sentiment de défense face à ceux qui les ont précédés. Cela a toujours été, même dans les couvents.

Le chef d'œuvre consiste à transmettre à la jeunesse. Sinon, on arrive à l'inverse. À dire vrai, c'est exact : il fut un temps où la jeunesse s'est révoltée. Mais ce n'est pas tragique.

Saint Benoît pensait que les abbés devaient particulièrement écouter les jeunes moines au chapitre, parce que les jeunes moines avaient aussi parfois le Saint-Esprit.

Pourquoi est-ce que je dis ça ? Pour que nous retrouvions une saine tension ; donc, ne pas penser que nous aurions la sagesse infuse. Nous devons aussi nous écouter mutuellement. Je vous dis tout ça pour vous prouver que, malgré les égarements, nous avons à croire aussi dans le bien qui est dans l'être humain. Mais par-là, je ne veux pas dire que nous devons laisser tomber exprès nos enfants spirituels. Ça non ! Mais nous ne devons pas non plus prendre au tragique les égarements qui surviennent.

[2.2.3 Croire au bien malgré de grands combats]

Enfin : croire aussi dans le bien qui est dans l'homme quand le combat devient plus fort et qu'il s'installe. Et je me permets d'ajouter : n'épargnons jamais les combats à nos enfants ! Si nous commençons ainsi, nous n'en ferons jamais des adultes. Et je vous le garantis : si vous épargnez les combats à ceux qui vous sont confiés – soit que vous trouviez rapidement des solutions aux difficultés, soit que vous leur épargniez le combat, en exerçant sans le vouloir, une trop grande influence sur eux par votre personnalité – il s'en suivra ceci : un être humain honnête remerciera Dieu à genou, quand vous irez *ad patres*¹, quand vous irez « au diable ». Prenez-le cependant au sérieux. Extérieurement, on peut simuler, Dieu sait comment, le respect et l'amour. Mais n'y croyez pas. C'est pourquoi veillez à ce que chacun triomphe lui-même de ses combats et de ses convulsions.

Je dis peut-être : je veux tout savoir. Mais faut-il intervenir ? Ça ne me vient pas à l'esprit. Je n'interviens pas. Qu'ils tombent tranquillement. Mais uniquement s'ils ne tombent pas au fond. Sinon, ils ne deviennent pas vigoureux. Sinon, vous n'éduquez pas pour la vie. Sinon, vous éduquez des pantins, mais pas des hommes qui se tiennent debout dans la vie.

¹ Vers le Père (c'est-à-dire, mourir)

Voilà donc le deuxième grand moyen que vous pouvez utiliser pour éduquer les vôtres au respect et à l'amour envers nous : garder la foi dans le bien qui est dans l'homme.

[2.3 Nous rendre inutiles]

Alors troisièmement : nous rendre parfaitement inutiles, au moins par notre attitude.

Comment puis-je le faire ? Comment cela influe-t-il ? Dès que je remarque que quelqu'un peut marcher tout seul, je me retire. Il doit marcher tout seul. Alors je peux voir tranquillement s'il tombe. Et s'il tombe, je regarde s'il peut se relever tout seul. Et je le laisse se relever tranquillement tout seul sans broncher. Vous devez vous rendre inutiles de toute façon. Si vous ne voulez pas être un jour inutile, vous devez vous rendre toujours inutile.

C'est pourquoi, premièrement : **Dès que je remarque qu'il peut aller tout seul, je me retire consciemment.** Et pour ça, il vaut mieux commencer trop tôt que trop tard.

Deuxièmement : et c'est aussi essentiel : ne jamais briguer les bonnes grâces de l'éduqué. Ne jamais dire : ah ! Attache-toi à moi. Il vaut mieux être un peu bourru : si vous voulez prendre de la distance, faites donc. Vous savez où est la porte ! Comment cela résonne-t-il ? Je crois très sainement. Lorsque vous briguez [les bonnes grâces], un homme noble vous répondra par le contraire. Il sera peut-être poli extérieurement, mais il se moquera vite de vous. Alors ce n'est pas vous qui éduquez mais vous qui êtes éduqué, et on vous mène par le bout du nez. Voici donc une deuxième réflexion.

Nous avons ainsi fixé les frontières de l'application de la tactique. Peut-être pouvez-vous réfléchir à tout ce que je vous ai dit.

51. L'éternel dans l'humanité féminine

Au cours du congrès de 1931 (voir l'introduction du Texte 49), Père Kentenich traita de nouveau la question de la nature de la femme et de son caractère de « servante ». Il est tout à fait possible que le texte suivant ne plaise pas à certains lecteurs – et surtout à certaines lectrices – parce que l'opinion publique et le sentiment actuel sont fort différents ; à tel point que les éditeurs auraient peut-être été tentés de ne pas intégrer ce genre de textes dans leur recueil. Mais à vrai dire, cela aurait été une infidélité envers le Fondateur, à qui il importait d'examiner à nouveau l'essence absolument naturelle de l'être humain et, si besoin était, aussi de la préserver, justement à notre époque où les valeurs se déplacent et se perdent.

En lisant ce texte, le lecteur et (surtout) la lectrice peuvent donc faire attention avant tout à ces points de vue et aux intentions du Fondateur :

- 1. La femme vis-à-vis de l'homme est de valeur égale, de rang égal, de situation égale juridiquement parlant ; telles sont les bases du Fondateur, ce qui lui tenait à cœur. En ce qui concerne le caractère de servante, il ne s'agit pas de domesticité envers l'homme. La femme doit bien s'en émanciper. La femme est « la servante du Seigneur » et, par cette attitude fondamentale, gagne justement une saine autonomie et indépendance vis-à-vis de l'homme.*
- 2. Être servante, avoir le courage de servir et de se dévouer, voilà ce qui est typique et essentiel dans la femme et qui est, en fin de compte, fondé en Dieu lui-même, ce sont les qualités de Dieu, dont la femme est une éminente image.*
- 3. Le moyen de guérir ce qui est malade à notre époque se trouve dans les valeurs féminines et à travers elles, il incombe à la femme – à la Mère de Dieu, comme étant la plus haute figure féminine – une mission particulière. Notre temps est malade d'un virilisme, d'une hyper masculinisation de la société. Le battant qui, avec une conception d'une liberté illimitée et donc arbitraire, croit pouvoir tout expérimenter et tout organiser comme il l'entend, a besoin pour sa guérison et son complément du courage de servir bien compris et de la crainte de Dieu, face aux hommes et face aux choses. (comparer le Texte 46)*

Le texte est tiré de « Ethos und Ideal in der Erziehung », Vallendar-Schænstatt 1972, 131 – 153

Une théorie des principes généraux d'une ascèse moderne de la jeunesse doit se grouper en trois raisonnements : premièrement la ligne, deuxièmement la tactique, troisièmement la conséquence.

La ligne peut être double : celle de la personnalité de l'éducateur et celle de l'éduqué. Pour la personnalité de l'éducateur, nous l'appelons maternité¹, pour celle de l'éduqué, l'idéal, soit l'idéal personnel, soit l'idéal de communauté.

¹ NdT : Paternité / maternité : Voir l'introduction du texte 49

Nous allons d'abord étudier la personnalité de l'éducateur. Ce que nous avons [déjà] assimilé dans cette direction, a été jusqu'à présent discuté en détails dans les discussions publiques de façon plus scientifique en ce qui concerne la conduite, la personnalité masculine du guide, mais cela peut être aussi très facilement transféré à nous, en tant qu'éducatrices¹. Donc, tout ce que nous avons débattu se regroupe en une idée : la véritable maternité sacerdotale comme résultat d'une profonde faculté de gouverner.

La maternité sacerdotale dans les lumières et les querelles du temps

Nous ne voulons aucunement copier la conduite masculine, mais faire la lumière, à partir de principes internes, sur la notion authentique et profonde de la véritable et authentique maternité.

Peut-être n'avez-vous pas encore observé combien aujourd'hui la maternité aussi est entraînée dans la controverse publique d'opinions diverses. Vous pouvez le conclure à priori à partir du fait que nous sommes devant un gigantesque bouleversement culturel du monde féminin et par conséquent de la structure de la psychologie féminine².

Après que la femme a été arrachée à son domaine propre et a tournoyé dans la vie publique, où elle doit mener les combats de l'existence à l'extérieur, il s'ensuit par le fait même que désormais, les réflexions sont engagées sur la nature la plus originale de l'homme et de la femme. Car dans ce combat de l'existence, la femme rencontre l'adversaire de son existence, l'homme. Et ce n'est pas seulement un combat extérieur, mais aussi un combat spirituel. Les rapports entre l'homme et la femme doivent être de nouveau revus et ramenés aux principes ultimes. Et nous l'entendons dans les querelles des opinions exprimées contre lesquelles on se soulève : d'un côté « servante », de l'autre « masculinité » ; et, comme petit bourgeon, cette réflexion qui ressort nettement : pourquoi la femme ne peut-elle pas être ordonnée prêtre comme l'homme ? D'où cela vient-il ? En arrière des luttes, il y a aussi finalement cette question de la nature ultime, de la nature la plus profonde de l'homme et de la femme. Donc ici aussi de nouveau : la véritable maternité, la véritable servante comme fondement moral dans les querelles du temps.

Nous allons maintenant présenter brièvement ce qui me semble être la bonne direction. Et puis, il sort de cette réflexion un respect très profond de l'authentique et véritable nature féminine. Je veux seulement vous donner un essai de réponse qui mettra très bien en relief votre nature propre et vous intronisera. Ce qui est souvent refusé dans vos propres cercles comme nature la plus profonde de la femme est le plus grand, le plus beau de ce que Dieu a inséré et enchâssé comme reflet de sa propre nature dans la nature féminine. Oui, soyez-en sûres, un des plus beaux rayons du Bon Dieu, de la grandiose et très Sainte Trinité est incarné dans la nature féminine.

Nous entendons déjà cette parole dans des variantes les plus diverses : « L'éternel féminin nous élève ».³ Vous savez comment ces mots sont mal interprétés, comment l'éternel féminin est présenté comme l'instinctuel que l'homme doit appâter. Ce n'est pas ainsi que nous devons interpréter ces mots. L'éternel féminin est ce qu'il y a d'éternel dans la femme. Et ce qu'il y a d'éternel dans la femme nous attire toujours, nous élève toujours. Ce qu'il y a

¹ Dans la littérature, le thème est discuté à la suite de J.J Bachofen dans « Le matriarcat » (1861). D'après cela la culture se trouve devant un tournant du patriarcalisme à la dominance de la maternité. En 1931 paraît un livre de O. Eberz commenté par le Père Kentenich. Il a pour titre : « Vom Aufgang und Niedergang des männlichen Weltzeitalters, Gedanken über das Zwei geschlechterwesen ». (Montée et déclin des âges du monde, pensées sur la nature des deux sexes).

² Cf. Friedrich Wilhelm Förster, Die Hauptaufgaben der Erziehung, Freiburg 1959/1967, Pages 20ss. (Die Kultur Aufgabe der Frau).

³ Goethe, Faust, verset final des « chœurs mystiques »

d'éternel dans la femme est ce que j'appelle le plus beau rayon que Dieu a incarné dans votre nature.

Nous ne devons évidemment pas perdre de vue qu'il n'y a pas seulement l'éternel, mais aussi quelque chose de démoniaque dans le féminin. Pour être honnête, nous devons ajouter qu'il en va de même pour la nature masculine. On y trouve de même de l'éternel et du démoniaque. Et notre tâche consiste à vaincre de plus en plus le démoniaque et à affermir en nous la plénitude de l'éternel, du divin. C'est le sens de l'éducation féminine, c'est le sens aussi de notre éducation personnelle si nous voulons vraiment être de grandes personnalités éducatrices.

Cet éternel dans le féminin a toujours été la base du matriarcat. Si, dans le mouvement moderne féminin, vous êtes un peu chez vous, vous connaissez les expressions de ce genre : La femme est, tout comme le prolétaire, prisonnière de l'histoire. Et c'est un devoir de notre temps de délivrer ces deux prisonniers, de briser leur chaînes. S'il y a eu jusqu'ici un patriarcat¹, il doit arriver un moment où nous devons parler de matriarcat, de la prééminence de la véritable maternité, d'une prédominance intérieure de l'éternel dans le féminin dans l'ensemble de la culture, de sorte que la maternité domine et donne le ton à toute une époque culturelle.

Prêtez attention à ce que je dis : l'éternel dans le féminin a de tout temps fondé ce matriarcat et a, au moins à l'époque chrétienne, tenu le sceptre d'une manière extraordinaire, il a coopéré au gouvernement dans la vie publique comme dans la vie privée.

Qu'est donc cet éternel dans le féminin ? C'est ce que nous avons nommé la maternité sacerdotale.

Vous trouvez l'éternel dans le féminin pleinement incarné dans la plus grande des femmes, dans la Mère bien-aimée. En elle, le démoniaque est totalement destitué. Seul l'éternel est agissant. Aussi voulons-nous, en tant que femmes, nous incliner dans un profond respect devant l'éternel féminin qui est en elle. Et si l'éternel doit être développé dans notre féminité, où trouverons-nous un meilleur moyen que l'union, très délicate et personnelle avec « la Bénie entre les femmes » ?

Savez-vous comment la Mère de Dieu a irrévocablement manifesté cet éternel et a exulté intérieurement pour tous les siècles : « *Ecce ancilla Domini. Fiat mihi secunda verbum tuum* »². Vous avez là la grande ligne pour nous, en tant que personnalité éducatrice, mais une ligne qui doit être déployée dans l'éducation féminine.

Savez-vous qui a déterminé cet « *Ecce ancilla Domini* » ?

Veillez considérer la scène prodigieuse de l'Annonciation. Au nom de la Sainte Trinité l'archange se tient devant la « Bénie entre les femmes ». Lui et tout le ciel, la Sainte Trinité, s'inclinent devant l'éternel qui demeure dans le féminin. Et voilà pourquoi aussi la Mère de Dieu répond : « *Ecce ancilla Domini. Fiat mihi secunda verbum tuum.* » Si nous regardons l'image de la Mère de Dieu, ne voulons-nous pas reproduire en nous de plus en plus cette image, avancer dans notre pèlerinage de plus en plus selon ces traits ?

Ce que la Mère de Dieu nous a dit dans cette parole mémorable peut aisément se formuler ainsi (dit de façon moderne) : servante simple et forte, sursaturée de Dieu. Vous avez là l'éternel dans le féminin.

¹ NdT : une époque culturelle marquée par le patriarcat

² Cf. Lc 1, 38 : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta Parole

Durant ces jours, nous nous évertuons à devenir totalement ce que Dieu a prévu pour nous de toute éternité. Nous ne voulons pas lutter seulement en ce qui nous concerne, pas seulement à cause de Dieu, mais aussi à cause de ceux que Dieu nous a confiés ou nous confiera un jour. Et dans la mesure où nous portons à son plein accomplissement cet éternel en nous, nous serons capables d'éduquer les autres et de les attacher intérieurement à nous.

Pour préciser, je dois distinguer : l'éternel dans l'humanité féminine et l'éternel dans la piété féminine.

Cependant, n'oubliez pas le rapport. Ce dont nous discutons ensemble n'est rien d'autre que l'examen d'une grande pensée sous tous ses aspects, « la maternité sacerdotale ». Car la maternité sacerdotale est le soleil, l'éternel dans le féminin.

Dans notre perspective, nous allons d'abord observer la nature féminine d'un point de vue purement naturel, nous faisons abstraction de la piété féminine spécifique.

Il y a sans doute aussi de l'éternel dans la piété féminine. Et c'est quelque chose de tellement grand. De même devons-nous dire : si l'homme ne s'approprie pas cette éternel de l'humanité et de la piété féminines, il lui manque une moitié. Il a besoin de s'approprier cet éternel qui est dans le féminin. Cela vaut pour le prêtre, pour l'époux, oui, pour l'ensemble des hommes, de même pour les jeunes.

[L'éternel dans l'humanité féminine]

Je dois le dire très simplement : *Ecce ancilla*. C'est la servante, simple, forte. J'ai intentionnellement mis le mot « servante » à la place du mot « maternité ». Cela résonne de façon plus austère, plus vigoureuse. La maternité est d'ores et déjà devenue aujourd'hui un cliché. On cherche aujourd'hui à dissimuler tout ce qui est mystérieux et obscur sous le terme de « maternité ». C'est pourquoi il peut être mieux de temps en temps d'utiliser le terme plus clair de « servante » au lieu de maternité. C'est bien ainsi que la Mère de Dieu s'est manifestée.

[Une servante¹ simple et forte]

Sous le terme de *simple*, j'aimerais rassembler tout ce que nous mettrons ensuite en évidence le propre de la femme qui est de s'attacher ; ou tout ce que j'ai déjà dit de la naïveté simple et enfantine, être chaste, être pur, vierge.

Servante forte ! Être servante est toujours quelque chose de fort. Cela veut dire servir de façon désintéressée.

Avec ça, nous avons caractérisé à grands traits l'éternel dans l'humanité féminine.

Nous savons aujourd'hui que le mouvement féministe moderne se rebelle contre cette attitude fondamentale.

Si nous voulons condenser et ramener à son point ultime l'éternel qui est dans l'humanité féminine, nous voyons dans cette servante, silencieuse, forte, un reflet de l'éternelle maternité du Dieu tout puissant. Cherchez donc à rapporter à la Sainte Trinité ce reflet qui se trouve dans l'image essentielle de la femme. La maternité éternelle, la servante éternelle de Dieu, c'est l'idéal de notre servante simple et forte.

¹ NdT : *Magtum*. Jeune fille, servante, vierge. Terme rare, propre au Père Kentenich. Dans le récit de l'annonciation, « Voici la servante du Seigneur » est traduit par *die Magdtum*. (Lc 1, 38)

Notre mouvement féministe moderne – à l’intérieur comme à l’extérieur de l’Église catholique – court maintenant le danger de miner cet essentiel, cet éternel qui est dans le féminin, de le mettre à l’arrière-plan ; à vrai dire – quand il s’agit du mouvement féministe catholique – à partir de tendances très nobles.

Dans la sphère publique, la femme lutte pour avoir une place égale à celle de l’homme. Il est alors facile de confondre *être de même valeur* et *être similaire*. Nous voulons et devons aussi avouer qu’une virilité non éduquée a développé assez souvent une nature masculine raide et fière au détriment d’un service fort. C’est tout autre chose d’envisager cette servante silencieuse et forte qui sert paisiblement et de façon désintéressée ou de l’envisager comme si la femme devait être le jouet, l’esclave de l’homme. La femme peut avec raison s’y refuser. Seulement elle ne doit pas alors – comme on dit – « jeter le bébé avec l’eau du bain ».

Culturellement, on peut s’efforcer de révolutionner l’être ou de révolutionner l’activité.

La révolution de l’être ne parvient jamais à ses fins. Une révolution de l’être signifie une révolution contre l’éternel qui est présent dans l’humanité. Et cet éternel est aussi éternel que Dieu parce qu’il est un reflet de Dieu. Si le mouvement féministe voulait faire disparaître ce qu’il y a de plus profond dans la nature féminine, s’il voulait rayer de la nature féminine ce service vigoureux et silencieux, ce serait assurément la condamner à l’inaptitude. Ce serait des efforts pour révolutionner l’être.

Il y aura toujours des efforts pour **révolutionner l’activité**. On pourrait par exemple réfléchir à quel degré et dans quelle mesure, au regard de la culture, l’attitude de la servante est opérante. De telles réflexions sont toujours convenables.

Si vous voulez voir l’ultime, vous pouvez vous laisser faire par la vie de la Mère de Dieu. Faites-le s’il vous plaît ! Peut-être cherchez-vous un sujet de méditation pour ce matin. Alors réfléchissez : comment durant sa vie, la Mère bien-aimée a-t-elle agi en servante silencieuse et forte ? Quels mots sont sortis de sa bouche ? Qu’est-ce que sa vie a répété ? *Ecce ancilla Domini. Fiat mihi secundum Verbum tuum.*

Où se situe l’éternel dans la pastorale ? Dans la servante silencieuse et forte. Quand la masculinité sévère et fière n’est pas adoucie, l’éducation est absolument impossible. Car on peut bien être meneur. Mais une direction authentique ne peut se concevoir sans cet éternel qui est présent dans la féminité, sans ce service désintéressé.

Toute l’activité de la Sainte Trinité, toute l’activité créatrice, l’activité rédemptrice, l’activité sainte de Dieu n’est qu’un grand service désintéressé. Dieu nous a créés pour nous servir. Il nous maintient dans l’être. Pourquoi ? Pour nous servir. Dieu règne et dirige le monde, le petit et le grand destin du monde et des hommes. Pourquoi ? C’est toujours dans cet esprit : l’éternel qui est dans le féminin, le service silencieux et fort, la servante silencieuse et forte.

En quoi consiste la nature de l’activité rédemptrice suppléante ? Le Sauveur nous incorpore à lui : il veut nous sauver. Qu’est-ce donc ici ? De nouveau la nature de serviteur, fort et paisible du Verbe incarné.

Enfin, on ne peut faire autrement : quand un être humain, donc aussi un homme, veut travailler avec profit, il doit s’approprier l’éternel présent dans la féminité. Dans saint Paul, c’est ainsi énoncé : « Je me suis fait tout à tous ». ¹ Et le Sauveur lave les pieds de ses disciples. ² Voyez comment rayonne toujours l’éternel qui est dans le féminin. Vous avez là

¹ Cf. 1 Co 9, 22b ; 10, 33

² Jn 13, 1-11

un développement de cette grande pensée : la ligne de notre vie doit être la maternité sacerdotale ou la servante, silencieuse, forte. C'est seulement lorsque nous servons de cette manière, discrètement, silencieusement, que devient possible un lien intérieur de l'éduqué avec nous et, en vertu de cette loi du lien, un transfert à la Sainte Trinité.

Mais si vous voulez cerner dans une certaine mesure la pensée dans son ensemble, vous devez, à partir de cet éternel qui est dans le féminin, qui est dans votre être, regarder aussi l'éternel dans la mission de la femme.

L'humanité féminine a une mission pour le salut de l'homme et une mission pour le salut de la culture actuelle. Vous devez en conclure que, dans la mesure où nous développons l'éternel en nous, nous avons réalisé le plus grand apostolat que nous pouvons réaliser en tant que femme.

Mission pour le salut de l'homme

Sentez bien comment je cherche le juste milieu dans les discussions de notre temps. Je ne dis pas que la femme est née pour être unie à un homme. Là réside bien le prodigieux virage qui a trouvé une expression dans la personnalité de la Mère de Dieu. Elle ne dit pas : *Ecce ancilla viri*, je suis la servante d'un homme, mais : *Ecce ancilla Domini*. La femme dans sa racine profonde n'est pas liée à un homme, du moins il n'est pas nécessaire qu'elle le soit. Mais le « servir » est nécessaire. Et là réside bien la grandeur : la Mère de Dieu n'est pas liée à un homme.¹ Elle a transféré directement à Dieu son service. Ainsi, nous avons caractérisé la maternité, non seulement comme une maternité corporelle, mais aussi, dans son essence, comme une maternité spirituelle. Et cette maternité spirituelle est la métaphysique, l'absolu dans l'humanité féminine. Grande prophétesse, la Mère de Dieu a engagé un mouvement de virginité pour la suite des siècles. Dieu soit loué ! Ce doit être notre fierté : nous ne sommes pas absolument dépendantes de l'homme. Au profond de notre être se trouve l'instinct du service. Mais celui-ci ne doit pas être directement dirigé vers l'homme.

Pour le dire plus clairement : même là où, dans le couple, ce service silencieux, fort, est orienté vers l'époux, nous ne devons pas transformer le mot *servir* en *être au service de*. Il y a une grande différence si je *sers* ou si je suis *au service de*. Ce n'est pas une victoire de la féminité authentique et véritable si cela dégénère tout de suite en esclavage, jusqu'à présenter la femme comme l'esclave ou le beau jouet de l'homme. Nous devons aujourd'hui voir très clairement où réside la profondeur ultime de la femme et le signifier clairement.

Et nous devons être fières en tant que femmes, d'être ce que nous sommes. Nous ne voulons pas imiter la nature masculine, mais vivre selon notre nature. Dieu nous a ainsi créées parce qu'il a incarné en nous un rayon de sa nature.

Là réside bien la pente dangereuse. La femme étant actuellement sous-estimée, soit elle cherche elle-même à se masculiniser, soit elle laisse jouer uniquement ses charmes féminins. Cela vient du fait que nous n'avons pas une conscience forte de la mission et de l'état, nous n'avons pas une conscience forte de la sexualité. Si vous pouviez comprendre ces pensées dans leurs rapports ultimes et les faire entrer dans l'éducation personnelle et dans la formation et l'éducation des jeunes filles, vous verriez combien vous élevez chez la jeune fille une saine et sainte fierté extrêmement salutaire dans l'inquiétante situation culturelle d'aujourd'hui.

¹ Cf Lc 1, 34

J'ai dit : l'éternel dans le féminin a une double mission : d'abord la mission de sauver l'homme. Que veux-je dire par là ? Sauver l'homme en vertu de son être [féminin] et non parce qu'elle serait liée directement à un homme.

Attachement et mobilité¹

Deux éléments au cours des siècles ont toujours fait l'histoire : l'un est ce qui attache, l'autre ce qui bouge. La tension entre ces deux éléments a, de tout temps, fait l'histoire de façon déterminante. Où trouvez-vous à présent l'attachement et la mobilité de façon caractéristique et typique ? L'attachement est typique de la nature féminine et la mobilité typique de la nature masculine. Si vous voulez parler en image, vous avez dans la nature féminine un cercle qui tourne continuellement autour d'un point central. Dans la nature masculine, vous avez le type de la ligne droite qui veut sortir dans l'éternité. Autrement dit : dans la femme vous avez de façon typique l'âme et dans l'homme, l'esprit. Regardez : nous avons ainsi caractérisé la nature et la mission de la femme, l'éternel dans le féminin en face de la nature masculine.

Peut-être dois-je dire d'abord plus clairement ce que nous devons comprendre sous cet attachement comme nature de la femme. Disons peut-être mieux – mais comprenez bien l'expression – : cet attachement est un attachement naturel, avec une composante animale² et une composante spirituelle. En ceci réside toute la grandeur de la femme. Ce peut être bien sûr aussi sa faiblesse, parce que le divin et le démoniaque sont souvent très proches l'un de l'autre. C'est la raison pour laquelle l'homme prend la femme, soit pour « un ange », soit pour l'objet de la satisfaction de son plaisir. Il dépend de la femme de montrer clairement quelle est sa conception, si le monde la perçoit comme liée au monde et spirituelle ou comme un être bas, portée seulement par les passions. En tout cas, l'attachement naturel, animal et spirituel, est le trait existentiel de la femme.

La façon dont la femme authentique est attachée à un lieu, à une personne, est extrêmement attrayante. En cela réside toute sa grandeur. Vous avez là une mobilité circulaire. Le cercle tourne toujours autour d'un même centre. Et c'est un reflet de l'amour qui circule éternellement au sein de la Trinité. L'amour entre le Père et le Fils est si grand qu'il produit une personne propre, l'Esprit Saint.

Il apparaît ici clairement que le bolchevisme crée un homme déshumanisé lorsqu'il dérobe à la femme la famille, la terre, la propriété. C'est là l'œuvre de Satan parce que la nature féminine en ce qu'elle a de plus profond, d'ultime, est blessée, lui est enlevée. En retour, nous devrions travailler intensément à ce que l'attachement naturel animal soit pris en considération.

Il y eut un temps où je ne parvenais pas à comprendre que des Sœurs soient malades parce qu'elles changeaient de lieu. Lorsqu'à une époque, les décrets de Rome notifièrent que les supérieures ne devraient exercer un service au même endroit qu'un certain nombre d'années – jusque-là c'était de vingt à vingt-cinq ans – je n'ai pas réussi à comprendre pourquoi beaucoup de supérieures, à la suite de leur retrait, sont décédées assez vite. Pourquoi ? Parce que le cœur de la personnalité féminine était touché : l'attachement naturel animal. Je vous ai ainsi présenté le sens de l'intérieur³ que possède la femme, mais aussi sa mission envers l'homme.

¹ NdT : en allemand : *Bewegtheit*

² Animal signifie le lien instinctif, spontané, affectif qui présuppose un attachement réfléchi, conscient et voulu.

³ NdT : *Heimgefühl* : littéralement le sentiment du chez-soi. On dit d'une femme qui reste volontiers chez elle pour tenir sa maison et qui la tient bien : c'est une femme d'intérieur.

Ne pensez pas cependant que l'attachement naturel de la femme serait simplement animal. Il est aussi spirituel. Lorsque la femme a saisi une vérité spirituelle, elle y est attachée de toutes les fibres de son être. Lorsque son humanité s'élève dans la religion, lorsque sa nature a saisi Dieu par toutes les fibres de son être, il y a aussi ce don de soi passionné et sain envers Dieu et envers le Christ. Une pensée, une personne aimée vit en elle et la femme y est attachée par toutes les fibres de son être.

Si vous voulez voir la forme la plus haute de cet amour, regardez la Femme au pied de la croix. Voyez-vous la force qui se cache derrière ? Les hommes se sont enfuis, mais la Femme est attachée à la personne. Et elle serait tout à fait prête à donner sa vie pour la personne à laquelle elle est attachée.

Et la nature masculine ? La nature de l'homme ne réside pas dans l'attachement spirituel – il y aurait trop à dire – mais dans la mobilité spirituelle. L'homme véritable, en tant que type, est mobile spirituellement. C'est pourquoi il est appelé vagabond de la vie, l'éternel vagabond. Il doit s'enraciner grâce à l'éternel qui est dans la nature féminine.

L'éternel féminin, en tant que type, n'est pas incarné seulement dans la nature féminine, mais aussi dans la nature masculine. Ce que je dis n'est que typique. Il existe des hommes qui sont plus féminins que masculins et des femmes qui sont plus masculines que féminines. Vous connaissez l'expression : la fille qui est un garçon manqué ou le jeune homme qui est efféminé. C'est pourquoi vous ne devez pas perdre de vue ce qui est le plus fortement développé en vous. Et si nous voulons nous éduquer nous-mêmes, nous former et nous comprendre selon l'image originelle de Dieu, nous devons découvrir en nous comment développer l'attachement naturel, animal et spirituel. Alors, nous libérons l'homme de son caractère unilatéral. L'éternel dans le féminin doit sauver et délier l'homme de sa mobilité temporelle, et l'éternel dans l'homme doit sauver la femme de son attachement temporel.

Notre mission est fondée sur notre être ; sentez-vous le devoir qui en découle ? Mais vous avez déjà aussi notre méthode pédagogique fondée sur l'être.

Que voulons-nous faire ?

[Mettre de l'âme]

La nature féminine met de l'âme, la nature masculine met du mouvement, pousse en avant. S'il n'y a pas les deux ensemble, il n'y a pas de progrès culturel. Qu'est-ce que la nature masculine doit s'approprier dans l'éternel de la nature féminine ? Cette faculté à mettre de l'âme – pour dire les choses simplement – cette capacité d'affection pour tous et pour tout. C'est tellement essentiel ! Car un guide qui soutient seulement une idée n'est qu'un meneur. Le guide authentique doit toujours incarner les deux, bien que ce soit mêlé diversement. Mais les deux doivent exister simultanément : une grande idée que l'on sert et une affection personnelle envers les nôtres. Nous le voyons aussi dans la Sainte Trinité, dans le Verbe incarné, chez tous les grands apôtres, chez tous les saints. Lorsque cette affection personnelle, cordiale, n'existe pas, quelqu'un pourra bien être un meneur, il n'en résultera pas de relations personnelles. Nous devons donc nous efforcer d'obtenir une relation cordiale, personnelle, affectueuse envers les nôtres.

Ne sentez-vous pas combien est grand l'éternel qui est fondé dans la nature humaine ? Et n'est-il pas digne de suer et de peiner pour déployer de plus en plus l'éternel qui est dans la nature féminine ? Là réside toute la grandeur de notre tâche : préserver l'éternel féminin dans notre nouvelle culture. C'est pourquoi dans le monde aujourd'hui il y a tant de désordre, parce que l'éternel dans le féminin n'est plus reconnu. Et toute notre éducation

féminine doit être en fin de compte ordonnée à préserver la nature féminine pour une nouvelle époque.

Au fond, l'instinct féminin sain devrait pouvoir tout de suite saisir correctement [une situation, une personne]. Mais nous sommes devenus terriblement incertains parce que l'ensemble de la culture a tout chambardé, parce que nous nous trouvons devant de nouvelles situations ; voilà pourquoi il existe cette énorme incertitude. Qu'il est donc grand notre devoir en tant qu'éducateur de jeunes filles ! Si nous avions la chance d'éduquer ne serait-ce qu'une jeune fille en une authentique jeune fille, nous aurions accompli un grand acte culturel ! Et soyez en sûrs : le démon sait ce qu'il fait lorsque, dans le national-socialisme et le bolchevisme, il piétine ainsi l'éternel qui est dans le féminin.

Mais en exprimant cela, nous ne disons pas qu'il faille être attaché à l'homme. Absolument pas. Mais si je suis marié, cette caractéristique de la nature doit demeurer : servir avec respect et aimer avec affection. Si les deux s'effondrent au niveau de la vie pulsionnelle, l'éternel qui est dans le féminin devient démoniaque.

Sous ce rapport, vous pouvez aussi sentir combien cet éternel qui est dans le féminin – qu'il soit lié personnellement à un homme ou se déploie en général – présuppose toujours une grande solitude chez la femme : solitude en Dieu et avec Dieu. Là, à vrai dire, nous plongeons et abordons déjà le domaine de la piété féminine.

[La mission de la femme dans la culture]

Je vous ai parlé de la mission de la femme comme salut de l'homme, je dois ajouter un mot sur la mission de l'éternel qui est dans le féminin comme action salutaire de la femme dans la culture.

Notre culture a perdu son âme. Si vous comprenez et appréciez cette parole : « Pour que la femme soit efficace, elle doit être âme », vous sentez combien la femme a un devoir absolument irremplaçable. C'est sa grande mission.

Mais ici aussi, nous devons malheureusement constater ceci : la femme voulant suivre le modèle masculin, ambitionnant la masculinisation, entraîne de plus en plus sur la mauvaise pente la culture d'aujourd'hui et, partant, elle travaille à la déshumanisation de l'humanité et de la culture actuelles.

De nouveau donc la grande méthode : ne pas seulement gouverner et mener, mais aussi servir avec respect, se donner avec amour, être âme partout, aussi là où nous avons proclamé de grandes pensées. C'est l'idéal de l'éducateur et du guide, qu'il soit homme ou femme.

Avez-vous jamais eu conscience de la grandeur fondamentale de votre nature ? Apprenons alors à en être fier et enseignons à ceux qui nous sont confiés à l'être aussi.

[Application à la Mère de Dieu]

Nous trouvons incarné dans notre Mère bien-aimée tout ce que j'ai dit de fondamental. Elle est notre Mère. Elle a donc agi en servante douce et forte, non seulement envers son Fils premier-né, mais aussi envers nous. Nous sommes donc l'objet de son service doux et fort. Elle est notre Mère sacerdotale. Comme elle sert avec respect notre vie, la tâche de toute notre vie ! Veuillez vous souvenir encore une fois : elle nous a tellement aimés ! Et

aujourd'hui encore elle nous aime tellement ! Elle est bien la toute-puissance suppliante¹. Comme elle met de l'âme dans tout ce que le Dieu Très-Haut a semé en nous !

En laissant ces pensées agir en vous, vous verrez comment vous êtes liées et attachées par toutes les fibres de votre âme à la Bénie d'entre les femmes. Comme il est faux de penser, en tant que femme et éducatrice : « Pas tant de piété mariale ! Sinon le Sauveur passe au second plan ». C'est faux. Si vous renoncez à la Mère de Dieu, vous renoncez à façonner l'éternel qui est dans le féminin. Si vous renoncez à la Mère de Dieu, je vous demande : comment voulez-vous redonner aux femmes d'aujourd'hui la conscience vigoureuse de la vraie grandeur de la femme ? Et si vous voulez relier la Mère de Dieu au Sauveur, vous avez dans la Mère de Dieu l'incarnation féminine de l'image du Sauveur. Celui qui connaît la vie et a une vie spirituelle ne trouve ici aucune contradiction. Il n'est pas assez bête pour dire : à cause de la différence sexuelle, nous laissons la piété mariale à l'homme. Au contraire. En tant que femme nous devons être fières et travailler sans relâche à acquérir un extraordinaire amour de la Mère de Dieu.

Dans la Mère de Dieu, nous avons le type même de la maternité véritable. Et ici, nous sommes écoliers. Nous sommes l'objet de cette véritable maternité. Et nous en sommes fiers. C'est pourquoi nous voulons mettre à profit ces quelques jours à Schœnstatt pour nous sentir les enfants de notre Mère bien-aimée et lui dire : Si tout ce que nous avons entendu est vrai, comme je me sens en sécurité en toi ! Sentez le grand avantage qu'il y a d'être l'enfant véritable d'une mère véritable. Nous voyons là toute l'image du monde à travers la personnalité de la Mère de Dieu. Mais nous voyons aussi finalement que tout notre besoin de sécurité est toujours assouvi en elle, la « Bénie d'entre les femmes », en elle, la femme forte.

Maintenant, nous n'allons pas oublier de prier un peu pour comprendre toute cette grandeur. C'est déjà précieux de reconnaître les pensées dans les rapports que nous avons mentionnés, mais il l'est beaucoup plus que nous puissions travailler à sculpter l'éternel qui est dans le féminin.

¹ NdT : littéralement la « puissance d'intercession », mais la traduction choisie ici est l'expression classique qui vient des Pères de l'Église (Saint Anselme, saint Bernard).

52. Éducation mariale selon les lois du transfert et de la transmission

Nous avons devant nous un texte tout à fait essentiel de la spiritualité du Père Kentenich. En premier lieu, Il nous expose concrètement comment l'union et l'harmonie entre la grâce et la nature se réalisent de façon ascétique et pédagogique : à travers le transfert et la transmission. Cette présentation touche de près les lois fondamentales de l'organisme et de la création selon l'intention divine.

Ensuite, le texte nous expose l'importance capitale de la Mère de Dieu dans ce processus ascétique et pédagogique – et ce, particulièrement à notre époque.

Ce doit être le premier document historique où le Père Kentenich a développé les lois de l'organisme, considérant leur réalisation comme une mission essentielle et qui le conduira à « la croisade de la pensée organique » face à la pensée mécaniste, au conflit avec l'Église et à l'exil.

La façon de présenter la transmission mécaniste a comme arrière-plan le national-socialisme à ses début¹s. La direction concrète d'Hitler ne laisse aucune place à une transmission ; elle conduit à un remplacement de Dieu, mais non pas à une authentique suppléance de Dieu.

Le texte est extrait de la session de Père Kentenich sur « Marianische Erziehung », 1934, pages 154-174

Nous sommes devant le noyau de l'éducation mariale. Du point de vue dogmatique, le plus précieux est l'attitude mariale, du point de vue psychologique et pédagogique, le noyau de l'éducation mariale est l'attachement à Marie. C'est pourquoi, dans l'éducation mariale, celui qui n'est pas parvenu à cet attachement n'a pas rempli sa tâche. Il importe beaucoup que celui qui veut aider à préparer ou à approfondir, par l'éducation mariale populaire, un courant de foi catholique véritablement profond et étendu, s'attache à établir cet attachement à Marie dans l'éducation du peuple. Cela vaut donc la peine que nous en discutions² en détail. Je veux souligner deux points : la nature et l'importance de cet attachement.

1. La nature de l'attachement

Nous allons analyser un peu les expressions particulières et tout d'abord nous attarder sur le mot lui-même : attachement à Marie. C'est l'attachement intime à Marie. Comment peut-on l'interpréter ?

1.1 Je vois d'abord les lois générales de l'attachement aux personnes – mais en ajoutant tout de suite : l'attachement organique aux personnes – pour les appliquer ensuite à l'attachement à Marie. Je me permets de vous demander de faire vôtre l'idée de l'organisme comme en étant la partie essentielle.

¹ Adolphe Hitler a écrit „Mein Kampf“ en 1925 et a accédé au pouvoir en janvier 1933.

² *Auseinandersetzen* : le Père Kentenich employait ce mot au sens d'analyser, réfléchir, méditer, élaborer. C'est donc plus qu'une simple discussion.

Vous devinez que ce que nous disons ici de l'attachement aux personnes est au cœur du problème moderne du guide. Lorsque l'homme d'aujourd'hui lutte de nouveau pour spiritualiser les passions fondamentales et lorsque la personnalité présente une force originelle, tout ce que j'ai dit est aussi une contribution essentielle à la pédagogie de la personnalité. Dans cet attachement organique aux personnes, tout un système pédagogique est intégré. C'est pourquoi je me permets de vous expliquer en détail que cet attachement organique aux personnes suit deux grandes lois : premièrement la loi du transfert organique, deuxièmement la loi de l'extension ou de la transmission organique.

1.1.1 La loi du transfert organique. Elle a deux racines, une **métaphysique** et une **psychologique**.

1.1.1.1 La racine métaphysique est la grande loi du gouvernement du monde et du salut du monde : *Deus operatur per causas secundas liberas* – Dieu agit à travers des causes secondes libres. La loi du transfert organique signifie donc ceci : Dieu transfère sa puissance, sa perfection et ses droits aux causes secondes.

Prenez nos parents. Nous devons être attachés à nos parents. Selon quelle loi ? Selon la loi du transfert organique : Dieu transfère ses perfections et ses droits aux parents. Mais il s'agit de la loi du transfert organique et non pas mécaniste ! Que veut le Bon Dieu ? Il veut aussi être vu dans les parents, il ne veut pas être séparé des parents. Selon les vues de Dieu, les parents sont pour nous des représentants de Dieu.

De même, pour toute personnalité à laquelle je suis attaché au niveau pédagogique. Je ne peux pas voir uniquement la personne, mais Dieu qui se tient derrière. La racine métaphysique est donc celle-ci : Dieu transfère ses droits et ses perfections à cette personne et désire ne pas être envisagé séparément de cette personne.

Le transfert mécaniste peut être envisagé en deux sens : premièrement : je suis lié à la personne en tant que telle, mais non en tant que représentante de Dieu, mais aussi deuxièmement : j'idolâtre la personne. Vous comprenez ce que je veux dire. Je peux être attaché à une personne comme une représentante de Dieu ou comme remplaçant Dieu. Un guide ne peut jamais prétendre et aspirer à remplacer Dieu au sens strict du terme¹. Dieu ne connaît que la loi du transfert organique. Voilà la racine métaphysique.

1.1.1.2 Deuxièmement, la racine psychologique. Qu'est-ce que je transfère ? Je dois finalement donner à la Sainte Trinité tout ce qui se trouve en moi : ma capacité à me donner, mon amour et mes facultés ; je dois lui donner mon besoin de me sentir en sécurité, ma volonté. Mais, puisque Dieu travaille à travers les causes secondes, il veut normalement transférer cette attitude aux hommes qui tiennent sa place. La loi du transfert organique signifie ceci : j'offre et j'attache ma capacité de me donner, mon amour, j'offre et j'attache mon besoin de me sentir en sécurité, certes à Dieu, en étant attaché au bon sens du terme à un remplaçant de Dieu, mais pas à un dieu de remplacement !

Regardez nos enfants : l'enfant ne connaît pas les lois scientifiques, mais pour autant, il dépend de ses parents. Il a le sentiment qu'en étant attaché à ses parents, il est attaché à Dieu. J'analyse seulement ce qui existe dans l'homme sain, mais qui a disparu en grande partie aujourd'hui. Nous devons déceler les lois afin de pouvoir les appliquer dans la vie concrète.

¹ Père Kantenich aborde ici concrètement le culte du *Führer* – guide, en français – culte qui était alors en extension en Allemagne.

NdT : PK joue avec deux termes : *Gottersatz* : au sens strict du terme : il s'agit de remplacer Dieu (ce que faisait le *Führer* : je prends la place de Dieu), ce mot sera traduit plus loin par « dieu de remplacement » et « *Ersatzgott* » : remplaçant de Dieu au sens commun du terme, utilisé dans la vie sociale (en cas d'absence par exemple) ou dans la vie politique (suppléant).

1.1.1.3 Il vaut la peine ici de s'arrêter et de nous demander : quel est alors l'effet de cette loi du transfert ? Quel est l'effet de l'attachement organique aux personnes ? Réponse : un effet singulièrement créateur. C'est le principe le plus créateur dans la nature. Vous pouvez interroger tous ceux qui l'ont expérimenté pour la première fois. S'ils sont profondément et intimement attachés à une personne, tel que Dieu l'a voulu, tout un monde, un rythme de vie s'éveille, en en peu de temps. Par une autre voie, peut-être aurait-il fallu une dizaine d'années pour que cette force créatrice de l'attachement parvienne à cet effet.

Nous allons regarder la personnalité en tant que principe de l'éducation. Nous devons dire que la force créatrice de l'attachement consiste en un profond et singulier transfert de vie, une profonde et singulière communication de vie. Je vais vous l'esquisser méthodiquement et je voudrais répondre selon la philosophie de l'Antiquité, selon la philosophie moderne et, selon la simple pensée et le simple sentiment.

Selon la philosophie de l'Antiquité. J'ai dû signaler que l'attachement – on peut tout aussi bien dire l'amour, l'affection – que l'amour, a une double force : unissante et configurante. Ce sont simplement d'autres mots pour exprimer le transfert de vie. Le mieux est d'étudier les choses dans la vie pratique. Ici, on exprime seulement de façon méthodique ce que la vie contient comme phénomènes primitifs.

Au sujet de la force unissante, je précise : une force unissante organique et non pas mécaniste. Car c'est l'hérésie d'aujourd'hui et aussi l'hérésie de ceux qui sont entichés des hommes et ne sont pas attirés vers Dieu. Qu'elle est profonde cette force unissante chez l'homme ! C'est une très grande symbiose, pas un affrontement : moi en toi et toi en moi et ensemble l'un dans l'autre¹. Ainsi la vie nous montre-t-elle les actes de l'amour. Cette symbiose est si grande que nous pouvons parler d'une conscience d'identité : moi en toi et toi en moi et ensemble l'un dans l'autre. En l'appliquant à Dieu, vous comprendrez bien mieux la théologie. Que devons et pouvons-nous posséder déjà maintenant, mais surtout dans la *visio beata*² ? Nous pouvons participer à la vie de Dieu. Moi en toi et toi en moi ! Et ce que vous voyez dans la théologie, tout cela va, au fond, dans le sens des lois psychologiques de l'amour. C'est pourquoi, [il est nécessaire de] voir les choses dans la vie quotidienne pratique !

Mais la force n'est pas seulement unissante, elle est aussi configurante : *idem velle et idem nolle*³, unisson des cœurs, des dispositions. C'était déjà la philosophie de l'Antiquité⁴. Ça va si loin que, sans le vouloir, on devient semblable à l'être aimé jusque dans les profondeurs. C'est une communication de vie.

Que cela signifie-t-il pour nous lorsque, aujourd'hui, ces phénomènes primitifs de l'attachement organique aux personnes sont de nouveaux très actifs ? Si nous sommes réellement éducateurs, nous devons nous attacher ceux qui nous sont confiés parce que nous le savons : le sens profond, voulu par Dieu, de cet attachement à nous est communication de vie. Nous devons d'abord communiquer notre propre vie. L'autre reçoit ma vie qu'il le veuille ou non. C'est la psychologie de l'attachement, le principe créateur.

Voulez-vous les mêmes pensées selon la philosophie moderne ? Si nous exprimons de façon psychologique et moderne ce qu'ont déjà dit les anciens, nous parvenons mieux au but. Les modernes pensent que ce qu'ils ont découvert est merveille ; et pourtant les anciens en étaient déjà conscients. Selon les modernes, l'activité de l'amour, de

¹ Comparez M. Müller, Frohe Gottesliebe, Das religiös-sittliche Ideal des heiligen Franz von Sales, Freiburg 1933, 145.

² La vision béatifique

³ Vouloir ou ne pas vouloir la même chose. (La formule est de Leibniz)

⁴ NdT : chez Aristote

l'attachement, est double : premièrement mon besoin de me sentir en sécurité est satisfait – les anciens en ont parlé : l'action unissante de l'amour – deuxièmement, par cet attachement, j'adopte l'attitude de l'être aimé, non seulement de façon réfléchie, mais aussi instinctivement. Je me permets ici d'insister sur l'expression « instinctivement » : la pensée de l'être aimé n'est pas seulement adoptée de façon réfléchie, mais aussi instinctivement. C'est ce qu'il y a de plus important à une époque où nous cherchons le chemin de l'essentiel à l'existentiel. C'est la grandeur de ce temps que nous ne restions pas dans la tête ; le cœur aussi doit être satisfait, de même que les passions. Et c'est d'une importance toute particulière si, en tant qu'éducateur, je suis une personnalité. Le chemin normal pour parvenir à ce but, ce sont avant tout de saints parents, de saints enseignants et de saints prêtres. Et lorsque nous ne pouvons plus utiliser les seconds moyens – vie associative¹ et ainsi de suite – nous ne devons pas nous lamenter ; mais nous devons combattre aussi longtemps que nous le pouvons ; cependant, [ces seconds moyens n'étant plus licites], nous devons aussi attacher une grande importance à remplacer par notre personnalité exemplaire ce qu'elle aurait dû révéler à travers ces seconds moyens. La personnalité est le principe originel de toute l'éducation.

[selon la simple pensée, le simple sentiment]

Voulons-nous entendre ces mêmes pensées encore une fois ? Comment s'exprime le simple peuple ? Par quels moyens nos parents étaient-ils efficaces ? Par le pouvoir du bon exemple. Là, nous sommes surpris que tout soit si simple et nous sommes surpris que nous puissions l'exprimer méthodiquement. Comprenez-vous ce que je voudrais formuler par l'expression « la loi du transfert organique » ?

1.1.2 C'est néanmoins une deuxième loi qui agit dans l'attachement organique. C'est **la loi de l'extension et de la transmission**. Entendez toujours : organique. Voyez le grand dessein de salut de Dieu ! Dieu nous veut pour lui, c'est sans retour. Il nous veut absolument, avec toutes les fibres de notre être et, pour préciser, avec tous les instincts : l'instinct de l'enfant, l'instinct paternel, maternel, fraternel, conjugal ; Dieu, mon tout ! Dieu veut que tous les instincts de l'amour jusque dans leurs dernières ramifications soient liés à lui. Et que signifie ici la loi de la transmission ? Je ne peux pas garder les personnes en moi ; je dois voir qu'au-delà de moi-même, ils grandissent dans le Cœur de Dieu. C'est pourquoi il est si important de distinguer entre remplaçant de Dieu et dieu de remplacement. Le guide ne doit pas être un dieu de remplacement ; il doit être un représentant de Dieu, un remplaçant de Dieu. Je ne dois pas laisser les hommes s'installer en moi.

Puis-je l'exprimer encore plus simplement ? Dieu est un sage psychologue et il a bâti tout l'organisme du monde. Maintenant il fait descendre un lien. Il aimerait s'unir à nous par des liens humains. Bien qu'il soit Esprit, Dieu agit avec beaucoup d'humanité et de sagesse. Par ces liens humains, il souhaite attirer les hommes à lui². C'est pourquoi il veille à ce que nous puissions nous laisser lier par l'amour filial, l'amour parental et l'amour conjugal. Mais il tire le lien vers le haut et il est sans repos jusqu'à ce que tout lui soit uni. L'essentiel est toujours : organiquement. La loi de la transmission et de l'extension est toujours loi de la transmission et de l'extension organiques. Mais ne dites pas : nous le faisons ainsi : maintenant j'ai aimé quelqu'un huit mois et six jours, maintenant la loi de la transmission doit fonctionner. Au revoir !

¹ Tout de suite après son accession au pouvoir, le National-socialisme a interdit les organisations qui n'étaient pas des leurs.

² Cf. Os 11, 4

Ici réside un point faible de notre ascèse catholique actuelle. Car nous sommes trop et trop facilement inclinés – et les plus zélés le sont le plus facilement – à laisser les gens dire beaucoup trop vite : mon Dieu et mon tout ! Tout est traité dans le monde à coup de pied et de poing ; tous les plaisirs et autres liens, ouste ! Mon Dieu et mon tout ! Le tragique ici est que tant de choses qui, dans notre nature sont saines, en sont anéanties ! Car les liens voulus par Dieu sont là et je dois les faire entrer en Dieu.

J'exprime toutes ces questions capitales en quelques mots. Cependant, celui qui connaît la vie sait combien beaucoup d'entre nous courent beaucoup trop ce danger de laisser dire trop mécaniquement « mon Dieu et mon tout ». Je pense surtout aux maîtres des novices – même si c'est dangereux d'en parler s'il y en a un ici. Le monde et toute l'humanité sont toujours sabrés. Savez-vous ce que ça produit ? Plus vite nous voulons être à Dieu, être spirituel, plus vite à une certaine altitude la vie instinctuelle frappe et nous coulons dans le vil sexualisme.

Ce sont des choses sérieuses que nous abordons ici. Elles doivent toutes être envisagées selon la loi de la transmission organique. Tout lien voulu par Dieu, et ce lien est toujours sain, je peux y prendre part ; et je dois le faire de façon organique. Et tous les liens résonnent dans la Sainte Trinité jusque dans l'éternité. Ainsi devons-nous nous représenter la vie éternelle. C'est ainsi que vous pouvez voir la loi de la transmission et du transfert organiques. Ce sont les deux lois sur lesquelles se base l'attachement organique aux personnes en tant que principe éducatif.

1.2 Ce que je vous ai dit de façon schématique, je peux l'appliquer à l'attachement marial. Je crois que nous parvenons très vite au but. Il me suffit d'appliquer le raisonnement du transfert organique à la Mère de Dieu. Je suis bien lié à elle.

1.2.1 D'abord la loi du transfert organique.

1.2.1.1 Où trouvons-nous la racine métaphysique en ce qui concerne de Dieu ? Dieu transfère ses perfections à la Mère de Dieu. Nous pouvons dire : lorsque Dieu créa la Mère de Dieu, il l'a vue et faite dans une extase et l'a créée¹. Savez ce qu'un artiste produit quand il crée en extase ? Si Dieu est en extase, quel chef d'œuvre ne va-t-il pas préparer ! Et Dieu a fait Marie en extase, un chef d'œuvre de premier ordre. Dieu a mis en cette personne ses perfections d'une manière toute particulière. Loi du transfert organique, racine métaphysique.

1.2.1.2 À présent, la racine psychologique. Je transfère sur la Mère de Dieu mon besoin d'amour et mon besoin de me sentir en sécurité. N'est-ce pas d'une évidence élémentaire ? C'est justement en vertu de cette psychologie que je suis attaché à mes parents ou à quelqu'un d'autre. Mais voilà, c'est la loi du transfert organique et non pas mécaniste ; car tout enfant catholique sait qu'en étant attachés à la Mère de Dieu, il est attaché à Dieu. La loi du transfert mécaniste – je suis attaché à la Mère de Dieu, non à cause de Dieu mais à cause d'elle – serait une idolâtrie.

Mais je peux dire ceci : beaucoup d'entre nous transfèrent leur propre développement maladif à d'autres, ils se font une image fautive de Dieu et râlent après la piété mariale. Ils ne voient que leur propre développement, mais ils ne voient pas celui du peuple catholique ; car quand celui-ci dit « Marie », il dit « Dieu ». Je dois seulement veiller à ce que la loi de transmission organique fonctionne mieux. Ne pas vouloir détruire une « image taillée sur mesure par nous-mêmes » qui n'existe pas, mais veiller à ce que la loi de la transmission organique fonctionne.

¹ Ces mots sont attribués à saint Bernard.

Je ne dois pas rester attaché à la Mère de Dieu, mais « être transmis » à travers sa personne. Ainsi, comme les forces créatrices de tout attachement aux personnes signifient un transfert de vie, il en va de même pour la Mère de Dieu. Si je suis attaché à elle très simplement, où réside la force créatrice, unifiante et configurante ? Toi en moi et moi en toi !

Ainsi pouvez-vous comprendre cette parole qui est refusée avec tant de dureté : non seulement agir avec la Mère de Dieu, mais aussi en elle. Nous devons simplement avoir le courage d'appliquer cette évidence de la vie au surnaturel. Si j'aime vraiment une personne, je n'agis pas seulement avec elle, mais aussi en elle. Et si j'agis avec la Mère de Dieu de manière fervente, j'agirai de la même manière dans cette personne. Je veux seulement montrer la bonne santé d'une telle attitude.

1.2.2 Mais l'attachement à la Mère de Dieu ne signifie pas seulement une force unifiante, mais aussi une force configurante ; et voilà pourquoi c'est le moyen classique d'une attitude mariale. Si j'arrive ainsi à ce que les enfants soient liés à la Mère de Dieu, ils auront une attitude mariale. C'est la loi de transmission. C'est inscrit dans la psychologie de l'attachement et du transfert organique : si je suis lié à une personne, la loi du transfert est déjà assurée. Et c'est organique, pas mécaniste.

De surcroît, la Mère de Dieu a ce devoir plus que tout autre éducateur. Tout éducateur authentique veillera à ce que les hommes qui lui sont liés soient transmis à Dieu. Il en va de même pour la Mère de Dieu ; car elle est d'office porteuse du Christ : elle doit façonner et former selon l'image du Christ, elle doit faire naître de nouveau le Christ dans les hommes. Réfléchissez comment, à partir de l'attachement à la Mère de Dieu, une réelle transmission s'en suit.

Je peux vous faire comprendre une autre pensée. On a déjà entendu que le Moyen-âge en serait arrivé à croire aux sorcières parce qu'il serait devenu exclusivement marial. Et aujourd'hui dans le milieu psychologique, on entend qu'une forte piété mariale aurait acquis avec le temps une coloration sexuelle. De tels points de vue ignorent la loi de transmission organique. Bien sûr, si je donnais naturellement et mécaniquement tout mon amour à la Mère de Dieu, je pourrais arriver à croire aux sorcières ou il pourrait en résulter du sexualisme. Seul un savant travaillant en laboratoire peut dire ça. Au contraire, celui qui se tient dans la vie voit que le peuple catholique en bonne santé vit la loi de la transmission. Ce pourrait être vécu plus profondément. Mais nous ne devons pas nous identifier si facilement avec ce genre de bêtises. Ce doit être une transmission organique et non pas mécaniste.

Regardez ce qui se passe lorsque ces lois sont ignorées dans nos milieux catholiques zélés : c'est en Allemagne du sud que j'en ai parlé pour la première fois. Une religieuse disait : jeune fille, je suis entrée dans la congrégation mariale. Quand je suis devenue religieuse, je me suis dit : maintenant, j'arrête de vénérer Marie ; maintenant, c'est l'amour du Christ qui doit commencer. Et exactement la même chose pour un professeur érudit : quand j'étais jeune, je vénérais Marie avec beaucoup d'enthousiasme. En tant que prêtre maintenant, c'est le Sauveur qui importe.

Ceci est une analyse de la maladie actuelle : pensée et vie mécanistes. C'est vraiment une maladie. La guérison se nomme transmission organique. J'ai eu la Mère de Dieu si longtemps, alors maintenant arrive le Sauveur ! Et qui vient ensuite ? Esprit Saint, maintenant, on te fait descendre ! Et ensuite arrive le Père, et tous les autres s'écarteront. Qui reste-t-il alors ? Le Père, le Fils, ou le Saint-Esprit ?

Peut-être penserez-vous : mais comment pourrais-je aimer la Mère de Dieu et le Sauveur d'un même amour ? Mais celui qui dit ça ne comprend pas l'organisme. L'amour de Marie et l'amour du Sauveur et l'amour de la Sainte Trinité sont un unique amour. Ce

qui est écrit dans un article fort savant est aussi faux : si Grignon de Montfort avait vécu à une autre époque, par exemple à l'époque de la piété du Cœur de Jésus, il aurait alors préféré cette dévotion. Là, la loi de l'organisme est ignorée, tout est envisagé d'un point de vue mécaniste. Si vous oubliez tout mais gardez la loi de l'organisme, alors nous pouvons être en sécurité. Il est avant tout important que nous laissons la piété mariale au pauvre peuple et ne fassions pas violence à nos élèves. Vivre est toujours un organisme sain et notre pensée doit se conformer à cette loi.

En ce sens, vous avez un exemple tout à fait classique en saint Paul. En lisant la Sainte Écriture maintenant, nous la comprendrons mieux. Ce sont ces mêmes principes. Paul était saint et a eu le courage de dire : je suis le modèle du troupeau.¹ C'est un attachement psychologique conscient aux personnes. Paul n'a pas dit : Mon Dieu ! Vous vous êtes attachés à moi ? Coupons rapidement cela ! Mon Dieu et mon tout ! Au contraire, il voit ce que sont les principes et les phénomènes originels de l'éducation et il est bouleversé : je suis votre modèle, vous devez m'imiter. La force créatrice de l'attachement doit régner entre nous. Vous m'êtes attachés, donc soyez mes imitateurs. Mais de qui Paul est-il l'imitateur ? Du Christ.²

En tant qu'éducateur, nous devons manifester de façon particulière le visage de Dieu. Ne perdez pas de vue que c'est un moyen plus précieux dans l'éducation, que de propager seulement des idées. C'est très très important à une époque qui pousse au centre la personnalité. Mais nous ne devons pas ignorer qu'ensuite le danger est grand d'avoir le culte de la personnalité ! Si, en tant qu'éducateur, je sais que des personnes me sont liées, je dois être très respectueux envers elles.³ Et si je ne désire pas ardemment être attaché à Dieu, alors vous verrez comment je vais devenir tyrannique envers mon entourage et tout entraîner dans la boue. Si l'on aspire à la sainteté ou si l'on n'y aspire pas, les incidences vont être différentes sur l'entourage. Nous devons toujours tenir compte de ces différences en prenant mûrement position sur les courants actuels.

Je pense à Newman. Il a eu une évolution singulière. Pensez au courant qui était contre lui. Mais un homme sain doit participer à l'organisme de la vie divine. Newman n'est pas allé des hommes à Dieu, mais de Dieu aux hommes ; car, en ce qui concerne l'attachement à l'Esprit Saint, la loi de la transmission et du transfert existe aussi. Personne ne va sur ce chemin de façon exclusive, c'est psychologiquement inconcevable. Mais il y a des hommes qui trouvent d'abord le Bon Dieu. Si, dans leur attachement à Dieu, ces hommes ne connaissaient pas la loi du transfert et de la transmission organiques, ce seraient de piètres créatures : ils doivent aller de Dieu aux hommes. La loi de la transmission organique va de haut en bas ou de bas en haut.

Nous devons particulièrement tenir compte de ça dans l'éducation des religieux et membres des Instituts séculiers, afin éduquer des hommes zélés et non pas des objets qui ne seront pas de taille à tenir tête à la vie. Si j'éduque des âmes exclusivement attachées à Dieu sans la loi de transmission, elles courent le danger de tomber dans le vil sexualisme. J'estime que cela est important à une époque qui lutte encore tellement pour un retour à la nature. Si nous négligeons trop le naturel, le démon reviendra et mettra encore tout sens dessus dessous.

J'estime avoir suffisamment expliqué ce que signifie l'attachement marial.

¹ 1P 5, 3 ; cf. Ph 3, 17 ; 2 Th 3, 9

² 1 Co 11, 1 ; 1 Co 4, 16 ; 1 Th 1, 6

³ Cela veut peut-être dire que l'éducateur doit conserver par respect la juste distance et conduire les autres à l'autonomie.

2. L'importance de l'attachement

Deuxièmement, quelques mots sur **l'importance de l'attachement**. Nous avons ici le cœur de l'éducation mariale. Il s'agit de trois affirmations.

2.1 D'abord, la réciprocité de la psychologie de la nature et de la psychologie de la grâce.

Je peux considérer l'attachement marial selon la psychologie naturelle. Je dois avoir le courage d'appliquer aussi au surnaturel, totalement et logiquement, ce que je reconnais d'attachement naturel.

L'attachement organique marial est la racine d'une force motrice, la racine de tout un système de sainteté. Je vous le dis avec une très grande joie. Vous avez là, grâce aux recherches modernes, une confirmation de l'ancienne conception des congrégations mariales¹. Qu'ont-ils continuellement fait ? Ils ont considérés la sainteté comme un arbre de vie, non pas en tant qu'arbre de vie du Paradis, mais en tant qu'arbre de vie. Mais on peut aussi imaginer en tant qu'arbre de vie du Paradis. La racine en est la piété mariale, le tronc, la sanctification personnelle, et les fruits l'apostolat. C'est bien logique, mais vous devez le voir du point de vue psychologique. L'attachement marial est-il vraiment la racine de tout un système de sainteté ? Il suffit de prendre en considération la loi de la transmission. Je suis attaché à la Mère de Dieu, pas seulement en ce qui concerne les sentiments, mais aussi l'instinct ; et sa sainteté est son attitude vis-à-vis d'elle-même, de Dieu et de la vie.

Par conséquent, vous devez veiller à combattre sérieusement pour la sainteté, particulièrement si vous avez à éduquer un groupe de jeunes. Cependant, pour toute la paroisse aussi, face au mal actuel, vous devez dresser comme une digue l'attachement marial afin de parvenir à une piété mariale prononcée. Car j'aimerais bien voir ça, parvenir à une éducation mariale s'il n'existe pas un tel attachement marial.

2.2 Du point de vue psychologique purement naturel, l'attachement marial donne d'être naturellement très réceptif aux valeurs. Ainsi, nous sortons de notre grande et moderne détresse. Nous connaissons trop de schémas de valeurs, nous savons créer une attitude en suivant quelques lois, mais nous ne créons pas la réceptivité aux valeurs ! Mais l'attachement à Marie produit en nous, de manière unique, une réceptivité aux valeurs ainsi qu'à l'accueil du mystère du Christ. Si le don de moi-même à la Mère de Dieu est assez profond et que je vois l'image du Sauveur, ça ne reste pas intellectuel ; et ainsi, l'attachement à la Mère de Dieu devient attachement au Sauveur. « Et le Verbe s'est fait chair ».² La Mère de Dieu a dit son *Fiat*. Cela a été ainsi dans l'histoire du Salut, dans la pédagogie et dans la pastorale, même si les lois n'ont pas toujours été vues de façon si réfléchie. Ainsi, si je suis fortement attaché à Marie, tout ce que j'entends dans le domaine religieux prend vie tout de suite : la vérité, la parole abstraite deviennent vie.

Lorsque vous parlez, vous remarquez à quel degré le cercle d'auditeurs est réceptif aux valeurs. C'est pourquoi, lorsque vous commencez à éduquer de façon mariale, cela signifie surtout ceci : rester toujours dessus, pas aujourd'hui ceci et demain cela ! Si nous faisons ceci en Allemagne, tout en entendant qu'en Hollande, on le fait autrement, alors nous le [faisons] aussi évidemment ; en Amérique, si l'on fait quelque chose de nouveau, nous le faisons aussi ! Mais nous n'en n'avons pas le droit si nous connaissons les lois de l'être. Exécuter fermement le peu que nous faisons. Cependant je le répète : ne voyez pas le marial de façon mécaniste mais organique. Que cela veut-il dire ? Marie est seulement un

¹ NdT : non pas des congrégations religieuses mais des groupements laïcs, ignatiens à l'origine, tel Schoenstatt en son tout premier noyau.

² Jn 1, 14

moyen efficient pour unir au Christ, pour conduire au Christ ; la Mère de Dieu est seulement le chemin organique.

2.3 Troisième point : **l'importance psychologique naturelle**. L'attachement marial nous donne une sûreté d'instinct unique, profonde et catholique. Aujourd'hui, il ne faut pas le perdre de vue. Nous avons à créer aujourd'hui une sûreté d'instinct catholique. Ainsi la masse a-t-elle une plus grande sûreté que si c'était seulement intellectuel. Ne pourrions-nous pas demander à Dieu qu'il nous éclaire, que nous comprenions ces grands rapports, afin que nous ne nous soyons pas toujours à nous regarder et ne transmettions notre propre point de vue malade au peuple. Lorsque nous éduquons, nous devons être des hommes matures et ne pas toujours transmettre notre propre chemin de développement à la masse.

2.4 **L'importance de l'attachement marial du point de vue de la psychologie de la grâce**. Vous connaissez la loi de l'union de la nature et de la grâce. Je ne parle pas de la grâce – pour ça il y a un cours spécial pour les prêtres qui présente la dogmatique et l'ascèse.¹ Mais il est précieux de regarder aussi cette loi à partir de la nature.

Qui dit Marie, dit grâce. Les rencontres avec Marie sont toujours des rencontres avec la grâce et avec Dieu. Si je suis lié à la Mère de Dieu, ce n'est pas seulement la nature qui est active, mais aussi la grâce. La Mère de Dieu laisse toute grâce s'infiltrer en tous ceux que Dieu lui a donnés. « Car, qui ne tient pour établi qu'il n'est route ni plus sûre ni plus facile que Marie par où les hommes puissent arriver jusqu'à Jésus-Christ, et obtenir, moyennant Jésus-Christ, cette parfaite adoption des fils ? »² Le chemin est un chemin organique. Je crois que je devrais préciser plus souvent que c'est organique pour affermir ce mot ; car la culture d'aujourd'hui entend surtout les paroles de façon trop mécaniste, alors arrivent les réactions de défense. J'ai bien dit : je peux voir le Christ de différentes manières. Et voir le Christ avec les yeux de sa Mère est un chemin, mais un chemin extraordinairement efficace.

3. Je vous ai ainsi présenté la nature et l'importance de l'attachement marial. Mais parce que cela entraîne toute une suite de conséquences importantes, permettez-moi d'en tirer rapidement quelques aspects pour la vie pratique.

Vous direz : Tout ceci est-il exact ? Bon, il semble que ce soit exact ; je ne peux maintenant rien dire contre – mais demain je verrai !

En admettant que tout soit exact, qu'est-ce que ça entraîne ? La sainteté est alors bigrement facile. Là, vous avez bien raison. Mais elle reste cependant difficile, pourtant pas autant que nous nous le représentons.

3.1 La sainteté n'est rien d'autre qu'un plus haut degré d'enfance spirituelle. Mais toutes les histoires avec le système de sainteté ? Système ne veut pas dire sainteté. Ce peut être pour nous un moyen, en tant que guides du peuple pour voir clairement ce que nous avons à faire dans les cas particuliers. En soi, la sainteté n'est rien de plus que d'être pleinement enfant de Dieu. Et c'est pour que nous l'apprenions que Dieu nous a donné sa mère. Mais il s'agit de l'enfance spirituelle organique et non pas mécaniste !

¹ Voir *Weihnachtstatung 1925* « *Natur und Gnade* »

² Encyclique de Pie X *Ad diem illud laetissimum*, 2 février 1902.

3.2 Vous direz : Si tout cela est exact, nous savons ce que nous avons à faire. Que donnerons-nous à nos enfants ? Une piété mariale extraordinairement simple, l'amour de Marie. Vous ne savez pas – ou vous le savez peut-être – tout ce qui peut encore arriver. Comment voulez-vous protéger vos enfants ? Voulez-vous faire un exposé savant, énumérer des raisons autant que autant ? Nous voulons nous servir de tout. Mais le plus beau et le plus important est que je puisse donner aux enfants une piété mariale totalement filiale. C'est le fil d'Ariane grâce auquel notre jeunesse se sortira du labyrinthe de notre époque.

3.3 Mais c'est aussi bon pour le peuple que je dois éduquer. Je dois aussi lui donner le fil d'Ariane. La vie aujourd'hui est confuse et le devient de plus en plus, à tel point que nous ne savons plus où donner de la tête.

3.4 Et qu'en est-il de l'éducation liturgique ? Nous la souhaitons aussi. Mais je vous l'ai présentée. Si nous donnons au peuple une piété mariale tout simple, alors nous lui donnons le sens de la liturgie. Cependant, remarquez-le encore : pas mécaniste ! Lorsque vous devez répondre, dites seulement : organique. Ce n'est pas une opposition : nous voulons le liturgique et nos associations le veulent aussi. Le marial nous donne toute la valeur de la liturgie, il est l'enseignement pratique et la popularisation de la liturgie.

3.5 Ou bien vous direz : je donne aux jeunes un système – nous voulons un système en soi, seulement en tant que guides du peuple – ou de bonnes habitudes. Nous voulons faire tout cela. Mais comment assurer ces habitudes ? Je redonne à mon peuple sa Mère, j'ai alors rempli ma tâche.

3.6 Vous pourrez dire aussi : mais pour l'amour du ciel, arrêtez avec cette enfance spirituelle ! Force, autonomie ! Nous y revoilà : nous n'en avons pas une notion claire. L'enfance spirituelle n'est-elle pas une force parfaite ? Dois-je vous le prouver à nouveau scientifiquement ? Nous devrions encore tellement réfléchir et analyser pour arriver à quelque chose de clair. L'enfance spirituelle est l'attachement parfait à la Mère de Dieu. Et telle est son attitude : non seulement l'attitude de la Vierge pure, mais aussi celle de la Mère des douleurs : la force ! Être filialement attaché est un vigoureux don de soi.

3.7 Si je me lie filialement à la Mère de Dieu, et si je suis en sécurité, je peux me donner de toutes mes forces à mes devoirs. Dans un autre ordre d'idée : l'attachement filial à Marie est un très éminent degré d'esprit de foi. Et c'est important : je ne peux pas être lié à la Mère de Dieu sans avoir l'esprit de foi ; et ça veut dire un déploiement de force. Et un esprit de foi accru signifie que le moi est lié au Verbe incarné.

53. Pensée organique et pensée mécaniste

Père Kantenich a pu décrire en une phrase le devoir et la mission de Schænstatt : « La croisade de la pensée, de la vie et de l'amour organiques ». Cette croisade avait comme but positif de créer une manière de pensée, des processus de vie et des groupes organiques. Il avait aussi comme but de combattre et de vaincre la perte ou la négation de l'organique. "L'ennemi" se nomme "pensée mécaniste".

La lutte avec la pensée mécaniste – déjà donnée dans la région allemande tous les ans – est avant tout en rapport avec la visite apostolique de Schænstatt en février 1949. Père Kantenich se vit obligé d'exposer sa manière de pensée organique et sa fondation basée sur cette pensée et de la défendre contre les critiques qui venaient d'une pensée mécaniste ; et aussi de mettre en garde l'église contre une telle manière de penser mécaniste dans laquelle il voyait le grand danger de la religion et de la société. Il écrit la première partie de cette défense, dans « *l'epistola perlonga* » le 31 mai 1949 et la posa sur l'autel du sanctuaire de Bellavista au Chili qui venait d'être consacré une semaine auparavant, afin de confier d'une manière tout particulière à la Mère de Dieu les siens et l'Œuvre future. Il craignait cependant les luttes difficiles avec cette manière de penser avec les autorités de l'Église, ce qui enfonça ensuite l'Œuvre, la menant au bord de la prohibition ecclésiale et fut la cause de son exil qui se dura quatorze ans.

Avant ce conflit et son exil, il fut possible au Père Kantenich, en 1950 et 1951, de tenir deux grands congrès pédagogiques dans lesquels il exposa, à partir (de deux points) de vue pédagogiques, son enseignement de l'organisme et l'anthropologie chrétienne sous-jacente, en mettant explicitement en garde contre la pensée mécaniste. Il s'employa à ce dernier point surtout durant le congrès pédagogique de 1951 qu'il put tenir du 2 au 5 octobre, bien que le décret de sa séparation d'avec Schönstatt lui fût déjà notifié.

Le congrès pédagogique de 1951 est paru sous le titre « *Das Neue Menschen werden* »¹, Schönstatt-Verlag 1971. Le texte ci-dessous redonne les exposés sur la pensée mécaniste et organique des quatrième et cinquième conférences, pages 71-84. À la première partie sont ajoutés deux passages tirés d'autres notes inédites du congrès pour éclairer le concept général du Père Kantenich sur la pensée mécaniste.

Laissons de côté les différentes formes de fragmentation et tournons-nous vers l'être humain dont l'intelligence est très développée et dont la manière de pensée est caractérisée par la pensée morcelée, mécaniste².

Arrêtons-nous ici. Un aspect de fragmentation mental de l'intelligence humaine, du pouvoir qu'a l'être humain de connaître ! Deux questions vont ressortir et être insérées dans la vie moderne et frénétique :

1. Que comprenons-nous sous les termes de pensée morcelée, mécaniste ?

2. Comment l'interpréter dans le cadre des courants effervescents des batailles de l'esprit auxquelles nous devons et avons tous à participer ?

Première question : Qu'est-ce qu'une pensée mécaniste ?

Elle n'est pas organique, elle n'est pas saine parce qu'elle fragmente la nature humaine. Elle sépare l'intelligence, la volonté, le cœur les uns des autres. Une pensée saine est organique,

¹ Qu'advienne l'homme nouveau

² Pour caractériser la pensée mécaniste, Père Kantenich utilisait non seulement les termes « pensée mécanique » et « mécanisée » mais aussi « mécaniste ». Puisqu'il utilisait déjà auparavant et aussi plus tard la dernière formulation comme terme fixe pour [désigner] cette façon de penser et ce qui s'en approchait, il semble qu'ils sont utilisés comme synonymes.

symbolique, axée, globale. Veuillez bien retenir ces quatre mots, ne serait-ce que pour examiner si notre propre pensée est restée saine. Écoutez encore une fois : la pensée originelle, tout à fait saine est organique, symbolique, globale et axée. Si nous en avons le temps, nous pourrions, à partir de là regarder de nouveau plus profondément la vie moderne des âmes. Par la suite, dans une certaine mesure, la lumière viendra sur l'un ou l'autre processus de vie.

Toute pensée mécaniste est une pensée malade et malsaine. Pour approfondir, vous devez envisager cette pensée morcelée, mécaniste du point de vue du sujet et du point de vue de l'objet. En ce qui concerne celui qui pense, le sujet, je parle de la pensée morcelée, lorsque l'intelligence est séparée de la volonté et du cœur. N'est-ce pas, nous, les anciens, savons ça : quand nous étions jeunes, on formait partout l'homme intellectuel. La formation de la volonté et du cœur était très négligée. Cependant, cela peut moins nous intéresser maintenant. En progressant lentement, nous allons plutôt nous occuper de la problématique de la pensée mécaniste.

Quelles incidences la pensée mécaniste a-t-elle sur son objet ? Elle sépare l'objet de la vie, la cause première de la cause seconde, elle dissocie les processus de vie.

Elle sépare l'idée de la vie. Elle sépare par exemple l'idée de Dieu de la vie de Dieu. Elle voit des idées en Dieu, mais pas la vie en Dieu.

[Complément à partir d'autres notes]

La pensée morcelée sépare la cause seconde de la cause première. Dieu est la cause première, la créature est la cause seconde, qu'il s'agisse des saints, de la Mère de Dieu ou des créatures qui lui sont subordonnées. Voyez-vous, ces deux objets, cause première et cause seconde, ne sont jamais séparés l'un de l'autre dans la pensée organique. Avez-vous encore en mémoire le thème de ce matin ? La petite Thérèse – comme cette pensée était sainement organique ! Son père biologique était toujours le symbole du Père céleste. Lorsqu'elle pensait au père terrestre, l'image du Père céleste était toujours vivante en elle et, inversement, le Père céleste éveillait en elle la pensée du père terrestre. La pensée mécaniste divise ce qui devait former un tout dans l'intention de Dieu.

Dans la vie, qu'il s'agisse de l'ordre naturel ou surnaturel, la pensée mécaniste sépare aussi totalement les processus essentiels de la vie. Il me semble qu'il faudrait s'arrêter un peu ici pour ne pas nous mouvoir trop dans d'abstraites hauteurs métaphysiques. Les cours pédagogiques doivent apprendre à comprendre la vie, mais aussi à la maîtriser.

Sommes-nous bien conscients que, dans le domaine intellectuel allemand, la pensée religieuse est une pensée fortement intellectualiste, morcelée et mécaniste ? Écoutez ces mots d'un expert qui en tant que laïc s'efforce d'expliquer, d'analyser la vie religieuse de l'âme aujourd'hui :

« Il existe parmi les personnes cultivées un type de piété qui n'est prêt à participer que lorsque la loi de l'agir peut être d'une manière ou d'une autre saisie avec l'intelligence, lorsque l'on peut se sentir co-auteur. Elles ne remarquent pas que leur joie est davantage une joie qui vient de la pensée que de l'objet lui-même. Elles croient davantage en leur foi que dans la réalité que la foi leur présente. Elles n'ont pas besoin de raison [de croire] parce que la foi s'efface devant l'esthétique. »

Ce sont les jouisseurs religieux, les intellectualistes religieux qui sont ici caractérisés. Ils séparent idée et vie et se demandent : Dieu est-il pour moi une idée ? La Mère de Dieu est-elle pour moi une idée ? Mon prochain est-il pour moi une idée ? S'ils ne sont plus que des idées, ils ne nous réveilleront pas intérieurement. Notre vie spirituelle est malade parce que notre pensée est morcelée. Si, aujourd'hui, nous posons encore une fois la question : d'où vient que notre éducation, notre éducation à la piété est souvent si peu créative, la réponse claque : parce qu'elle est bien trop intellectualiste. Ce que nous prêchons ou enseignons est un produit de l'intelligence et ce que nous abordons est encore l'intelligence. Dans l'éducation masculine, nous devons certes tenir compte davantage des facultés intellectuelles de connaissances, mais le savoir seul est quelque chose de mort qui tue et laisse mourir. Le processus éducatif est un acte d'engendrement. Tout engendrement présuppose une vie authentique. Seule la vie authentique peut produire une réelle éducation.

Notre éducation globale, et de même notre éducation de la piété ne sont-elles pas trop intellectualisées ? Ne sont-elles pas marquées par la séparation de l'idée et de la vie ? Nous souffrons d'une hyper intellectualisation de la vie de foi, d'une conceptualisation qui tue la foi vivante. Par exemple, quelle est l'importance de l'éducation dans les associations de compagnons¹ ? Ce que nous a dit Kolping² est sain quand il s'agit de processus éducatifs et de sagesse de l'éducation. C'était un éducateur pratique : pour lui, c'était une évidence : seules des personnalités vivantes peuvent éduquer et former des hommes vivants.

Nous avons ici le problème essentiel de la manière d'éduquer aujourd'hui. D'où l'importance de surmonter la pensée mécaniste par la piété mariale. La pensée mécaniste, intellectualiste rend impossible à la longue la piété mariale.

Kolping ne demandait pas seulement des aumôniers, mais des pères qui témoignent, à partir de la force de leur vie personnelle, de leurs aspirations personnelles. Là, vous sentez l'éducateur authentique du peuple. Si nous voulons vaincre la pensée intellectualiste, mécaniste, la séparation de l'idée et de la vie, nous devons de nouveau établir dans notre vie, à notre manière, une authentique paternité, une authentique maternité.

Cette réflexion sempiternelle, cette réflexion continuellement intellectualisée, ne crée pas la vie. En tout cas, on peut dire que le besoin en pédagogues théoriques est mieux couvert que le besoin en formateurs du peuple et de formateurs vivants. Kolping dit : « Celui qui veut gagner les hommes doit mettre son cœur en gage. » En tant qu'éducateur, il veut avoir non seulement des pasteurs mais aussi des pères authentiques ; car seul le père peut engendrer la vie. C'est pourquoi, dans la Famille de Kolping, l'idée du père est si claire.

Sentons-nous l'importance de la piété mariale pour la vie spirituelle ? Elle donne une *vitalis Christi noticia*, donc pas seulement une connaissance mentale du Dieu vivant et éternel, mais une connaissance vitale.

La pensée mécaniste sépare la cause première de la cause seconde.

Quelques exemples pour illustrer :

¹ NdT : *Gesellenverein* : littéralement Association d'ouvriers qualifiés, ce qui correspond en France aux Compagnons (organisés en confréries).

² Adolphe Kolping (1813-1865), béatifié par Jean-Paul II en 1991, prêtre du diocèse de Cologne, fonda pour les jeunes artisans ayant quitté le toit familial une association de compagnons, devenue depuis lors l'*Œuvre internationale de Kolping* : IKW, dont l'action s'inspire de la personne et du message de Jésus-Christ, de la doctrine sociale de l'Église, et des idéaux et des œuvres de son fondateur, se propose de rendre ses membres capables de donner des preuves d'eux-mêmes comme chrétiens, dans le travail, dans le mariage et dans la famille, dans l'Église, dans la société et dans la vie politique; de promouvoir la solidarité et le bien commun dans un esprit chrétien et dans l'ouverture à la coopération internationale; d'œuvrer constamment pour la construction d'une société plus humaine. (Note à partir des données du Conseil pontifical pour les laïcs)

Quelque part, une jeune fille profondément religieuse adhérant à une organisation de jeunes catholique entend ce chant : « Admirablement merveilleuse ... je veux te donner mes biens, mon sang, ma vie... »¹ Elle croyait ne jamais pouvoir chanter un tel chant. C'est à Dieu seul qu'elle pouvait se livrer, pas aux hommes, ni par conséquent à la Mère de Dieu. La véritable offrande à la Mère de Dieu ne connaît pas ces pensées mécanistes. Elle ne sépare pas la Mère de Dieu, cause seconde, de la cause première, de Dieu. Évidemment, une créature séparée de Dieu ne peut pas éveiller en moi un don total. Lorsque je m'offre à la Mère de Dieu, ou même à une créature, je ne peux le faire qu'en raison de sa référence à Dieu.

À ce propos, ça me rappelle la petite Thérèse. Elle était folle de son père parce qu'elle était transportée de voir dans l'image du père, l'image de Dieu. Dans le dévouement à son père biologique, elle s'est justement donnée au Père céleste de façon organique.

La jeune fille évoquée plus haut continue de gémir : Ô ma Souveraine, cette prière, je ne peux pas la prier, je ne peux me donner tout entière qu'à Dieu ». Cette idée est de nouveau un fruit de la pensée mécaniste. Celui qui ne voit pas les zones secondaires des causes secondes et veut aller rapidement au terme, non seulement lèse l'organisme d'une vie saine, mais de plus, il est privé à la longue de la grande sécurité de l'ordre supérieur. Si je me donne directement à Dieu seul, je dois craindre tôt ou tard que la pensée de Dieu se volatilise tellement que, finalement, j'arrive à un certain athéisme. Si l'idée de Dieu n'est pas vivante, elle ne crée pas non plus la vie. Si le Bon Dieu a posé les régions secondaires devant les principales, nous avons à dire un oui chaleureux aux désirs et aux ordres de Dieu.

Autre exemple. Quelque part, lors d'une mission populaire, le prédicateur a fulminé contre certains cercles de la paroisse. On admet que ce sont des cercles d'élites. Du haut de la chaire, en ce qui concerne leurs positions mariales, on entend : « Ils sont marials depuis si longtemps ! Ont-ils donc progressé ? » Voici une pensée morcelée : le religieux est envisagé de manière mécaniste. Le don à la Mère de Dieu est pourtant éminemment et simultanément un don au Christ et à la Sainte Trinité.

Quelque part un curé se pose cette question : dois-je consacrer ma paroisse à la Mère de Dieu, oui, même offrir directement le diocèse à la Mère de Dieu ? Je n'ai pas le droit de le faire... Il y a des années, j'ai fait une consécration et c'était au Cœur de Jésus. Les années ont passé et l'effet de cette consécration est quasiment nul. Si je m'en vais offrir maintenant la paroisse à la Mère de Dieu, je montrerai que, pour moi, la Mère de Dieu peut davantage que le Sauveur. Sentez-vous la pensée morcelée, mécaniste ? La pensée organique voit toujours tout ensemble : la cause première et la cause seconde, Dieu et la Mère de Dieu.

Dans une paroisse, un curé moderne a installé son église de façon moderne : l'autel évidemment au milieu, mais l'image de Marie est assez loin dans un coin, afin que seul le Christ soit au milieu. Toute sa pastorale est orientée ainsi. Un jour, il voit quelques femmes agenouillées devant l'image de Marie. Il s'exclame avec rudesse : « Et voilà, les vieilles dames s'agenouillent encore devant une image comme devant le tabernacle ! » Jusqu'où peuvent aller la pensée, de la vie et de l'agir morcelés !

Cela n'est-il pas un crime contre le peuple ?! Nous déchirons tout et après nous nous étonnons que le flux de la vie religieuse ne soit plus possible. Les domaines secondaires ne sont pas seulement une certaine préparation, mais une sauvegarde durable des principales.

¹ Les paroles du chant sont celles-ci : « *Femme céleste, admirable et merveilleuse, sublime et puissante, tendre et gracieuse, à qui je me consacre de tout mon cœur et pour toujours, mon corps et mon âme te font confiance. Mon bien mon sang, ma vie, je veux te les donner. Tout ce qui m'appartient, ce que je suis, je te l'offre avec joie, Marie...* »

Dans une lettre, on écrit ceci : « Nous avons accueilli dans ma paroisse un nouveau curé. Je le connaissais comme radicalement anti-schœnstattien, mais qui s'est offert totalement pour sa paroisse. Peu de temps après, ayant fait l'expérience qu'il pouvait compter sur eux, il est devenu bienveillant envers les schœnstattiens. Les jeunes de Schœnstatt avait invité le curé H.H. Plus tard, les jeunes filles me racontèrent qu'elles avaient longuement réfléchi pour choisir le chant qu'elles chanteraient, afin qu'il n'en soit pas choqué. Elles s'étaient décidées pour celui-ci : « Nous bâtissons une terre sainte »¹ et avaient chanté tous les couplets. Après la dernière strophe, le curé a dit : "Vous, Schœnstattiens, vous n'êtes pas logiques. Dans le premier couplet, vous chantez le Royaume éternel de Dieu, et dans le dernier, le Royaume éternel de la Reine ". Vous pouvez soit l'un soit l'autre, mais pas les deux... »

Les choses sont à prendre au sérieux ! Nous déchirons la vie et après nous nous plaignons que notre peuple n'a plus assez le sens religieux. Nous sommes devenus des intellectualistes religieux et ne pouvons pas vaincre la pensée mécaniste. Le peuple n'a pas de difficultés, mais nous, nous en avons et nous les fabriquons. Nous abusons de notre autorité pour rendre malade la saine manière de penser de notre peuple. Nous gaspillons notre temps pour étrangler la vie. N'est-il pas temps de retrouver la pensée organique, la pensée et la vie globales, l'amour plénier ?

Nous avons assez longtemps étudié la question de la séparation des causes premières et secondes. La pensée mécaniste connaît aussi une séparation des unités de vie.

[Cinquième conférence]

Celui qui veut guérir d'une maladie doit d'abord poser le diagnostic. L'homme moderne est tombé malade. C'est pourquoi nous devons d'abord connaître la maladie en détail. D'un côté, nous voyons dépérir la vie de son âme et, d'un autre côté, nous la voyons se fragmenter. Concernant la pensée mécaniste, nous essayons d'étudier un peu cette fragmentation. La première question s'énonce ainsi : que comprendre par pensée mécaniste ? Après avoir donné la signification de cette notion, nous devons l'appliquer à la vie pratique.

Trois domaines sont devant nous :

Séparation de l'idée et de la vie.

Séparation des causes premières et secondes.

Séparation mécaniste dans les domaines particuliers de la vie.

Il existe des processus de vie dans l'ordre naturel et surnaturel. Arrêtons-nous et réfléchissons avec un soin particulier sur l'ordre naturel de la vie. Votre foyer est la famille. Selon Dieu, une famille naturelle saine devrait représenter un ensemble organique, elle devrait connaître une intimité morale entre l'homme et la femme, entre le père et la mère, entre les parents et les enfants.

Elle devrait représenter une unité de vie organique et non une vie morale qui se passe les uns à côté des autres ou même les uns contre les autres. Aujourd'hui, cette unité de vie est en grande partie gênée. Certes, nous savons de mémoire d'homme que d'innombrables

¹ Les paroles de ce chant sont celles-ci : « Nous travaillons à la construction du Royaume éternel de Dieu, nous bâtissons une terre sainte et une cathédrale avec nos mains jeunes et fortes. / Un message céleste nous a appelés par ce temps très tourmenté. Nous devons devenir le peuple bâtisseur du Seigneur, bâtisseur d'éternité. / Il se manifeste dans notre âme par la voix de sa grâce qui nous a créés au matin de la vie pour être ses ouvriers. / Maintenant, nous bâtissons déjà de nos mains sur la terre sainte de Schœnstatt, le royaume éternel de la Reine.

difficultés se dressent sur la route de la formation à cette unité de vie. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. La question est : quelles sont les causes du manque d'unité ?

L'une des plus importantes est la pensée et l'agir morcelés, mécanistes. On se vante même aujourd'hui que la famille se divise. On sépare le père de la mère, les parents de leurs enfants.¹

Comment se présente la femme qui, par la pensée et l'agir mécanistes, est arrachée à l'organisme de la famille telle que Dieu l'a marquée ? Comment se présente l'enfant qui n'a plus de foyer dans une famille naturelle ? Selon le thème du congrès, nous allons laisser de côté ces deux domaines et attirer plus fortement l'attention sur le père de famille. La raison du déracinement dans le monde actuel réside en effet dans le fait qu'il a perdu le père. [...]

Vu de façon métaphysique, dans la famille, le père est le fondement. Il a la force originelle parce qu'il participe à l'activité d'engendrement de Dieu. Au sein de la Sainte Trinité, le Père est le fondement parce qu'il est l'engendreur. Le Père engendre le Fils, le Père et le Fils produisent l'Esprit Saint². L'autorité maternelle est seulement une autorité de complément, d'appui.

Il est tellement important que le Père ne soit pas arraché de l'organisme de la famille. La guérison du monde présuppose la guérison de la famille et la guérison de la famille renferme essentiellement en soi une réforme de la notion de père, de la conscience du père, de la paternité. [...]

Nous vivons dans une époque sans père. Et ce, parce que la famille est sans père. Nous soulignons d'abord le fait en tant que tel ; cherchons ensuite les causes et soulignons l'importance de l'autorité paternelle.

Premièrement : le fait

Le père est souvent arraché aujourd'hui de la structure d'ensemble de la famille. C'est même souvent recherché consciemment et a pour conséquence division, séparation, déchirement de toute la vie familiale. Une entité saine de vie, la famille, est alors détruite. La pensée morcelée essaye, avec succès, non seulement de provoquer la séparation de l'idée et de la vie, mais aussi une séparation des processus de vie entre eux. Nous avons là la tragédie de la pensée mécaniste.

Parce que le père aujourd'hui est détaché de la structure d'ensemble de la famille, on se bat pour une soi-disante famille maternelle, donc pour une famille sans père. Ainsi une proposition a-t-elle été faite par un député il y a quelques années : à cause du manque d'hommes, on devrait permettre non seulement la polygamie, mais aussi la séparation des couples sur simple demande, sans réglementation, au motif que beaucoup de femmes ne peuvent pas trouver de mari.³ Une deuxième raison était que l'homme a aujourd'hui une grande tâche dans la vie publique, il devrait être actif dans les domaines politiques et économiques ; c'est pourquoi il faudrait le détacher de sa famille. Derrière ces opinions ne se trouvent pas en quelque sorte une concession à la faiblesse humaine, mais une pensée fallacieuse, trompeuse, une pensée mécaniste. Des points de vue modernes aspirent aussi à la séparation de la sexualité et de l'amour. Ainsi agit le terrible tragique du séparatisme, de la pensée mécaniste.

¹ Dans les systèmes d'éducation communiste

² Cf : Jn 14, 29 et 1 Co 15, 24 ss

³ Telle était la situation en Allemagne après la seconde guerre mondiale durant laquelle un million de jeunes hommes tombèrent sur les champs de bataille.

54. Vie et pensée organiques

Le genre littéraire du texte qui suit est unique dans l'œuvre écrite du Père Kentenich : un dialogue entre Pierre et Paul. Il est clair que « Paul » est son propre pseudonyme. Père Kentenich s'est particulièrement identifié à saint Paul durant sa vie et il utilisa aussi ce pseudonyme à Dachau. Depuis, il est apparu que, pour les anciens, « Pierre » était le pseudonyme de l'ancien élève du temps de la fondation, Père Heinrich Schulte, plus tard maître des novices et provincial des Pallottins.

Le dialogue se trouve dans la « Epistola perlonga » liée au 31 mai 1949, même si cette partie du texte a été écrite en juillet 1949.

La thèse fondamentale de Père Kentenich dans la discussion entre l'organique et le mécaniste veut dire ceci : à l'époque d'un développement vertigineux d'une culture de masse nivelante, il est déterminant de faire grandir les hommes sainement dans un organisme de liens naturels et surnaturels. Et avant tout, il importe de voir les choses de la terre dans leur cohérence en les considérant comme le symbole de la réalité surnaturelle. La loi du transfert et de la transmission à des réalités surnaturelles en découle méthodiquement et vice versa.

Le dialogue applique la conviction fondamentale de Père Kentenich à deux cas concrets dans le domaine de l'amour :

1. Comment peut-on comprendre qu'une Œuvre comme Schœnstatt puisse être considérée comme l'occupation préférée de Dieu, qu'un homme puisse être l'enfant préféré de Dieu ?

2. De quelle manière et jusqu'où le cœur peut-il – surtout pour les célibataires – avoir son mot à dire dans les relations personnelles ; et ceci envisagé surtout sous cet angle : Dieu doit être la plus haute valeur qui doit nous rendre indépendants des liens de la terre.

Le texte est tiré de « epistola perlonga » II^{ème} partie (Moriah Patris 9/11), Berg Moriah 1996, pages 181-194.

J'aimerais exprimer sous forme de dialogue ce que je veux dire à ce sujet. Les deux interlocuteurs s'appellent Pierre et Paul.

Pierre : Les idées et les néologismes de Schœnstatt sont tellement solides qu'ils résistent à toute critique. Il n'y a qu'un point qui me pose problème... Schœnstatt se nomme « l'occupation et l'œuvre préférées de Dieu et de la Mère de Dieu. » Cela me semble démesuré et présomptueux. Si l'on se contentait de parler d'une occupation préférée de Dieu, il n'y aurait rien à objecter. Je suis convaincu que personne ne ferait plus difficulté...

Paul : Schœnstatt n'a jamais voulu affirmer autre chose. Depuis le commencement jusqu'au aujourd'hui, la déclaration en question n'a toujours été qu'affirmative, jamais interprétée comme exclusive. On n'insiste jamais sur le petit article "la", mais il est toujours dit dans le même souffle et la même force que les autres éléments. On ne sait que trop bien que Schœnstatt ne peut pas se mesurer aux autres communautés de l'Église. Elles représentent – pour utiliser un mot de saint François de Sales – un grand et magnifique vaisseau. Face à

elles, nous ne sommes qu'une petite barque. Elles peuvent s'appliquer à elles-mêmes ce titre de gloire bien plus que nous. Certaines ont fait leurs preuves déjà durant des siècles et sont devenues immensément fécondes pour l'Église...

Celui qui étudie plus précisément leur vie s'apercevra bien vite que la conviction d'être l'occupation préférée de Dieu est inscrite en eux de façon en effet indélébile, mais qu'elles n'en parlent guère. Elles ne trouvent pas cela nécessaire parce qu'elles en sont pénétrées. Au commencement de leur histoire, il en allait autrement. Ce qui est aujourd'hui leur bien et leur seconde nature était à l'époque comme une idée lumineuse, comme un grand devoir pour la première génération - et il en est ainsi pour nous aujourd'hui. Cela a duré assez longtemps jusqu'à ce que cette idée s'incarne en tous et influe continuellement comme une force motrice immanente. D'ailleurs, nous sommes là en présence d'un processus qui s'est produit de la même manière dans la jeune chrétienté.

Celui qui prend le temps d'observer l'histoire de l'Église et des communautés religieuses, verra que Dieu a toujours éveillé de grands guides lorsque cette attitude était menacée. Ils eurent comme tâche de renouveler en quelque sorte l'histoire de la fondation, de réveiller dans chaque membre la conscience fondatrice correspondante, d'y ranimer la grâce de fondation et d'appliquer les deux aux nouvelles circonstances temporelles. Celui qui s'est fait une idée de des processus internes des grands Ordres, sait comment l'on s'efforce sérieusement partout de réveiller la conscience de la mission et de l'élection pour aujourd'hui, afin que l'on surmonte la tendance à s'assoupir en se reposant sur un passé glorieux ; [il sait aussi comment l'on s'efforce] de raviver de nouvelles forces et un nouvel enthousiasme. Si le processus général de désintégration qui a commencé continue d'englober tous les domaines de la vie, tous les Ordres et toutes les communautés religieuses qui ne veulent pas être victime de la tourmente se trouvent devant les mêmes questions. Cela vaut pareillement pour l'Église. Tous sans exception doivent revenir à la praxis de la génération fondatrice. Ils doivent veiller à ce que l'idée originelle soit clairement assimilée pour exercer sa fonction [inspiratrice]. Ce que nous faisons en ce sens se généralisera tôt ou tard.

Pierre : S'il en est ainsi, pourquoi alors ne pas s'exprimer plus précisément ? Si l'on tenait compte plus précisément de cette affaire linguistique et qui est légitime, c'est-à-dire, si l'on se contentait de l'explication comme quoi Schœnstatt est l'occupation préférée de Dieu et de la Mère de Dieu tout comme le sont les innombrables communautés religieuses, on ne pourrait pas, à priori, ne pas se comprendre et, ainsi, beaucoup de tensions inquiétantes ne se reproduiraient plus.

Paul : Dans un exposé scientifique devant un public très large, il faudrait sans doute s'exprimer ainsi ; il en va autrement lorsque l'on parle directement, en tant qu'éducateur devant un cercle privé de membres. Il est au fond évident que, dans un tel cas, on prodigue les vérités générales sous une forme concrète et tangible. Observez-vous vous-mêmes quand vous prêchez une retraite à des prêtres ou des religieux.

Pierre : C'est vrai. Cette nuit je me suis longtemps débattu avec cette question. La conversation d'hier me trottait dans la tête. Je me trouve devant une énigme. Une réflexion abstraite résiste à cette tournure : nous sommes l'occupation préférée de Dieu. D'où vient que jusqu'à maintenant, j'ai utilisé inconsciemment dans les retraites cette formulation ? Je suppose que je ferai ainsi à l'avenir.

Paul : Cette disharmonie tient à votre structure psychique propre. Dans le fond, vous avez des idées abstraites et unilatérales. Cette disposition s'est développée plus fortement à cause de vos études de philosophie. Cela peut venir du fait que vous n'avez pas encore totalement surmonté l'idéalisme philosophique séculaire. D'où il découle que vous pensez continuellement en termes [généraux], universels. Il est heureux que vous ayez en même

temps un instinct très sain, que vous ayez bien gardé le sens, précieux, de la vie concrète, que vous concrétisiez et individualisiez inconsciemment l'universel dès que vous agissez en pasteur ou en éducateur... Certes, vous prenez soin de dire : j'ai des idées objectives et vous, des idées subjectives. Vous vous comparez volontiers avec Alois¹. Vous vérifiez le rapport qu'il a eu avec son ancien éducateur et vous concluez : Alois se laisse conduire par les sentiments, je reste malgré tout objectivement indépendant et je vérifie d'abord l'idée. Vous vous trompez. Si vous voulez justement reproduire exactement la forme et la vie, vous devez vous dire ceci : je suis abstrait de façon unilatérale – cela vaut pareillement pour Alois – vous raisonnez au niveau de la vie. Les deux sont absolument objectifs.

Pierre : C'est exact. Voilà pour moi une nouvelle connaissance libératrice et qui m'engage.

Paul : Dès que l'âme en bonne santé est seule avec Dieu, elle commence à s'individualiser. C'est toujours le cas lorsqu'une personne en connaît une autre directement. Alors en priant par exemple, elle ne dit pas : je suis *une* épouse de ton cœur, mais : je suis *l'*épouse de ton cœur.

Saint François de Sales l'explique à son Théotime² : l'âme qui est justifiée est l'épouse (non pas *une* épouse) du Seigneur. Commet-elle un péché, elle tombe dans l'impuissance spirituelle.

Paul s'enflamme à cette pensée : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me...* Il ne dit pas : *etiam pro me sicut pro aliis*³, comme il aurait été plus juste – du point de vue métaphysique. Dans les Exercices, Ignace invite l'âme à contempler la passion du Sauveur et ajoute à la fin de la considération : *Et omnia haec propter me...* Il ne dit pas : *Etiam propter me*.⁴ Vous comprenez ce que cela veut dire.

La petite communauté doit et veut être comprise comme un grand Je. C'est pourquoi ces lois valent ici comme pour la prière individuelle, personnelle. Autrement dit, normalement, l'éducateur et le prédicateur individualisent d'eux-mêmes l'idée abstraite. Celui qui ne le fait pas ou celui qui en empêche les autres, contribue inconsciemment à la dépersonnalisation de Dieu aussi bien que des hommes. Cela sonne et agit beaucoup plus personnellement si je dis spontanément : je suis ... vous êtes ... nous sommes l'occupation préférée de Dieu, que si je le formule de façon abstraite : je suis ... nous sommes l'une des nombreuses occupations préférées de Dieu. Parler ainsi fait penser à « être en rang », c'est l'expression de la dépersonnalisation et le moyen de la renforcer. À l'ère de la massification croissante, nous devrions fuir soigneusement tout ce qui augmente cette terrible maladie du temps, nous devrions soigner avec beaucoup d'amour ce qui aide à la vaincre. Il me semble que rien que la manière de formuler la question est un signe de contamination.

Pierre : Il est clair pour moi que je suis victime d'un certain unilatéralisme.

Paul : Regardez comment vous agissez en tant qu'éducateur. Il est possible que cela ne vous ait pas été facile de donner à la fois un cours de philosophie et d'être éducateur. Votre efficacité éducative a cependant rencontré un grand succès. Vous en êtes-vous rendu compte ? C'est parce que vous vous efforciez d'annoncer toujours les idées avec clarté et de servir avec un très grand désintérêt. L'éducation était destinée à un petit cercle d'élites très zélé qui, à cause des circonstances de l'entourage, était hermétiquement fermé. C'est pourquoi tout allait bien. Votre manière [de faire] est excellente pour guider la vie présente, pour la préserver de ce qui est aberrant et lui indiquer un but clair. Mais je ne crois pas que vous auriez la chance de créer un Mouvement et de le bien conserver, à moins que vous

¹ Il s'agit peut-être d'Alex Menningen

² NdT : Dans le *Traité de l'amour de Dieu*, saint François de Sales s'adresse à "Théotime". La citation ici est libre.

³ Il m'a aimé et s'est livré pour moi (Ga 2, 20) – et non : aussi pour moi comme pour les autres.

⁴ *Tout ceci à cause de moi*, et non : *aussi à cause de moi*

n'arriviez, à partir de votre abstraction philosophique, à le faire passer profondément dans la vie et à le formuler de façon évocatrice, tangible et concrète.

Pierre : Notre conversation me fait penser à une autre question qui me préoccupe depuis longtemps déjà. Que dites-vous de cela : personnellement, je ne pourrais pas me désigner comme l'enfant préféré de mes parents.

Paul : Cela veut-il dire que vos parents vous ont traité à moitié maternellement ou à moitié paternellement et qu'ils ont préféré vos frères et sœurs ?

Pierre : Je ne peux pas dire ça. Ma sœur était certes la plus jeune et ce genre de petite fille est toujours la prune de l'œil de ses parents. Mais je n'ai pas moi-même manqué d'amour. Tout de même, je ne peux pas dire - aussi tranquillement pour moi tout seul : je suis l'enfant préféré de mes parents. Quelque chose en moi résiste tout simplement.

Paul : Là, une partie de votre caractère mal équilibré perce à nouveau. C'est ce qui m'est d'ailleurs arrivé autrefois. J'étais si fortement axé sur des idées et des devoirs que je ne pouvais accepter que quelqu'un m'offre son cœur, ni que le mien veuille battre pour quelqu'un, lorsque je m'apercevais que cela m'arrivait. Au premier regard, cela apparaît comme une chaste virginité, mais il n'en est rien, au contraire, c'est un amour totalement impersonnel, c'est un culte exclusif de l'idée et ennemi de la vie, le signe d'une âme ensevelie, c'est une absence de jaillissement du naturel et un manque de maturité, c'est en grande part la preuve d'un « homme de masse » dépersonnalisé ; on est incapable de dire, consciemment et clairement : « je », préférant utiliser l'impersonnel « on », se trouvant alors disposé à l'obsession des idées et aux idées obsessionnelles si la vie ne provoque pas de changement en temps voulu.

Si vous examinez plus précisément, vous devrez poser un diagnostic semblable pour vous-même. C'est pourquoi votre nature manque de bouillonnement, de vitalité. Il y a une légère contrainte dans tous vos mouvements. Vous êtes encore trop peu ouvert aux valeurs d'autrui, vous ne les accueillez pas sans préjugé et, par-là, vous ne vous laissez pas enrichir et compléter... Vous aimez, certes, mais vous aimez en priorité les idées et moins les personnes. Et votre amour de Dieu est sur ce modèle. Vous aimez en Dieu beaucoup plus l'idée que la personne. Vous trouvez davantage votre repos dans votre connaissance de la nature stoïque philosophique, que dans l'activité de la personne de Dieu qui vous accueille personnellement. Il n'est pas facile aujourd'hui de conserver et de soigner la vie d'une âme saine et fraîche comme de l'eau de source. Et c'est pourtant particulièrement nécessaire si nous voulons n'être pas victimes de la propagande secrète et ouverte du bolchevisme.

Pierre : Je dépends profondément de tous ceux que je dois éduquer, mais je n'ose me l'avouer à moi-même, on peut le remarquer ou le savoir beaucoup moins chez quelqu'un d'autre.

Paul : Vous avez de nouveau là le penseur « vieux garçon » convulsif ! Encore une preuve de l'exactitude de mon diagnostic. Je sais qu'il est dangereux aujourd'hui de parler publiquement d'amour. On s'expose toujours au danger d'être mal compris. L'amour et la sensibilité sont généralement mis aujourd'hui sur le même plan.

Il y a longtemps, dans un cours de prêtres, alors que j'exposais l'idée de saint François de Sales sur la joie parfaite et l'amour parfait, l'honorable doyen D. pensait ceci : « On ne doit pas en parler du haut de sa chaire, c'est toujours interprété comme de la sensibilité ». Il peut arriver ainsi qu'un auteur préfère parler de la bonté plutôt que de l'amour... Tout ceci montre combien il est rare de trouver un organisme de liens en bonne santé. Ici, il n'y a pas assez de personnel, là, pas assez d'attachement aux idées, aux lieux, à la forme... C'est pourquoi le collectivisme a partout beau jeu. Malheureusement, très peu d'éducateurs voient le rapport interne... Comment cela finira-t-il ?

Tout amour, au début, est timide. Il évite exprès les manifestations extérieures. Lorsqu'il a mûrit, il peut se donner sans danger, avec simplicité et candeur....

Vous comprenez ainsi le testament pédagogique d'un Don Bosco : « Ma pédagogie est fille de l'amour. » Alors [il donne] cet avertissement : « Voulez-vous être obéi, faites-vous aimer. Si vous voulez être aimé, aimez. Mais cela ne suffit, il faut faire un pas de plus. Vos élèves ne doivent pas seulement être aimés de vous, ils doivent aussi se sentir aimés. Et comment y parvenir ? Là-dessus, vous devez interroger votre cœur, cela ne s'apprend pas. »

Comparez ceci avec votre propre attitude d'âme. Sentez-vous la grande divergence ? François de Sales a lutté contre l'esprit de Port Royal¹ qui flairait dans tout sentiment une manifestation de la concupiscence de la chair et, par conséquent requerrait toujours d'être éteint et mis à distance. J'aurais tendance à penser que quelque chose comme ça se cache en vous. C'est pourquoi il peut vous être si difficile de comprendre François de Sales qui, au sommet de sa vie, tenait des propos qui choquaient beaucoup de lecteurs. Écoutez ce qu'il écrivait à Madame de Chantal : « Ou rien, ou Dieu ; car tout ce qui n'est pas Dieu, ou n'est rien ou est pire que rien. Demeurez bien toute en Lui, ma chère fille, et priez-le pour que j'y demeure bien tout aussi et là dedans aimons puissamment, ma fille ; car nous ne saurions jamais trop ni assez aimer. Quel plaisir d'aimer sans craindre d'excès ! Or, il n'y en a jamais point où l'on aime en Dieu »² C'est une chance que François de Sales soit saint et docteur de l'Église, sinon, beaucoup auraient été inclinés à priori à le désapprouver et à l'accuser d'une dangereuse sensibilité. Vous pouvez relire dans « La sainteté du quotidien » page 250³ combien il se possédait lui-même, combien son amour de Dieu et du prochain était profondément passionné et naturel. On y trouve entre autres [ces lignes] :

« À la mort de sa mère, Augustin essaie de réprimer de force ses larmes. Mais il n'y arrive pas. Il a besoin de pleurer « une petite heure ». Mais il le ressentit comme quelque chose pouvant être une imperfection, cependant pardonnable. François de Sales pense et agit tout autrement [dans la même circonstance]. Il raconte très simplement la profonde émotion qu'il ressentit au pied du lit de mort de sa mère chérie. Et il poursuit : « J'eus le courage de lui donner la dernière bénédiction, lui fermer les yeux et la bouche et lui donner le dernier baiser de paix au moment de son trépas. Après quoi mon cœur s'enfla si fort et je pleurai sur cette bonne mère, plus que je n'avais fait depuis que je suis d'Église, mais ce fut sans amertume spirituelle, grâce à Dieu. »⁴

De façon semblable et authentiquement humaine, il accueillit la nouvelle de la grave maladie dont était atteint son frère⁵ : « Hélas, qu'il est heureux, ce me semble. Mais il est pourtant impossible que je ne pleure pas. »⁶ « [J'aimais tendrement ce frère] et n'ai pu m'empêcher d'avoir les ressentiments de douleur que la nature m'a causés. »⁷

L'attitude différente de bien des saints, par exemple sainte Angèle de Foligno qui explique que la perte de sa famille lui a été d'une grande consolation, il la qualifie comme plus admirable qu'imitable. Son idéal est et demeure autre. Il fit l'éloge d'une jeune veuve pour sa résignation à la volonté de Dieu, mais il ajouta cette remarque : « Elle manifeste sa piété au milieu des larmes et des gémissements. La plus jeune fille de Madame de Chantal à

¹ NdT : Abbaye cistercienne près de Paris, réformée vers 1610, devenue haut lieu de la résistance janséniste. L'évêque dira de ces religieuses qu'elles étaient « pures comme des anges mais orgueilleuses comme des démons ».

² NdT : Lettre à Madame de Chantal, janvier 1611

³ Dans l'édition de 1974, page 195

⁴ NdT : Lettre à Madame de Chantal, 11 mars 1610

⁵ NdT : son frère Bernard mourut de la fièvre pestilentielle le 23 mai 1617.

⁶ NdT : Lettre à la prieure de la Visitation de Moulin du 29 mai 1617

⁷ NdT : Lettre à sa sœur, Madame de Cornillon du 30 mai 1617

laquelle il était aussi très attaché mourut. À la nouvelle de sa mort, il répondit : « Notre pauvre petite Charlotte est bien heureuse d'être sortie de la terre avant qu'elle ne l'eut bonnement touchée. Hélas, il faut néanmoins pleurer un peu, car n'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible. Pourquoi ne pas pleurer un peu sur nos trépassés, puisque l'esprit de Dieu, non seulement nous le permet mais nous y invite. »¹

Il craignait que Madame de Chantal, à cause de son aspiration à la sainteté, n'éduquât de façon inhumaine. C'est pourquoi il l'exhorte à manifester à ses enfants la tendresse selon l'usage local. À l'occasion, il écrit un jour : Que je suis marri de ne pouvoir être témoin des tendresses que [Celse Bénigne] recevra d'une mère insensible à tout ce qui est de l'amour naturel. Car je crois que ce seront des caresses terriblement mortifiées. Ah non, ma chère fille, ne soyez pas si cruelle. Témoignez la joie de sa venue à ce pauvre jeune Celse-Bénigne. »²

Pierre : Ayant déjà parlé de la communauté de cœur, je me permets de formuler une grande confusion. Vous signalez dans la lettre de janvier qu'une province des Sœurs, interprétait ainsi le 20 janvier 1942 : « Nous attendons le miracle de Noël par le Père, avec le Père, dans le Père ; nous souhaitons un semblable miracle par ses enfants, pour ses enfants, en ses enfants. » Je n'accroche pas beaucoup avec cette manière de s'exprimer que, manifestement, vous approuvez. Je dois même avouer qu'elle me dérange ; elle peut être fondée en droit, mais je sens en elle beaucoup trop de tendresse pour quelque chose de public.

Paul : Je savais qu'il existait un danger d'envoyer à l'extérieur le texte sous cette forme. C'est bon signe que vous y ayez vu une maladresse. Cela a fait la même chose à nos Sœurs. Spontanément leur saine affectivité s'est hérissée et a protesté, non contre l'expression en elle-même, mais contre la diffusion à l'extérieur.

Pierre : Si vous en étiez conscient, et si vous aviez même prévu les protestations, pourquoi l'avez-vous fait quand même ? Vous ne faites pourtant rien sans que ce soit profondément fondé, vous ramenez tout aux principes ultimes.

Paul : Permettez-moi de différencier : la situation, le type, la prédication. La situation dont il est ici question, tient dans un profond entrelacement de vie et de destin, donc dans le triomphe de la « nouvelle communauté » comme le 20 janvier 1942 le dit de façon drastique. L'homme nouveau dans la communauté nouvelle est pour nous le miracle de la nuit de Noël. Il s'agit toujours de ce profond même vivre ensemble moral, vivre les uns avec les autres, les uns pour les autres, ce vivre qui ne se satisfait pas de vivre les uns à côté des autres..., il peut s'agir d'un amour filial, amical, fraternel, conjugal, paternel ou maternel. Les formes de ces liens moraux peuvent grandir, le noyau reste toujours la conscience mystérieuse de l'identité des personnalités autonomes.

La littérature universelle, la vie quotidienne, la Sainte Écriture, tout comme la vie et l'enseignement des saints, tiennent ici un même langage. Beethoven commence son unique lettre d'amour par ces mots : « Mon ange, mon tout, mon autre moi-même. »³ Il conclut avec cet aveu : « Je suis éternellement à toi, tu es mienne à toujours, nous sommes l'un à l'autre à jamais. » – Richard Wagner fait parler Tristan et Iseult : « Toi, Iseult, moi Tristan ; je ne suis plus Tristan, tu n'es plus Iseult... Infini, une seule conscience éternelle. » – Dans la vie quotidienne, on parle volontiers de « sa chère moitié ». C'est plus qu'un bon mot. Il dit de façon populaire ce que le poète pense en disant : « Deux cœurs et un seul battement. » – L'apôtre des nations prêche : « Celui qui s'unit au Seigneur est avec lui qu'un seul

¹ Lettre à Madame de Chantal du 11 mars 1610

² Lettre à Madame de Chantal.

³ NdT : « Lettre à l'immortelle bien-aimée », sans doute la Comtesse Erdody, 7 juillet 1812

esprit. »¹ Et saint Jean explique : « Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. »² – François de Sales écrit à sainte Jeanne-Françoise de Chantal : « Nous sommes tout à Dieu, moi comme vous et vous comme moi. »

Nous avons là un processus de vie caractéristique qui est impossible sans une communauté vraie et intérieure. Il agit spontanément comme une force motrice mystérieuse, comme un mystère voilé, il repose au fond des cœurs, il fuit le bruit des militaires et le battage, il se développe inconsciemment dans toute sa largeur, se replie devant toute manifestation extérieure – comme indiqué précédemment – mais plus il touche les âmes qu'il unit, plus deviennent respectueuses les formes d'expression qu'il faudrait voiler aux yeux des étrangers, qui sentent comme inconvenants les étalages publics.

Il n'est pas difficile d'appliquer ici ce qui est dit dans la lettre de janvier sur la manière de s'exprimer. Être les uns dans les autres, les uns pour les autres, les uns par les autres, être ensemble, signifie à la fois : expression de l'union intérieure paternelle, filial, fraternelle ... en toute justice, c'est une preuve d'un idéal de communauté.

Pierre : Je pense exactement la même chose. Pourquoi avez-vous quand même blessé la sensibilité des Sœurs ?

Paul : N'oubliez pas que nous vivons à une époque où les liens moraux se désagrègent. Des valeurs existent aujourd'hui qui deviennent davantage de jour en jour sans consistance.

Pierre : C'est vrai. Jusqu'aux promesses et aux vœux qui ne sont plus pris au sérieux. Il existe tant d'ordres religieux qui se sont lassés de formes de vie qu'ils avaient choisies et assumées solennellement. Ils demandent certes des dispenses, mais ils sont prêts en même temps à changer d'état quand la dispense n'arrive pas ou qu'elle génère des difficultés. Les saints vœux sont vécus saintement par si peu de personnes. En Amérique du Sud, il y a un nombre effrayant de prêtres qui ont simplement quitté la soutane du jour au lendemain. Depuis que j'observe tout cela, je comprends mieux la crise tragique du couple et de la famille aujourd'hui, mais je comprends aussi mieux pourquoi dans votre institut, vous aspirez à des liens externes minimaux, mais ceci pour mettre plus de poids au soin diligent de l'esprit.

Paul : Aussi longtemps qu'une idée agit comme une fonction, qu'elle englobe tous les hommes et n'est pas harcelante, il n'est pas nécessaire d'en parler davantage. Cela n'a aucun sens de l'annoncer encore et encore comme un problème à résoudre. Mais il en va tout autrement quand la vie sur ce point – de même la vie de l'amour, la vie de la communauté interne – est la proie de lois de dissolution. Il ne reste rien d'autre que d'annoncer l'idée d'une inclusion mutuelle des cœurs, morale, pure et bien ciblée, jusqu'à ce que l'idée d'une nouvelle vie s'éveille et garantisse une ascension continue. On doit accepter les inconvénients liés à une telle praxis. On doit le faire d'autant plus facilement lorsqu'il s'agit de sauver un monde qui risque de sombrer dans l'abîme du collectivisme. Aussi évidente que soit cette connaissance pour les psychologues et les pédagogues, dans la vie pratique, sa réalisation est pour l'instant aussi liée à des difficultés particulières parce que la culture contemporaine hésite entre deux rives. La vieille rive nous a quittés, elle disparaît de plus en plus à nos regards. Mais il y a beaucoup de communautés et de responsables qui voudraient désespérément la retenir. Cependant, nous ne sommes pas encore parvenus sur la nouvelle rive. C'est pourquoi il existe tant de confusion et d'insécurité partout. C'est pourquoi l'éducateur et le pasteur d'aujourd'hui ont besoin de beaucoup plus de courage, mais aussi de beaucoup plus de tact qu'à d'autres époques.

¹ NdT : 1 Co 6, 17

² NdT : 1 Jn 4, 16

Celui qui vit et qui agit entre les deux rives opposées, doit s'attendre à n'être compris ni par les uns ni par les autres. Ce que l'ancien nomme trop progressiste est récusé par le nouveau comme trop conservateur. Il doit se préparer à être lapidé ou comme broyé entre deux meules.

Ayant fait le discernement, jusqu'à présent, j'ai publié des textes deux fois plus tendres à d'autres instituts, une fois dans le rapport d'Afrique, et l'autre dans la lettre de janvier. C'est la méthode que Noé a appliqué lorsqu'il laissa les colombes s'envoler en attendant [de voir] si elles reviendraient et ce qu'elles rapporteraient.

Après nous être déjà occupé depuis des années de l'homme nouveau, nous devons avancer dans la formation de la communauté nouvelle. Les textes intimes devraient en donner le signal.

Pierre : Je comprends lentement où vous voulez en venir. Par tous les moyens, vous tournez autour de ceci : vaincre l'homme bolchevique dans la masse bolchevique. Vous vivez plus fortement que beaucoup d'autres dans l'avenir et c'est pourquoi vous ne vous laissez pas de résoudre encore et encore les principes ultimes – comme ici le principe de la communauté – et de les annoncer vigoureusement pour aider à créer des formes solides pour l'Église et la société de demain. En tout bien tout honneur. Celui qui comprend le rapport interne saura reconnaître votre travail et se mettra à votre disposition. Peut-être en ira-t-il pour lui comme pour moi. Une réserve subsiste cependant. La façon de s'exprimer rappelle le liturgique « *per ipsum, et cum ipso et in ipso.* »¹ « À côté du danger de l'incompréhension et des erreurs, il faut rappeler ici le caractère sacré de cette terminologie et son utilisation jusqu'ici clairement déterminée. »

Paul : Dans l'Église, nombre de personnes reconnaissent comme une lèpre, la sécularisation qui pousse continuellement en avant. Cette dangereuse maladie a de nombreuses causes. Une de ces causes ne serait-elle pas au moins le fait que nous, les hommes d'aujourd'hui, avons trop séparé le liturgique, le sacré, du profane ? La communion intérieure entre chrétiens n'est-elle pas aussi quelque chose de très sacré ? Le texte liturgique doit être évidemment compris de deux manières : l'union mystique du Christ et de ses membres, qui ne connaît pas de parallèle, mais aussi en même temps la mystérieuse solidarité morale entre le Christ et les siens. Par-là est clairement donné le point de départ à partir duquel un parallèle entre l'union qui existe entre le Christ et les siens, et toute autre communion noble et intérieure n'est pas seulement possible mais vivement souhaitable. Celui qui veut sérieusement poursuivre jusque dans ses derniers recoins l'esprit bolchevique du temps, saisit toute occasion d'unir le profane au sacré dans un grand dévouement. S'il s'attire des reproches, il se console avec saint François de Sales que l'on rappelait à l'ordre à cause de son langage moderne et trop terrestre. C'est totalement faux de penser que le *per ipsum et cum ipso et in ipso* est utilisé clairement et exclusivement pour le Christ et ses membres. À priori, le psychologue tient déjà cela pour improbable, parce que le processus de vie de la communion des cœurs dans la littérature et la vie le rapportent d'innombrables fois sous différentes formes. Effectivement, la dévotion mariale de Grignon de Montfort utilise les mêmes mots dans la relation d'amour entre la Mère de Dieu et ses enfants. Elle se produit selon la loi de la *communicatio idiomatum*.²

Une ville de France ou de Belgique – je ne me rappelle plus ni son nom ni où elle est située – a choisi solennellement pour son blason le *per ipsam et cum ipsa et in ipsa*. Vous voyez donc en tout lieu, le passage du christologique au marial et en général au chrétien-humain, enfin,

¹ Par lui, avec lui et en lui.

² Littéralement : participation/échange des notions. Le terme technique est fondé sur la doctrine de saint Thomas du *analogia entis*, qui signifie que les réalités des différents niveaux de l'être se correspondent, sont analogues. En conséquence de quoi, ce qu'un mot signifie à un niveau de l'être peut être transféré à un autre.

au moins là, lorsque le contact efficace avec le sacré, le surnaturel, est cherché et que le mode de pensée organique gouverne. Je crois que le temps est proche où beaucoup prendront le chemin qui va de la rigidité obstinée des mots à la souplesse logique des mots, à une proximité plus grande de la vie, à une union plus profonde de la nature et de la grâce.

Pierre : Ce ne sera possible que là où la pensée mécaniste aura cédé la place à la pensée organique. Si celle-ci règne, le danger d'être incompris et de l'erreur est exclu ou, du moins, sera facilement surmonté.

55. Option pour le religieux et le moral

Il existe des mouvements de toutes tendances, dans le monde et dans l'Église : Mouvement des travailleurs, Mouvements des femmes, Mouvement écologique, option pour les pauvres, Mouvement liturgique etc. Ils ont tous en commun d'être nés « d'en bas », avec une forte participation des laïcs, lesquels s'efforcent de renouveler ou d'améliorer la situation.

Schoenstatt est un de ces Mouvements, sans doute le plus vieux des mouvements actifs du siècle passé.

Lorsqu'on se demande de quelle sorte est le Mouvement de Schoenstatt et quel est son but, il vient d'abord à l'esprit ceci : c'est un Mouvement marial, un Mouvement pédagogique ; sans doute ces deux caractéristiques sont-elles justes. Si l'on inclut encore la mission particulière de l'organisme des liens, on devrait alors ajouter que c'est un Mouvement organique. Il souhaite unir le plus parfaitement possible la nature et la grâce, l'ordre de la Création et l'ordre de la Rédemption. Tout ce qui est bon et noble, tous les désirs des autres Mouvements devraient trouver un espace dans Schoenstatt.

Dans cette largeur et cette ouverture réside aussi un danger que le Fondateur a désigné dans les années cinquante comme un « fichu universalisme ».

Le danger est d'autant plus grand que nous vivons dans un environnement social dans lequel la dimension surnaturelle de l'espace publique a presque totalement disparu ou est en train de disparaître. C'est pourquoi tous les efforts, bons et nobles, courent le risque de devenir « à succès automatique » et, malgré une bonne intention, de contribuer à l'effilochage de l'homme.

Cette évaluation de la situation actuelle a conduit Père Kentenich, en dépit d'un ensemble organique, à insister sur quelque chose « d'organiquement unilatéral » : le renouveau moral et religieux comme fondement, pour que tous les courants légitimes conduisent de nouveau à se recentrer sur l'homme et à l'union de l'homme avec Dieu.

C'est pourquoi le texte suivant est à comprendre comme un ajout essentiel dans le concert des textes sur l'anthropologie et la pédagogie.

Il est extrait de la lettre d'octobre de 1949 (Schönstatt-Verlag 1970, pages 61-64, 91-93) donc un document datant justement de l'époque où il est particulièrement question pour le Père Kentenich de la pensée, la vie et l'amour organiques.

Un Mouvement de renouveau qui a cette mission de renouveau dans le temps actuel ne doit pas s'arrêter à mi chemin. Il doit ramener l'enseignement et la vie aux principes ultimes et aspirer inébranlablement à une réforme universelle la plus complète possible. Nous parlons délibérément d'une réforme parfaite qui va jusqu'aux racines. Il est facile de comprendre et, en tout cas, il est plus simple pour le moment – pour prendre un exemple – d'appeler par exemple dans le vitalisme l'homme instinctuel ou, dans l'économie, l'homme économique, pour faire comprendre l'idéal de la culture esthétique du jouisseur ou celui de la culture du créateur. On en reste à ce niveau naturel, unilatéral et on n'a pas besoin de

s'attaquer au monde surnaturel. Il va sans dire que des courants de cette sorte sont, au moins au niveau des relations quotidiennes, mieux accueillis dans les cercles ecclésiaux que ce qu'ils mériteraient en eux-mêmes. Il est plus facile d'orienter les forces créatrices d'une époque sécularisée vers un but bien tangible que vers un idéal religieux. On ne se laisse cependant pas leurrer par un succès passager. Bientôt, on reste là, les mains vides.

Parce que notre monde est devenu malade jusqu'en ses racines, parce qu'il a, dans tous les domaines, provoqué une révolution de l'être, parce qu'il a complètement renié toute idée de Dieu et son dessein, il va au devant d'une ruine multiforme : la ruine de l'harmonie morale et de la société, la disparition de la conscience d'avoir un chez-soi et la disparition de la domination sur la nature et sur le démon. Voilà pourquoi l'on doit lutter partout à partir de principes métaphysiques ultimes pour une nouvelle création parfaite. La révolution parfaite de l'être doit se trouver confrontée à une fidélité parfaite de l'être. La loi antique « *Ordo essendi est ordo agendi* »¹ doit être étudiée soigneusement et reconnue dans tous ses détails et elle doit être appliquée – c'est ce qu'à Schoenstatt, on s'efforce de faire dans ses branches et ses institutions. C'est pourquoi, l'aspect religieux et moral est partout prioritaire, qu'il s'agisse de l'image de l'homme ou de la société ...

Nous appelons cette attitude organiquement unilatérale, religieuse et morale, c'est-à-dire que nous classons et subordonnons l'esthétique et l'intellectuel, le vital, l'hédonique² et l'économique à l'accomplissement de la nature religieuse et morale.

Tôt ou tard il en résultera ceci : pendant que l'individuel est organiquement unilatéral du point de vue religieux et moral – pour autant que les dispositions existent – l'ensemble a une empreinte multiforme. C'est-à-dire : bien que, dans l'élément religieux et moral, tous soient en harmonie avec le plus fondamental, il règne cependant une riche diversité, de même que dans la nature avec toute sa variété de plantes, d'animaux et d'étoiles.

L'attitude religieuse et morale agit déjà de façon originelle sur l'individuel et la société. Sur cette base [surnaturelle], la disposition esthétique ou intellectuelle, économique, hédoniste ou vitale, se déploie davantage encore selon diverses couleurs. Tout ceci est sans danger parce que les nombreuses dispositions de l'homme reçoivent appui et mesure par l'attitude fondamentale religieuse et morale : le dessein de Dieu et l'idée de Dieu sont parfaitement saisis même s'il est difficile de réaliser en pratique les deux. Malgré de nombreux écarts vis-à-vis de l'idéal, malgré toutes les bassesses humaines, nous pouvons avancer paisiblement et d'un pas ferme dans notre époque tourmentée.

[...]

Dans un temps malade et profondément bouleversé, un tel mouvement de renouveau ne peut pas éviter de se distancer de beaucoup de domaines consciemment contraires à son milieu. Bon gré mal gré, il doit, malgré toute son ouverture envers l'autorité ecclésiale, se sentir et se comporter comme une île flottante ou un ermitage flottant et se verrouiller soigneusement face à l'influence étrangère et ennemie. Les murs extérieurs – pouvant être pourtant fort hauts et épais – ne suffisent pas à ce but. Sans une immunisation spirituelle profonde de la communauté et de l'individu, ce but est inaccessible. Davantage encore, tout lien avec ces courants actuels, qui ne s'efforcent pas d'atteindre de la même manière l'esprit à la fois du naturel et du surnaturel, est nuisible et gaspillage inutile de temps et de force ; il porte en lui le germe de la décadence ou de la dépravation.

[...]

¹ L'ordre de l'être détermine l'ordre de l'agir

² Une traduction moderne de ce mot serait le divertissement

Dans la période intermédiaire, nous regardons pleins d'espérance l'image idéale qui commencera demain à se réaliser. Nous vivons avec la foi que le livre de la Sagesse exprime par ces mots : « *Deus sanabiles fecit nationes orbis terrarum* ». ¹ En même temps, nous nous efforçons sincèrement à sa réalisation. C'est l'idéal de l'homme nouveau dans la communauté nouvelle, comme nous l'avons à l'esprit depuis 1912, à laquelle nous consacrons tout notre amour et toute notre énergie.

Notre situation est semblable à celles des premiers chrétiens. Ils ont dû mener un énorme combat contre les orientations terrestres du monde. Pour ne pas s'affaiblir, ils ont renoncé volontairement à nombre de nobles biens naturels – économiques, hédonistes ou esthétiques – afin de se concentrer parfaitement et totalement sur l'idéal religieux et moral. Devant le témoignage de vie, et de vie donnée jusqu'à la mort, l'opposition des païens a cédé.

Notre chemin en est marqué. Ce n'est pas tant par nos paroles que par notre vie et notre mort que nous espérons éveiller l'attention d'un monde qui sombre dans le terrestre et, au moins, susciter en lui le désir de déverrouiller la porte du surnaturel, du divin, de l'infini.

C'est pourquoi nous renonçons consciemment et volontairement à beaucoup de valeurs naturelles. Nous devons le faire si nous ne voulons pas laisser sombrer dans le terrestre les forces que Dieu a mises à notre disposition. L'idéal de l'homme organiquement tourné de façon unilatérale vers le religieux et le moral ne peut absolument pas être éclipsé par la magie du terrestre ni par la splendeur de l'esthétique. L'esthétique peut, pour autant qu'il existe des dispositions, devenir une haute expression du religieux et du moral, mais jamais un ersatz ou un obstacle. Si l'on comprend la finesse morale dans l'esthétique, personne ne doit nous dépasser dans ce domaine. Tout ce qui est grand et beau, tout ce qui a dévoilé, au cours des quatre siècles précédents, la splendeur cachée de l'idée de Dieu sur l'homme, nous voulons le recueillir soigneusement et le mettre en pratique par nos efforts.

¹ Dieu [a créé les êtres pour qu'ils subsistent] et ce qui naît dans le monde est porteur de vie. (Nouvelle traduction liturgique)

56. Les principes de l'éducation

« Éducation » est un mot capital dans la spiritualité de Schœnstatt et dans la praxis de Père Kentenich. Dans la spiritualité schœnstattienne, il n'existe pratiquement rien qui n'ait une dimension pédagogique – et même le plus souvent de façon très réfléchie. Déjà le jeune Kentenich bien que « meilleur élève », avait des problèmes à l'école parce qu'il se dressait intérieurement contre la pédagogie scolaire alors en vigueur. Il débuta son activité de professeur en commençant par modifier la pédagogie.

Lorsque fin 2012, il fut nommé au poste pédagogique de directeur spirituel dans la maison des étudiants de Schœnstatt, il formula aussitôt son programme pédagogique : « Nous voulons apprendre, sous la protection de Marie, à nous éduquer nous-mêmes, pour acquérir un caractère ferme, libre, sacerdotal ».

Durant les années vingt et trente, Père Kentenich déploya de façon substantielle la spiritualité de Schœnstatt à travers des cours pédagogiques – ils étaient alors appelés cours de direction spirituelle – ainsi qu'au début des années cinquante, avec une interruption durant les années d'Hitler, la guerre, la captivité et les voyages à l'étranger et, finalement, ces cours cessèrent pendant l'exil.

C'est pourquoi il n'est pas surprenant qu'il nomme Schœnstatt un « Mouvement d'éducateurs et d'éducation ».

Les multiples déploiements de la pédagogie et ses applications concrètes aux différents groupes (selon les âges et les vocations) ainsi qu'aux demandes et aux défis de l'époque, conduit nécessairement à se poser la question : quel est le noyau de cette pédagogie ? Quels en sont les principes essentiels et par conséquent immuables ?

Le texte suivant souhaite répondre à cette question. Il est très dense, concis, mais il offre la clé de la pédagogie de Père Kentenich et montre, en outre, comment les principes pédagogiques, les « étoiles polaires », s'appliquent aux fondements de notre spiritualité.

Le texte est extrait du congrès pédagogique de 1950, « Les grandes lignes d'une pédagogie moderne pour les éducateurs catholiques », (Schœnstatt 1971), et reproduit les pages 151-160, 185-190 en l'abrégeant un peu.

Malheureusement, dans ce congrès, Père Kentenich n'a pas développé davantage les deux dernières étoiles polaires. C'est pourquoi un petit texte a été ajouté ; il explique ce que Père Kentenich entend par la pédagogie du cheminement et la pédagogie de la confiance et qui est important pour lui dans ces processus pédagogiques.

Ce passage est tiré de « Epistola perlonga » de 1949 paru dans « Von menschlicher oder prophetischer Klugheit. » Briefstudie. Lettre au Père Menningen, Milwaukee, 24 mars 1964. Préparé pour l'édition par Heinrich M. Hug, Vallendar-Schœnstatt 1996/2004, pages 144 ss.

Maintenant, insérons tout ce système dans la situation pédagogique actuelle. Il s'agit bien d'appliquer des principes permanents à un système pédagogique moderne, tels que nous devons les appliquer dans l'humanité d'aujourd'hui. Comme tâche, il resterait ensuite à travailler scientifiquement le déploiement homogène de tout le système. Une belle et louable tâche !

[...]

Avant de commencer à parler des sujets que je vous ai annoncés, laissez-moi vous faire un aveu : toute connaissance humaine est partielle¹. Ici aussi. Toute tâche éducative est partielle ! Et si nous savons parfaitement appliquer tout ce que nous avons envisagé ensemble, alors, vous le savez bien, tout processus éducatif reste discutable. Sans le facteur de l'éducation le plus essentiel, sans Dieu et sans sa grâce surabondante, nous ne pourrions élever jamais un enfant de Dieu, moins encore un génie de la candeur au sens déjà mentionné.

[...]

Nous avons donc devant nous la deuxième partie du devoir : introduire le système [pédagogique] dans la situation pédagogique [actuelle].

Deux choses nous sont alors demandées : nous devons d'abord prendre conscience de notre système pédagogique dans ses grandes lignes puis, à partir de là, l'introduire dans la situation pédagogique. Cette situation est très discutable sous un quintuple point de vue. Je les place au début, ensuite vous sentirez combien le monde de l'esprit qui se tient devant nous est immense. Ce n'est pas un jeu de billes. C'est entrer dans le grand devoir que le Bon Dieu nous a donné. Ce qui est discutable est

Le lieu de l'éducation
Le sujet de l'éducation
L'objet de l'éducation
Le but de l'éducation
Le processus éducatif

[...]

Dans notre pédagogie, nous différencions les étoiles polaires et les formes fondamentales.

Les **étoiles polaires** sont :

La pédagogie de l'idéal
La pédagogie des liens
La pédagogie de l'alliance
La pédagogie du cheminement
La pédagogie de la confiance

Cinq termes au contenu riche et dense !

Les **fondements** de notre éducation résident dans le triple « message de Schoenstatt » : le message de
de la foi en la Providence mise en pratique
de l'alliance d'amour de Dieu avec sa créature
du fait d'être divinement saisi par la mission.

Les **formes fondamentales** vues de façon pédagogiques sont
l'éducation à la foi
de l'éducation à l'amour
de l'éducation à la mission ou à l'apostolat.

[...]

1. Tout d'abord quelques mots sur **la pédagogie de l'idéal** en tant que **pédagogie [qui forge] les convictions et les attitudes.**

¹ Cf 1 Co 13, 9

[...]

Chez une personne normale, les actes se développent toujours à partir des attitudes et lorsque, dans une certaine mesure, ils sont de qualité, ils donnent de la profondeur à l'attitude. *Habitus fit per repetitionem actuum*.¹ Tel n'est pas le cas des hommes d'aujourd'hui. Aujourd'hui, tout se joue dans l'impression, tout se joue dans l'acte. Les actes se succèdent sans faire naître une mentalité, sans que les actes soient posés à partir d'une mentalité, d'une attitude. C'est bizarre. C'est presque un mystère. Voyez : chez les hommes d'aujourd'hui, inconsciemment, les actes ne sont pas en relations les uns avec les autres, ils n'ont pas de racine commune à partir de laquelle ils naissent, ils ne viennent pas du cœur de la personnalité. Ainsi s'explique la discontinuité des pensées, des sentiments et de la volonté. Un SS, par exemple, qui aura abattu beaucoup d'hommes, se retournera et « embrassera le monde entier ». Ses comportements ne se développent pas à partir d'un « fond » commun. C'est un homme qui, finalement, n'est plus un homme. Le noyau de la personnalité est totalement dévalorisé. Je caricature, ce sera rarement le cas de façon aussi grossière. Mais en somme, vous avez devant vous l'homme d'aujourd'hui. D'où notre perplexité.

[...]

Les lois de construction d'une mentalité doivent être aujourd'hui à nouveau clairement réfléchies. Il est facile de comprendre qu'aucun progrès n'est possible dans l'enseignement religieux d'aujourd'hui parce qu'il n'envisage pas ces rapports. Ce qui compte pour l'âme aujourd'hui est très différent. L'interdépendance des différentes strates de l'âme est totalement modifiée. Comparez, par exemple, d'un côté Benoît, François, Ignace ! Et de l'autre les fondateurs d'Ordres modernes ! Ils ont tous agi selon la pédagogie de l'idéal. Seulement, les lois n'étaient pas clairement réfléchies. Mais nous devons aujourd'hui – à cause de la totale réorientation des strates de l'âme humaine – savoir réfléchir aux lois.

Qu'est-ce à dire ? Nous devons prendre soin, aujourd'hui bien plus qu'autrefois, de la pédagogie de l'idéal. Mais nous devons consciemment travailler les attitudes chrétiennes et avoir clairement devant les yeux les lois de la métaphysique. Dans notre Famille, combien agissent ainsi ? Combien de pasteurs s'y essayent avec plus ou moins de talent ?

[...]

2. La pédagogie du lien répond à une perte de liens, à un déracinement général et à une désaffection du toit familial chez l'homme d'aujourd'hui. Ce sont tous ces déracinements qui créent le climat le plus propice pour engendrer et développer l'homme collectif. Le refus et la négligence des liens humains rendent l'homme sans caractère, sans âme et par conséquent sans religion.

[...]

L'orientation d'un ordre objectif de l'être vaut aussi pour les liens. Elle indique trois grandes lignes de vérité :

Premièrement : il existe un organisme de liens dans l'ordre naturel.

Deuxièmement : il existe un organisme de liens dans l'ordre surnaturel.

¹ La répétition fait l'habitude

Troisièmement : les organismes de liens naturel et surnaturel se tiennent ensemble dans un rapport évident, voulu par Dieu, inscrit par Dieu. Il ne nous est pas du tout difficile de déduire ces choses de la vie ordinaire, quotidienne, à condition que nous ayons grandi nous-mêmes dans des relations saines et soyons capables de séparer ce qui est sain de ce qu'il ne l'est pas.

Selon la vision de Dieu, un enfant devrait normalement grandir dans un organisme de liens complet. Il doit grandir dans un attachement à des lieux, à des personnes, à des idéaux.

Avec son vagabondage, la vie moderne ne laisse pas souvent à l'homme la moindre possibilité de s'acclimater à un lieu. Il faut tellement de temps, par exemple à un petit enfant, pour connaître quelque chose, pour s'y habituer. De telles habitudes sont nécessaires pour que la nature entre dans un attachement local. Ne perdez pas non plus de vue ici le développement naturel de l'homme. Sous ce rapport, l'homme aujourd'hui est vraiment malade !

Au lien local, doit s'ajouter le lien personnel. Nous allons l'appliquer tout de suite à la relation fondamentale de l'éducateur et de l'élève. Veuillez comprendre ceci : *s'il n'existe pas de relations personnelles profondes entre l'éducateur et l'élève*, et si l'éducateur n'est pas en même temps tellement familier de Dieu, ne se situant pas à un niveau surnaturel, sacré, de telle sorte qu'au nom de Dieu et par sa relation avec l'élève, il puisse poser des exigences avec succès, il sera impossible aujourd'hui de s'approcher de nos jeunes avec des exigences. L'attachement personnel facilite de bout en bout la relation. Elle donne à l'éducateur ce que l'on appelait il y a une dizaine d'années la « compréhension qui élève ». Une telle compréhension élève malgré toutes les faiblesses et les difficultés. Elle a foi dans le bien qui est dans l'élève, dans sa nature, dans sa mission.

[...]

3. Au moins un mot sur la pédagogie de l'alliance

À quoi répond cette pédagogie, vers quoi s'oriente-t-elle et qu'en découle-t-il ? La pédagogie de l'alliance répond au désir ardent de notre cœur et cherche dans la pratique à surmonter le déisme, le fatalisme et le transcendantalisme.

Le *déisme* est le problème le plus grave, la maladie de notre siècle. Il affirme que Dieu a certes créé le monde, mais qu'il ne s'en occupe plus. Alors les liens d'amour entre Dieu et les humains sont niés.

La décadence mène à la ruine. Nous avons pu le montrer si clairement ! Nous sommes trop peu liés à Dieu. Cela vaut aussi pour tant de personnes qui fréquentaient un mouvement extrêmement liturgique. Là, Dieu est trop vu comme une idée. C'est un intellectualisme à couleur religieuse auquel il manque un lien profond et personnel au Dieu personnel. Ce n'est pas Dieu qui est aimé ici, mais l'idée de Dieu. Ce n'est pas avec ça que vous pourrez faire que les hommes d'aujourd'hui s'enflamment pour le divin.

Considérez la pédagogie de l'alliance sous ce rapport ! Le Dieu vivant sort pour ainsi dire « de lui-même » et il est continuellement en marche vers nous. Notre devoir est d'être continuellement en marche vers lui. Là, Dieu n'est, ni en théorie ni en pratique, une simple idée, mais une personne, le Dieu de l'amour infini. Il cherche des hommes qu'il puisse aimer et qu'il a créés pour qu'ils l'aiment, lui et tout ce qu'il aime. La pédagogie de l'alliance a comme base une notion de Dieu qui est « taillée sur mesure » pour les hommes d'aujourd'hui, mais qui existe aussi dans l'ordre objectif.

[...]

4. La pédagogie du cheminement. Une famille qui connaît les moindres liens juridiques que l'on peut s'imaginer dépend des courants de cette sorte.¹ Si elle ne les travaille pas, elle succombera vite au danger de se fossiliser ou de devenir superficielle.

Lorsque règne la vie, il existe des tensions permanentes, des flux et des reflux. Parfois les vagues peuvent aussi déborder sur la rive. Ainsi en a-t-il été continuellement pour nous, ainsi resterons-nous toujours.

5. C'est pourquoi nous ne parlons pas seulement de pédagogie du cheminement, mais aussi de la **confiance**. La pédagogie du cheminement conduit à des buts clairement reconnus grâce au cheminement. La pédagogie de la confiance lâche volontairement les rênes, même quand la houle se lève. Elle croit et elle a confiance, non seulement dans le bien qui est dans l'être humain et dans la loi de la tension dans la communauté, mais aussi dans le fait que Dieu conduit avec bienveillance. Bien qu'elle garde bien en vue toute la situation, elle aime cependant rester en arrière, elle met la main à la pâte seulement lorsque c'est nécessaire ou utile. Dans notre courant du Père et de l'obéissance, on a tenu compte de tout cela. Le père de la Famille a tenu fermement les rênes. Si temporairement une tension a fait trembloter le corps de la Famille, c'est à expliquer comme une méthode et dans le contexte du développement. C'est simplement la substance de notre méthode pédagogique. Nous devons toujours en tenir compte.

C'est pourquoi, lorsque le rapport² parle de développements défectueux qui en ont effectivement résulté, il ne voit pas la situation avec clarté. Il refuse ce que nous qualifions au premier rang de principe de vie créateur et que nous nous efforçons d'atteindre. Cela peut venir de ce qu'il applique la norme usuelle de la pédagogie de l'institution³ à une Famille qui est régie par la loi de la pédagogie du cheminement.

Le développement futur du monde ne connaît pratiquement plus de distance et met, rapidement et facilement, les hommes en relation d'un continent à l'autre. Par conséquent le monde connaissant des relations continuellement fluctuantes ne doit pas compter sur des formes stables et il ne pourra donc pas se dispenser de cette pédagogie de la confiance et du cheminement. L'Église aussi, dans son propre intérêt, devra l'étudier tôt ou tard. Déjà aujourd'hui, elle semble être mise devant cette nécessité.

¹ Il s'agit concrètement du « courant du Père » qui est né à la suite du 20 janvier 1942 et de l'époque de Dachau surtout chez les Sœurs de Marie. Il met au premier plan le Fondateur comme Père de famille et il fut très critiqué en février 1949 lors de la visite canonique de Monseigneur Stein, évêque auxiliaire. Père Kentenich a défendu l'affaire en faisant remarquer les lois de la pédagogie du cheminement et de la pédagogie de la confiance.

² Le rapport de la visite canonique de Mgr Stein, évêque auxiliaire auquel Père Kentenich donna sa réponse le 31 mai 1949 dans la lettre appelée « Epistola perlonga ».

³ NdT : *Umstandpädagogik*. Littéralement : pédagogie de l'état, ce qui est déterminé, qui a un but et un chemin fixé à l'avance.

57. Schœnstatt et la psychologie des profondeurs

En un certain sens, le texte suivant aurait pu aussi être classé dans les textes autobiographiques. La lettre de laquelle est extrait ce texte, Père Kentenich l'a écrite pour se défendre ; occasion d'un merveilleux témoignage personnel sur son activité éducatrice et pastorale. En 1962 – après déjà dix ans d'exil – des informations arrivèrent chez le Père Kentenich, comme quoi l'accusation principale de la Congrégation pour la doctrine de la foi¹ – donc le motif principal de l'exil – résidait en ce que la spiritualité schœnstattienne aurait dérivé ou serait dépendante du psychanalyste Sigmund Freud.

La réponse de Père Kentenich à cette accusation est remarquable sous plusieurs aspects :

D'abord il fait comprendre qu'il connaît très bien tout ce qui se passe dans le domaine de la psychologie des profondeurs.

Mais ensuite, il prend ses distances avec les différentes écoles de la psychologie des profondeurs et formule ce dont il est ou devrait être question dans cette science : la purification et la compréhension de l'âme profonde. Il explique aussi que lui-même et sa spiritualité ne sont dépendants d'aucune école, mais que l'objet de la psychologie des profondeurs est aussi sien et c'est pourquoi, de ce point de vue, il en est proche. Il s'agit ensuite pour lui d'unir avant tout l'âme profonde à Dieu – et par là il dépasse naturellement l'horizon de la psychologie des profondeurs.

Il démontre enfin l'affinité [de Schœnstatt et de la psychologie] – peut-être aussi à la surprise de quelques schœnstattiens – en énumérant quelques éléments de la spiritualité schœnstattienne concourant à comprendre l'âme profonde, même si souvent, la terminologie ne correspond pas à celle des spécialistes : éducation à la liberté, importance de l'Esprit Saint, Inscriptio, enfance spirituelle, éducation à l'humilité, piété mariale et atmosphère de l'Immaculée, méthode de méditation, « Roman de vie » dans les terciats, courants et esprit de communauté ; donc éminemment un thème pour étudier le Fondateur.

Le texte est extrait de « Kleine Dokumenten-Slammung », 1963, masch., A4, 169-179

Les paroles de l'évêque juxtaposent la psychologie des profondeurs et la psychanalyse. On lit :

« Observez que l'Église n'a pas seulement en soi désapprouvé le principe du père (tel qu'il s'est développé dans la Famille), mais aussi les principes qui le sous-tendent et qui sont sans doute empruntés à la psychologie des profondeurs moderne et à la psychanalyse ! »

La juxtaposition n'est pas ici appropriée. La psychologie des profondeurs est un terme générique qui contient de nombreuses ramifications. La psychanalyse est une forme de psychologie des profondeurs : c'en est une parmi beaucoup d'autres. Disons que c'est pour expliquer le terme. Lorsqu'aujourd'hui, il est question de la psychologie des profondeurs, le mot est toujours compris dans ce sens moderne – sauf si le contraire est spécifié ou se déduit du contexte. Pourtant, il faut ensuite vérifier précisément s'il s'agit de la

¹ NdT : appelée à l'époque *Sacrée congrégation du Saint Office*

psychanalyse de Sigmund Freud (et de son école) ou de la néo psychanalyse dans ses formes les plus diverses. Ici entrent surtout en considération la psychologie individuelle d'Alfred Adler ou l'école de Karen Horney ou d'Erick Fromm ou de Harry Stack Sullivan ou de Harald Schultz-Hencke ou de Thomas French ou de Sandor Rado ou encore d'Abram Kardiner. Toutes ces écoles ont en commun des conceptions de la psychologie des profondeurs qui appartiennent au domaine des sciences physiques et naturelles. Les théories de la psychologie des profondeurs relevant de la philosophie sont différentes. Ici, on donne la première place à C.G. Yung. S'y joignent la théorie d'Otto Rang, ensuite la philosophie existentielle de Ludwig Binswanger avec son analyse de l'être, puis la théorie du partenariat et de la transmission selon M. Buber, M. Scheler, K. Loewith, E. Michel, P. Christian, ensuite le système de Viktor von Weizsäcker.

L'accusé connaît les courants modernes qui sont ici évoqués, mais il s'en est toujours suffisamment distancé et a gardé son indépendance. Cependant, ce dont il s'agit était dès le début une affaire de cœur. Ça l'est encore aujourd'hui. Ce devrait l'être et le demeurer si, en tant que Mouvement d'éducateurs et d'éducation dans un monde complètement transformé, Schönstatt veut résoudre, d'une manière qui plaît à Dieu, sa mission actuelle, sur les nouvelles rives du temps.

Tout au long de sa vie, il a toujours eu présent à l'esprit un unique et grand idéal : **Dieu et les âmes**. Tout le reste était secondaire, classé et subordonné à cette grande idée de vie. Il s'agissait toujours pour lui d'ouvrir les âmes à Dieu et inséparablement de les mettre en lien avec lui. Mais cela demandait nécessairement de veiller à ce que les âmes soient si possible ouvertes jusqu'en leurs profondeurs à Dieu et au divin, et le demeurent. D'où il suit que – étant donné qu'il commençait à découvrir les problèmes de la vie de l'âme, il lui fallait pour ainsi dire anticiper rapidement et courageusement – il y accorda dûment de l'importance dès le début de son activité d'éducateur (depuis 1912). Il se passa donc plus de dix ans avant, qu'à l'extérieur, on commençât lentement à s'en occuper. Depuis 1919, la divine Providence élargit son cercle de travail et d'influence. C'est ce qui se passa dès lors d'année en année, de façon croissante. Il arriva ainsi que d'innombrables âmes s'ouvrirent à lui, quelque soit l'état de vie, la classe sociale, l'âge ou le sexe. Jour et nuit – on peut le dire au sens propre – il vécut ainsi et, dans son singulier et mystérieux atelier, il œuvrait exclusivement pour les âmes. Il ne se lassa jamais d'accueillir en lui leurs mystères et de rechercher en tâtonnant les chemins de Dieu : qu'il s'agisse d'âmes saines, morbides ou malades, d'âmes gratifiées de grâces mystiques ou d'âmes appelées à cheminer sur des sentiers abrupts vers le sommet de la sainteté. Il devint pour lui de plus en plus clair que seule l'âme qui s'efforce d'être unie à Dieu jusqu'au plus profond d'elle-même est capable d'opposer une vive résistance à une époque qui incite à la perte des liens et des racines ou aux liens éphémères ; seule cette âme est capable de demeurer ferme, porteuse de racines authentiques et fortes.

Une image simple peut l'illustrer. Autrefois, l'accusé eut à expliquer à un groupe de jeunes l'idéal de groupe qui avait été choisi. Le chef de groupe vint auparavant chez lui et lui expliqua brièvement l'idéal. Il apportait une jeune bouture de chêne : cela signifiait que les jeunes voulaient devenir des chênes dans le jardin de la MTA. Le chef de groupe fit remarquer que les racines de la jeune bouture étaient trois fois plus longues et plus grosses que la bouture elle-même. Cela détermina le contenu de la conférence. Celui qui, dans les orages, résiste aux intempéries et veut devenir solide comme un chêne, doit unir son âme à Dieu, de façon quasiment indissoluble, jusque dans ses racines les plus profondes.

L'image rend de façon appropriée ce que l'accusé avait à l'esprit comme idéal de d'éducation et de conduite des âmes. Il ne lui suffisait pas de lier la volonté à Dieu et de purifier la conscience, de l'éclairer et de la lier à Dieu. Il fut rapidement clair pour lui que,

généralement, l'homme agit davantage, selon le désir de son cœur et selon ce qui vit et agit dans son âme subconsciente, les impressions mal digérées ou les prédispositions.

À partir d'ici s'éclaire la raison pour laquelle dans sa première conférence qui était son programme, il proclama **l'idéal de l'être humain libre** comme mot d'ordre pour l'ensemble de son éducation et pour le Mouvement d'éducation qu'il avait fondé. Cet idéal brilla à travers toute l'entreprise pédagogique et les conférences qui s'en suivirent, et il détermina la vie et les efforts. À chaque bifurcation de chemin significative, à chaque croisée de chemin, il étincelle à nouveau vigoureusement et ne laisse plus aucun répit à ceux qui l'ont compris. Cela se manifeste particulièrement là où la liberté humaine est gravement menacée par la pression extérieure qui finit par intoxiquer intérieurement. Qu'on se plonge dans la littérature de Dachau, qu'on étudie à fond « Prières vers le ciel » : partout et toujours apparaît de nouveau l'idéal de la liberté, dans ses couleurs les plus vives et les plus chaudes. Il s'agit là d'être, le plus parfaitement possible, libre *de* et d'être libre *pour* : être libre – autant qu'il l'est possible avec la grâce – de tout ce qui n'est pas divin ou de ce qui est contre le divin, afin de devenir libre dans la même mesure pour Dieu et tout ce qui est divin – et tout cela dans l'intérêt et pour le bien de l'Épouse du Christ qui a besoin, dans tous les tempêtes qui mugissent, non seulement des héros de la volonté, mais aussi et surtout du génie du cœur (avec tous les ramifications et les conséquences) pour ne pas être victime des tempêtes.

À la première grande tourmente – qui a provoqué la persécution national-socialiste – la Famille n'a absolument pas été victime. Au contraire ! Le chêne a fait mystérieusement pousser ses innombrables racines dans le Cœur de Dieu et de la Mère de Dieu, et la conduite sage de Dieu s'est employée avec sollicitude à multiplier sans cesse les occasions pour croître profondément dans le divin et l'éternel. En pensant aux orages depuis 1949 et en laissant travailler en nous le fait que le chêne n'est toujours pas à genoux, que son cœur s'est beaucoup fortifié, qu'il est là, bien ancré, on se pose automatiquement la question : comment tout ceci est-il possible à une époque où la foi reste souvent simplement bloquée dans la tête et n'envahit pas le cœur et l'homme tout entier, comme le souhaitait saint Paul : Le juste vit (pas seulement *selon* mais aussi) *par* la foi.¹

Il est difficile de comprendre pourquoi on ne s'efforce pas de pénétrer le secret de la stabilité des différentes branches, surtout des Sœurs. Si on le faisait, on serait ainsi automatiquement poussé à chercher quels sont les moyens et les méthodes utilisés, pour toucher, purifier, assainir, intérioriser, moraliser et diviniser les profondeurs de l'âme, avec en résultat une sécurité d'instinct et un sixième sens admirable pour le divin. Il serait alors facile de démontrer qu'il s'agit de choses qui s'approprient ce que réclame la psychologie des profondeurs dans une vue authentiquement catholique, sans être victimes d'hérésies cryptogames², c'est-à-dire qui foisonnent secrètement et desquelles on prenait, de toute évidence, de la distance...

Il peut ainsi valoir la peine de se souvenir comment l'accusé avait l'habitude de toucher la vie consciente de l'âme et – si l'on veut utiliser ces expressions – la vie subconsciente de l'âme au sens déjà mentionné.

L'une, consciente, comme l'autre, inconsciente, doivent être abordées comme le fruit d'un *sentire cum Ecclesia*³ prononcé. Si l'on songe dans le premier cas à un *agere a proposito*⁴, il est

¹ Rm 1, 17 et Ga 3, 11 ; Cf. Ha 2, 4

² NdT : le cryptogame est un végétal dont les organes de reproduction sont cachés.

³ Sentir avec l'Église

⁴ Agir selon un plan, un dessein

légitime dans le deuxième cas de parler d'un *agere a natura*¹. Comme on le voit de toute évidence dans le texte et comme l'expérience le prouve, les deux se conditionnent l'une l'autre. Un agir intentionnel – s'il est accompli correctement – aide à toucher, purifier, spiritualiser la nature jusque dans l'inconscient et la nature ainsi purifiée allège, soulage et sécurise l'agir intentionnel.

Toucher comme Dieu le veut les profondeurs de l'âme ; cette question étant ici au premier plan, il n'est pas nécessaire de parler longuement de l'*agere a natura* au sens indiqué. Une présentation étendue demanderait une étude détaillée. Elle ne doit pas ici être ainsi prise en considération. Il ne peut s'agir que d'indications schématiques pouvant susciter une réflexion qui permet de faire comprendre Schœnstatt dans sa sensibilité moderne et, en même temps, inébranlablement enraciné sur le terrain solide de la tradition catholique.

C'est pourquoi l'on se contentera de laisser tomber quelque **lumière théologique, psychologique, sociologique et pédagogique** sur ceci : comment toucher, saisir, pénétrer les profondeurs de l'âme, laquelle est blessée par le péché originel.

Premièrement une lumière théologique

Paul fait remarquer que c'est le Saint-Esprit qui dit en nous, par des gémissements inexprimables, « Abba, Père ». Le Saint-Esprit est donc celui qui saisit toute la nature humaine jusqu'en ses ultimes profondeurs et – pour autant que le *statu viæ*² le permet – l'imprègne de l'esprit d'enfance, du sens surnaturel de l'enfance spirituelle, la fait être enfant devant Dieu. Ainsi comprend-on cette parole : *par les gémissements inexprimables*³. Il le fait, comme nous le dit la théologie, par ses sept dons. Ensuite : de même que le Seigneur est mû par l'Esprit, le juste l'expérimente, en qui les forces motrices surnaturelles agissent comme un contrepoids des instincts naturels non purifiés. Lorsque les forces motrices surnaturelles sont ignorées, il est impossible dans la durée de maîtriser les instincts naturels qui s'emporent sans frein ni mesure. Il est facile d'appliquer correctement ces indications aux profondeurs de l'âme. Ensuite : « Ce sont ces dons, les liens les plus cachés et les plus fins, les impulsions et les attouchements, par lesquels l'Esprit Saint gouverne l'âme sanctifiée, par lesquels il réalise en elle ce qu'il veut... Par ces dons, l'âme devient l'instrument choisi de l'Esprit Saint, lequel devient véritablement ainsi son éducateur et son maître (Meschler) ». Les liens les plus cachés et les plus fins dont on parle ici plongent dans les profondeurs ultimes de l'âme. C'est pourquoi on les appelle aussi bien « l'organe surnaturel de l'âme » ou « forces qui mettent l'âme en contact ⁴ » (Ruderer), qui la rendent capable d'agir non seulement *humano modo*⁵ mais aussi *divino modo*⁶, qui la réveillent, la poussent, qui s'en emparent et l'élèvent vers l'héroïsme, vers la plénitude du Christ. « À travers eux, l'âme est saisie directement par Dieu, elle devient docile et malléable au surnaturel, se tourne plus facilement vers Dieu » (Franke). Saint Thomas explique : « Les dons de l'Esprit Saint sont des qualités permanentes surnaturelles qui perfectionnent l'homme et le disposent à obéir avec promptitude aux inspirations du Saint-Esprit... Ce sont des facultés surnaturelles particulières qui nous rendent dociles pour accomplir toute œuvre excellente qui sont connues sous le nom de béatitude.» Il serait facile encore une fois de discerner et d'apercevoir dans quelle mesure on met l'accent sur ce saisissement des profondeurs de l'âme par l'Esprit Saint. C'est ce que pense aussi Laros : « Les dons du

¹ Agir selon la nature

² Aussi longtemps que nous sommes pèlerins sur la terre.

³ Rm 8, 22-26

⁴ *Anschlusskräfte*

⁵ À la manière humaine

⁶ À la manière divine

Saint-Esprit sont en fin de compte, dans le cœur de l'homme, cette force géniale et spontanée mue par le Saint-Esprit. Celle-ci pousse [le cœur] vers Dieu par attraction intérieure, par une sorte de gravitation, et agit pour lui. » D'autres docteurs spirituels comparent les dons à des voiles de bateaux ou à des ailes d'oiseaux, pour éclairer la légèreté de l'agir par rapport à notre mode d'agir habituel.

Il est facile de voir les relations ici soulignées, agissant partout dans l'histoire de notre Famille. Il suffit de se rappeler **l'aspiration personnelle et communautaire à la sainteté héroïque**. Si l'on considère qu'une telle aspiration n'est possible que lorsque les dons de l'Esprit Saint peuvent influencer librement, on comprend ainsi pourquoi et dans quelle mesure Schœnstatt guide et encourage ses membres et ses branches à la conduite, la pénétration, la purification, la spiritualisation et la divinisation des profondeurs de l'âme. À quels résultats arrive-t-on lorsque l'on voit comment la conduite divine pousse toujours toute la Famille à la **pratique héroïque des vertus théologiques (et cardinales)**. Les docteurs de l'Église montrent que le perfectionnement des vertus théologiques est exclusivement la mission et la fonction des dons du Saint-Esprit. Donc, de nouveau cette conséquence : jusqu'où les âmes ne peuvent-elles pas être, jusque dans le subconscient, saisies et pénétrées profondément par Dieu et le divin !

Encore une fois : lorsque nous enseignons l'Inscriptio ou l'acte de Joseph Engling, nous veillons toujours à souligner que la prière, conditionnelle, qui demande toute croix et toute souffrance a comme fonction de surmonter les prédispositions et les préjugés négatifs que nous avons envers la croix et la souffrance et – sous l'inspiration de l'Esprit Saint – à les positiver. Un exemple classique de cette transformation est celui des apôtres avant et après la descente de l'Esprit Saint. Auparavant, et malgré la proximité du Seigneur, ils s'étaient enfuis instinctivement devant la croix. Si l'on ne faisait pas assez attention à eux, ils étaient prêts à appeler la foudre et le tonnerre¹. Après la descente de l'Esprit Saint, ils se réjouirent d'être entraînés devant le tribunal, d'être méprisés et maltraités. Voilà l'homme nouveau en Jésus Christ que la Mère de Dieu voudrait particulièrement offrir par ses sanctuaires à l'Église d'aujourd'hui.

Apporter un éclairage psychologique à l'aspect théologique

Pour me faire bien comprendre, il faut souligner que les éléments devant être maintenant débattus, doivent être considérés et estimés tant du point de vue théologique que psychologique. Ici, seul le côté psychologique est pris en considération ; cependant l'aspect théologique doit toujours compris avec.

Comme premier élément, l'enseignement de saint Thomas nomme la *potentia obœdientialis*² au divin, au surnaturel. Il s'agit ici de la capacité d'accueil du divin et du surnaturel par la nature humaine. On peut aussi dire qu'il s'agit – en jetant un coup d'œil vers la Mère de Dieu – de l'attitude du *Fiat* qui y correspond, il s'agit d'une grande ouverture à la Parole de Dieu et à l'œuvre de Dieu, donc à l'attitude envers l'éternel, envers l'infini, attitude fondamentale et prononcée, féminine ; et tout ceci contrairement à une attitude volontariste masculine non éduquée qui s'imagine, surtout à une époque de virilisme, pouvoir et devoir se montrer comme un *actus purissimus*³, comme créateur absolument indépendant.

On voit sous ce rapport tout le monde de l'enfance spirituelle, telle que nous nous efforçons de l'enseigner et de la vivre. Elle est une ardente protestation contre le virilisme extrême et une confession chaleureuse de l'attitude du *Fiat* de notre Mère bien-aimée. Nous

¹ Lc 9, 54

² NdT : Force de l'obéissance

³ Selon les théologiens, Dieu seul est *actus purissimus*, c'est-à-dire acte pur

tenons inébranlablement que la femme éternelle et que l'homme éternel s'enracinent toujours dans l'enfant éternel. L'ouverture filiale du cœur et le don de soi filial demeurent en tout temps un élément constitutif de l'accomplissement de l'homme et de la femme. Cette enfance spirituelle peut, ici et là, revêtir d'autres formes, elle peut se répercuter à différents degrés, mais nul n'a le droit de s'en dispenser. Ainsi doit-on entendre la Parole du Seigneur : « Si vous ne devenez comme des petits enfants... »¹

Si l'on veut voir sous un autre aspect le processus de vie dont il est ici question, afin de faire encore davantage le lien avec les profondeurs de l'âme, au lieu du mot *enfance*, on peut utiliser le mot *petitesse* qui a la même signification. Il n'est guère nécessaire de mettre en évidence dans quelle mesure l'enfance spirituelle ouvre les profondeurs de l'âme. L'ouverture est bien le propre de l'enfance. L'enfance qui n'est pas mûre s'ouvre sans retenue. C'est pourquoi l'on parle de « l'enfant terrible² ». L'enfance devrait être un stade transitoire. Cependant, l'idéal est et demeure l'enfance mûre et sereine. Celle-ci est ouverte, inconditionnellement et sans retenue, à Dieu. D'ailleurs, c'est un secret jalousement gardé, une source scellée, un jardin clos³. Que l'on se souvienne de ce qui a été dit plus haut. Si l'enfance – comme on l'a dit – est ouverte sans réserve à Dieu, on doit alors s'attendre à ce que le Saint-Esprit entre non seulement par la porte ouverte de l'âme filiale, mais pénètre aussi, autant qu'il est possible, jusque dans ses profondeurs. Lorsque le Saint-Esprit agit ainsi, il parle cependant par des gémissements inexprimables. Il n'a de repos qu'il n'ait établi dans les profondeurs de l'âme une demeure inviolable.

Grignon de Montfort nous ouvre sous ce rapport un autre point de vue. Il souligne que « Dieu le Saint-Esprit étant stérile en Dieu, c'est-à-dire ne produisant pas d'autre personne divine, est devenu fécond en Marie qu'il a épousée, c'est avec elle et en elle et d'elle qu'il a produit son chef-d'œuvre qui est un Dieu fait homme et qu'il produit tous les jours jusqu'à la fin du monde les prédestinés et les membres du corps de ce chef adorable : c'est pourquoi, plus il trouve Marie, sa chère et indissoluble Épouse, dans une âme, et plus il devient opérant et puissant pour produire Jésus-Christ en cette âme et cette âme en Jésus-Christ (...) Et une des grandes raisons pourquoi le Saint-Esprit ne fait pas maintenant des merveilles éclatantes dans les âmes, c'est qu'il n'y trouve pas une assez grande union avec sa fidèle et indissoluble Épouse. » D'autres observations semblables amènent Grignon à retenir comme une loi de la conduite divine de l'âme : « Marie a produit, avec le Saint-Esprit, [la plus grande chose qui ait été et sera jamais], qui est un Dieu-Homme. La formation et l'éducation des grands saints qui seront sur la fin du monde lui est réservée ; car il n'y a que cette Vierge singulière et miraculeuse qui peut produire, en union du Saint-Esprit, les choses singulières et extraordinaires... Quand le Saint-Esprit, son Époux, l'a trouvée dans une âme, il y vole, il y entre pleinement, il se communique à cette âme abondamment et autant qu'elle donne place à son Épouse. »⁴ Ainsi se répètent toujours ces mots : « *Et incarnatus est ex Maria Virgine, par l'Esprit Saint, il a pris chair de la Vierge Marie* ». Lorsque le Saint-Esprit trouve Marie dans une âme – et voici la condition de l'action particulière du Saint-Esprit – il la trouve là où il voit dans l'âme un amour intime pour son Épouse et un sens prononcé du *Fiat*.

Ainsi s'unissent secrètement – tout naturellement – l'aspect psychologique et l'aspect théologique.

¹ Mt 18, 3,4

² NdT : en français dans le texte

³ NdT : cf. Ct 4, 12

⁴ NdT : Traité de la vraie dévotion. N° 20, 35, 36

Le psychologique revient plus fortement au premier plan si nous employons le mot *petitesse* au lieu du mot *enfance [spirituelle]*. Nous entendons par là l'humilité charmante et naïve de l'enfant. À peine trouvera-t-on une vertu morale comme l'humilité qui puisse exister aussi sainement si elle n'est pas très tendrement unie à un chaleureux amour de Dieu, au plus tendre amour de Dieu. L'humilité sans amour devient du jour au lendemain un sentiment d'infériorité maladif et se termine en fin de compte par une dépression ou une auto-idolâtrie qui répète avec Nietzsche : « S'il y a un Dieu, comment supporter de ne l'être pas ? » On a déjà dit plus haut quelque chose sur la faute et la faiblesse incomprises et inavouées qui souvent rendent tellement malade l'homme moderne et le fragilisent moralement. Ces mots ont le même sens que l'éloge de l'humilité primordiale qui trouve dans ses faiblesses l'appel le plus efficace à se jeter comme un enfant dans les bras du Père. Seul celui qui, avec Paul, peut confesser avec joie qu'il se glorifie de ses faiblesses – non pas formellement de ses péchés, mais de la pauvreté qui s'y manifeste comme dans d'autres faiblesses innombrables – car la puissance se déploie dans la faiblesse¹, est protégé d'un nombre incalculable de maladies psychiques modernes et est capable de guérir et d'aller à Dieu sans danger par des sentiers abrupts.

Le livre « La sainteté du quotidien » présente ainsi la relation interne entre l'impuissance de Dieu et la toute puissance de l'homme :

« Combien les hommes d'aujourd'hui connaissent peu, même nous, les chrétiens, cette vérité consolante ! (l'amour infini de Dieu le Père pour nous, ses pauvres enfants). Si nous la connaissions, pourrions-nous nous sentir seuls et abandonnés et aller mendier de porte en porte aide et consolation, en oubliant notre Père des cieux ! Un enfant ne va-t-il pas voir son père lorsqu'il est dans le besoin ? Et l'enfant, justement parce qu'il est petit et impuissant, n'éveille-t-il pas chez son père la volonté de l'aider et la joie de donner ? Le Père est diffusif, il se donne amoureusement et aime en se donnant, car il est l'Amour ! C'est par sa grande volonté d'amour qu'il souffle l'Esprit Saint. Mais cette force puissante et communicative ne lui laissait aucun repos. C'est pourquoi il unit son Fils à une nature humaine pleine de grâces. Je pourrais presque dire que le Père ne veut pas être sans enfants, il veut le plus d'enfants possible. Il est l'amour et veut donc se communiquer. *Deus quærit condiligentes se* : Dieu veut des êtres spirituels qu'il puisse aimer, qui aiment avec lui ce qu'il aime et comme il l'aime lui-même. C'est pourquoi son Fils unique s'est incarné et nous a incorporés à lui par le saint baptême. Nous sommes devenus en vérité ses enfants. Le Père a une singulière faiblesse, il ne peut résister à l'impuissance reconnue et avouée de son enfant. L'esprit d'enfance signifie « l'impuissance » du Dieu Très-Haut et par contre la « toute-puissance » du petit. Telle est la cause ultime de la fécondité de l'humilité dans le Royaume de Dieu. C'est pourquoi la Mère de Dieu a exulté en chantant dans le Magnificat : « Il élève les humbles »², et le divin Sauveur confirme toujours les paroles de sa Mère lorsqu'il dit : « Celui qui s'abaisse sera élevé³ » et « celui qui veut devenir grand parmi vous, sera votre serviteur et celui qui voudra être le premier d'entre vous sera votre esclave »^{4, 5}

Se complaire dans ses faiblesses et ses limites – quelles qu'elles soient – ou s'en glorifier, peut se vivre à trois degrés, qui sont autant de degrés de grandeur devant Dieu et de libération du brouhaha intérieur gênant et des entraves [psychiques]. Si expérimenter que

¹ cf. 2 Co 12, 9

² Lc 1, 52

³ Lc, 14, 11

⁴ Mt 20, 26 ss

⁵ La sainteté du quotidien. « La filiation divine »

je suis petit à mes propres yeux et devant les autres n'aboutit pas à expérimenter que je suis grand devant Dieu, tôt ou tard se développera un complexe d'infériorité maladif.

Le premier degré de petitesse ou d'humilité consiste en ce que l'on apprend à reconnaître volontairement et joyeusement ses faiblesses, à les utiliser pour arriver à un profond attachement à Dieu. Ainsi, humilité et amour marchent ensemble. L'humilité éveille l'amour et l'amour permet et facilite l'humilité. Il peut s'agir de limites physiques ou intellectuelles ou morales ou religieuses. Il n'est pas facile à vrai dire, humainement parlant, de briser des critères conventionnels de l'opinion publique et mondaine, de s'appropriier les critères divins et d'y conformer ensuite sa pensée, ses sentiments et son agir. Sans une grâce élevée, c'est impossible.

Le livre « La sainteté du quotidien » souligne :

« Celui qui s'efforce sérieusement de se détacher de sa propre gloire¹ et de l'hédonisme, celui dont la volonté, la pensée et l'agir sont simples, c'est-à-dire mus par un unique désir, l'honneur et l'amour de Dieu, celui-ci est libéré du brouhaha intérieur qui l'entrave et il n'a pas particulièrement à redouter des troubles nerveux. Les médecins ont raison, qui pensent que cette humilité et cet amour profondément enracinés en Dieu sont un excellent remède contre les maladies nerveuses lorsque celles-ci ne sont pas organiques.

Le saint du quotidien l'expérimente très souvent dans sa vie. Travail et souffrance ne lui manquent vraiment pas. Bien d'autres dans les mêmes situations s'écrouleraient nerveusement. Lui se tient debout. Il peut avoir les nerfs fragiles, mais il demeure solide et résistant, non en courant continuellement d'un médecin à un autre, mais parce que c'est un saint du quotidien qui, de par son aspiration à la sainteté, aspiration saine, profonde et des plus sérieuses, de par son amour chaleureux envers Dieu, maîtrise la vie là où d'autres, en bonne santé et vigoureux, ne peuvent résister aux difficultés usantes de notre époque. On sait ainsi que saint Thomas, ce géant de l'esprit, a écrit son énorme somme de la plus éminente science théologique en ayant de terribles migraines quasi continues. »²

On peut parfaitement concevoir comment l'union permanente ainsi envisagée et vécue entre le petit et le grand, entre l'humilité et l'amour, peut toucher les profondeurs de l'âme et, avec la grâce de Dieu, les transformer intérieurement.

Le deuxième degré d'humilité consiste à se réjouir d'être reconnu et par suite estimé par les autres selon ses limites et ses faiblesses.

Au troisième degré, on se plaît à savoir que les autres nous traitent selon nos faiblesses et nos limites.

Tout ceci est évidemment impossible si, conjointement, l'amour de Dieu ne grandit pas et que l'âme ne se sent pas enracinée dans le monde divin ou du moins qu'elle ne sait pas encore, que les paroles de saint Paul, « Votre conduite se trouve dans les cieux »³, peuvent légitimement s'appliquer à elle. On sent comment dans un tel état, l'âme a fortement déplacé le centre de gravité de son moi sur le Dieu vivant. Mais l'on devine aussi dans quelle mesure les profondeurs de l'âme doivent être réorientées après pareille révolution copernicienne. Par ses propres forces, l'homme est incapable d'un tel chef-d'œuvre. La grâce de Dieu doit se manifester puissamment et cela peut durer jusqu'à ce que l'âme, par

¹ NdT : cf. Jn 7, 18

² La sainteté du quotidien, fin du chapitre « De l'attachement au travail »

³ NdT : Voir note 2 page 25 (Texte 46)

expérience et puisse reconnaître avec saint Paul qu'elle « peut tout en celui qui la fortifie »¹. L'effet peut s'accélérer et s'approfondir dans la mesure où l'union entre l'humilité et l'amour cherche et parvient de façon créative à s'exprimer dans des attitudes corporelles symboliques. De ce point de vue, on se souviendra une fois de plus du sens ultime des coutumes en question.

Comme **deuxième élément psychologique** nous rappelons notre **méthode de méditation** habituelle, notre méthode de prédilection. Elle consiste – on suppose qu'elle est connue – à examiner et à ruminer, ainsi qu'à se préparer et à savourer à l'avance, la Miséricorde divine dont on est l'objet et la pauvreté personnelle. D'un côté comme de l'autre, nous sommes habitués pour ainsi dire à placer l'échelle² à chaque événement de notre vie personnelle et communautaire. Comme nous ne nous habituons pas très vite à voir Dieu au sommet de tous les événements, méditer de cette façon nous permet de combler ce manque. Le Dieu de la vie, qui nous parle de multiples manières tout au long de la journée à travers des paroles et des faits, désire que l'on fasse attention à lui. Il veut recevoir une réponse d'amour de notre part. Durant la méditation, l'intelligence gravit pour ainsi dire les échelons, pour voir Dieu au-delà et pour le comprendre. Le cœur les gravit avec elle et cherche à étreindre très chaleureusement ce Dieu vivant et paternel ainsi que ses dispositions et permissions. Selon le dessein de Dieu, expérimenter sa misère est une impulsion merveilleuse pour indiquer le chemin des bras miséricordieux de Dieu le Père. C'est toujours ce même processus de vie qui se répète d'innombrables fois : tout ce qui nous arrive – que ce soit joyeux ou triste, que cela nous rende heureux ou nous bouleverse, que ce soit positif ou négatif – étant un don et un déploiement de l'amour, attend de recevoir une réponse d'amour de la part d'un véritable enfant du Père. Cela peut durer jusqu'à ce que l'âme soit tellement enracinée dans ce monde qu'elle nage littéralement dans l'océan de la miséricorde de Dieu et s'y sente bien. Petit à petit, elle résorbe toutes les impressions mal digérées. Elle le fait, en inspirant et expirant profondément, jusqu'à ce que tout son rythme de vie batte au rythme de la vie de Dieu. Ainsi monte-t-elle d'échelon en échelon vers la liberté des enfants de Dieu. Jour après jour, elle se libère de tout ce qui n'est pas Dieu ou de ce qui est contre Dieu, afin d'être libre pour le Dieu de la vie.

Il devrait de nouveau être facile de comprendre comment une telle méditation a une influence profonde sur les profondeurs de l'âme.

La fonction de la méditation quotidienne du passé proche et de l'avenir s'élargit surtout au cours des terciats tout au long de la vie. Pas seulement en mettant en branle par une lapidation³ générale de l'âme en ses profondeurs ; il s'y ajoute que l'ensemble de la vie depuis l'enfance est récapitulée, revue et savourée dans les détails au sens que nous avons dit. Une longue expérience confirme que ce genre de rumination, à partir d'une haute attitude religieuse, touche profondément les profondeurs de l'âme jusqu'en ses ultimes racines et qu'elle est capable de les convertir. L'effet est alors particulièrement profond lorsque l'histoire de toute la vie est déployée devant un transparent de Dieu, bienveillant et compréhensif, qui aide au sens indiqué à gravir les échelons de l'intelligence et du cœur et à assimiler complètement les impressions non digérées qui subsistent⁴.

¹ Ph 4, 13

² NdT : expression du Père Kentenich expliquée quelques lignes plus loin ... la méditation est comme une échelle dont on gravit un à un les échelons pour voir Dieu.

³ C'est-à-dire un tour de table avec des personnes intimes au cours duquel les participants accueillent ceux que les autres ont à leur dire de leur faiblesse.

NdT : le mot *lapidation* dans la bouche ou sous la plume de Père Kentenich n'est pas négatif.

⁴ Les membres des Unions et des Instituts âgés de 26 à 36 ans sont invités, lors du deuxième terciat, à relire sincèrement tout le passé et à l'unir à Dieu dans une ressaisie de leur vie personnelle appelée « roman de vie ».

Plus l'âme grandit dans la Famille et s'en sait responsable, plus elle se sent poussée à appliquer cette manière de méditer à toute l'histoire de la Famille et à prendre tous les événements comme étant décisifs personnellement dans sa vie et à les savourer.

Celui qui, toute sa vie, se promène constamment avec amour dans ces trois cercles sent bien vite combien Dieu pénètre jusqu'aux ultimes profondeurs de l'âme.

Le **troisième élément psychologique est considéré comme notre spiritualité à trois dimensions**. Il est inutile de faire remarquer que celui-ci, de nouveau, peut être regardé à partir des deux côtés, théologique et psychologique. Le premier n'entre pas ici en considération, il est présupposé. Il s'agit donc seulement du côté psychologique, aussi loin toutefois que les profondeurs de l'âme puissent être touchées. Ce qu'il faut en dire ici est évident pour celui qui connaît notre spiritualité et il n'a pas besoin d'explications supplémentaires.

Dans notre **spiritualité de l'alliance**, il y a la réciprocité la plus parfaite possible entre les partenaires [de l'alliance]. Cette spiritualité est axée de part et d'autre sur un mouvement d'amour et de sacrifice, mouvement éclairé, harmonisé et organique. L'amour embrasse l'ici-bas et l'au-delà, c'est-à-dire, toute forme d'amour qui plaît à Dieu, qu'il s'agisse d'un amour primitif naturel ou d'un amour surnaturel. Il cherche à associer ces trois formes harmonieusement. La troisième partie de « La sainteté du quotidien » montre comment cela peut être fécond. Celui qui comprend ce qui est dit ici, celui qui s'efforce de le mettre en pratique se rendra vite compte combien la nature humaine est touchée de cette manière dans ses instincts irrépessibles – ses forces de vie – et combien elle a partie liée avec l'amour infini. D'autres développements sont ici inutiles.

Par **sainteté du quotidien**, nous entendons l'harmonie qui plaît à Dieu dans l'attachement affectueux à Dieu, aux hommes et aux œuvres, dans toutes les situations de notre vie. Dans nos rapports, quand il s'agit des profondeurs de l'âme, l'accent sur l'affection dans les divers attachements doit être regardé comme un mot-clé. Ce qui a été dit auparavant au sujet de l'amour devrait être ici repris et pas seulement appliqué à Dieu, mais aussi aux choses et aux êtres humains. Si cela se passe convenablement, il est de nouveau évident que, par une telle praxis, les profondeurs de l'âme sont largement touchées, transformées et tirées vers le haut. Cela se passe dans toutes les situations de notre vie.

Notre spiritualité de l'instrument accorde de l'importance au lien indissoluble entre l'instrument et le maître d'œuvre, qu'il s'agisse de part et d'autre d'une personne, d'un but à atteindre ou d'une méthode. Puisque ce lien (entre l'instrument et l'œuvre) est de nouveau établi, assuré et approfondi par l'amour, nous avons en substance le même cas de figure que précédemment. La spiritualité de l'instrument touche les profondeurs de l'âme de la même façon que la spiritualité de l'alliance et du quotidien. Je ne veux pas en dire plus ici.

Il ne sera pas difficile à celui qui a accueilli et travaillé en lui les aspects théologiques et psychologiques des profondeurs de l'âme de laisser tomber sur elle quelques traits de lumière sociologique. Pour le présenter maintenant, il suffit de souligner brièvement trois éléments et de les mettre de côté pour des approfondissements ultérieurs.

D'abord, on se souvient que le début de Schoenstatt, que sa source, est un **processus de vie** et non une idée. On se rend compte ensuite comment toute la Famille est portée, traversée et imprégnée par un **courant universel de vie**. Il s'en suit que celui-là seul appartient pleinement à la Famille, qui est entré dans ce processus de vie et qui est touché par ce courant de vie. Mais par le processus de fondation et le courant de vie – ainsi qu'il est

absolument évident – on compte sur l’instinct social des membres. Ils n’ont de cesse – et c’est enraciné dans leur manière d’être – que la vie de chaque membre et des branches soit saisie, pénétrée et imprégnée jusqu’aux ultimes profondeurs de l’âme. Ce n’est pas sans raison que nous avons l’habitude de dire : tout véritable membre de la Famille devrait s’approprier le processus de Fondation dans chacune de ses étapes (1914, 1939, 1942, 1952), nager dans le courant de vie de ces époques, se laisser porter par lui.

Ensuite, l’instinct social de l’être humain est éveillé par la forte **atmosphère de l’Immaculée** et il se déploie considérablement dans toutes les directions. Ce que l’on dit d’habitude de la signification de l’environnement doit être ici répété et appliqué au parfum très doux et très fin, au parfum de l’esprit de l’Immaculée qui pénètre tout. Depuis que la Famille existe, elle a pris comme modèle la loi fondamentale de vie : l’esprit de l’Immaculée est et demeure sa terre maternelle. Jamais elle n’a quitté cette terre, toujours elle a fait entrer ses enfants dans cet esprit, avec une douce violence. Cette atmosphère de l’Immaculée semble être son charisme propre. On se souvient dans quelle mesure les profondeurs de l’âme doivent en être par là durablement saisies, animées et divinisées. Le mystère de la force d’attraction devrait surtout se manifester chez ceux qui vivent *la vita communis perfecta ou mixta*¹. Nous ne parlons pas sans raison d’une prairie du paradis. Jusqu’à présent, il s’est toujours révélé très fécond que cette atmosphère de paradis puisse être répandue et perpétuée autour de nos sanctuaires grâce à ceux qui vivent cette *vita communis*. Qu’il puisse en être toujours ainsi ! L’atmosphère de paradis est propre à façonner et à former des hommes du paradis – correctement compris ; des hommes du paradis qui font leur preuve dans un contexte mondial sensuel et érotique comme une *altera Maria*, comme un « *Sursum corda* »² vivant, et qui tirent leur entourage vers le haut par la chasteté, dans toute leur manière d’être, leurs vêtements et leur comportement. C’est pourquoi l’on peut comprendre combien sont injustes et offensantes les calomnies que l’on a répandues sur nous en ce qui concerne la sexualité. Peut-être se répète ici l’expérience avérée, selon laquelle Dieu permet que les hommes et les groupes humains soient particulièrement mal traités dans les domaines où ils ont une mission. Tous les regards doivent être tournés vers eux pour que, plus tard, leur chasteté totale apparaisse d’autant plus clairement comme un tout et puisse être source d’inspiration pour de plus vastes cercles.

Troisièmement, on peut faire remarquer combien toute la Famille et chaque branche en particulier est pénétrée de **l’esprit communautaire**. Niveau et style de la communion spirituelle et de la vie communautaire sont tout simplement considérés comme la caractéristique des différents groupes. Pour les Unions et les Instituts, la vie communautaire à un très haut niveau est même obligatoire. Il n’est pas nécessaire de prouver combien cette vie communautaire est puissamment agissante sur les profondeurs de l’âme. Pour garantir à l’instinct social les possibilités de développement créatrices les plus larges, les Unions et les Instituts ont aussi en dehors de la communauté officielle la communauté libre avec ses structures propres. S’y ajoutent ici et là le lien sérieux avec les chefs [de cours] et les supérieurs. Ainsi, à une époque qui manque de racines, tout est prévu pour vaincre les difficultés de contacts modernes. Et l’on garantit – autant qu’il est possible – l’ordination profonde de tout l’homme à l’éternel et à l’infini.

Ce serait en fait le lieu maintenant de jeter une **lumière pédagogique** sur le problème de la saisie des profondeurs de l’âme. On se contentera cependant ici de préciser combien la Famille s’efforce de réaliser résolument les rapports intérieurs qui ont été présentés avec tous les moyens pédagogiques disponibles. Du reste, on peut trouver de plus amples

¹ communauté où tous vivent ensemble ; communauté mixte où il y a des internes et des externes.

² Haut les cœurs ! Ce cri est repris au début de la préface eucharistique : élevons notre cœur.

précisions dans les cours pédagogiques. Celui que cela intéresse peut profiter de l'occasion pour étudier l'histoire de la spiritualité de toute la Famille sous ce point de vue et en recueillir le fruit pour les générations futures.

Du reste, si aujourd'hui est toujours en vigueur la loi antique selon laquelle Dieu dévoile dans les difficultés ce qu'il veut voir particulièrement souligné, étudié et réalisé, alors il devrait être clair que tout ce qui a été brièvement présenté ici doit devenir le profond patrimoine de toute la Famille, du plus grand au plus petit. Plus on nous répète et plus on nous met sur le dos le dédale des courants de la psychologie des profondeurs moderne, plus nous devons étudier et nous laisser instruire encore et encore par les situations réelles, afin de pouvoir séparer le bon grain de l'ivraie et transformer ce qui est le bien de la sagesse en propriété inaliénable.

Ces grandes lignes traversent comme un grand et incomparable filament tout l'organisme de la Famille. Elles ont été inlassablement et en toute indépendance élaborées et retenues. Elles étaient et sont aujourd'hui encore la norme que nous avons appliquée aux courants les plus modernes. Mais jamais l'inverse. Ce ne sont pas ces courants qui étaient la norme qui nous guidait. Cela ne veut cependant pas dire que nous n'en avons rien appris, c'est-à-dire que nous ne nous serions pas efforcés de jauger notre convictions aux découvertes précieuses qui étaient faites de ce côté et de les travailler à notre manière à partir de leurs observations et de leurs résultats solides. Mais tout se passait toujours selon la grande loi : « *quidquid recipitur, ad modum recipientis recipitur* »¹. Il serait donc facile de vérifier que le « *sensus catholicus* » ou le « *sentire cum Ecclesia* » n'en est jamais absent au cheveu près.

Voilà la réponse à la lettre de l'évêque...

¹ Principe thomiste selon lequel ce qui est reçu l'est selon la modalité de celui qui le reçoit. Cette règle philosophique signifie que la perspective de celui qui observe détermine en grande partie ce qu'il observe et comment il interprète son observation.

E.

Vie spirituelle

58. L'aspiration secrète au Dieu infini de l'homme moderne

Le texte suivant est intéressant et typique selon deux points de vue :

1. *Il montre la capacité du Père Kentenich à interpréter prophétiquement, dans la perspective de Dieu, les courants du temps : la poussée expansive, le besoin d'une liberté absolue toujours plus large sont finalement un cri secret vers Dieu, vers l'infini.*
2. *Ce Dieu ne nous est d'ailleurs accessible dans sa grandeur et son infinitude que lorsqu'il se manifeste et entre en contact avec les hommes. Son infinitude devient accessible du fait qu'il se révèle comme Père, nous envoie son Fils, agit en nous dans l'Esprit Saint et nous intègre dans l'Œuvre de Rédemption du Christ. Notre modèle de cette relation à Dieu est la Mère de Dieu. Le texte parle de Dieu et de sa relation avec nous.*

Le texte est tiré de « Oktoberbrief 1949 (lettre d'octobre) » (Vallendar) pages 99-105

La lettre d'octobre 1949, très marquée par les acquis et les expériences du camp de concentration de Dachau, vise à faire comprendre à la Famille de Schœnstatt l'héritage et la mission spécifique de saint Vincent Pallotti. Cette image de Dieu, en tant qu'elle est infinie et vers laquelle tout tend dans la création, est assumée par le Père Kentenich et intégrée dans sa spiritualité mariale de l'organisme.

Dans Pallotti, l'aurore de l'avenir nous éclaire. Il représente en sa personne l'anticipation de l'image de Dieu, de l'homme, de la communauté, images qui aiment à se répandre ensuite dans de plus vastes cercles. Il incarne l'idéal vers lequel tendent toutes les forces motrices du présent et du passé, les égarements et les résultats positifs des quatre siècles derniers qui ont leur sens ultime dans la quête de Dieu, but secret et grandiose.

Ce qui qualifie surtout sa nature [de Pallotti], ce qui donne le trait le plus original à son âme est sa marche vers l'infini. L'au-delà, le divin, le surnaturel a séduit Pallotti, mais du point de vue de l'infini. Le fini, le créé, le terrestre était continuellement pour lui éclipsé par l'éclat de l'infini, n'était qu'un miroir, un poteau indicateur, une transparence, une porte. C'est pourquoi ceci pour lui a davantage valeur de symbole que valeur en soi. Ainsi s'explique dans sa vie la simultanéité des deux : il est à la fois proche et loin de la terre, de tout ce qui est créé, de tout l'ici-bas. Son œuvre doit être saisie comme son moi étendu. C'est pourquoi l'on trouve partout l'universalisme et la tendance à l'infinitude telle qu'elle est annoncée dans le Troisième Document de Fondation : la hauteur et la profondeur, la largeur et la longueur.¹

À partir d'ici, on pourrait retenir un trait bien platonicien et augustinien de sa pensée et son vouloir. Tout en lui le pousse de façon primaire vers la cause première, vers Dieu, vers

¹ Voir les Documents de Fondation ; exposé du 8 décembre 1944 page 52 ss et les textes 68 (et 69 de ce livre).

l'infini. La cause seconde reste fortement à l'arrière plan. Quand il a à faire avec le créé, avec le fini, il n'a de cesse de tout élever avec lui vers l'éternel, vers l'infini.

Nous touchons en cela, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ce qui est dans les veines de l'homme moderne. Sa faute, son péché consiste à avoir tiré à lui la soif d'infini et l'avoir sécularisé et naturalisé. Ainsi s'explique ce qui pousse l'homme occidental à conquérir le monde : la domination intellectuelle, politique et économique du monde. Les peuples du nouveau monde ont adopté cette caractéristique et se laissent pousser en avant par elle. Voilà pourquoi on s'efforce absolument partout de percevoir et de copier tous les mystères de la nature et toutes ses forces.

Toute nouvelle conquête a le même effet, comme tout ce qui est terrestre et qui vient de la créature : il reste au fond une insatisfaction. Et la recherche recommence. Finalement, on en arrive au matériel, à la matière, au collectivisme. Cela ne peut guère aller bien profond, on ne peut pas se tromper davantage.

Peut-être n'y a-t-il jamais eu dans l'histoire une époque aussi agitée par l'inquiétude de l'infini, mais il n'y en a pas eu non plus qui ait cherché aussi fortement et exclusivement à satisfaire cet instinct par les choses de ce monde, c'est pourquoi aucune n'a été aussi insatisfaite, inquiète et malheureuse que la nôtre.

Pallotti indiquait avec force et par toutes les fibres de son être : *sursum corda*¹ ! La soif de l'infini sécularisée doit être libérée de son erreur, déliée de ses chaînes d'esclaves, pour que, comme chez Pallotti, la soif sécularisée de l'infini puisse se déployer librement à la lumière de la foi, de l'infini, et dans le dévouement au Dieu personnel et infini qui seul peut satisfaire notre quête, qui seul peut nous rendre libre et heureux.

De plus en plus fort, toute créature crie déjà à l'homme moderne, et avant tout les créations de ses propres mains, en qui il a conjuré, crié, gémis, incarné son désir d'infini : « je ne suis pas ton Dieu ! Monte plus haut ! » Notre monde expérimenterait-il une répétition de l'avent préchrétien ? Ce trait prononcé est-il ou non bon signe ? Qui osera le dire ? À vrai dire, on peut se réjouir que ce trait existe. Il faut seulement prendre en compte qu'aujourd'hui, un nombre incalculable de séducteurs de peuples œuvrent pour régner arbitrairement sur ce désir d'infini ; ils l'accrochent tantôt à un wagon, tantôt à un autre. Ce qui est resté sain en l'homme d'aujourd'hui ne résiste-t-il pas et ne secoue-t-il pas le joug, le fardeau insupportable ? Ne doit-on pas s'attendre à ce que l'insatisfaction éternelle qui s'accroît continuellement, fasse éclater un jour brutalement les murs de la prison de l'ici-bas, destitue tous les séducteurs, pour trouver le chemin vers le haut, vers Dieu, vers l'éternel, vers l'infini ?

Alors arrive la philosophie existentielle qui laisse tomber les lumières du divin, de l'héroïsme, sur les insatisfaits². Hélas, c'est de nouveau une fausse direction. Ainsi, une fois de plus, l'instinct de l'infini est planté plus profondément dans l'ici-bas. Qui sera capable de déverrouiller la porte de l'au-delà ?

Nous croyons avec fermeté et confiance que c'est le devoir actuel de notre Mère bien-aimée. Jadis, elle nous a apporté le Sauveur, elle le refera aujourd'hui. C'est notre grande espérance. C'est pourquoi elle a établi son trône dans le sanctuaire de Schœnstatt et elle a fondé un Mouvement pour renouveler le monde. Comme elle, nous qui appartenons à son Mouvement, nous avons ainsi toujours au cœur le désir ardent du salut de notre époque. Nous le faisons en esprit de suppléance pour tous ceux qui n'ont pas encore la grâce de

¹ Élevons notre cœur !

² NdT : Qui pourront ainsi comprendre comment porter et supporter les difficultés avec héroïsme et persévérance

collaborer avec elle. Elle, la grande christophore, elle qui enfante le Christ, elle dont la mission est de toujours collaborer avec le Christ dans toute l'Œuvre du Salut, elle a protégé notre instinct d'infini de tout égarement. Elle l'a fait devenir de plus en plus fort.

À vrai dire, la Famille dans son ensemble s'est développée plus lentement que ce ne fut le cas pour Pallotti. Longtemps nous avons dû vivre consciencieusement le Premier Document de Fondation de 1914. Ainsi avons-nous été protégés du naturalisme, gardant toujours ouverte en nous la porte de l'au-delà. Devait s'y ajouter le Deuxième Document de Fondation qui a élargi et approfondi sous tous ses angles le point de vue surnaturel, le trait pour l'infini qui n'a jailli naturellement que dans le Troisième Document de Fondation et put devenir notre patrie. Depuis lors, l'alliance d'amour avec notre Mère bien-aimée s'est d'abord perfectionnée. Elle s'est élargie à l'alliance d'amour avec le Verbe fait chair, avec la Trinité et avec le monde entier. « L'Internationale »¹ est née et voudrait, avec l'alliance d'amour, introduire dans le plus grand nombre possible d'âmes et de continents la même quadruple attitude universelle : l'infinisme de hauteur, de longueur, de largeur et de profondeur. D'où notre effort sérieux et laborieux pour ériger des sanctuaires filiaux dans tous les pays, afin que la MTA puisse y déployer à partir d'eux la même efficacité qu'elle a déployée pour nous à partir du sanctuaire d'origine.

Notre alliance d'amour renferme en elle-même tous les facteurs que contenaient les fiançailles spirituelles de Pallotti avec la Mère de Miséricorde fin 1832. À vrai dire, il subsiste une différence essentielle : ses fiançailles sont une alliance d'amour nuptiale et sont d'un ordre mystique très élevé et non pas commun, tandis que la nôtre est un acte filial et de l'ordre de la grâce ordinaire. Ça se passe à un niveau qui peut être abordé facilement par tout catholique appliqué. Cela n'empêche cependant pas d'accepter que, dans un cas comme dans l'autre, les grâces qui coulent de l'alliance (d'amour) aient beaucoup de ressemblances entre elles. Dans les deux cas, nous sommes bien finalement dans l'ordre du surnaturel.

Pallotti parle de lui-même à la troisième personne lorsqu'il raconte sa grande expérience qui représente un sommet dans sa vie spirituelle et de laquelle on peut déduire la grandeur, la tendresse de l'amour qu'il avait cultivé envers Marie ; et cela fait comprendre les relations profondes qui s'en suivirent mystérieusement avec la Très Sainte Trinité. Il écrit :

« Dans un miracle de pitié envers l'ingratitude et l'indignité inconcevable du plus pauvre qui veut et peut vivre comme sujet dans son royaume de miséricorde, dans les derniers jours de l'année 1832, l'éminente Mère de Miséricorde, dans sa bonté, a daigné épouser spirituellement ce sujet.

En dot, elle lui offre tout ce qu'elle possède, lui manifeste plus profondément le Fils unique de Dieu et, en tant qu'épouse de l'Esprit Saint, elle lui donne la promesse d'être au plus intime de lui transformé totalement dans l'Esprit Saint.²

Jésus miséricordieux, sans la moindre hésitation, tu écoutes les prières de ta Mère pour un homme ingrat, indigne et impie, pour le pire des criminels qui ait jamais vécu ou vivra sur la terre.

Mère miséricordieuse, Reine vierge, pleinement compatissante, tu intervies en faveur du pécheur le plus pauvre, le plus ingrat, le plus sacrilège qu'il y ait jamais eu

¹ L'extension de l'Œuvre de Schœnstatt au-delà des frontières allemandes a commencé en 1934 ; internationale (*die Internationale*) en tant que telle a été constituée en 1944 à Dachau après que les membres des différentes nations, représentant chacun son peuple, avaient conclu l'alliance d'amour. Par les voyages du Père Kentenich à travers le monde à partir de 1947, elle s'est fermement consolidée.

² Cité dans : Eugen Weber, Vinzenz Pallotti – Ein Apostel und Mystiker, Limburg 1927, page 121

ou y aura sur la terre, et tu obtiens par tes prières qu'il puisse vivre comme sujet de ton royaume dans le royaume de la Miséricorde¹.

Le ciel est rempli des miséricordes de Marie. Je veux chanter éternellement les miséricordes du Seigneur et louer les miséricordes de Marie.² Mon Dieu et mon tout ! »³

Dans ce processus, c'est surtout la riche dot que la Mère de Dieu apporte dans l'alliance qui nous intéresse. Cette dot nous rappelle les idées et les pensées qui nous sont habituelles. Parce que nous avons toujours compris notre alliance d'amour filial comme étant mutuelle, il était évident pour nous que les deux parties devaient apporter des dons d'amour qui seraient déterminés par le degré du don de soi mutuel. Celui qui a conclu l'alliance d'amour à la hauteur de l'Inscriptio⁴, sait que la dot se règle de part et d'autre selon la loi : *totum pro toto*⁵. Depuis que nous avons offert à la Mère de Dieu tout ce qui est nôtre, le corps et l'âme, l'avoir et toutes les capacités du corps et de l'âme comme aussi tous nos mérites, de la même façon, nous attendons tout d'elle-même, c'est-à-dire, l'Enfant dans ses bras et avec lui le Père avec qui elle a l'Enfant en partage, les langues de feu, l'Ave dans l'oreille et le *Magnificat* sur les lèvres – mais aussi les sept glaives dans le cœur.⁶ C'est dans ce monde que Pallotti s'est si profondément installé grâce à la Mère de Dieu. Aussi attendons-nous les mêmes dons de sa part, tels qu'il les a reçus en si grande abondance, surtout une transformation en Dieu la plus parfaite possible. Comme Pallotti, nous voyons que notre devoir est de prêcher partout l'alliance d'amour et de le faire plus facilement à travers nos sanctuaires filiaux. Ainsi souscrivons-nous concrètement à ses pensées de prédilection qu'il exprimait lorsqu'il envoyait ses Pères en mission. En se référant à l'image de la Mère de Dieu, il prenait soin de leur dire : « Elle est la grande missionnaire, elle fera des miracles ! » Ce sont les miracles de la transformation intérieure avec la grâce de l'enracinement spirituel et la grâce de la fécondité, [les trois] grâces de pèlerinage, que nous attendons de la part de la MTA. Le don de soi qu'il attendait des siens, qu'il attendait des croyants tout simplement, était très profond, comme le prouve cette exhortation :

« Mes frères et mes sœurs, nous voulons nous rendre si totalement à Marie notre Mère, elle qui nous aime au-delà de toute mesure, que nous soyons en parole et en acte des apôtres enthousiastes pas simplement du Crucifié, mais aussi de sa Mère et notre Mère. Oui, que nous soyons des enfants et des apôtres de Marie ! Remplis de confiance en Dieu, nous voulons nous efforcer d'être ainsi transformés en Marie, que notre cœur, nos impulsions, nos paroles et notre regard, notre marche, absolument tout ce que nous faisons et abandonnons lui appartienne. Soyons convaincus que celui qui s'est consacré à elle en vérité, ne sauve pas seulement son âme, mais se met aussi sous sa protection pour devenir un grand saint et grandit chaque jour en perfection. C'est pourquoi nous voulons ardemment propager la gloire inépuisable de Marie. Nous voulons aussi remplir tous les cœurs, si c'était possible, avec un amour infiniment tendre pour Marie, notre Mère très aimée, notre Maîtresse et notre Reine. »

L'expérience séculaire montre que partout où luit une étincelle de pensée et de sentiment chrétiens, cette alliance d'amour avec la Mère du Seigneur est contractée de bon cœur et avec joie, lorsqu'on réussit à présenter sa nature de façon compréhensible. Aussi, lorsque

¹ Cf. A. P. Walkenbach, *der unendliche Gott und das « Nichts und Sünde » – Die Spiritualität Vinzenz Pallottis nach seinen Tagebuchaufzeichnungen* (La spiritualité de Vincent Pallotti d'après ses notes intimes), Limburg 1953, pages 258 et 275.

² Cf. E. Weber, a.a.O, page 121

³ Id. pages 325 ss

⁴ L'expression « Inscriptio » est empruntée à saint Augustin, qui définit l'amour comme « inscriptio cordis in cor », l'inscription du cœur dans le cœur.

⁵ Tout pour tout

⁶ Par cette périphrase imagée, Père Kentenich a voulu résumer l'image biblique de Marie.

s'éteint la dernière étincelle du christianisme, nous nous tenons dans un monde qui a reçu un jour la grande grâce de la christianisation et qui l'a repoussée de façon sacrilège et nous nous trouvons devant des énigmes, des ruines insondables. Si, dans de pareils cas, Dieu ne donne pas des grâces surabondantes, ce qu'entreprend l'homme est et demeure impuissant devant le désir de l'infini. La prière, le sacrifice, l'exemple vivant ... jusqu'à hauteur du blanc-seing et de l'inscriptio sont les seuls moyens qui demeurent pour invoquer de nouveau la Miséricorde divine sur un monde qui fait naufrage.

Le désir de l'infini dominait tout chez Pallotti, sa pensée et sa volonté, son amour et agir. Elle donnait surtout à son image de Dieu, de l'homme et de la communauté une empreinte particulière.

Toute spiritualité est déterminée essentiellement par trois facteurs : par la notion de Dieu, de l'homme (et de la communauté humaine) et par les relations entre Dieu et l'homme. Ça ne vaut pas seulement pour l'individu mais pour toute collectivité : par exemple une coopérative, une école ou une association. Dieu a conçu lui-même le plan qui règle les attitudes fondamentales réciproques et laisse tomber une lumière sur l'archétype et sur l'image. Il a consigné ce plan dans la Sainte Écriture, il l'a expliqué et fait comprendre de diverses manières dans l'histoire. Nous avons examiné les deux sources : nous avons interrogé soigneusement la Sainte Écriture et prêté l'oreille à l'interprétation de l'histoire. Ainsi comprenons-nous pourquoi cela peut et doit donner différentes spiritualités. Dieu est en soi infiniment grand. C'est pourquoi par son image, il peut être imité de mille et mille façons. Aucun être limité ne peut l'épuiser complètement ni le représenter parfaitement.

59. Notre image du Christ

Les textes choisis sur l'image du Christ du Père Kentenich et de Schœnstatt viennent de deux sources. Le premier est tiré d'une lettre du Père Kentenich à son supérieur général, le Père Turowski, lettre commencée le 8 décembre 1952 (et éditée par Heinrich M. Hug, sous le titre « Nüchterne Frömmigkeit », Berg Sion 1999, pages 445-448).

La deuxième provient des « Chroniknotitzen » 1955 » (pages 181-183).

Le premier texte éclaire l'image typiquement schœnstattienne du Christ. Au long des siècles, les différentes spiritualités et piétés ont souvent fait ressortir dans la personne du Christ différents accents de sa personnalité et les ont mis en évidence dans leur piété. Ainsi, la spiritualité bénédictine et le style roman correspond au Christ Roi. La spiritualité franciscaine a davantage contemplé la pauvreté et la passion du Christ et s'y est identifié, ce qui s'est exprimé dans le style baroque. La spiritualité jésuite voit dans le Christ un chef d'armée dans le grand combat entre Dieu et le diable. Tous les accents sont évidemment valables.

L'accent typique de Schœnstatt se rattache à l'affirmation de saint Paul « Il est l'image du Dieu invisible... » (Col 1, 15). C'est devenu pour le Père Kentenich une affirmation typique qu'il redit sans cesse : le Christ est le visage du Père tourné vers le monde. Dieu, le Père éternel et infini s'approche de nous en son Fils et se montre humain.

Le deuxième texte reflète également une particularité de Schœnstatt. Une spiritualité de l'organisme de liens insistera particulièrement sur le fait de voir la réalité à envisager dans ses rapports internes, comment elle est en lien [avec ses différentes composantes] et comment celles-ci s'influencent et s'enrichissent mutuellement. Le Christ est le médiateur entre Dieu et sa création, il est le lien. Si donc on le voit à cette place de médiateur, il est inévitable de voir le Christ dans « sa relation avec... ». Dans le texte suivant, Père Kentenich met en évidence brièvement et sommairement la relation du Christ avec son Père, avec Marie, celle qui l'accompagne, et avec nous.

[Preuve de l'unité en Dieu de la *providentia generalis et specialis* : la personne du Christ]

Pour nous convaincre, nous les hommes, pour nous montrer que, malgré son engagement dans tout l'ensemble de la création, malgré la plénitude de sa perfection infinie, bien que sa vérité et sa justice soient intègres et inexorables, bien que sa sainteté soit éminente et qu'il étreigne avec amour tout ce qu'il a créé, il a une profonde et chaleureuse affection pour chacun en particulier et un intérêt personnel pour les plus petites choses, et il a laissé son Fils unique adopter la nature humaine avec toutes ses prédispositions nobles et ses passions. « *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. (Jn 1, 14)* »¹

Et quand Dieu s'est fait homme, l'intérêt mystérieux et ultra personnel qu'il a pour chacun en particulier, intérêt que nous comprenons très difficilement du fait qu'il est pur Esprit et sans changement, cet intérêt lui aussi a connu un reflet sensible, s'est incarné...

¹ Jn 1, 14

Le Fils unique, qui représente pour nous la Face humaine du Père éternel tournée vers nous, nous révèle comment, sensiblement et tangiblement, de manière authentiquement humaine, nous devons nous imaginer très humainement l'intérêt spirituel que Dieu le Père a pour chaque individu à la manière humaine.

Avec pertinence, Newman écrit :

« La condescendance avec laquelle il vient en aide à notre faiblesse est vraiment merveilleuse et digne d'adoration. Il vient à sa rencontre et à son aide tout comme il a opéré le salut des âmes. Pour que nous puissions comprendre qu'il a, en dépit de ses perfections mystérieuses et infinies, une attention spéciale et une affection spéciale pour chacun en particulier, il a adopté les pensées et les sentiments de notre propre nature, laquelle est capable, comme nous le savons, d'une telle affection personnelle. En devenant homme, il a coupé une fois pour toute, de ce point de vue, la racine des difficultés et de la précarité de notre raison, lorsqu'il voulut donner raison à toutes nos objections, mais les réfuta en se mettant lui-même dans notre situation ».

[Le lien mystérieux de la providentia generalis et specialis : l'amour de Dieu pour nous est tendre et attentif]

L'intérêt personnel de Dieu pour nous a deux qualités principales : il est infiniment tendre ou affectueux et infiniment attentif – ce qui veut dire : le Père nous a offert en quelque sorte en son Fils un miroir sur lequel luit son amour paternel infini, tendre et attentif et qui devient accessible – bien que nous ne comprenions pas exactement comment une si profonde affection divine pour chacun en particulier, puisse être compatible avec ses autres attributs. Lorsque cependant nous nous rappelons ce que nous avons entendu de Pascal ou de saint Thomas sur tension et harmonie et aussi sur les vertus complémentaires de la vraie sainteté dans les portraits humains du Très Saint, et lorsqu'ensuite, nous acceptons pleinement qu'en Dieu tout est démesuré, alors la raison raisonnante abstraite est sur la voie de voir les divergences apparemment incompatibles se résoudre dans l'unité.

[Goûter l'amour que le Christ a pour nous]

Mais celui qui veut être saisi intimement par l'amour personnel, par l'affection personnelle de Dieu, ne doit pas se satisfaire de ces considérations philosophiques abstraites ni se contenter de la doctrine de la Sainte Écriture sur la *providentia divina specialis*¹ ou de ruminer avec soin, comme nous en avons l'habitude, la Miséricorde personnelle de Dieu dans la vie personnelle ou l'histoire de la Famille. Il doit continuer et comprendre la sensibilité chaleureuse de Jésus comme étant l'expression humainement tangible de l'amour paternel de Dieu, il doit apprendre à goûter cet amour et à lui répondre. C'est donc comme si Jésus nous lançait aussi en ce sens : « Celui qui me voit, voit le Père ».² « Nul ne va au Père sinon par le Fils ».³ Nul ne comprend l'amour du Père, amour personnel, plein d'intérêt, individuel, sinon celui qui le voit reflété dans l'image du Fils unique.

[sur le qualificatif « tendre »]

Le sentiment moderne morbide peut butter sur le mot *tendre* qui est utilisé pour caractériser les relations de Jésus avec les hommes. Il préfère entendre parler – à défaut de mieux – de la délicatesse de l'amour. Mais nous utilisons intentionnellement le mot tendre – avec un

¹ La Providence divine particulière – distincte de la Providence générale.

² Jn 12, 45

³ cf. Jn 14, 6

regard en coin sur une telle attitude défensive – en partie parce que cela exprime mieux le sens et que cela aide judicieusement à vaincre les fausses représentations de Dieu et de son Fils, en partie parce qu’il nous éveille plus efficacement en tant qu’hommes modernes un peu collectivistes.

D’ailleurs, nous le lisons aussi bien dans le vocabulaire des mystiques du Moyen-âge que chez le grand Cardinal Newman. Le philosophe retrouve sans difficulté dans le mot “tendre” *l’amor affectivus* et dans le mot “attention” *l’amor effectivus*.¹

[Vénération du Cœur de Jésus et foi en la Providence]

À partir d’ici, une vive lumière est projetée sur la vénération du Cœur de Jésus pour tous ceux qui veulent devenir maître, modèle et apôtre de la foi en la Providence ; à vrai dire, ils doivent – comme l’exige la loi du transfert – s’élever du Cœur divin [de Jésus] au Père.

Selon ce qui vient d’être dit, il s’agit de se plonger amoureusement dans la vie du Sauveur et de s’arrêter surtout aux traits où s’expriment la délicatesse et l’attention de son affection personnelle.

La Sagesse de Dieu le Père surenchérit. Dans le Fils de Dieu fait homme, nous voyons et expérimentons parfois beaucoup d’antagonismes en tension, incompréhensibles, très mystérieux, qui s’unissent en lui dans une unité divine, mais ne peuvent être compris avec la petite intelligence humaine.

Après cette digression qui doit être comprise comme un approfondissement, je reprends le fil. Nous disions que tous les enfants de Schœnstatt seraient tout simplement les enfants du Père. Nous nous référions en cela à une grâce particulière de pèlerinage. Mais il y a encore d’autres motifs, d’autres causes. N’oublions pas d’abord l’importance qu’a pour nous la foi en la Providence mise en pratique. Il est pour nous évident que, pour cette raison, tous les schœnstattiens authentiques sont *per eminentiam*, des enfants de la Providence. Pour aller de l’enfant de la Providence à l’enfant du Père, il n’y a manifestement qu’un pas. Ceci vaut aussi à l’inverse pour l’enfant du Père : l’enfant du Père devient de soi un enfant de la Providence. L’un suppose l’autre, et les deux simplement le soutiennent et l’exigent ensemble. L’un ne peut exister durablement sans l’autre – du moins pas de manière féconde et profonde.

Puis deuxièmement : la notion d’organisme nous est entrée dans le sang. Elle est toujours orientée vers l’ordre objectif de l’être. Mais Dieu le Père en est l’ultime point de départ, l’ultime repos, l’ultime but. Tel un torrent d’amour, tout l’ordre naturel et surnaturel part du Père, traverse la création et revient de nouveau au Père. Tout être créé peut, au moins dans un certain sens, prier avec le Sauveur : « Je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde, et je retourne de nouveau au Père ».² Le Gloria de la Messe de l’instrument³ dans ses différentes parties explore le torrent d’amour divin qui est signifié ici.

Zeitler le définit ainsi :

« Les mystères du christianisme ... apparaissent – vus du point de vue de Dieu – comme une communication d’elle-même de la Sainte Trinité à l’humanité et, tout à la fois,

¹ NdT ; amour affectif et amour effectif.

² cf. Jn 16, 28

³ Vers le ciel. Str 34-44

comme sa plus haute glorification ; vus de notre point de vue, ils constituent le mystère de notre salut par lequel nous – êtres créés par nature – *devenons participants de la Divinité qui s'est abaissée pour prendre notre nature humaine*. Le Christ apparaît ainsi comme le centre singulier du monde surnaturel : c'est dans l'union essentielle de sa divinité avec la nature humaine que toute participation de l'humanité sauvée à la nature divine a son fondement et sa mesure. Mais la Vie divine se communique elle-même de telle sorte qu'elle se communique dans le Christ d'abord de façon privilégiée à Marie, sa Mère et son aide dans le processus d'engendrement des enfants de Dieu et, par Marie, à l'Église, laquelle devient ainsi, dans la seconde phase du salut, la Mère de tous les vivants. Dans la relation vivante avec Marie, toute l'humanité sauvée a donc le fondement et la mesure de sa vie dans le Christ et, dans l'unité de vie avec le Christ, le fondement et la mesure de sa vie dans la Sainte Trinité. Mais puisque cette vie mariale christique de l'Église, selon l'ordre de son origine divine et la nécessité intérieure de retourner au Père, son point d'origine, toute l'Église est animée d'un unique mouvement : de Marie au Christ, du Christ au Père. Ce mouvement de l'Église vers son accomplissement trinitaire renferme le renoncement au péché, oui, au fond, toutes les formes d'existence du monde non encore transfigurées, mais ce mouvement ne peut s'accomplir que dans un combat très âpre contre les forces du mal qui jouent au seigneur du monde – un combat qui, pour l'Église, est déjà fondamentalement résolu en Marie. Lorsque finalement, à travers tous les temps et avec de telles forces qui triomphent du monde, l'Église est tendue vers son accomplissement ultime où Dieu sera tout en tous, cela lui vient par Marie, en qui son essence est incarnée de la façon la plus pure, et Marie résulte de la seule force du Christ, le Fils unique du Père, ce Fils qui tend vers Celui dont il est sorti : le Père. Ainsi toute l'existence chrétienne est-elle portée dans son être le plus profond par ce principe : nous ne nous appartenons plus nous-mêmes, mais par Marie, [nous appartenons] au Christ et, dans le Christ, à Dieu. »

Une communauté qui, en tant que membre vivant de l'Église, s'oriente soigneusement vers l'ordre objectif de l'être et qui se laisse porter en toute circonstance par l'idée de l'organisme, ne peut connaître d'autre loi ultime pour se construire et trouver son style et sa direction que celle-ci : « *Ad Patrem* ». C'est pourquoi, ce que le *Miroir du berger* répète sans fin, doit être reconnu tout simplement comme la loi fondamentale de notre spiritualité schœnstattienne :

« Fais-nous demeurer dans une sainte tri-unité
et, dans l'Esprit Saint, aller ainsi au Père. »

La triade ici signifiée renferme l'âme, la Mère de Dieu et le Sauveur : mais tous les trois sont en même temps tournés vers Dieu le Père...

De là un troisième élément est mis en lumière. Non seulement l'image mariale de Schœnstatt est en fin de compte absolument patrocentrique, mais celle du Sauveur l'est aussi. Plus précisément : notre image du Sauveur a trois dimensions. Nous en sommes éclairés particulièrement sous trois aspects. C'est-à-dire : nous nous sommes épris avec prédilection de Jésus dans sa relation fondamentale au Père, à sa Mère et aux âmes immortelles. Nous pouvons aussi dire que notre image du Christ a une coloration mariale et apostolique et qu'elle est orientée vers le Père. Ou bien : nous avons été conquis par l'attachement de Jésus au Père, par son attachement à sa Mère et aux âmes. Ainsi la direction de notre vie et son aspiration nous sont-elles plus clairement indiquées. Et nous n'avons de cesse d'être en harmonie avec cette triple attitude fondamentale, d'y être insérés.

Face au Père, le Sauveur est tout simplement l'Enfant de Dieu incarné, le Premier-Né.

Il considère et traite sa Mère comme celle dont la mission officielle est de l'accompagner sans cesse et de collaborer avec lui dans toute l'Œuvre du Salut.

Pour les âmes immortelles, il est, à tous les stades de sa vie terrestre comme dans sa vie transfigurée, le Rédempteur et le Sauveur.

Lorsque nous disons en toute justice avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », nous savons ce que cela veut dire précisément pour nous.

À cause de cette bi-unité intérieure entre le Christ et sa Mère, notre image du Sauveur détermine en même temps notre image de Marie. La Mère de Dieu se tient devant nous comme la Femme formée par le Christ et qui forme le Christ. Mais dans un cas comme dans l'autre, toujours ordonnée dans le Christ et, avec le Christ, au Père.

Il en résulte encore une fois que le travail d'éducation et de formation que les schoenstattiens aimeraient voir produit par l'année du Père produise est très riche. Le travail d'éducation demande de faire ressortir avec justesse l'image de Marie et du Sauveur avec les traits mentionnés. Le travail de formation aspire à entrer sensiblement et vitalement dans cette double image pour ainsi trouver le plus parfaitement possible le chemin du Père. Jour après jour, leur demande reçoit ainsi une plus grande plénitude :

« Fais-nous demeurer dans une sainte tri-unité
et, dans l'Esprit Saint, aller ainsi au Père. »

Par bonheur, cela ne dépend pas que de nous. La MTA est consciente de son grand devoir d'éducation à partir de son sanctuaire – et nous devons en être fermement assurés. Tant la grâce de pèlerinage de l'enracinement que celle de la conversion sont clairement patrocentriques...

Il résulte de toutes ces considérations que ceux qui pensent que notre piété est uniquement mariale se trompent beaucoup. Ce n'est pas exact. Notre piété est certes mariale, mais elle vise la configuration mystique au Christ¹ et elle est patrocentrique ; elle est trinitaire. C'est en même temps l'attitude fondamentale de Pallotti. Dans « Prières vers le ciel », se trouve la *Prière des chefs*. Dans les préliminaires, il est dit : « Selon l'exemple de Pallotti, cette prière met spécialement l'accent sur l'amour de la Très Sainte Trinité et sur le mystère de la Rédemption. » La prière s'adresse à la Mère de Dieu. Il y est demandé :

« Daigne nous utiliser comme instrument fidèle,
là où il est important de braver énergiquement l'esprit de Satan.
Forme-la en garde fidèle du Christ,
qui se distingue toujours par son esprit apostolique.

Qu'elle annonce l'amour de la Trinité
et tresse les plus belles couronnes de laurier autour de la Croix ;
par elle, donne à l'Église comme réponse à notre temps
une véritable sainteté du quotidien. »

¹ Littéralement : christico-mystique

60. L'action de l'Esprit Saint dans l'âme et le don de la sagesse

C'est dans ses actions que l'on voit et reconnaît l'Esprit Saint, c'est en elles qu'il s'est manifesté et se manifeste encore.

Le texte suivant du Père Kentenich tiré de « Oktoberwoche 1950 » suit cette observation traditionnelle. Il est assez typique que le Père Kentenich ne considère pas l'activité de l'Esprit Saint selon le classement en sept dons, mais qu'il regarde l'agir constitutif de l'Esprit Saint et le lie au don de la sagesse.

Il est aussi remarquable que le Père Kentenich se réclame moins de la théologie et insiste plutôt sur l'expérience de la vie spirituelle sans préciser davantage – ou peut-être seulement de façon allusive – s'il recourt à sa propre expérience.

Remarquables sont aussi les applications concrètes pour la direction d'une communauté religieuse ou la situation des âmes aujourd'hui. Quelle foi puissante en la Providence apparaît, lorsqu'il relie l'épuisement rapide des âmes aujourd'hui à une intention divine positive !

La semaine d'octobre 1950 a lieu peu d'années après l'époque de Dachau et la fin de la deuxième guerre mondiale. Son thème principal est le dogme de l'Assomption de la Vierge Marie qui vient d'être proclamé¹. La référence mariale sur arrière fond de guerre avec toutes les privations de l'après-guerre peuvent avoir cependant accru, d'un côté l'accent sur l'apogée² et de l'autre sur la purification – l'Esprit Saint produisant les deux.

Dans le texte suivant, l'accent est mis sur l'activité de l'Esprit Saint. Mentionnons encore que le Père Kentenich s'occupe de cette question : comment parvenir à avoir des relations personnelles avec l'Esprit Saint. En tant que personne, l'Esprit Saint se manifeste surtout dans la personne de la Mère de Dieu qui est d'une manière toute particulière « obombrée » par l'Esprit. Elle est, selon l'expression du Père Kentenich le « symbole personnel » de l'Esprit Saint.

Le texte se trouve aux pages 177-188 de « Oktoberwoche 1950 », Schönstatt 1993

Je parle du don de l'Esprit Saint qui contient en lui tous les autres : le don de la sagesse. Vous serez ainsi beaucoup plus incités à prier la Mère de Dieu, elle qui, *Vas spirituale*³, ayant en elle-même les dons du Saint Esprit de façon éminente, doit surtout implorer pour nous l'Esprit Saint et le don de sagesse.

Il est difficile, même pour la théologie lorsqu'elle traite des dons de l'Esprit Saint, de les différencier. Voilà ce qui est essentiel : les dons du Saint Esprit sont le moyen par excellence de pousser les âmes à la magnanimité. Ce sont eux qui introduisent l'âme comme sur des ailes dans un autre monde. Alors il importe peu de savoir si l'Esprit Saint agit avec tel ou tel don. Et c'est la raison pour laquelle je dis sommairement quelques mots sur le don de sagesse.

¹ NdT : le 15 août de la même année

² NdT L'apogée de l'histoire de la Famille (1939-1949)

³ Affirmation essentielle tirée des litanies de Notre dame de Lorette : « Vase spirituel, prie pour nous », « Vase insigne de la dévotion, prie pour nous ».

Nous devons évidemment nous mettre à l'école de ceux sur qui les dons ont été répandus surabondamment. Philosophier purement et simplement ne fait pas beaucoup avancer. Je peux soit regarder les âmes où l'Esprit Saint est actif, soit me rendre compte que l'Esprit de Dieu m'a conduit personnellement. Cela veut dire en pratique que nous devons interroger les expériences de vie. Qu'offre le don de sagesse à l'âme en état de grâce ? Il me semble de façon résumée que le don de sagesse donne une lumière très claire et un amour extraordinairement grand, qui provoquent une transformation large et profonde.

Et voilà ce qui compte. Nous devons être transformés. La parole de saint Paul devient une réalité brûlante : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi »¹. Et si le Christ vit en moi, alors son Esprit vit aussi en moi ; l'Esprit Saint est là qui vit en moi.

Nous disions hier que la personnalité du Christ est chargée de forces divines. Quand ces forces sont-elles libérées en nous ? C'est le Saint-Esprit, l'Esprit du Christ qui doit s'engouffrer en nous. Ici, c'est peut-être la raison pour laquelle beaucoup d'entre nous sont fortement poussés vers la solitude et le recueillement intime et en même temps emportés dans un autre monde. Nous ne le pouvons pas par nous-mêmes.

1. Le don de sagesse est d'abord une lumière claire.

Nous allons faire un emprunt aux mystiques. Nous aurons alors un parallèle à portée de main. Lorsqu'il s'agit du monde de l'au-delà, on ne peut pas travailler avec des notions très fines. Ce monde est quelque chose de mystérieux et le mystère va toujours se dévoiler par image, parce que dans les images se cache un noyau lumineux, mais en même temps [on y trouve] beaucoup d'obscurité. Ainsi les mystiques disent-ils que l'on doit se représenter un aveugle de naissance. L'aveugle de naissance est un homme qui marche dans la lumière de la foi, mais il a seulement développé en lui la vertu de foi sans que le don du Saint Esprit ait agi en lui.

Nous aussi, qui marchons normalement dans la lumière de la foi – en supposant que le Saint-Esprit par ses dons ne se soit pas engouffré en nous – nous sommes, à ce niveau, des aveugles de naissance. L'aveugle de naissance entend toutes sortes d'histoires sur la création, sur la beauté du monde, sur la magnificence et l'abondance des fleurs. Les mystiques, quant à eux, pensent : si par miracle, un aveugle de naissance pouvait recouvrer la vue, il pourrait constater : ce que j'ai pu me représenter n'est rien en comparaison de ce que je peux voir maintenant comme merveilles. Ce doit être l'état de l'âme remplie du don de sagesse. Tout à coup, elle voit lumineusement les choses que d'autres pressentent à peine, et ce n'est pas seulement lumineux, c'est aussi avec une ferveur brûlante, de telle sorte que l'âme voudrait étreindre cette vérité et ces réalités et qu'elle est prête à vivre et à mourir pour ça. Tel est le don de sagesse.

Le don de sagesse perfectionne notre foi de façon éminente. Nous l'appelons une intuition surnaturelle, un réalisme surnaturel².

Ces réflexions doivent nous inciter à prier plus intensément la Mère de Dieu de nous donner le Saint-Esprit. Pensez au gouvernement d'une communauté. Si tous n'ont pas le Saint-Esprit, cette intuition surnaturelle et ce réalisme surnaturel, quel genre de Conseil³ aurons-nous ! Chacun vit à son niveau, les uns ici, les autres là ! Mais si nous nous trouvons, dans le fond, tous à ce niveau [surnaturel], nous serons très rapidement unis, parce que l'Esprit Saint ne divise pas mais agit autant en chacun.

¹ Ga 2, 20

² NdT : *übernatürlichen Spürsinn, übernatürlichen Wirklichkeitssinn*

³ NdT : probablement à comprendre comme instance dirigeante de la communauté

Les mystiques soulignent que cette lumière claire qui réchauffe l'âme donne aussi un goût de béatitude¹. Je peux admettre une vérité sans l'avoir vu et dire : oui, c'est bien ainsi, et la séance est terminée. Saint Bonaventure utilisait à ce propos une image : je peux savoir en théorie toutes sortes de choses sur la douceur du miel, mais c'est tout autre chose d'avoir enfin dégusté du miel. Et celui qui a goûté un jour la béatitude du monde surnaturel reçoit une sécurité intérieure. Cela peut durer jusqu'à ce que nous n'en ayons pas seulement la saveur, mais que nous en soyons saturés. Mais vous comprendrez tout de suite comment, dans la vie ordinaire, les hommes qui sont remplis de l'Esprit Saint aiment prier car, par la prière, l'âme est introduite plus profondément dans le monde de l'au-delà, et avec une saveur personnelle. Ainsi entendons-nous quelques saints se plaindre d'être arrachés à la prière. On les a arrachés d'un monde qui n'est pas celui que foulent nos pieds. « Envoie ton Esprit..... ».

Si nous ne sommes pas capables, en tant que Famille, de grandir dans ce monde surnaturel, dans cette réalité surnaturelle, nous serons toujours pleins de contradictions malgré un grand idéal. Nous avons besoin du Saint-Esprit. Toujours.

Ne pensez pas que nous soyons déjà à la fin du développement. Le navire familial sera prêt quand il pourra appareiller. Mais beaucoup de détails restent encore à éclaircir. Et, d'une certaine manière, nous ne sommes pas seulement un navire ; nous sommes maintenant toute une flotte. Une petite barque, je peux la conduire, un navire aussi, mais commander toute une flotte ? Ainsi devons-nous voir la situation. « Envoie ton Esprit... »

2. Le don de sagesse nous donne un amour ardent

Ce que le don de sagesse nous donne de façon prodigieuse est un **amour intense**. Si nous avons une mesure normale d'amour de Dieu, nous estimons Dieu, au niveau de la volonté, plus que tout le reste, mais en pratique, notre cœur dépend beaucoup plus fortement d'un tas de choses que du surnaturel. Nous ne sommes pas abandonnés dans les mains de Dieu. Nous courons le danger de toujours nous y dérober. Normalement, l'homme se détermine beaucoup plus par ce que voudrait inconsciemment son cœur que par ce qu'il veut avec sa volonté. C'est pourquoi nous ne parlons pas d'union de volonté, mais d'union des cœurs. C'est le cœur qui, en fin de compte, rend éloquent, grand ou faible.

Les mystiques nous disent que l'amour a une double particularité.

a. Lorsque notre amour est fort, nous devons rendre grâce de ce qu'il surmonte toutes les crises de la vie instinctuelle. Mais le don de sagesse donne à cet amour une tendresse extrêmement délicate. Alors je ne peux plus aimer seulement de façon naturelle parce que toute la ferveur de mon cœur est dirigée vers Dieu. Mais ce n'est pas comme si je n'aimais plus les hommes. On ne comprend ces choses que lorsque le Bon Dieu les montre à l'âme. C'est quelque chose de singulier : j'ai des plaisirs naturels tout en ne trouvant ma joie qu'en Dieu et si sa volonté est accomplie. Si je dis qu'il n'y a plus là de joie purement naturelle, ce n'est pas non plus exact : Dieu veut aussi que je trouve ma joie dans des choses naturelles. Mais sous l'influence du don de sagesse, l'âme commence à comprendre ce qui signifie : *omnia uni* – tout pour l'Unique ! C'est une grande tendresse amoureuse qui finalement est liée à Dieu et, pour l'amour de Dieu, aux créatures. Alors je parviens, malgré toute la proximité des créatures, à garder une grande distance. Car la proximité physique peut ne pas troubler la distance et la distance physique empêcher la proximité spirituelle. Ce sont des œuvres de maître qui sont réalisées dans l'atelier du Saint-Esprit.

¹ NdT : la béatitude éternelle est ce que goûte l'homme qui jouit de la vision de Dieu. Une grâce mystique, une effusion de l'Esprit donne ce goût de béatitude.

Autrement dit : avons-nous aussi besoin, si nous avons le sens des réalités surnaturelles, de cet enracinement dans le Cœur de Dieu ? Sans aucun doute ! C'est pourquoi la théologie parle de « *pius credibilitatis affectus* »¹ Il est si sage qu'il laisse aussi une racine de foi se couler dans le cœur. Ce « *pius affectus* » est ce qui est nourri par l'amour. Alors l'instinct divin, le réalisme surnaturel, devient tellement fort que, tôt ou tard, les autres sources de connaissances ne sont plus que secondaires. Ainsi comprenons-nous ce que signifie « *Justus autem meus ex fide vivit.* »² C'est à partir de ce sens de la foi, de ce sens et de cet instinct surnaturel que vit le juste.

b. La deuxième propriété que l'âme reçoit par le don de sagesse est **la constance, la persévérance**. Pensons maintenant à notre développement personnel. Nous devons constater là un flux et un reflux. Je dois me dire : comme je suis loin d'aimer avec constance et persévérance ! N'oubliez pas que la lumière infuse et, de même, la grâce de la contemplation, ne sont pas seulement une lumière béatifiante, mais aussi consumante. La lumière de la contemplation est double, à la fois béatifiante et consumante. C'est pourquoi, ne méconnaissez pas l'aridité de votre sentiment qui dure souvent des années. Qui ne l'a en partage ! Les uns plus tôt, les autres plus tard. Nous devons tous traverser [cet état]. Celui qui ne l'a jamais connu ne doit pas espérer être porté par l'Esprit de Dieu. Bien sûr, le Seigneur est libre, mais il conduit cependant les âmes selon des lois propres. Nous devons connaître un jour l'aridité. Mais, voyez-vous, dans cet amour persévérant et cette souveraine stabilité, le Dieu vivant est l'aimant. Je suis tellement aimanté que je suis toujours attiré. Bien sûr, d'autres objets sont attirants, mais je suis tellement saisi par le Dieu vivant que je peux continuer à l'aimer lorsque mon attention est absorbée par d'autres choses. Cependant, les fautes sont naturellement toujours possibles.

Lorsque nous étions jeunes, nous désirions tellement avoir une relation d'amour continue avec Dieu ! Et que d'efforts ascétiques n'avons-nous pas faits ! Nous nous en sommes peut-être rendus malades. Nous oublions cependant que nous pouvions seulement nous préparer à cette relation d'amour continue avec Dieu, en entretenant modérément avec Dieu une conversion active. L'autre [conversion passive] doit nous être donnée par le don de sagesse.

Le don de la conversion

Mais je dois ajouter tout de suite que je divise ce qui est un dans la vie pratique. Cette grâce est ce que l'on appelle dans la terminologie spirituelle la « *transformatio in Deum / Christum* », la transformation en Dieu, en Christ. Pour cette transformation, l'Esprit Saint se sert la plupart de temps de deux moyens qui sont difficiles à supporter à la longue. Il semble alors que l'âme que conduit l'Esprit Saint est en état permanent d'union mystique³. C'est seulement une partie. S'y ajoute :

a. **l'étranglement** – je ne peux mieux l'exprimer – de tous les affects purement naturels. Je ne trouve plus nulle part de joie purement naturelle. Cette prison peut durer des années. Un moyen qui semble terriblement dur et amer. Nous, hommes d'aujourd'hui, avons une prédisposition à l'aridité parce que nos âmes n'ont plus le gabarit approprié. Nous devons avouer que nos capacités sont très déficientes. C'est pourquoi, au regard de l'Ordre du Salut, nous devons nous attendre à être dans cet état plus tôt, plus longtemps et plus vite. Le Seigneur utilise la situation actuelle, où l'homme est jeté si fort dans les cloaques de la vie, pour nous donner ce qui nous est très

¹ Affection pieuse et vraisemblable

² « Mais mon juste vivra par foi ». Ha 2, 4, cité par saint Paul en Rm 1, 17 et Ga 3, 11

³ NdT : ou mariage spirituel

nécessaire. Si quelqu'un a un besoin pressant de l'Esprit Saint, c'est bien l'homme d'aujourd'hui.

Sous l'influence des dons du Saint-Esprit, il arrive d'abord que je ne trouve plus de joie dans les choses purement naturelles, ni non plus pour les choses pour lesquelles j'avais un attrait particulier. Et même, c'est comme si tout devenait sec. Lorsque toute joie pour les choses purement naturelles s'est éteinte, l'Esprit Saint peut venir.

b. Deuxièmement, **une indifférence parfaite** envers l'honneur et le mépris. Non que l'âme ne les sente plus ! Mais c'est alors que l'âme est prête à la venue de l'Esprit Saint. Sa capacité à être un instrument devient parfaite. Et ce n'est plus moi qui conduis, l'Esprit Saint dirige et me guide. Nous connaissons la parole de Jésus à Pierre : « ... Quand tu seras devenu vieux, un autre te prendra par la main et te mènera là où tu ne voudrais pas aller. »¹

Maintenant, Dieu prend possession pour ainsi dire de toute notre vie intérieure, de toute notre vie affective avec toutes ses capacités. Et c'est alors réellement Dieu ou le Christ qui vit et pense en nous, pas seulement de façon abstraite, mais aussi de façon relativement parfaite du point de vue de l'intention et de la pratique. Il dirige et guide notre intelligence. L'Esprit de Dieu pense en nous. *Connaturalitas, congenialitas*² ! Mes capacités intérieures sont assimilées à la réalité surnaturelle dans laquelle Dieu règne et triomphe. Il dirige et guide nos actions extérieures. Alors l'homme est achevé – autant qu'il peut l'être sur la terre. C'est le sens du *sensus fidei*, de l'intuition et du réalisme surnaturels³. C'est pourquoi nous disons de nouveau : « *Emitte Spiritum tuum*⁴...! »

¹ Jn 21, 18

² Connaturalité, congénitalité. La ressemblance est devenue une deuxième nature.

³ NdT : *übernatürlichen Wirklichkeits- und Spürsinns*

⁴ Envoie ton Esprit

61. Notre type d'ascèse

Le texte suivant gagnera à être souvent lu et médité. Il traite de l'ascèse qui nous est propre, en contraste avec l'antique et austère ascèse religieuse. Mais, dans cet exposé, Père Kentenich ouvre un large horizon en tirant ses conclusions sur l'ascèse schænstattienne.

Apparaît d'abord l'image de l'homme nouveau qui doit tout faire avec âme et se laisser conduire vers ce but : « Hisser sur le pavois l'intériorité », une expression forgée par Père Kentenich dès 1919 (voir le Texte 15).

Il est clair – même s'il s'agit d'une conférence adressée à des prêtres – que notre spiritualité schænstattienne inclut une ascèse laïque, déterminée par la sainteté du quotidien, ascèse qui pousse à faire « les choses ordinaires extraordinairement bien », en nous disposant à estimer correctement les choses créées et à les utiliser, sans toutefois en être dépendants.

Enfin, il sera question de la compréhension de l'ascèse à une époque où accomplir son devoir d'état devient toujours plus difficile et pesant : le travail professionnel est de plus en plus exigeant et exerce une pression croissante. La vie familiale est beaucoup plus pesante jusqu'à être menacée de dislocation. La personnalité se différencie de plus en plus et elle est exposée à des potentialités et des charges de plus en plus grandes, elle devient beaucoup plus sensible et émotive qu'autrefois, c'est pourquoi il devient logiquement plus difficile de se trouver, de s'accepter et de mûrir. Tout ceci signifie vraiment, par la croix du travail professionnel, la croix de la famille et la croix de la personnalité, un grand défi ascétique pour aujourd'hui et pour les temps à venir.

Les dangers qui résident dans l'assentiment au naturel, dans la plus grande liberté des possibilités et la liberté des décisions personnelles sont clairement mis en évidence. Il s'agit toujours, pour l'individuel comme pour la communauté, de l'interaction correcte entre ce qui est lié et ce qui est séparé, entre transfert et transmission. Voilà notre type d'ascèse !

Le texte est extrait de la dernière conférence du Congrès des prêtres du 20 au 22 janvier 1941 sur le thème : « Wachstum im höheren Gebetsleben ». C'est sous ce titre que le Congrès est publié, Vallendar – Schönstatt 1977. La 10^{ème} et dernière conférence se trouve pages 137 ss.

[1. Le niveau de notre vie intérieure]

Lorsque nous pensons à nous préparer à la grâce de la contemplation mystique, en nous souvenant de « l'exercice du dialogue permanent avec Dieu », peut-être essayons-nous alors, non pas seulement de regarder souvent le Bon Dieu dans ses opérations, mais aussi de considérer avec foi qu'il est mystérieusement vivant en nous. Lorsqu'un jour surgit cette lumière de contemplation, vivifiante et consumante, elle nous montre bien ce Dieu trinitaire vivant en nous. D'où il suit qu'en marchant sur la voie ordinaire, nous pouvons nous préparer à ce que le Bon Dieu nous enverra peut-être très profondément. C'est pourquoi nous devons méditer ce que dit « La sainteté du quotidien » : « **Nous sommes des petites églises de la Trinité. Nous ne sommes pas seulement consacrés à la Trinité, mais celle-ci demeure en nous. Je suis un temple de Dieu, de la Trinité.** »

1.2 Être exigeant pour moi et pour ceux qui me sont confiés ! Je dois alors m'approprier toute la force et tout le sérieux de la saine et antique ascèse. Je dois avancer avec sérieux,

être exigeant envers moi-même. Avant que le Bon Dieu ne nous donne la grâce de la contemplation, il exige sérieusement notre collaboration très ferme, mais sans rudesse, aux grâces ordinaires. Trop facilement, la loi de pesanteur nous fait intérieurement tomber sur un lit de paresse et nous le justifions rapidement par la phrase : le lien organique de la nature et de la grâce. Nous confondons le caractère primitif de la nature avec ce qui est naturel et éclairé, dès lors que dans le boire et le manger, nous nous contentons d'être une société primitive. Cette communauté « primitive » ne nous fait pas avancer, elle ne nous mène pas au-delà de nous-mêmes. Une saine communauté masculine qui veut quelque chose est aussi une communauté austère.

Nous l'avons indiqué il y a quelques années dans ces expressions austères : la table familiale ne sera pas une table de buveur, ni une table de fumeur, ni une table de consommateur. Nous devons goûter ces choses avec mesure. Nous pouvons nous reposer. Mais ensuite la vie continue. La table familiale est la table du sacrifice, elle sert à ennoblir le tempérament.

Ces choses se sont quelque peu évanouies dans la Famille. Nous devons y revenir avec mesure. La moralisation profonde de l'homme est nécessaire. Il ne nous sera pas nuisible de revenir à ce qui nous a enthousiasmé dans notre jeunesse. Nous ne devons pas confondre le naturel et le primitif. Seul l'homme sain et spiritualisé peut être profondément divinisé. La divinisation profonde de l'homme sera aussi une profonde spiritualisation. Si nous ne laissons pas de temps en temps percer une certaine austérité, nous ne tiendrons pas. Sans une vie austère et sérieuse, nous ne progressons pas du tout. Avec logique, saint Augustin dit : « Fais ce que tu peux, et ce que tu ne peux pas, mendie-le à toi-même » ! Je tire parti de mes fautes en me reposant sur Dieu. Que c'est beau, un homme totalement divinisé à une époque où l'on ne veut rien savoir de Dieu.

1.3 Si nous avons couronné la Mère de Dieu, elle doit d'abord être la reine de notre propre cœur. Nous la couronnons pour nos paroisses, mais rarement avec une tendresse correspondante pour notre royaume intérieur. **La Mère de Dieu doit devenir reine de mon cœur** : ô ma Souveraine, ô ma Mère !

Je pourrais m'imaginer qu'ici ou là se manifeste ce sentiment : n'exige-t-on pas trop de nous ? N'est-ce pas en contradiction avec notre nature ? Cependant nous voulons être des hommes accomplis naturellement. Je vous réponds : mais l'accomplissement de la nature ne veut pas dire primitif.

[2. Notre genre de vie intérieure]

Nous nous sommes interrogés sur le degré de notre vie intérieure, nous devons maintenant nous interroger sur la manière dont nous la vivons ainsi que sur la manière dont nous vivons le quotidien. Quelles difficultés viennent à l'esprit ? Est-ce que notre système de liens harmonieux entre la nature et la grâce ne requiert pas que nous laissions le plus possible de tolérance, en entretenant peu d'austérité, certes que nous soyons le plus possible vigoureux et disciplinés, mais cependant avec le plus de suavité possible. Karl Adam a écrit dans un article : « Reste fidèle à la terre ». Si nous voulons rester fidèles à la terre, comment alors, en harmonie, rester aussi fidèles au ciel ? Quelle sera ensuite notre manière d'être purifiés, d'être spiritualisés, d'être divinisés ?

2.1 Pour la communauté, nous n'exigeons pas une grande rigueur extérieure.

Notre mode [de vie] ne demande pas un plus grand détachement extérieur du monde. Nous pourrions attirer énormément d'hommes par une attitude de rigueur extérieure. Nous renonçons à ce moyen de propagande. Notre grandeur est en même temps notre

faiblesse. L'homme moderne plie devant la rigueur extérieure et devant la force, il plie devant la grande mortification physique.

En rentrant de ma visite chez les trappistes de Mariawald, quelle était mon impression ? D'abord, j'ai été impressionné par cette rigueur et cette fidélité. Chez les trappistes, nous trouvons manifestement le contraire de ce que nous prenons comme idéal à Schœnstatt. Cette rigueur extraordinairement austère et extérieure. Un vieux Père de 71 ans m'a raconté : quand ils commettent une faute, même petite, le Père Abbé leur inflige une pénitence : avant le repas, s'agenouiller devant chaque frère et lui baiser les pieds. Certains jours, il est prévu le cachot, même la flagellation. On ne doit pas parler, excepté avec le supérieur. L'habit est porté nuit et jour, on doit dormir aussi avec l'habit.

Que dire de ce genre d'austérité ? « Le Royaume de Dieu souffre violence »¹. C'est incontestablement vrai. Dans notre Famille, nous ne pratiquons pas ce genre d'austérité. Nous le désapprouvons pour la communauté. En tant que communauté, nous ne voulons pas non plus faire de vœu ; chacun peut en faire personnellement.

Maintenant, grave question de conscience : pouvons-nous devenir saints sans sacrifice, sans austérité ? Non. Lorsque nous observons et examinons attentivement la vie des Ordres du Moyen-âge qui perdurent aujourd'hui, nous ne voulons pas refuser de regarder ce qui a de la valeur. Si, dans un premier temps, cela m'en impose, nous ne voulons cependant pas adopter ce genre de vie. Mais alors, voilà la question si grave : où se situe notre austérité ?

En son temps, j'ai trouvé trois réponses. Je les répète en cherchant à nous les rendre utilisables.

2.2 Notre austérité consiste à nous efforcer de bout en bout à **porter une triple croix**, sinon, nous vivons dans l'auto-enivrement, dans l'auto-illusion. *In cruce salus* !² *Crux stat, dum volvitur orbis* !³ Les trois formes de croix sont

- . La croix du travail professionnel
- . La croix de la famille
- . La croix de la personnalité

2.3 Remarque préliminaire : c'est par la nécessité actuelle, par le devoir actuel et par les conditions actuelles que Dieu détermine le type d'une communauté.

Comment est né l'Ordre des trappistes ? C'est une branche bénédictine. L'Ordre bénédictin s'était beaucoup relâché, en particulier la Congrégation clunisienne. C'est pourquoi a surgi un contrepoids. On disait : nous devons être austères.

Le style bénédictin est au cœur de notre style : le lien entre la nature et la grâce. Notre style présente le danger de se ramollir et de se séculariser. L'austérité présente le danger de la froideur, du mécanique. Les trappistes sont nés de cette époque. Cette forme possédait une force vive car elle existe encore aujourd'hui.

Comment se présente la nécessité de notre époque ?

Notre époque vit d'abord sans Dieu,
deuxièmement, elle détruit la famille,
troisièmement, elle dépersonnalise.

¹ Mt 11, 12

² Le salut est dans la croix

³ Littéralement : la croix tient même si la terre tourne. C'est-à-dire : la croix tient fermement dans le tourbillon du monde.

(NdT : il s'agit de la devise de l'Ordre des Chartreux)

À partir de là, nous comprenons la note fondamentale de notre Famille. Familles détruites, absence de racine, cela pousse à une « aptitude à la vie de famille¹ ». Mais nous ne devons pas confondre une saine aptitude à la vie de famille avec une aptitude primaire à la vie de famille. Cette aptitude doit être inspirée, vigoureuse et austère. Le fait d'être toujours assis ensemble ne constitue pas la Famille. Ce peut être ici et là une communauté qui se détend, mais là ne peut être la tâche d'une communauté d'hommes qui veut conquérir le monde. Nous devons attacher énormément d'importance à la personnalisation².

Je pourrais me demander : mais les trappistes n'ont-ils pas aussi ces croix et ne doivent-ils pas, en plus de ces trois croix, porter la lourde croix des pénitences extérieures ? Oui, c'est absolument certain. La croix du travail professionnel et celle de la personnalité sont aussi leurs croix. Et la croix de la famille est chez eux bien plus forte parce qu'il y a une *vita communis perfectissima*.³

Mais les forces humaines sont limitées. Donc, si nous ne mobilisons pas nos forces sur le terrain d'une ascèse austère, nous devons les mobiliser pour porter héroïquement les trois croix ; sinon, on retombe dans la mollesse.

[2.4 Que sont, de façon plus détaillée, les trois croix ?]

2.4.1 La croix du travail professionnel

Nous sommes une Famille clairement apostolique. Toute ma force vitale est dédiée à mon apostolat, que j'en ai envie ou non, que j'y réussisse ou non, que ma nature soit fatiguée ou non. Si, en tant que prêtre de Schoenstatt, je veux devenir saint, je dois être un prêtre apostolique *per eminentiam*.⁴ Le confort n'a pas le droit de prendre le gouvernail.

Dans mes besoins personnels, tout doit être totalement organisé en vue de l'apostolat. Comme saint Ignace nous a bien montré l'exemple ! Il disait à ses étudiants : étudiez avec application, voilà votre sacrifice. Si je remarque que les études servent l'apostolat, je dois être sévère et me mettre à étudier. Se flageller peut être plus facile qu'étudier avec application. À vrai dire, je peux aussi me dire : je me flagelle pour avoir la force d'étudier avec application. Une profonde austérité doit venir s'ajouter. Sans austérité, pas de succès. Le maître des novices trappiste me disait : « Il y a autant d'âmes qui parviennent à une vie intérieure profonde chez les trappistes qu'à l'extérieur. » C'est ce que nous dit la vie. Donc le genre de vie, en soi, ne fait rien. C'est l'amour, lié à la rigueur qui fait quelque chose. Mais la rigueur n'a pas besoin d'être la rigueur trappiste, sinon, il y aurait beaucoup plus de saints chez eux. Toute ma force appartient à l'apostolat !

Lorsque je rencontre des difficultés dans l'apostolat, si je comprends, par les circonstances, que le Bon Dieu exige cela, je les assume simplement.

Mais notre croix du travail professionnel réside aussi dans le fait d'avoir un travail apostolique avec des confrères. Cette croix, je dois la porter. Si je ne la porte pas mais que je me flagelle, c'est un contresens. Je dois être cloué à la croix de mon travail professionnel.

Autre exemple : ma relation avec ma gouvernante est, ou trop intime, ou le contraire. Je veux peiner. Je veux voir le chemin ascendant parsemé d'épine. Là réside l'austérité à laquelle nous devons consentir.

¹ En allemand : *Familienhaftigkeit*

² NdT : Père Kentenich vise ici l'attitude opposée à la dépersonnalisation de l'idéologie nazie ou marxiste

³ Une vie communautaire parfaite

⁴ De façon suréminente

2.4.2 La croix de la famille

En quoi consiste notre croix familiale ? Si nous nous considérons comme une Famille, notre croix familiale consiste à dépendre des chefs de notre Famille. C'est une croix que de toujours dépendre d'un supérieur. Ensuite les rapports fraternels : la communauté ne me donne pas toujours quelque chose [d'attractif]. Alors je ne veux pas venir. Non, je porte la croix ! Ou bien pensons à tout notre système de contrôle¹. C'est notre croix familiale.

2.4.3 Et en outre la croix de la personnalité

Nous voulons aider à créer des personnalités bien trempées. Aujourd'hui, c'est notre devoir le plus urgent.

2.4.3.1 La croix de l'organisme

On parle facilement de la pensée de l'organisme, mais comme il est difficile de l'appliquer correctement ! Il n'existe pas d'accomplissement² de la nature sans sacrifice de la nature. Dois-je tendre à l'accomplissement de la nature ou au sacrifice de la nature ? Je dois me débrouiller tout seul – quelle sorte de mortification dois-je employer ? Pour certains, cette croix est tellement lourde que je peux dire ceci : peu comprennent correctement la pensée de l'organisme de façon théorique et beaucoup moins encore de façon pratique.

2.4.3.2 La croix de la décision

Notre famille s'est ainsi construite qu'elle nous laisse en d'innombrables cas décider librement. À combien de décisions ne sommes-nous pas confrontés ? C'est une croix. Nous devons prendre soin que la décision signifie être libre de quelque chose afin d'être libre pour quelque chose. Éduquer quelqu'un à être, de façon saine, capable de se décider³, à être incliné à se décider – et pas seulement d'en avoir la volonté – telle que Dieu le demande selon les circonstances, voilà une croix.

2.4.3.3 La croix de l'impuissance

Comme nous la vivons profondément ! Nous devons porter nos faiblesses, y consentir, et en dépit de cela, grimper jusqu'au Cœur de Dieu.

2.4.3.4 La croix de la solitude

Il faudrait s'attarder longuement sur ce sujet. Une certaine solitude est inhérente au ministère presbytéral. Tant d'entre nous s'éloignent de l'idéal de la prêtrise parce qu'ils ne vivent pas dans une saine et austère solitude. Nous ne pouvons pas vivre en célibataires si nous ne faisons pas nôtre l'austérité d'une certaine solitude.

Quelle est cette solitude ? Elle ne doit pas être isolement. Celui qui grandit en Dieu est toujours seul sur la terre. La personne solitaire est toujours la plus féconde. Elle est entrée dans un autre monde, elle vient de l'au-delà. Solitude n'est pas isolement. L'homme isolé est infirme. L'homme solitaire vit en tête-à-tête avec Dieu et, avec sa forte personnalité, il tend vers le haut. Comme il peut être difficile de porter héroïquement cette croix de la solitude.

3. Nous cherchons à unir détachement du monde et ouverture au monde

3.1 Laissons-nous encore interpeler par le style trappiste : austérité et grand détachement du monde. Par exemple, chez les trappistes, la musique doit avoir le moins possible de

¹ On pense au contrôle écrit de l'ordre du jour spirituel dont on doit rendre compte aux supérieurs au confesseur ou au chef de groupe.

² En allemand : *Vollendung*

³ NdT : C'est-à-dire capable de mettre à exécution ce qui a été décidé.

neumes¹. Le moine ne doit pas être détourné de Dieu par l'enchantement de la musique. Tout, y compris à l'intérieur de l'église, doit être simple ; sans compter qu'ils ne sortent pas de clôture. D'un côté, c'est quelque chose d'impressionnant, de l'autre, le danger existe que ce détachement du monde devienne avec le temps insensibilité, pouvant rendre intérieurement froid, creux, brutal, en particulier chez les Frères. On ne doit jamais parler !

Nous n'insistons pas seulement sur le détachement du monde, mais aussi sur l'ouverture au monde. Le Bon Dieu a créé les choses. Il les a fait descendre comme une corde. Selon la loi du transfert et de la transmission organiques, nous devons nous attacher aux choses et aux créatures. Nous pouvons et devons les apprécier. Mais soyons-en conscients : notre ouverture au monde peut devenir assujettissement au monde et notre ouverture aux personnes peut devenir assujettissement aux personnes.

3.2 Maintenant, que devons-nous faire, consciemment, pour vivre, à notre façon, l'austérité du détachement du monde ?

3.2.1 D'abord nous devons prendre soin que notre attachement – notre attachement à l'œuvre et aux personnes – influe profondément en tant qu'**attachement prophétique à l'œuvre et aux personnes**. Nous devons écouter le langage prophétique des choses et y répondre. Certes, c'est exact en théorie, mais difficile en pratique.

3.2.2 C'est pourquoi il y a un deuxième point : dans la durée, l'attachement prophétique à l'œuvre et aux personnes ne peut s'appliquer correctement que si nous cultivons aussi le **détachement des choses**. Si nous n'apprenons pas à renoncer de temps en temps, non seulement conformément à notre devoir, mais aussi à renoncer à ce que nous pourrions nous permettre, l'attachement à l'œuvre et aux personnes ne sera pas pour nous un *sursum corda*.²

4. Évaluation globale de notre manière de faire

4.1 Premièrement : nous devons prendre conscience que nous avons une forte discipline de vie qui tient du catholicisme primitif parce qu'il ne parle pas seulement de l'amour, mais aussi de l'austérité. Nous devons nous intéresser à ce style de vie, en être passionnés.

4.2 Deuxièmement : dois-je être prudent devant cet enthousiasme ? Ce n'est pas nécessaire. Mais je dois être prudent devant le caractère primaire de la volonté et de l'agir. Quelques-uns d'entre nous seraient beaucoup plus profondément plongés en Dieu et auraient une bien plus grande fécondité dans leur travail, s'ils éprouvaient comme une faiblesse le caractère primaire de leur [besoin de] commodité.

Ne devons-nous pas être commodes les uns envers les autres ? C'est aussi nécessaire. Mais en outre, ne perdons pas de vue ceci : le caractère primitif, ce qui est inné, doit devenir naturel, et le naturel doit devenir spirituel. Regardons dans « La sainteté du quotidien » la notion d'amour primitif et inné.

¹ NdT : Le neume est l'élément de base pour le chant grégorien. Moins il y en a, plus la mélodie est simple.

² Haut les cœurs. Ou, dans la liturgie eucharistique en français : Élevons notre cœur.

62. La méditation

Parmi les exercices spirituels, la méditation a une très grande importance, surtout du fait que notre ascèse consiste à mettre de l'âme dans la vie quotidienne. Dans le cours sur les exercices ignatiens, Père Kntenich réunit beaucoup d'expérience pratique en matière de méditation. Les exercices [ignatiens] sont bien des exercices¹ et même pour une bonne partie, des méditations. Le texte nomme les points importants, tant les grands objectifs et les points principaux (la méditation, une école d'amour et non quelque chose qui apporte à l'âme beaucoup de connaissances), que beaucoup de petits points pratiques qui méritent réflexion (temps, lieu, dimension corporelle). Ce texte est un extrait de la dixième conférence du cours sur la Retraite « Der heroische Mensch » 1936/1937. Édition reproduite dans A 5, pages 302 et 142-151.

Père Kntenich a aussi vulgarisé la méthode de méditation très perfectionnée de saint Ignace, ce que le deuxième texte de ce chapitre illustre très bien. Il est extrait du « Milwaukee-Terziat, 21. Vortrag (14.01.1963) tome 2, pages 215 ss

Quels sont les exercices que nous indique saint Ignace ? Ils se ramènent à trois éléments : méditation, examen [de conscience] et mortification.

La méditation selon saint Ignace : Ignace détermine ici la manière objective et le contenu.

1. Manière de méditer

Permettez-moi de répéter dans ma terminologie ce qu'Ignace veut dire ; la méditation est une école d'amour. En disant cela, je pense avoir dit tout ce qui est d'actualité pour nous. Nous distinguons une petite et une grande école d'amour. La grande est la méditation proprement dite : se donner à Dieu exclusivement, se concentrer sur lui. La petite devrait, par les coups d'œil vers Dieu, baigner toute la journée. Ignace l'exprime ainsi : les pensées que nous avons goûtées dans la méditation, nous devons les laisser revivre tout au long de la journée.

Comment méditer, comment accomplir la grande école d'amour ? Maintenant je crains d'exposer ce qui a déjà été enseigné au noviciat, mais je pense que cela ne peut pas nuire. En vieillissant, nous sommes plus aptes à voir les choses de façon organique. Avant, nous ne pouvions guère comprendre la sagesse ignatienne parce que notre vision était assez mécaniste. Mais Ignace ne le voyait pas ainsi. Si l'âme veut totalement appartenir à Dieu, il est nécessaire que nous incorporions dans notre journée, des temps particuliers exclusivement consacrés à Dieu, des temps de respiration, vivants, où nous lui offrons notre force d'aimer. Bien que nous soyons des hommes parvenus à l'âge mûr, nous ne savons pas suffisamment comment nous y prendre durant ces temps parce que nous les

¹ NdT : *die Exerzitien*, soit les « Exercices » de saint Ignace, soit la retraite (spirituelle) en général. Ici, d'après le contexte il s'agit des exercices ignatiens. L'allemand a un autre mot pour l'exercice au sens commun (Übung), là où le français n'en a qu'un, d'où la répétition.

arrachons de leur contexte. Nous travaillons et saccageons jusqu'à l'heure de la méditation, puis nous voulons méditer en nous concentrant. Nous sommes absorbés tout au long du jour par des valeurs fictives. C'est pourquoi il est nécessaire de se préparer, sinon la méditation est un temps d'assoupissement, de divertissement et non un temps où nous sommes intérieurement unis au Bon Dieu, unis personnellement à la personne de Dieu. Voilà pourquoi Ignace accorde tant d'importance à la préparation et à la relecture. Ainsi, nous avons devant nous les trois étapes.

La préparation de la méditation

C'est peut-être le plus important. La méditation commence le soir par la préparation au moment de la prière de la nuit, son sommet étant dans les quelques minutes précédant le sommeil. Avant de nous endormir, nous devrions être au clair avec nous sur l'heure du lever et le but de la journée suivante.

L'heure du lever : il s'agit davantage de se la rappeler simplement plutôt que de se crier une résolution. C'est le B.A. BA d'une vie ascétique que se coucher et de se lever à des heures déterminées. Bien du fouillis dans notre vie religieuse vient du fait que nous le perdons de vue. Et si, souvent, nous sommes tellement des hommes de masse, si nous avons si peu de personnalité, c'est parce que nous n'en tenons pas compte. Je crois devoir le dire, parce que nous prenons beaucoup de moyens, mais celui-ci, qui est simple, qui a fait ses preuves depuis des siècles, nous ne le connaissons guère.

Tel sera le coucher, tel sera le lever. C'est souvent un instinct naturel qui nous pousse à prolonger d'un petit quart d'heure, un autre et encore un. Ces choses ne nous sauvent pas. Cependant, cela peut beaucoup aider à se lever tout de suite si c'est réglé par une résolution. La vie instinctive doit se plier à ce qui a été dit. De sévères ascètes nous conseillent, lorsque nous n'avons pas été fidèles à la résolution – mais nous sommes là sur le terrain de l'héroïsme – de nous lever aussi tôt le matin suivant. Donc pas seulement une vague résolution, un vague repentir : *mea culpa*, et demain je dors encore cinq minutes de plus ; non, derrière se cache une détermination vigoureuse. Ignace est un homme qui voit le but et le comprend : celui-ci doit être atteint pas seulement intellectuellement et dans la prière, mais aussi par un effort sérieux de la volonté. La volonté doit aussi être mise en œuvre.

Lorsque nous lisons saint Ignace, nous pensons presque qu'il aurait devancé la méthode Coué¹. Si je m'endors le soir avec des pensées déterminées, elles continuent à travailler et je suis dispos en me réveillant. C'est pourquoi il est conseillé aux personnes nerveuses d'être très calme le soir afin de pouvoir dormir la nuit. Vous voyez, saint Ignace souhaite que nous puissions dormir paisiblement la nuit. Donc, quand est-ce que je me lève demain ? Si j'y pense simplement, mon âme est bien disposée à s'y conformer le matin. Les résistances inconscientes sont alors vaincues à la base.

Quel est notre but quand nous nous levons ? Selon notre méthode, il s'agit ici de la consécration du matin. Je détermine les premiers actes que je veux poser le matin à mon

¹ La méthode Coué est une prophétie autoréalisatrice qui tire son nom des travaux du psychologue et pharmacien français Émile Coué (1857 - 1926). Elle est fondée sur la suggestion et l'autohypnose. Coué considère que **toute idée qui se grave dans notre esprit tend à devenir une réalité dans l'ordre du possible**. « Si étant malade, nous nous imaginons que la guérison va se produire, celle-ci se produira si elle est possible. Si elle ne l'est pas, nous obtiendrons le maximum d'améliorations qu'il est possible d'obtenir » répétait-il inlassablement. La méthode de Coué est présentée dans son ouvrage *La maîtrise de soi-même par l'auto-suggestion consciente*. L'expression « méthode Coué » est passée dans le langage courant. Elle désigne une forme d'optimisme entêté mêlé à un déni du réel. Il est possible d'inscrire les résurgences de cette méthode dans la perspective actuelle des méthodes de développement personnel.

réveil. De nouveau, ce n'est pas tant du domaine de la résolution, non, je me plonge un peu dedans. Maintenant, que cessent les affaires de la journée ! C'est l'héroïsme, c'est le sens du grand silence¹ après la prière du soir. Nous gémissons si souvent de ne pas faire de progrès et de n'arriver à rien. Les moyens extraordinaires tels que les congrès, les retraites et les formations ne sont d'aucune utilité si nous n'apprenons pas à utiliser les moyens ordinaires. Vous pouvez même être très aveuglés par ces moyens. Donc nous nous fouettons une fois de plus : maintenant c'est fait, et pourtant nous ne l'avons pas fait. La retraite que nous sommes en train de faire serait un coup d'épée dans l'eau si nous ne voulions pas apprendre de nouveau ces moyens ordinaires.

Que doit contenir ce genre de consécration du matin ? Selon notre manière de penser et de parler, ce que voulait justement saint Ignace – notre ascèse est vraiment ancienne : le signe de la croix, I.P, E.P, « ô ma souveraine, ô ma Mère », et ensuite se préparer un petit peu à la méditation. Chez saint Ignace, nous trouvons la même chose exprimée autrement. Vous le lirez vous-même chez lui². C'est parce que la méditation est une école d'amour et que nous voulons parvenir par elle à aimer que nous nous y préparons. C'est pourquoi je dois me tenir un peu dans le monde de la méditation si je me réveille la nuit. De même, après la consécration du matin, jusqu'au moment de la méditation. En tout cas, toute pensée sur mon activité professionnelle devrait être écartée ! École de chefs ! Je dois, non pas me remplir la tête avec de nouvelles connaissances, mais m'exercer de nouveau.

3. La méditation elle-même

La formulation de saint Ignace est comme une noix. Il faut d'abord casser une écorce très dure pour trouver un contenu profond.

3.1 L'attitude

Nous devons nous tenir avec respect dans le lieu où nous allons faire notre méditation et nous devons entrer en contact avec le Dieu personnel et apprendre à frémir de respect devant lui, mais aussi à nous entretenir familièrement et amoureusement avec lui. Comparez ce que dit saint Ignace dans la troisième annotation³ sur l'attitude de l'âme dans sa relation à Dieu. L'attitude fondamentale devant Dieu, c'est l'amour respectueux. Mais si je parle seulement de Dieu ou si je pense simplement à Dieu, rien ne se passe. Cependant, si je suis poussé instinctivement vers Dieu – et c'est le sens de l'école d'amour, saint Ignace insiste beaucoup dessus – l'amour respectueux doit s'approfondir et s'intérioriser. Donc – comme nous l'avons très souvent souligné – Dieu ne doit pas être seulement pour moi une idée, mais une personne vivante. Je dois maintenant être en relation avec cette personne dans la méditation, m'entretenir avec lui avec un amour respectueux. Pour le dire familièrement : maintenant le Bon Dieu a mis de côté son travail de gouvernement, maintenant il veut n'être qu'à moi pour une demi-heure, converser seulement avec moi. C'est peut-être dit trop familièrement, mais cela nous aide à comprendre ce que cela veut

¹ NdT : l'expression est empruntée à la vie monastique. Dans les monastères, le silence est requis toute la journée, mais après complies, il est interdit, sauf en cas de danger majeur, de parler et même de faire du bruit. Ce « grand silence » est encore en vigueur dans la plupart des monastères aujourd'hui.

² Cf. Walter Sierp, Hoschsule der Gottesliebe. Die Exerziten des Heiligen Ignatius von Loyola, en 3 tomes 1935-1937. Père Kenterich s'est servi du premier tome pour cette retraite.

³ NdT : ou « remarque préliminaire », mais c'est le mot annotation qui prévaut aujourd'hui en France : « Comme dans tous les exercices spirituels suivants nous faisons usage des actes de l'entendement en employant le raisonnement, et de ceux de la volonté en excitant en nous des affections, il est à remarquer que, dans les actes de la volonté, lorsque nous parlons vocalement ou mentalement à Dieu, notre Seigneur, ou à ses Saints, il faut de notre part un plus grand respect que quand nous faisons usage de l'entendement par la réflexion. » 3^{ème} annotation des exercices spirituels.

dire. Venons-en ainsi à considérer de plus près notre attitude pendant ce commerce¹ avec Dieu et à le placer dans une juste lumière.

3.1.1 L'attitude extérieure

« Après quoi je commencerai ma méditation tantôt à genoux, tantôt prosterné, tantôt étendu sur la terre, tantôt debout, tantôt assis »², ou en marchant de long en large. Cette vieille ascèse de l'attitude corporelle pendant la prière est tellement psychologue ! Basée sur le principe corps-âme, l'attitude corporelle doit être l'expression de l'attitude intérieure, laquelle cependant approfondit aussi comme en retour l'attitude extérieure. Nous nous moquons de ces choses. Il est indigne de moi de les faire de façon mécanique. Mais si je les fais comme le Sauveur sur le Mont des Oliviers ? La posture à genoux est pour nous habituelle. Certains pensent que marcher de long en large est le meilleur, pour d'autres, ce sera la position allongée. À vrai dire, quand ces postures sont vraiment les meilleures pour moi, je peux les choisir comme dit saint Ignace : si je trouve à genou ou prosterné ce que je désire, je ne chercherai pas une autre position, secondement, si j'éprouve dans un point [de la méditation] les sentiments en moi, je m'y arrêterai³ et ainsi de suite. Mais nous devons tous ici nous défier un peu de nous-mêmes. Marcher de long en large signifie le plus souvent qu'étant tellement affairés, nous ne pouvons pas rester tranquillement devant Dieu. Cela éveille plus vite et mieux quelques pensées de mon cerveau, mais ce n'est pas de la méditation !

3.1.2 L'attitude intérieure

Si je trouve du goût dans une pensée, je dois m'y arrêter sans me mettre en peine de continuer. Premièrement, deuxièmement, troisièmement, telle n'est pas la méditation ignatienne. Lorsqu'il pleut, je me laisse mouiller, sinon, je m'efforce d'obtenir l'eau⁴. Si Dieu me donne du goût à travers une vérité, je la savoure aussi longtemps qu'il le veut ; s'il ne m'en donne pas, je continue fidèlement mon travail. La méditation – vous le voyez maintenant clairement – est donc d'abord une école d'amour et non une école de pensée, ni une école de sommeil, ni un temps où je prépare mon homélie. Ce n'est pas de beaucoup savoir que l'âme se satisfait, mais de goûter et savourer les choses de Dieu. Réfléchir est davantage un moyen d'arriver au but. Dès que l'âme est réchauffée, elle doit s'arrêter.

3.2 Méthode de méditation

De nouveau ici, cette ligne cohérente : de la connaissance à l'amour ! La méditation doit m'aider à ce que mes connaissances se transforment en amour. Quel chemin emprunter à cet effet ? Je ne dis rien de nouveau maintenant, je répète seulement et j'en donne les applications.

Je dois veiller à ce que mon savoir devienne expérience.

3.2.1. C'est pourquoi, de façon tout-à-fait autonome, je dois plus profondément examiner sous tous les angles les pensées que j'ai prises comme soubassement de ma méditation. Mais je retiens ceci : je vais maintenant y réfléchir avec l'intention d'apprendre à aimer plus profondément. Lorsque je réfléchis et que j'ai des nouveaux raisonnements, des nouvelles connaissances, quand je vois des grands rapports, je les utilise tout de suite pour aimer ! Se

¹ NdT : cf la définition de l'oraison de sainte Thérèse : « L'oraison n'est à mon avis qu'un commerce d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont nous savons qu'il nous aime. »

² Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola, n° 76

³ NdT : remémoration d'un passage tiré du n° 76

⁴ NdT L'image ici appartient à sainte Thérèse d'Avila et à ses quatre manières d'arroser le jardin, c'est-à-dire de recevoir la grâce de Dieu dans l'oraison. (Vie, ch XI ss)

reposer profondément dans un raisonnement clairement reconnu. Voilà une méditation dans laquelle se tient l'amour. Ainsi mes connaissances deviennent des connaissances expérimentalement unies à l'amour.

3.2.2. Lorsque Dieu donne lui-même la ferveur, s'il donne la pluie ou si, après quelques brèves réflexions, on sent déjà une ferveur, l'idéal de la méditation consiste alors à se reposer, non plus dans des pensées mais dans l'affection. Nous pouvons alors comprendre les saints, par exemple saint Augustin qui ne se lassait pas de répéter avec un profond sentiment d'amour : *Ô Pulchritudo semper antica et semper nova* - ô Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » Ou saint François d'Assise qui passait ses nuits à crier : « Mon Dieu et mon Tout ! » Ou saint François-Xavier, pressé de parcourir l'Asie et porté par la pensée du Dieu trinitaire : « *Ô beata Trinitas, ô Trinitas beata !* » Tous les saints se reposent avec profonde affection dans l'idéal personnel. Et cela peut durer des mois et même plus longtemps si Dieu en donne la grâce. Et c'est véritablement une méditation.

3.2.3. Je dois unir une connaissance expérimentale à un effort de volonté adéquat. Cela vaut en tout temps, mais particulièrement dans les moments difficiles de sécheresse et d'aridité ; là je dois faire travailler ma volonté ! J'aimerais goûter la vérité, j'aimerais être totalement attaché à Dieu. Et c'est véritablement une méditation. Ignace l'a dit presque littéralement, P. Sierp l'a exposé en outre très finement. Relisez-le vous-mêmes.

Je dois veiller aussi à ce que la connaissance expérimentale soit arrosée par la grâce. C'est évident. Notre affection ardente n'est même rien d'autre qu'un exercice de prière qui laisse généreusement couler la grâce. Vous voyez donc de nouveau que la méditation n'est pas une école de connaissance, mais une école d'amour !

4. Après la méditation

Réfléchir : où était la faute ? Prier, [formuler] une intention, [prendre] quelques notes. Les principes les plus profonds s'y trouvent cachés. Là, l'âme doit encore se reposer pendant que je note. Ce que je note est aussi d'une grande valeur.

À vrai dire, nous pouvons avoir des raisons de ne pas le faire. Vous objecterez à la fin que nous nous sommes écartés du thème. Nous voulions parler du détachement, de l'humilité et en fait, nous avons parlé d'attachement. Je vous ai donné une méthode intemporelle de méditation. Et vous vous souvenez que l'humilité ne grandit pas si l'amour de grandit pas ; l'inverse est également vrai : pas de croissance de l'amour sans croissance de l'humilité. Vous avez ici de nouveau la relation [entre les deux].

La manière la plus populaire de méditer

Si nous voulons maintenant laisser agir en nous la manière la plus commune de méditer, trois questions se posent :

Premièrement : à travers ce que j'ai reconnu clairement, que veut me dire le Bon Dieu ? C'est cela même que je veux faire mien. Que veut-il me dire avec ça ?

Deuxièmement : c'est une sorte d'examen de conscience : comment ai-je compris jusqu'ici cette vérité dans ma vie ? Comment l'ai-je estimée ? Comme l'ai-je appliquée ?¹

Et ensuite la troisième question : Que dis-je maintenant au Bon Dieu ? Et ce qui compte surtout à présent, c'est d'apprendre à parler avec Dieu, c'est de cultiver une profonde intimité avec le Bon Dieu. Tel doit être au fond, le sens de la méditation. Ou, si vous voulez, la méditation doit être une école d'amour. D'où la question : qu'est-ce que je dis au Bon Dieu ?

Que puis-je lui dire ? Je peux être reconnaissant. Je le remercie alors pour cette connaissance. Je peux m'humilier [devant lui], je peux prendre une résolution, je peux lui adresser une demande.

Ne veuillez pas maintenant méditer aussi méthodiquement, mais plutôt aussi simplement et naturellement que vous pouvez. Si vous préférez une autre méthode de méditation, c'est celle-ci que vous devez utiliser. Mais tenez-vous-y : ce n'est pas ce qui est reçu de l'extérieur qui est ici le plus important, mais l'assimilation intérieure autonome, l'assimilation vivante et amoureuse. Je crois que nous y sommes suffisamment préparés. C'est pourquoi je pense que nous devrions aussi y aspirer.

N'est-ce pas, ensuite je dois revenir à la première pensée : être insatisfait et avoir le courage de recommencer. Nous commençons à nouveau. Et comment commencer à nouveau après qu'un profond et ardent désir d'accomplir notre mission est réveillé ? Réfléchissons : que manque-t-il et que devons-nous faire pour combler le manque, d'une part dans ma propre vie intérieure et d'autre part dans la vie communautaire ?

¹ Dans d'autres exposés, Père Kentenich énonce ainsi les deux questions : qu'est-ce que ça me dit ? De telle sorte que la triple question signifie : qu'est-ce que Dieu me dit ? Qu'est-ce que je me dis ? Que dis-je à Dieu ?

63. Notre système d'auto-éducation

Déjà le texte sur « les étoiles polaires de la pédagogie » (voir le Texte 56) avait clairement montré l'importance qu'attachait Père Kentenich à créer des attitudes fondamentales qui doivent rendre la personnalité capable de modeler sa vie positivement, avec liberté et magnanimité, de chercher la volonté de Dieu et d'y répondre.

Son attitude et son enseignement dans le domaine de l'auto-éducation correspondent à ce point de vue fondamental pédagogique nommé « ascèse », terme plus courant autrefois qu'aujourd'hui. Le texte suivant l'explique très bien. L'auto-éducation, l'ascèse, sont fondamentalement en rapport avec des exercices concrets et des efforts personnels. Ils sont nécessaires et Père Kentenich les détaille. Manifestement, il attache une grande importance à ce que les actes et les exercices soient le résultat d'une attitude fondamentale et concourent à former la personnalité dans son originalité – l'idéal personnel – et son élaboration concrète – l'examen particulier. Il ne s'agit donc pas trop pour lui – même dans ce texte – de l'abondance ou du nombre d'exercices personnels – ce sont des suggestions – mais d'un système d'auto-éducation où les exercices sont référés aux attitudes et où les exercices personnels se complètent et se fécondent mutuellement.

Le texte remonte à l'époque précédant la fondation des Pères de Schœnstatt vers 1962-1963, (la fondation date de 1965). À nouveau, il reflète clairement l'effort du Fondateur pour donner forme à la communauté naissante, mais en même temps l'effort pour la motiver et la convaincre de se décider elle-même pour les exercices personnels concrets ainsi que pour les exercices concrets qui entreront dans les usages de la communauté.

Le texte est tiré du « terciat de Milwaukee », dans l'édition ronéotypée, conférences 59 à 62 ; tome VI pages 142 à 210.

Sur le genre littéraire du terciat qui justifie le remaniement du texte présenté ici, voir l'introduction du Texte 48.

La faiblesse de notre système réside dans le fait que nous insistons beaucoup sur l'attitude et ensuite nous oublions l'agir. Du fait que nous répétons assez souvent la consécration, nous faisons en sorte que les actes naissent de l'attitude de même que des attitudes. Mais nous devons toutefois insister particulièrement. Le danger de la sous-alimentation réside dans le fait que nous négligeons les exercices religieux, que nous les dédaignons et sommes alors facilement enclins à les réduire ou à les laisser tout simplement tomber dans certaines situations et ce, pour des motifs futiles. Et puisque nous suivons une école de vie, nous devons aussi appeler les choses par leur nom. Il s'agit donc de l'antique formule : « *Cave canem*¹ – prends garde au chien ! » Donc ici : prends garde à ne pas mépriser les exercices religieux.

Par ailleurs, la faiblesse peut aussi résider dans le fait de surestimer les exercices et de sous estimer l'attitude. Psychologiquement, c'est clair : tout dépend de l'attitude. C'est bien

¹ NdT : cet avertissement a été retrouvé lors de fouilles archéologiques, notamment à Pompéi. Il semble qu'elle était fréquente sur le seuil des demeures romaines.

l'attitude qui nous lie intérieurement à Dieu et qui détermine aussi la valeur morale de l'agir personnel. Dans tous les cas, l'âme ne doit pas souffrir de sous-alimentation.

Plus exactement, demandons-nous :

1. Que devons-nous faire pour avoir la bonne attitude vis-à-vis des exercices ?
2. Quels exercices voulons-nous cultiver dans la Famille et dans notre vie personnelle ?
3. Quels moyens pouvons-nous utiliser pour affermir ces exercices ?

[1. La bonne attitude vis-à-vis des exercices¹]

[2. Quels exercices devons-nous choisir ?]

Quels exercices devons-nous alors choisir pour tenir notre ordre du jour personnel ou communautaire ? Ils sont commandés ici par un seul principe. Nous sommes en plein dedans : un, deux, trois : paf, c'est un principe.

Le principe serait ceci : nous devrions organiser notre journée de telle sorte que nous ne soyons jamais longtemps sans exercice religieux assuré, qu'il soit réglé par la communauté ou qu'il soit privé. C'est déjà prévu dans notre système de contrôle de l'ordre du jour spirituel, par l'examen de conscience visant l'idéal personnel et enfin par l'examen particulier. En tant que membre de la Famille, on en a conscience, c'est dans la tête. Il faudrait se demander si c'est aussi bien établi dans le cœur.

Quelle est la **raison** pour laquelle nous ne devons jamais être longtemps sans exercice assuré ?

Une raison est qu'en cela l'attitude perdure. Une habitude se crée par la répétition d'actes individuels. L'acte doit justement être le résultat de l'attitude, mais aussi un moyen d'approfondir l'attitude intérieure. Si nous attachons de l'importance à être toujours unis au Bon Dieu, à vivre et à œuvrer avec lui, il sera pour nous naturel d'être, tout au long de la journée, en contact constant avec lui. Eh bien, cela se produit par les exercices religieux.

Et la Prière de l'Église, le bréviaire, est basée sur le même principe. Les Heures de prime, tierce, sexte etc... sont pensées pour que la journée soit toujours imprégnée, intériorisée, surnaturalisée et spiritualisée par une certaine élévation de l'âme vers Dieu. En soi, si je dis : je fais tout d'un coup, c'est en contradiction avec ce principe – bien que je sois en règle. Le matin, toutes les Heures sont débitées et avec ça la séance est terminée ! Et pendant la

¹ Pour abrégé un peu le texte, les développements du 1° sont indiqués dans cette note de bas de page, uniquement selon leur contenu – Père Kntenich suit la tradition ignacienne et la développe : l'orientation vis-à-vis des exercices doit être :

- *Prima imprimis* – le plus important à la première place. Cela veut dire estimer avant tout les exercices spirituels et pas nécessairement leur exécution. Dans l'exécution, l'exigence d'une situation concrète peut très souvent avoir une priorité. Alors la liberté intérieure est aussi sollicitée pour se dispenser ou non de l'exercice. À vrai dire, ceci ne devrait pas se produire, autant que possible, avec l'exercice spirituel que j'estime, pour moi-même, comme le plus important et le principal.
- *Quam plurimum* – autant que possible. Par contre être souple dans l'exécution. Cela veut dire que je ne dois pas me satisfaire des exercices spirituels minimaux, mais cultiver généreusement ma vie spirituelle par un entraînement personnel et même au-delà de la mesure prescrite.
- *Quam optime* – le mieux possible. Dans la vie spirituelle, toute la vie doit être focalisée.
- *Usque ad mortem* – jusqu'à la mort. Même dans la vieillesse, lorsque la vie spirituelle s'est affermie, en suite de quoi elle est devenue relativement indépendante des exercices, je dois y tenir avec fermeté et fidélité.

journée, je vis ma vie. Puisque nous n'avons pas une vie religieuse réglée, mais que nous sommes une troupe volante, nous devons retrouver nous-mêmes la cohérence intérieure.

Maintenant, réfléchissez : quels exercices spirituels font partie d'un ordre du jour sain ? Aussi longtemps que nous n'appartenons pas à une Union ou un Institut séculier, nous avons toujours retenu ceci : chacun doit faire en son âme et conscience. Mais si nous appartenons à une communauté plus étroite, surtout en tant que *pars motrix et centralis*, nous ne pouvons pas abandonner chacun à son propre sort. Nous avons le droit et même le devoir d'établir des exercices qui sont normalement obligatoires. En soi, c'est bien simple. Nous devons seulement nous demander ce qu'exige l'ordre du jour idéal d'un prêtre. Il peut y avoir des raisons de ne pas assez s'y tenir. Le principal est de tenir fermement une orientation. Et bien sûr, il est également facile d'introduire une telle norme dans les moments de ferveur religieuse, surtout maintenant qu'il s'agit d'une génération fondatrice qui a le devoir d'établir de telles choses. Par la suite, il est plus difficile d'appliquer les normes.

[3. Moyens d'assurer les exercices spirituels]

Que pouvons-nous faire pour mener à bien notre ordre du jour spirituel ? Quels sont les moyens de les assurer ?

Si j'aligne tous les exercices sans distinction, de façon purement mécanique, je ne peux que dire : tout doit être fait ; gare à toi si tu ne le fais pas ! Mais alors je n'ai pas la clé pour assurer quoique ce soit.

Si je cherche maintenant le moyen d'assurer la vie spirituelle,

- je commence par mes exercices personnels ;
- ensuite notre système de contrôle,
- et enfin les exercices que nous avons en tant que communauté de *vita communis mixte*.¹

En outre, je peux savoir par expérience que si tel point est assuré, toute ma vie spirituelle le sera.

Quels peuvent être ces points ? Très différents ; et même, pouvant sembler à première vue, aberrants. Par exemple, je constate que lorsque je suis bien reposé, ma vie spirituelle est ordonnée. Vous voyez, je dois alors me préoccuper de dormir davantage. Si j'intègre ce point à mon ordre du jour spirituel, cela m'aide davantage que si – ceci dit en exagérant – je me flagelle vingt fois par jour. Nous devons être intelligents dans la régularité de notre vie religieuse.

Si je sais par expérience que c'est mieux de faire une récollection dans un endroit isolé quelconque, par exemple un monastère, mais sachant aussi que je suis mort de fatigue, je dois alors commencer par dormir autant que nécessaire, afin d'être plus éveillé et ouvert au divin. Je peux naturellement me dire aussi : ça passe ou ça casse, maintenant je m'agenouille et je reste là comme une bougie. Et quand j'ai fini d'user mes genoux, je rentre chez moi. Certes, j'ai offert un sacrifice, mais le sens de la récollection n'a pas été satisfait. Je dois renouveler mon esprit pour être de nouveau éveillé au divin. Donc ici aussi : être sensé et bien réfléchir.

Les deux cas se réfèrent au corps et aux égards qui sont dus à sa santé.

¹ Littéralement : vie commune mixte, c'est-à-dire une communauté où il est parfois possible de vivre seul. Ceux qui vivent ainsi sont appelés les externes.

Naturellement, cela suppose que ma vie religieuse soit bien vivante et ne soit opprimée que lorsque la nature est surmenée.

Nos Sœurs ont coutume de se confesser tous les 15 jours¹. Si je sais par expérience que la confession fréquente est pour moi un moyen de ne pas perdre la force qui me donne l'élan spirituel, je dois alors écrire moi-même la recette correspondante. Bien sûr, cela ne peut pas être une confession à la sauvette qui entraîne ensuite un acte de contrition, et puis : terminé ! La confession doit être une halte (spirituelle) que je prends très au sérieux en m'y préparant et en l'approfondissant.

Ce sont des choses par lesquelles nous devons nous adapter à la vie moderne. Sinon, nous vivons à partir de résolutions que nous ne tenons jamais. Et ces résolutions auxquelles nous manquons constamment signifient un fardeau. On ne respecte ni ses résolutions ni ce que l'on voulait.

Sous ce rapport, voici encore un autre petit moyen. Il peut arriver, surtout dans la vie pastorale concrète, que tout ne marche pas comme sur des roulettes. Je ne peux pas dire, comme dans un monastère : 11h45 : examen particulier. Tout le monde doit être là ! Ma vie professionnelle est trop mouvementée pour cela. Alors, que doit-on faire ?

Premièrement : pendant la méditation du matin, il est sage de regarder les tâches à accomplir dans la journée. Je peux alors me dire quand j'aurai normalement du temps libre pour faire ceci ou cela. Par ailleurs, je suppose que nous prenons au sérieux les exercices spirituels. Pas seulement : maintenant ça sonne, donc je fais ceci ou cela. Non ! Je dois assurer moi-même l'exercice spirituel.

Deuxièmement : je vais aussi avoir soin que les exercices religieux soient répartis dans la journée, au moins les exercices sacerdotaux obligatoires, bien sûr, pour autant que ce soit possible.

Troisièmement : Ajoutons un conseil que nous donne saint François de Sales. Pour les prêtres engagés dans la pastorale, il arrive souvent que nous pouvons et devons nous tenir pour dispensés d'un exercice, simplement parce qu'autrement, ça ne va pas. Je dois avouer très franchement qu'il existe le danger de se trouver très vite une excuse. Il y a bien la maxime : *Quod volumus, facimus libenter*. Ce que nous voulons, nous le faisons volontiers. Nous trouvons alors vite une raison [de nous dispenser] n'est-ce pas ? C'est pourquoi saint François de Sales conseille ceci : nous pouvons décider de nous en dispenser, mais dire au Bon Dieu : dès que je peux, je reviens à l'exercice dont je me suis dispensé. Ne pas rattraper l'exercice ! Sinon nous devons finalement en rattraper des montagnes. Ce n'est pas l'exercice qui donne la sainteté, c'est simplement un moyen, parmi beaucoup d'autres, d'y parvenir. Je veux simplement faire la nique à la légèreté.

Sous ce conseil se cache une pensée : lorsque l'on rompt avec une habitude, c'est toujours lié à un certain relâchement. C'est pourquoi je dois tenir fermement ceci : si je ne suis pas empêché par un motif vraiment valable, je reviens le lendemain à l'exercice.

Il s'agit toujours de la question : nous qui, en tant que prêtres dans le monde, devons vagabonder dans le monde et n'avons pas un rythme de vie religieuse assuré, comment assurons-nous nos exercices ? Nous parlons ici de nous, prêtres de Schönstatt de l'institut séculier avec la *vita communis mixta*.

Dès le niveau de l'Union, nous connaissons l'appareil de contrôle en tant qu'autocontrôle et contrôle par autrui.

¹ Actuellement c'est la règle d'une confession mensuelle qui est observée.

[L'autocontrôle]

Nous ne disons pas que l'on ne peut exister sans un tel contrôle. Mais si notre vie religieuse est sûre – naturellement au sens d'une attitude religieuse – nous sommes plus vigoureusement ouverts à la grâce et nous pouvons dépenser plus vigoureusement nos forces pour l'apostolat.

Toutes ces choses résonnent très objectivement. Aussi longtemps que nous parlons de notre idéal, tout est réconfortant et entraîne vers le haut. Mais arrive l'ascèse objective et là : *Hic Rhodus hic salta* ¹ Tu dois maintenant montrer que tu n'es pas un rêveur, que tu as les pieds sur terre. Certes, nous devons avoir des ailes d'aigles, mais justement l'aigle – chose unique en son genre – a de si longues pattes, qu'il peut toucher la terre.

La garantie ne devrait pas consister en un appareil de contrôle comme le nôtre, il pourrait aussi être autre chose. Mais il en est ainsi maintenant. Par principe, nous devons admettre qu'une communauté a un droit à faire utiliser obligatoirement de tels moyens ; non pas obligatoire sous peine de péché, mais précisément comme il convient dans une communauté. Et si une communauté établit de telles choses, celles-ci doivent être aussi appliquées, sinon, je n'ai pas vocation à vivre dans cette communauté.

Il est souvent plus difficile de faire le contrôle que de se tenir aux exercices.

J'ai raconté à notre Gunther² comment c'est de temps en temps aussi mon cas. Je dois d'abord dire que ce que j'enseigne, je le fais aussi ; quand bien même je me dirais : tu peux te passer du contrôle. Il ne faut pas exagérer ces choses. D'autres aussi peuvent se passer du contrôle. Je lui ai raconté comment ça me venait en pleine nuit, alors que la lumière était éteinte : Dieu merci ! Maintenant tu ne dois pas faire de contrôle. N'est-ce pas un truc contraignant que de s'asseoir le soir et de contrôler les exercices spirituels.

[...]

Je pense seulement que nous devons, malgré tous les buts exaltants que nous avons, réfléchir de nouveau concrètement. Pourtant, nous devons en rester au niveau pédagogique et psychologique. Sans que ce soit une condition absolue, sans que cela m'empêche d'être un bon prêtre. Mais c'est cependant un petit moyen que nous avons choisi.

[Deux raisons psychologiques significatives en faveur de l'autocontrôle]

1. En tant qu'hommes d'aujourd'hui, nous sommes plus fortement exposés au danger de l'**oubli** et des **changements d'humeur**. Je peux devenir vieux comme Mathusalem, l'homme reste l'homme. Je peux bien sûr faire un examen de conscience le soir, comme d'autres qui s'en sortent bien avec ça. Mais quand bien même cela serait³ : maintenant nous examinons notre conscience – voyez comme nous avons vite terminé l'examen de conscience ! Je peux bien être prêt à réfléchir encore si j'ai gardé un certain exercice. Mais si je suis déjà prêt à me coucher – Seigneur, donne-lui le repos éternel et la lumière éternelle l'éclairera ! Le ciel et l'enfer ne dépendent pas du fait que j'ai ou non examiné ma conscience. Mais il s'agit du plus haut degré de la vie religieuse et par suite d'une garantie concrète.

¹ « Voici Rhodes : saute ! » Formule d'une fable d'Ésope. Un athlète vaniteux assure qu'il a fait un saut extraordinaire alors qu'il se trouvait à Rhodes, et qu'il peut en produire des témoins. Un de ses auditeurs réplique que ce n'est pas nécessaire ; il suffit qu'il refasse le saut là où il est.

² Le futur Père Gunther Boll ; à l'époque responsable du groupe du terciat.

³ Allusion à la prière du soir où l'on est invité à l'examen de conscience

2. La psychologie nous dit maintenant : plus les sens participent à un acte, plus cet acte sera profond. Dans le contrôle, plusieurs sens participent. D'abord ce sont les mains qui sont actives. Ensuite je vois ce qui est sur la feuille ; les yeux sont donc aussi en action. Vous voyez, ainsi quelque chose opère plus profondément que si je le fais seulement mentalement. Surtout lorsque je vieillis, je me laisse pousser davantage par la vie, mais peut-être une attitude intérieure est-elle déjà présumée, et il n'est pas superflu – même si ce n'est pas absolument nécessaire – d'avoir une telle garantie.

Et maintenant ceci : tandis que mes sens se concentrent sur l'examen de conscience, on est davantage incliné à prendre une résolution correspondante pour l'avenir, parce que tout est justement plus concret, plus palpable. Donc, non seulement l'attitude mais aussi l'agir.

Maintenant le contrôle par autrui.¹

[...]

Ce qui a été dit jusqu'à maintenant résonne de façon trop unilatérale, comme si nous avions misé tout sur la carte de l'individualité. En soi, ce n'est pas juste. Cela semble ainsi uniquement si ce n'est pas vu en rapport avec l'action de Dieu. Nous disons bien : « rien sans toi, mais aussi rien sans nous ». La lutte est à voir seulement dans ce rapport avec un accomplissement moral.

Examinez maintenant trois expressions significatives. Que veut la grâce envers la nature ? D'abord élever la nature, puis l'accomplir et, troisièmement, veiller à ce que la nature s'offre en sacrifice. Dans l'état de péché originel, nous ne pouvons pas être parfaits sans que la nature apprenne elle aussi à s'offrir en sacrifice.

Lorsqu'il s'agit du domaine où la grâce intervient dans la nature, nous parlons de deux moyens que nous devons utiliser. L'action de Dieu doit être préparée par l'action individuelle, elle doit l'accompagner et l'achever.

La connaissance de soi-même. Certainement, la grâce travaille en nous ; mais elle veut aussi éclairer la raison, mouvoir la volonté et réchauffer le cœur. Maintenant, si notre connaissance de nous-mêmes n'est pas suffisante, nous ne pourrions pas non plus soutenir l'action de la grâce dans notre âme.

¹ Les développements de Père Kentenich à cette place se réfèrent finalement à la genèse de cette question dans l'Union apostolique. Avec le contrôle concret, il tente de trouver une ligne médiane entre l'individualité qui s'éveille vigoureusement ainsi que son degré de maturation d'un côté et sa caractéristique sociale d'autre part.

Ainsi, il faudrait tenir compte du désir personnel, car la responsabilité principale du contrôle revient à l'individu qui ne doit rendre compte de sa vie spirituelle qu'à l'accompagnateur spirituel par le rapport mensuel ou régulièrement au confesseur.

La référence communautaire ainsi que la demande légitime de la communauté de savoir quelque chose de la vie spirituelle de l'individu devraient s'exprimer par le fait que le rapport mensuel va au chef de groupe : le « compte-rendu » est fait au « directeur de conscience » dans « le sens de la Famille ». C'est pourquoi il existait aussi la possibilité que l'accompagnateur spirituel puisse dispenser d'un quelconque exercice religieux, sans que la communauté le sache.

En outre, puisque l'intégration dans une communauté comme garantie de la vie spirituelle est beaucoup plus importante que les exercices spirituels, il importait surtout au Père Kentenich de créer des cellules communautaires restreintes dans lesquelles chacun serait enraciné et relié pour toute la vie : le cours.

Le Fondateur laisse ouverte la question de savoir si, dans le sens d'un contrôle par autrui, le compte-rendu mensuel doit aller directement au poste compétent de la communauté chaque mois, dans ces développements et à ce moment de la fondation – trois ans avant la reconnaissance juridique et avant les réflexions communautaires avec les autres formations qui étaient aussi en chemin vers la nouvelle *Pars motrix et centralis*. Il soulevait seulement la question.

Maintenant, quels sont les exercices courants que nous devons utiliser ? Dans l'ascèse, deux moyens sont nommés : l'examen de conscience général et l'examen de conscience particulier. On nomme en dernier l'examen particulier. Pour ce dernier et au moins dans notre conception, il s'agit moins d'un examen que d'une méthode de combat approfondie qui doit imprégner toute la journée, qui l'a saisi de l'intérieur et veut la tirer vers le haut.

[1. L'examen de conscience général]

Que dire à présent de l'examen de conscience général ? Si nous avons gardé une sensibilité religieuse, il est évident que la conscience se fait sentir quand nous ne l'avons pas suivie. C'est ce que l'on appelle un remords de conscience. La conscience se fait sentir. C'est pourquoi un homme religieux zélé n'a pas besoin de beaucoup de temps pour examiner sa conscience.

Si nous luttons pour la fermeté du caractère et l'éducation de la personnalité, cela veut aussi dire finalement suivre sa conscience. Celle-ci nous communique les inspirations personnelles de Dieu. Donc, si nous suivons notre conscience, nous avons en main un excellent moyen de nous former personnellement et de nous laisser former.

Malgré la conscience de n'avoir pas correspondu à la grâce malgré une conscience fine et ordonnée et qui se fait sentir, nous devons rester attachés à l'**examen de conscience du soir**. Il doit rassembler ce que nous avons noté de faiblesses pendant la journée. Car nous ne pouvons pas passer la journée sans faiblesses. Et nous ne voulons pas non plus accepter les faiblesses de telle sorte qu'elles deviennent une habitude.

Il est important de faire lors de l'examen de conscience du soir le coup de maître. Pas tellement dans le décompte des défaillances : une, deux, trois, quatre, cinq... Ce qui est beaucoup plus important, c'est que nous restions attachés à l'expérience de notre bassesse et que nous l'approfondissions. Justement, chez nous, hommes modernes, il dépend beaucoup que nous apprenions de nouveau à nous présenter devant Dieu tels que nous sommes. À bas le voile, à bas les masques ! Nous montrer à découvert devant la Face de Dieu.

Sous ce rapport, il y a ensuite une chose simple que nous savons non seulement appliquer théoriquement mais aussi pratiquement : comment donner les quatre réponses négatives et les quatre réponses positives. Nous devons le faire consciemment pendant longtemps, jusqu'à ce que cela devienne une seconde nature et que nous soyons immergés positivement dans cette attitude.

Ce que je dis là est finalement une autre forme du repentir. Face à nos faiblesses, nous devons :

- . premièrement : ne pas nous étonner
- . deuxièmement : ne pas nous troubler
- . troisièmement : ne pas nous décourager
- . quatrièmement : ne pas nous y habituer

Donc, ne pas dire simplement : ces faiblesses sont inhérentes à ma nature. Nous sommes tellement portés et marqués par le milieu ; alors le danger existe aussi que la conscience ne se manifeste plus du tout, parce que nous considérons la pensée commune comme le langage de notre conscience. Si je vis selon la pensée commune, je deviens superficiel et je fais tout sur ce même principe. Et le surlendemain, la conscience, en tant que force motrice la plus importante pour la formation personnelle de l'individu se décolore et je suis devenu un homme de masse sans même m'en apercevoir. Voilà pourquoi je fais ce balisage négatif.

Ensuite, le côté positif. Je dois maintenant me servir des petites choses en imitant saint Paul : lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. Je me glorifie de mes faiblesses. Je dois donc devenir

- . un prodige d'humilité
- . un prodige de confiance
- . un prodige de patience
- . un prodige d'amour

C'est un peu compliqué ? Mais l'acte est très simple. Comprenez seulement ceci : si nous voulons vraiment nous laisser travailler par la grâce, nous devons toujours agir au second plan afin de laisser Dieu régner en nous.

Si notre vie chrétienne veut être ouverte vers le haut et vers le bas, elle doit toujours prendre soin de cette trilogie :

- . Regarder fréquemment Dieu avec foi
- . Parler avec lui avec amour et foi
- . Faire les sacrifices correspondants à l'amour et la foi.

Donc, non seulement regarder Dieu dans la foi et prier avec lui, mais aussi faire des sacrifices.

[2. L'examen de conscience particulier : l'examen particulier]

Puis le deuxième point. Chez nous est passé dans l'usage ce que nous appelons l'examen particulier. Le mot examen¹ ici est fondé parce que l'examen est une composante de l'examen particulier. Mais davantage encore chez nous, l'examen particulier est une méthode de combat très concrète. L'examen particulier est l'examen d'un point particulier. Sur ce point il fait partie du domaine de l'examen de conscience.

En quoi consiste son originalité dans notre manière de le pratiquer ? Notre nature est fondamentalement marquée par la sensibilité et la fierté. Maintenant, il nous faut prendre ces expressions telles qu'on les entend. Selon le sens courant, un homme sensible ou fier, c'est assez négatif. Ici, ce n'est pas le cas. Ici, les tendances fondamentales sont circonscrites. En chacun de nous, une tendance forte peut exister, soit pour se donner (la sensibilité), soit s'imposer et conquérir (la fierté). La sensibilité en tant que capacité de dévouement peut être selon les cas un bien ou un mal. De même pour la fierté. Étant donné que nous luttons principalement pour ennoblir nos passions, nous pouvons dire ceci : l'examen particulier consiste à ennoblir aussi concrètement que possible notre passion principale et ceci, dans la plus grande cohérence avec notre idéal personnel. Celui-ci étant intégré, nous nous préservons non seulement de rester mécaniquement accrochés à un tout petit point, mais aussi de lier tous les actes de notre vie à une attitude fondamentale et d'en faire ainsi son moyen d'expression. Pendant un certain temps, il nous est bon de nous rappeler ces choses assez souvent. Par-là, nous acquérons un instinct plus fort pour nous régir nous-mêmes et ne pas laisser les choses aller à vau-l'eau.

L'objet de l'examen particulier, du point particulier, devrait donc toujours être d'une manière générale notre passion principale, c'est-à-dire toujours du point de vue de son ennoblissement.

¹ NdT : la traduction de ce passage est un peu obscure car la tradition ascétique en français n'utilise qu'un mot (examen) là où l'allemand en a deux : *Erforschung*, littéralement l'exploration (de la conscience) et *Examen* (pour l'examen particulier). Cela vient sans doute du fait que le mot *examen* en français a un champ sémantique plus large. *Examen* en français est indissociable de son verbe « examiner » traduit en allemand par *untersuchen* ou *erforschen*

Que dois-je faire maintenant ? Les devoirs concrets sont d'abord à résoudre l'un après l'autre.

[Premièrement : lutter contre les tendances négatives]

Pendant un certain temps, je dois ou je peux donner la priorité au négatif. Cela veut dire raboter petit à petit les excroissances. Je réfléchis donc : comment se manifeste fâcheusement en moi, disons la coquetterie, l'inconstance, le papillonnage ? J'en percevrai donc les formes particulières en moi et je ciblerai alors chaque faute dans mon examen particulier, toujours en lien avec mon idéal personnel. Par le renouvellement des deux, je dois donc prendre conscience de ceci : pour atteindre mon idéal personnel, pour l'approfondir, je m'efforce aujourd'hui de m'attaquer en particulier à l'une ou l'autre faute particulière.

En soi, ce système est homogène et cohérent. Nous ferons bien aussi d'en être conscient et d'y réfléchir de temps en temps.

Voici un exemple : aujourd'hui, étudier avec constance ! Il reste que, justement, quand je suis fatigué, eh bien, je suis fatigué ! Mais je dois prendre garde à ce que trop de versatilité ne se cache pas là-dessous. Donc pour le moment, retenir simplement ceci : ça passe ou ça casse, « *Hic Rhodus, hic salta* »¹ ! Persévérez ! À la longue, bien sûr, c'est toujours difficile de trouver le juste milieu. Il peut très bien arriver que ce soit mieux de chercher un dérivatif à cette grande fatigue et de faire autre chose pendant un moment. Comme partout, ceci vaut pour ici : si deux personnes font la même chose, c'est loin d'être identique. Je dois justement savoir d'où vient fondamentalement telle ou telle manière d'agir. Je peux donc prendre pour l'examen particulier un certain fourvoiement, une faute, dans laquelle s'est empêtrée ma capacité de dévouement.

[Deuxièmement : affermir et développer les forces positives]

Deuxièmement, je peux m'efforcer de développer de façon positive ma capacité de dévouement. Par exemple : comment puis-je m'efforcer aujourd'hui de servir les autres, de leur faire plaisir ?

[Troisièmement : cultiver la vertu complémentaire]

Une troisième voie consiste à cultiver la vertu complémentaire. Par exemple la vertu complémentaire de la sensibilité est le désir conquérant. Je dois donc m'efforcer pendant un certain temps d'affiner en moi le désir conquérant, l'affirmation de moi-même, la fierté. À vrai dire, les choses s'imbriquent fortement. Mais si je veux me conduire moi-même, je dois connaître les rapports. Si je conduis les autres, je n'ai pas besoin de leur exposer les rapports, mais je dois connaître la direction dans laquelle je les conduis.

Si j'ai cette vision, je possède alors une méthode de combat, j'ai en main un moyen pour m'attaquer à « la loi de la chute des corps » dans ma nature propre et parvenir au but indiqué par mon idéal personnel.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que dans les deuxième et troisième manières aussi, le contact avec l'idéal personnel doit toujours être établi ; pendant longtemps, ce sera d'une manière réfléchie, ensuite cela devient naturel ; d'autant plus que travailler avec l'examen particulier est lié de façon tout à fait naturelle à l'idéal personnel. Au début, cela ne sera probablement pas le cas. Cela peut grandir petit à petit.

Puis-je vous demander de réfléchir si, avec ces indications, vous avez une vision profonde de tout notre organisme. Il est essentiel de toujours souligner ceci : notre passion

¹ NdT : Voir note 1 page 153

dominante doit être purifiée. Surtout sans omettre que nous avons aussi toujours quelque chose à retrancher. L'ennoblissement ne se fait pas tout seule. Parfois, nous devons nous attaquer au négatif qui est en nous afin de réduire ainsi les égarements dangereux de notre passion dominante. Voilà pour l'examen particulier.

[Les différentes voies pour mieux discerner la passion dominante en soi]

Maintenant, comment découvrir ma passion dominante ? Il existe différentes voies. Je peux, par exemple, me demander **quel est mon tempérament**. La passion dominante en découle. C'est pourquoi je peux, par exemple, me demander à quoi ressemble la fierté mélancolique et à quoi ressemble celle qui est colérique. Je détermine donc mon tempérament en l'appliquant à ma propre personnalité. Cela ne peut pas nuire d'y réfléchir périodiquement. Lors donc que nous avons différents terciats, cela vaut toujours la peine de se livrer à nouveau à cette sorte de réflexion. D'abord en tant qu'école de vie pour nous, ensuite en tant qu'école de formation pour notre propre formation permanente. Si c'est une école de vie, tout doit être généralement appliqué dans la vie concrète.

Un moyen qui n'est pas de moindre importance pour déterminer ma passion dominante consiste à se demander **que disent mes amis et mes connaissances**. On dit fort à propos : nul ne voit ses propres yeux. On a besoin d'un miroir.

Vous pouvez jeter un regard rétrospectif sur les reproches que nous ont souvent faits nos parents ou nos frères et sœurs. C'est probablement ici un fil rouge. Il importe peu ici de se justifier ou de vérifier si c'est fondé ou non. Il existe des temps – par exemple maintenant, durant un terciat, ou pendant une retraite – où nous voyons nos faiblesses avec une certaine partialité. Nous pouvons plus tard voir le positif avec partialité. Cela doit toujours être lié de façon organique. Si je le déchire de façon mécaniste, cela rabaisse et, d'un autre côté, rend superficiel.

En nous appliquant ceci, la **correctio**¹, prend ici sa place, c'est un excellent moyen pour apprendre à se connaître soi-même.

À vrai dire, je peux aussi me demander où va ma sympathie. Celle-ci me donne l'orientation de ma passion dominante. Normalement je suis attiré par le type inverse. Vraisemblablement, les types identiques ne s'attirent jamais naturellement. Tout au plus si le mélange [des tempéraments] est différent.²

Au début, il est nécessaire de bien différencier ces choses. Plus tard, elles sont très mêlées. Lorsque l'on a assimilé quelque chose point par point pendant un long temps, il arrive tôt ou tard que l'ensemble le soit aussi. Il arrive ainsi fréquemment chez une personne appliquée que, graduellement, l'examen particulier et l'idéal personnel coïncident. Si mon âme s'est équilibrée jusqu'à un certain degré et que mon idéal personnel est opérant, de façon quasi naturelle, c'est alors suffisant de renouveler mon idéal personnel et c'est en même temps renouveler la résolution de l'examen particulier.

¹ La « *correctio fraterna* », la correction fraternelle est un moyen éprouvé d'éducation à la communauté même s'il n'est pas facile de l'appliquer. Un groupe, un cours – une communauté adulte suffisamment sincère intérieurement et vivant une saine discipline en ce qui concerne l'extérieur et autant que possible avec un contrôle neutre – se réunit et chacun dit aux autres leurs manquements qu'il a remarqué. La réussite dépend en grande partie si le groupe a suffisamment grandi en confiance dans une bienveillance réciproque de telle sorte que la *correctio* est vécue comme une aide authentique à la croissance personnelle.

² Cette approche, du point de vue de la sympathie qui détermine la passion dominante – n'est pas totalement achevée dans la conférence. Si ma sympathie est attirée par mon contraire, la conclusion pourrait être celle-ci : la manière dont je suis attiré me dit ce que je ne suis pas, alors je peux indirectement connaître ma passion dominante et mon tempérament. Dans le langage de l'informatique on dirait : « choix précédent ».

La pédagogie de l'idéal est une pédagogie de l'attitude¹. Chaque renouvellement de l'idéal personnel est un renouvellement de l'attitude fondamentale. Celui qui comprend Schœnstatt vit essentiellement d'attitudes, et c'est aussi le plus important. Nous avons aussi dans la communauté nombre d'occasions d'approfondir nos attitudes : durant la récollection, les 18 et 20 de chaque mois. Ce sont aussi des occasions de renouveler et d'approfondir notre idéal personnel ainsi que celui de la communauté.

La pédagogie de l'idéal est donc une pédagogie de l'attitude face à une pédagogie d'exercices mécaniques. Deuxièmement, c'est une **pédagogie de la magnanimité** face à la simple pédagogie du devoir. Naturellement, cela doit être précédé par l'accomplissement du devoir. Nous devons être aussi des hommes de devoirs. L'homme de devoir doit seulement se doubler de l'homme généreux, prêt à aller plus loin que le devoir, mais pour lui le devoir est une évidence.

[Différentes indications pratiques pour la formation personnelle]

Pour parler maintenant concrètement ... en gros, comment peut-on faire ?

Tout d'abord, je jette un regard du côté de nos Sœurs. Les Cours – et c'est souvent gardé comme secret de Cours – ont une prière originale, lorsqu'elles s'habillent, pour chaque partie de l'habit enfilé. C'est la sainteté du quotidien, une forme, pour donner une âme au quotidien. Ajoutons que, d'un point de vue hautement symbolique, cela vient de la femme. Elle veut voir en tout un symbole. Et chez une femme, les vêtements et le linge importent beaucoup plus que chez nous.

Je ne dis pas du tout que nous devons imiter cela. Le principe qui se cache derrière doit avoir du sens pour nous.

Et lorsque les prières sont faites en union avec le cours, alors c'est aussi une façon de cultiver la communauté.

Supposons, on sonne le matin. En fait, la journée devrait commencer la veille au soir. Je relève maintenant quelques points qui ont aussi une signification pour nous, les hommes. Par exemple, **se lever à l'heure**. Si vous méditez la prière du soir de « Prières vers le ciel », nous avons là spécialement : « à l'heure fixée »². Derrière ceci se cachent une psychologie et une pédagogie profondes. En communauté, nous devrions être très sévères sur l'heure du lever. Autrefois, je disais en plaisantant : sinon, nous avons déjà jeté à la face du Seigneur les premières poires pourries. Notre journée dépend beaucoup de son premier acte ; à vrai dire, beaucoup aussi du premier mouvement de notre cœur le matin. Et parce que le premier sentiment qui émerge le matin est déterminé par ce que je fais avant de m'endormir, beaucoup dépend des derniers actes de la journée précédente. Pendant le sommeil, ils continuent d'agir dans l'inconscient et on les retrouve encore au petit matin.

Même si je suis seul, à l'extérieur de la communauté, et que je peux décider librement, je dois tenir ce principe : je décide le soir à quelle heure je me lève. Si je le fais le matin, il y aura un éternel combat avec l'oreiller. Et vous pouvez être sûrs que c'est l'oreiller qui gagnera. Il importe peu que je me dise – là, évidemment, j'exagère – je dors jusqu'à midi. Mais je dois le décider le soir. L'exception confirme la règle. Il est important que nous

¹ La partie suivante est précédée par l'exposé sur l'idéal personnel et est omis dans ce texte puisqu'à cette place, il s'agit de l'ascèse et de ses applications concrètes. Pour l'idéal personnel, voir le texte 47

² Strophe 383 de Prières vers le ciel. Consécration du soir :
« Fais que nous nous levions demain à l'heure fixée,
frais et dispos,
et que nous te consacrons, pleins de serviabilité,
nos forces et notre temps. ».

soyons clairs sur ces principes qui nous aident à entraîner vigoureusement notre âme. Je peux même établir que je dors le matin jusqu'à ce que je me réveille. Si je le décide seulement le matin, cela relève toujours de l'instinct. Et surtout, nous les hommes, nous devrions chercher à n'être pas si dépendant des élans pulsionnels.

Nous savons aussi par expérience ce que donne les « lève-tard », qui se réveillent vers dix heures et qui, plus tôt, chancellent comme des demi-morts. La médecine sait maintenant que cela a un rapport avec la circulation. Si je sais et reconnais que j'ai une mauvaise circulation – c'est déjà un dur sacrifice pour celui qui en souffre – alors il faudrait qu'il trouve un moyen, par exemple la méthode de Kneipp¹.

Aujourd'hui, cela paraît compliqué, mais ça ne l'est pas, surtout si on en a l'habitude.

Donc, ça sonne, alors je me lève. Pas en bondissant. Je peux peut-être le faire si je suis encore jeune, mais ce n'est pas bon. Je fais alors un **signe de croix** et je me remémore mon **idéal personnel** en y ajoutant : aujourd'hui, pour y arriver, je veux faire ceci ou cela, précisément ce qui est fixé dans mon examen particulier. Je peux le renouveler suivant deux axes. Je peux mettre en évidence : je veux faire ceci ! Mais je peux aussi le faire d'une manière plus passive et dire : je demande la grâce de pouvoir aujourd'hui faire ceci ou cela.

Lorsque je suis lavé et habillé, je m'agenouille en priant ce que nous avons nommé autrefois la prière de l'Union et que nous appelons aujourd'hui l'alliance d'amour : « **Ô ma Souveraine, ô ma Mère...** »

Ainsi dès le matin, tout un ensemble d'auto-éducation est inclus.

Évidemment, je peux dire : voilà bien des petites choses. La vie se tient précisément par les petites choses. Si j'attends les grandes, je peux attendre longtemps. À la longue, tout ce qui s'effectue dans la petitesse façonne.

Continuons. Lors de **la sainte messe** aussi, les deux pôles, l'idéal personnel et l'examen particulier, prendront toute leur valeur, que ce soit à l'offertoire, à la consécration ou à la communion. Il est bon de faire ces choses de manière réfléchie durant une longue période. Dès que c'est devenu une attitude, à la messe, cela va de soi. Par exemple après la sainte communion ou après la sainte messe : qu'est-ce que j'apporte à Jésus ? Je veux lui devenir semblable – mais selon mon idéal. Jésus est offert en sacrifice. Comment vais-je lui ressembler ? Selon mon examen particulier. Et ainsi de suite toute la journée. Pour nous, cela ne va pas de soi parce que, en tant qu'hommes modernes, nous sommes enclins à prendre tout ceci à la légère. On tire² le temps – et encore, pas toujours – mais on agit à peine durant ce temps. Les exercices sont négligés parce qu'il y a tant d'autres choses à faire. Et c'est ainsi toute la journée, qu'il soit question de visite du Saint Sacrement ou de lecture spirituelle.

En soi, tout doit s'achever dans l'examen particulier et l'idéal personnel, peu importe que ce soit en prenant une résolution ou en priant. La forme dépend de l'état de mon âme. En priant, je joins simplement les mains pour que la grâce et la force me soient données en abondance, pour modeler, ou laisser modeler ma vie.

Puis le soir. Je me souviens encore de l'époque de Joseph Engling. En cette période tumultueuse de la guerre, les exercices spirituels communautaires n'étaient plus accomplis. En cherchant à capter le plus profond, on a constaté que ce plus profond était toujours **la**

¹ Le prêtre Sébastien Kneipp a développé tout un système de cure d'eau pour soulager ou guérir les douleurs et pour fortifier l'organisme en général. Dans ce cas concret, il existait un moyen éprouvé : se doucher à l'eau froide ou, au moins de plonger les bras dans l'eau froide.

² NdT: au sens de tirer une peine de prison.

prière du matin et du soir apprises sur les genoux de sa mère. On peut laisser tomber la prière concrète quand nous avons grandi de telle sorte qu'elle est devenue naturelle.

Il est important de ne pas aller se coucher avant de s'être imposé une **pénitence**, au moins pour les fautes de l'examen particulier. Par là, il ne s'agit pas seulement de la conscience de la faute, mais aussi de satisfaire à un besoin de correction. Je dis intentionnellement « besoin de correction ». Si l'on parle habituellement de pénitence – « comme pénitence, priez... » – c'est usé. Cela ne signifie pas grand-chose. Mais le mot correction est très souvent associé à l'enfance, à la simplicité et correspond bien mieux à notre vie émotive.

Quelle peut être cette correction ? Ce sont de si petites choses que je ne sais si je peux vous le dire comme ça. On peut se dire : pour chaque faute dans l'examen particulier, avant de me coucher, je me prosternerai tant de fois jusqu'à terre. Évidemment, si je le fais formellement, si je ne le fais pas avec âme, ce n'est rien d'autre qu'un exercice physique. Mais réfléchissez à la formation symbolique d'un tel exercice, surtout pour la nature féminine qui est plus ordonnée à ces petites choses.

L'homme veut être saisi, surtout vis-à-vis de Dieu. Et avec des mots de tous les jours, on ne peut pas bien exprimer le sens profond de ce que l'on pense ou que l'on éprouve. Alors les actes symboliques sont plus riches. Il m'est seulement nécessaire de mettre en évidence leur caractère symbolique. Remarquez-vous à présent comment l'examen particulier est une manière de lutter qui imprègne tout la journée ?

Je voulais vous exposer tout cela pour vous indiquer une direction. Alors vous pouvez faire ce que vous voulez. Mais si vous prenez le terciat comme une école de vie, vous ferez bien de considérer ce qui vous est personnellement utile ; et aussi de considérer ce qui devra tôt ou tard être inscrit dans un coutumier et aussi comment nous devons éduquer nos jeunes.

64. La croissance de l'alliance d'amour

L'histoire de la fondation de Schœnstatt présente un organisme fascinant. Le Fondateur a eu la conviction d'avoir, dans sa Fondation, déchiffré exactement la divine Providence. L'histoire contient donc des lois avec lesquelles Dieu lui-même nous a conduits. Rétrospectivement, le Fondateur pouvait donc dire : « Notre histoire de Schœnstatt est pour ainsi dire notre sainte écriture. » (voir le Texte 21)

Cette « écriture » peut être lue sous différents angles. Différentes dates et points culminants se distinguent toujours.

Du point de vue de l'intégration de saint Vincent Pallotti, nous avons les années 1916, 1919 (Hörde), 1942 (complément de la décision des 20 et 22 janvier), 1964 (séparation officielle d'avec la société des Pallottins).

Du point de vue du développement des branches de l'Œuvre, les années importantes sont : 1919-1920 (Union et ligue), 1926, 1942, 1946, 1965 (fondation des Instituts).

Du point de vue du développement de la signification et des dimensions du sanctuaire, nous avons les années 1929 («À l'ombre du sanctuaire»), 1943 (Les sanctuaires filiaux), 1948 et 1962 (le sanctuaire domestique), et à partir de 1965, le sanctuaire du cœur et le « chantier du sanctuaire ».

Du point de vue du développement de la pédagogie de Schœnstatt, notre histoire est marquée par le Document de Préfondation (1912), par ce qui était à l'époque appelé « cours des guides spirituels » et par les sessions pédagogiques durant les années trente.

Dans cette histoire du développement, les pierres miliaries jouent un rôle particulier : 1914, 1942, 1949, 1965. Selon l'expérience et la théorie du Fondateur, elles sont gravées par des décisions à longue portée et accompagnées d'une particulière initiative divine. Ce sont des dates historiques qui ont marqué et normalisé tout le développement et à travers lesquelles l'importance du Fondateur s'est de plus en plus dégagée.

Le développement ascétique de l'alliance d'amour s'est réalisé un peu parallèlement à ces pierres miliaries, même si elles ne coïncident pas totalement, et ainsi le texte que nous avons choisi suit ces dates

- 1914 : Intégration de l'acte de fondation par la conclusion de l'alliance et contributions.
- 1939 : Blanc-seing et couronnement de la Mère de Dieu
- 1942 : Inscriptio
- 1952 : Consécration de Joseph Engling

On ne trouve chez le Père Kentenich aucun texte concis dans lequel ce développement de l'alliance d'amour est ainsi présenté. Mais, pour expliquer clairement dans notre livre d'étude que toute notre auto-éducation et notre ascèse se concentrent sur l'alliance d'amour et son déploiement dans notre vie, deux brefs textes sont ici proposés.

Le premier texte – une lettre au Père Menningen du 9 décembre 1953 (Heinrich M. Hug [Hg] Mach heimisch in ihr Führerfähigkeiten, 30-32) – insiste surtout sur l'importance de l'histoire et son assimilation existentielle ; il contient aussi une petite indication sur Joseph Engling et la « consécration de Joseph Engling ». Il est écrit en préparation à l'année 1954 pour laquelle Père Kentenich aspirait à une « nouvelle fondation » de toute l'Œuvre.

Le deuxième texte – terciat du Chili, du 2 février au 1^{er} mars 1951, pages 129-131 – insiste surtout sur la décision d'une telle consécration et montre la différence et le rapport interne entre le blanc-seing et l'Inscriptio. Pour un développement plus précis du blanc-seing – en fait, l'acte central de l'alliance d'amour – on sera renvoyé au Deuxième Document de Fondation.

La génération actuelle a davantage de facilité dans la mesure où elle doit y voir son devoir pour marcher soigneusement à l'école de notre histoire de Famille. Là ne brillent pas seulement l'une ou l'autre petite étoile mais – et c'est ainsi que nous devons parler au sens le plus large du terme – là tout le ciel est constellé, oui, nous pourrions presque parler d'une voie lactée qui attire sans cesse le regard.

Sans parler d'image, on peut dire : nous voulons et nous devons nous y intégrer pour répéter jusque dans les moindres détails les quarante années qui viennent de s'écouler avec le développement original de vastes et profonds courants spirituels.

C'est pourquoi tes guides ont plus de facilité dans la mesure où ils ont seulement besoin d'être toujours orientés vers certains points culminants de notre histoire de Famille. Dieu a montré le chemin à travers elle, il lui a fixé son but, signalé ses points culminants, afin qu'elle puisse conduire les siens, comme c'est son devoir, tranquillement, mais avec constance et ténacité.

(Facilité et exigence des forces motrices subséquentes)

La facilité ainsi offerte exige encore par ailleurs un lien fort et respectueux avec la tradition vivante de la Famille et avec les lois de développement et de formation qui ont fait leurs preuves, de même qu'avec les étapes de développement. Elle ne dispense cependant pas des méthodes appliquées qui ont fait leur preuve jusqu'à maintenant et qui ont dévoilé, clairement ou obscurément, le plan divin.

Somme toute, si le chemin que les générations à venir ont à parcourir est tracé, quelques panneaux indicateurs ne sont pas du tout superflus. Si auparavant notre devoir était d'être des éclaireurs au sens propre du mot, il s'agit maintenant d'écouter plus précisément à quel moment le Bon Dieu souhaite et demande le tournant de la Famille en tant que tout, ou des membres individuels, vers le but ou vers ce but éprouvé.

Plus précisément, à l'avenir, nous devons être disposés à

- répéter les étapes du développement de notre histoire de Famille.
- répéter des méthodes éprouvées et
- répéter ou revitaliser nos buts primitifs que Dieu a voulu.¹

[Répétition des étapes du développement de notre histoire de Famille]

Par étapes du développement, j'entends les étapes de l'alliance d'amour que la Mère de Dieu a conclue avec Schönstatt en tant que lieu et en tant que Famille.

Ce que Joseph Engling, dans son profond élan religieux, a tout de suite saisi, expérimenté et vécu comme un tout avec un singulier génie, la Famille dans son ensemble devrait, dans un lent développement organique le voir et petit à petit le conquérir.

Extérieurement, on peut dégager les étapes, telles qu'elles sont généralement connues, en 1939 (blanc-seing et couronnement), 1942 (Inscriptio) et 1952 (Consécration-Engling).

Il est évident que la semence doit d'abord être jetée en terre pour pouvoir se développer. Cela veut dire pour nous que, dès le début, notre éducation de Famille s'est réglée le plus possible sur cette alliance d'amour. Dès le début, celle-ci a demandé un soin attentif. Pour le dire de façon plus précise, la Famille dans son ensemble, et chaque membre en

¹ Notre texte redonne seulement l'introduction de la réalisation du premier point, puisqu'il ne s'agit là que du développement ascétique de l'alliance d'amour. Mais le plan de toute l'étude peut faire comprendre quel est l'horizon du Père Kentenich quand il parle de « l'assimilation existentielle de l'histoire de la Famille. »

particulier, ne doit pas être introduit dans l'alliance seulement du point de vue de l'esprit, mais aussi de la vie et de l'amour. Ainsi en a-t-il été dès le début.

Notre terciat est à une étape décisive, personne ne l'a prévue ou planifiée consciemment. Nous éprouvons le besoin de nous décider. Nous voulons par là prendre le bon chemin et ne pas nous décider à la légère. Dans quelles directions vont nos décisions ? Dans le sens de ce que nous avons appelé « le secret de Schœnstatt » ou « Schœnstatt, Œuvre divine ». Si nous voulons être entraînés dans l'alliance d'amour que la Mère de Dieu a conclue en 1914 avec Schœnstatt, cette décision est nécessaire. Notre consécration est une consécration dans le sens de Schœnstatt, dans le sens du contrat de Fondation ; c'est le contenu original de la consécration. C'est pourquoi je rejoins spirituellement ceux qui sont à Schœnstatt depuis 1914 et qui ont été appelés par la Mère de Dieu. La décision va loin. Là, nous pourrions pratiquement parler de ce que nous avons appelé le secret de Schœnstatt.

L'alliance d'amour comprend différents degrés. À quel degré voulons-nous nous livrer à la Mère de Dieu ? Historiquement nous pouvons parler de trois degrés :

1. général : je me mets à [sa] disposition
2. dans le sens du blanc-seing
3. dans le sens de l'Inscriptio¹

Nous devons bien envisager une telle décision, car ces choses plongent profondément dans la vie personnelle comme dans la vie de la communauté de la province (pallottine). Ce que nous promettons ensemble présentement nous pousse effectivement à prendre une décision. Tout ceci n'est pas dit seulement pour le corps. Dans notre âme s'éveillera une question : **que dois-je faire maintenant ?** Nous ne voyons pas seulement que l'Œuvre est unie à Pallotti. La question est : est-ce que je veux me laisser porter par le courant de grâces, est-ce que je veux me décider ? L'irruption du divin signifie-t-il un éveil de ma vie intérieure, et avec ça, la grâce peut-elle couler en nous librement ?

Revenons à l'alliance d'amour. Nous avons vu son point de départ le 18 octobre 1914 et suivi son ample développement jusqu'au blanc-seing. Ensuite, tout tourne autour du 20 janvier 1942. Cela a duré 25 ans jusqu'à ce que la Famille ait compris que nous devions nous donner totalement à la Mère de Dieu. Plus tard vinrent les grands dangers et nous nous sommes dit : nous devons faire plus encore : **Inscriptio**.

Puis **le 20 janvier 1942**. J'avais la possibilité d'être exempté du camp de concentration, mais je me suis dit : si le Seigneur a prévu que je sois libéré, alors ce sera seulement si tout le Mouvement fait l'Inscriptio, c'est le prix à payer.

Cela vaudrait peut-être la peine, d'interrompre le cours logique du raisonnement et de répondre aux questions qui peuvent surgir ici ou là.

À mon sens, la plus haute sainteté est dans le don total de soi à la volonté de Dieu. Lorsque nous regardons l'homme dans sa réalité, avouons qu'il a en lui une prédisposition négative envers la souffrance et la croix. Voilà le plus grand obstacle pour dire OUI à ce que Dieu veut. Parce que la nature avance au niveau du subconscient et que la vie subconsciente de l'âme aveugle trop l'intelligence, soyons sincères : mon sentiment me porte à dire NON à la souffrance. Pour enlever cet obstacle qui empêche de dire oui à la volonté de Dieu, nous

¹ Le texte a été prononcé en janvier 1951. C'est seulement un an plus tard que la « consécration de Joseph Engling » devait se former et devenir consciente dans l'histoire de Schœnstatt.

devons nous attacher à ce que la prédisposition négative devienne positive. Cela ne va pas sans une grande grâce. Je peux bien me préparer un peu à cette conversion intérieure par un exercice, mais finalement le Saint-Esprit doit me l'offrir en présent.

Que faites-vous par l'Inscriptio ? La prédisposition négative se retourne en prédisposition positive. Lorsque je tire, je dois tout d'abord viser plus haut. Le but réel de la sainteté est d'être livré à Dieu. L'Inscriptio est le retranchement du grand obstacle au blanc-seing. Je dis : Mon Dieu, si cela te fait plaisir, non seulement je dis oui, mais je le demande aussi sincèrement que je peux. Si je sais que le Bon Dieu veut que je meure en camp de concentration, je demande : fais-moi mourir. L'Inscriptio est simplement un moyen psychologique pour ôter les obstacles. Ce n'est pas la souffrance à tout prix. Mais un tel acte ne peut être fait que par celui qui a une notion exacte du Père, qui sait que Dieu est Père, que Dieu est bon ! Il peut nous être plus difficile de nous donner à n'importe quoi que de renoncer à nous-mêmes. Le 20 janvier 1942, il ne m'aurait pas été particulièrement difficile de me donner moi-même, cela me semblait beaucoup plus difficile de laisser se perdre l'Œuvre.¹

Nous sommes à la fin de la fondation de notre communauté. Donc c'est la conscience d'être fondateur qui nous unit. Je peux m'offrir à la Mère de Dieu dans un sens ou dans un autre : dans le sens de l'acte de Fondation ou dans le sens de l'Inscriptio. Personnellement, après avoir posé très concrètement cet acte, qui est certes représentatif pour la Famille, je vis depuis lors en étant sûr de la victoire. La cause est très simple : la condition de l'acte de Fondation est parfaitement accomplie. Le 18 octobre 1944, toute la Famille à travers ses représentants a posé l'acte du don total dans le sens du blanc-seing et de l'Inscriptio. Alors la condition de ma liberté étant remplie, je fus bientôt libéré.

¹ Voir Prières vers le Ciel : str 425-447

65. De la richesse de la pureté

Le texte suivant est tiré d'un recueil d'aphorismes intitulé « De la richesse de la pureté », datant de 1939. La compilation a été établie par Sœur M. Bonifatia Warth. Puisque cette compilation contient exclusivement des paroles de Père Kntenich, qui citait par ailleurs lui-même très souvent cet écrit, on peut considérer qu'il s'agit d'un écrit du Père Kntenich lui-même – comme « La sainteté du quotidien ».

La deuxième édition de ce livret de 1968 donne en appendice une table des matières détaillée qui n'apparaît pas dans le texte et qui dispose les citations dans un autre ordre. Notre texte est tiré de cette édition – pages 87 à 102 – il reprend les sous-titres de la table des matières et met les citations dans l'ordre où elles sont données [dans cette table].

Après le texte 3 est proposé un autre recueil d'aphorismes. Ce genre littéraire fait que les paroles semblent apodictiques, l'une ou l'autre de ses sentences lapidaires peuvent être provocantes ou très irritantes. Le style habituel de Père Kntenich est bien de communiquer sa pensée et de justifier son enseignement pour convaincre le plus possible et motiver. Mais dans la praxis de Père Kntenich, il y avait aussi ce processus : il confrontait ou provoquait avec une parole essentielle pour susciter une réflexion ou une prise de position. Le genre littéraire du recueil d'aphorisme correspond donc parfaitement à cette manière de faire et sa lecture pourra peut-être avoir cet effet.

Le texte sur les cinq remparts protecteurs conclut notre chapitre sur la vie spirituelle. Il apparaît à cet endroit pour montrer comment le Père Kntenich voit les différents commandements – comme celui de la chasteté dans ce texte – ou les défis de la vie spirituelle dans leurs entrelacements intérieurs avec l'ensemble des processus humains et il lui importe de mettre en évidence des voies pédagogiques afin de pouvoir vivre un tel commandement, en étant libre intérieurement et [en y trouvant] sa propre satisfaction.

LES CINQ REMPARTS PROTECTEURS DE LA PURETÉ

De même que le paradis de l'humanité est gardé par des chérubins armés de glaives enflammés, ainsi, le paradis de la chasteté, conforme à l'état de chacun, est protégé par cinq hauts remparts imprenables. Le premier rempart s'appelle « Amour de Dieu tendre et fort », le deuxième « Profonde humilité », le troisième « Mortification éclairée et effective », le quatrième « Zèle créatif dans le travail », le cinquième « Joie noble et détendue ».

L'éducation à la liberté ne peut se réaliser que dans le cadre d'une éducation globale religieuse et morale.

1. PREMIER REMPART : L'AMOUR DE DIEU

La protection la plus sûre de la pureté sous toutes ses formes est un amour de Dieu éclairé, tendre et fort.

1.1 L'amour de Dieu et la pureté dans leurs rapports mutuels

Dans le sermon sur la Montagne, le Sauveur promet à ceux qui ont le cœur pur une particulière croissance de l'amour de Dieu : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ! » Il aurait pu renverser la phrase : Heureux ceux qui voient Dieu car ils auront le cœur pur !

Ce qui sert l'amour de Dieu, sert également une chasteté conforme à l'état de chacun.

Plus l'amour de Dieu est fort, plus est protégée la pureté.

Une éducation à la pureté efficace doit toujours être une éducation à l'amour éclairée.
Une pédagogie sexuelle saine est toujours une pédagogie de l'amour profond.

1.2 Amour de Dieu et amour terrestre dans leurs relations

Tout amour noble a sa source et sa couronne, sa protection et son assurance dans l'amour de Dieu.

L'amour terrestre qui n'est pas une forme de l'amour de Dieu court toujours le danger de l'infidélité et le danger de s'égarer dans les régions les plus basses de ce qui est sans âme.

L'homme dont l'amour ne grandit pas dans le Royaume de Dieu tombera avec lui et par lui dans le royaume des bêtes.

1.3 L'amour de Dieu sécurise, protège et sanctifie

1.3.1 L'amour conjugal

L'amour conjugal qui s'enracine et culmine dans l'amour de Dieu s'incline dans une inébranlable fidélité devant les lois de la nature.

La fidélité vive et aimante aux lois de la nature entretient un amour ardent, profond et béatifiant, il augmente les forces morales et la résistance du corps et de l'âme, il attire des bénédictions divines sur les parents, les enfants et les enfants des enfants et donne un instinct délicat pour la procréation et l'éducation des enfants.

De même que les couples fidèles aux lois de la nature sont une grande bénédiction, de même les couples infidèles sont une malédiction pour l'Église, le peuple et la patrie.

La personne amoureuse qui sacrifie à l'être aimé le cœur de sa personnalité, qui la jette, perd sa chasteté et sa grandeur, elle ôte la crainte respectueuse de l'être aimé, elle étouffe et tue l'amour.

L'absence de respect est la mort du véritable amour.

L'homme ne peut ni ne doit en aucun cas ouvrir les profondeurs de son âme à un être humain en tant qu'être humain, ni révéler le plus profond de sa personnalité.

C'est la mission particulière de la femme d'éduquer l'homme à une courtoisie douce et respectueuse grâce à sa nature chaste qu'elle voile délicatement comme un secret, et par le parfum de sa discrétion intérieure qui suscite à la fois proximité et distance.

Respect et don de soi engendrent respect et don de soi¹

L'homme qui, dans un esprit noble et chevaleresque, incline son épée devant la dignité de la femme, éveille et accroît de part et d'autre un respect créatif.

L'amour qui ne peut renoncer par amour ressemble à un feu qui suffoque de sa propre fumée.

Le plus petit degré de renoncement est pour celui qui aime une virginité physique selon l'état de chacun.

1.3.2 L'amour en général

L'amour primitif tourne autour de lui-même, l'amour éclairé tourne autour de l'être aimé et de ses intérêts.

L'amour noble connaît toujours à la fois un frémissement profond et une attraction délicate, un respect chaste et un dévouement fidèle, un don de soi ardent et une ferme réserve.

Le respect est un frémissement devant la grandeur de l'autre.

La personne amoureuse qui sacrifie à l'être aimé le cœur de sa personnalité, qui la jette, perd sa chasteté et sa grandeur, elle ôte la crainte respectueuse de l'être aimé, elle étrangle et tue l'amour.

Le cœur de l'homme est trop grand et trop à la ressemblance de Dieu pour trouver le repos total, la satisfaction et l'assouvissement auprès d'une quelconque créature, fut-elle la plus parfaite. Tôt ou tard, toute créature renvoie clairement à autre chose et crie en jubilant à celui a soif d'amour : monte plus haut, jusqu'à ce que tu te retrouves au cœur de l'Amour éternel !

La personne aimée est, pour celui qui aime, réveil et étape de transmission de l'amour à l'Amour éternel.

L'amour doit d'abord s'enflammer aux hommes avant de pouvoir s'élever à Dieu.

À celui qui a reçu et donné en toute pureté beaucoup d'amour fondé en Dieu, il ne sera pas difficile de croire à la Bonne Nouvelle de l'amour infini que Dieu a pour nous, les hommes.

Pour que l'amour n'asservisse pas les hommes aux hommes et tire vers le haut, il ne demande pas peu de renoncement et se prépare à de douloureuses déceptions.

L'amour qui ne peut renoncer par amour ressemble à un feu qui suffoque de sa propre fumée.

Le plus petit degré de renoncement est pour celui qui aime une virginité physique selon l'état de chacun.

Les déceptions dans la relation amoureuse² des êtres humains sont un don de l'amour et un appel de l'amour de Dieu.

¹ En langage moderne, on dirait : l'équilibre entre proximité et distance engendre respect et don de soi

² Père Kantenich utilise ce mot dans un sens beaucoup plus général qu'aujourd'hui. Il veut dire toute relation et tout échange d'amour, pas seulement sexuel.

NdT : le mot utilisé en allemand *Verkehr*, peut signifier *relations sexuelles*. Si, en français, une relation amoureuse peut avoir ce sens, elle est aussi plus large, mais peut-être pas autant que ce dont veut parler le Père Kantenich.

Le respect se tient avec crainte devant tous les mystères de la vie et se traduit en appliquant inlassablement ce principe : libre intérieurement et chasteté extérieurement selon son état.

2. DEUXIEME REMPART : L'HUMILITE

L'humilité authentique est à côté de l'amour de Dieu et avec lui, le rempart protecteur le plus nécessaire et le plus important de la pureté.

2.1 La notion d'humilité

« L'humilité, c'est la vérité ».¹

Les deux soutiens de l'humilité sont la vérité et la justice. La vérité montre à l'homme la place qui lui revient. La justice le traite comme il le mérite.

L'humilité établit l'harmonie entre l'appréciation du petit et du grand que chacun porte en soi.

L'appréciation du petit s'enracine dans la connaissance des limites et de la pauvreté humaines, l'évaluation de ce qui est grand dans la reconnaissance joyeuse des dons divins et de la grâce divine que l'on a reçus.

2.2 Nécessité de l'humilité

Comme le corps, pour être en bonne santé, a besoin de lumière, d'air et d'eau, ainsi l'âme a besoin d'humilité et d'humiliation.

2.3 L'humilité, restauratrice de l'ordre voulu par Dieu

L'orgueil délaisse Dieu et se fait lui-même principe et mesure et but de sa vie. Il soutient de façon sacrilège, contre l'enfant de Dieu et contre Dieu, la révolte de l'ange dans l'homme. Le châtement en est souvent une grande révolte de la chair.

La bonté du Père sait diriger tout pour le bien de ses enfants. Il permet les mouvements désordonnés de la vie instinctuelle bouleversée pour que nous expérimentions nos faiblesses et trouvions le chemin de ses bras et qu'ainsi nous devenions maîtres de notre convoitise charnelle.

2.4 L'humilité, fruit de l'amour

Celui qui aime vraiment Dieu a une profonde connaissance de la bonté de Dieu et de sa grandeur, mais aussi de ses propres limites et de sa pauvreté.

2.5 L'humilité, source de vertu

Si l'amour est mère de toutes les vertus, l'humilité peut être considérée comme leur nourrice. Toutes sans exceptions, et même la pureté selon son état, se nourrissent et vivent de son pouvoir nutritionnel.

¹ La sentence célèbre de sainte Thérèse d'Avila se trouve dans « Le château de l'âme », 6^{èmes} demeures, fin du chapitre 10 : [*Je cherchais la raison pour laquelle Notre Seigneur était si ami de la vertu l'humilité (...) et il me vint tout à coup la suivante*] : *c'est parce que Dieu est la suprême Vérité et que l'humilité consiste à marcher selon la vérité. Or c'est une très haute vérité que, de nous-mêmes, nous n'avons rien de bon, mais plutôt la misère et le néant.* »

L'Écriture Sainte mentionne l'orgueil comme le commencement de tous les péchés – et non pas en fin de compte la pureté – c'est pourquoi l'humilité, à sa manière, influe sur toutes les vertus.

2.6 Humilité et pureté

Saint Augustin dévoile les rapports internes entre l'orgueil et l'impureté en écrivant¹ : « La misère de l'homme réside dans une révolte de lui-même contre lui-même. Dans le Paradis, l'homme ne voulait pas ce qu'il pouvait et maintenant il veut ce qu'il ne peut pas. Innombrables sont les choses qu'il ne peut pas parce qu'il ne s'obéit, c'est-à-dire parce que la volonté de son âme et sa chair ne lui obéisse pas. »

2.7 Les ressources de l'humilité

L'humilité vit de la défiance de ses propres forces et de la confiance dans les forces divines.

2.7.1 Les effets d'une saine défiance

Une saine défiance éveille dans l'âme prudence, respect et docilité.

La prudence se nourrit du fait qu'au cours de l'histoire, des « colonnes », et pas en petit nombre, sont tombées au plus bas et que dans le cœur de l'homme, le traître est toujours aux aguets. La prudence permet d'éviter les occasions dangereuses et aussi de lutter contre l'esprit d'aventure déplacé dans le domaine moral, qu'il s'agisse de relations avec le même sexe ou avec l'autre sexe ou du traitement de son propre corps.

Une prudence éclairée est impérative face à toutes les ressources de la culture et les moyens de transport à une époque où l'esprit du temps mondain passe victorieusement à travers toutes les portes, par tous les canaux et par tous les pores de la peau.

Le monde, l'époque arrivent jusqu'à nous par la radio et la télévision, nous allons dans le monde en moto ou en voiture. Bien que l'une comme l'autre soient des créatures de Dieu, elles doivent cependant être utilisées à sa gloire et à son honneur.

Le respect se tient avec crainte devant tous les mystères de la vie et se comporte inébranlablement selon ce principe : libre intérieurement et chaste extérieurement² selon son état.

Les lettres – les lettres d'amour aussi – qui portent la marque de ce genre de respect peuvent être à tout moment et sans dommage publiées dans la presse.

Les personnes qui sont unies par un amour respectueux se donnent tellement quand elles agissent qu'elles peuvent être toujours et partout observées par de nobles personnes ou photographiées à l'improviste.

La souplesse sans complication est le fruit le plus précieux de la défiance sincère de soi-même. Elle rejaillit admirablement dans la sincérité de la confession et dans la docilité envers des conseillers éclairés et éprouvés.

¹ Père Kentenich cite de mémoire. Le texte de saint Augustin dit ceci : *En quoi consiste au fond la misère de l'homme sinon dans une révolte de lui-même contre lui-même. En effet, dans le Paradis [bien qu'il ne fût pas tout-puissant], il ne voulait que ce qu'il pouvait, et ainsi il pouvait tout ce qu'il voulait. Et maintenant il veut ce qu'il ne peut pas. Qui pourrait compter combien de choses il ne veut pas tandis que sa volonté est contraire à elle-même et que sa chair ne lui obéit pas.*

² NdT : *Innere Unbefangenheit und standesgemässe äußere Unberührtheit.*

2.7.2 *La confiance, une compensation*

Pour que la défiance ne devienne pas faiblesse, pour qu'elle ne soit pas dévastatrice et n'entraîne pas une excitation sexuelle, elle doit s'unir à une confiance inébranlable dans la force et la protection de Dieu.

L'humble dit avec Paul dans toutes les situations difficiles de la chair : « Qui me délivrera de ce corps mortel ? »¹ Mais il se répond à lui-même aussi avec l'apôtre des nations : « La grâce de Dieu par Jésus Christ Notre Seigneur... Je peux tout en Celui qui me fortifie. »²

2.7.3 *Les effets d'une saine confiance*³

Celui qui veut reconquérir une pureté conforme à son état ou se garder immaculé et ne s'ouvre pas continuellement à Dieu par la prière et la vie sacramentelle ressemble à un oiseau qui veut voler à haute altitude avec des ailes cassées.

Lever souvent les yeux filialement vers la Mère très pure de notre Seigneur ne montre pas seulement à notre cœur la loi sévère, la loi d'airain de la pureté incarnée de façon vivante, compréhensible et aimable – cela provoque et soutient en même temps une humilité profonde et une grande confiance.

Si la Mère de Dieu prie pour nous le Sauveur [en disant] : « Ils n'ont plus de vin ! », le Fils unique de Dieu changera rapidement et joyeusement l'eau de notre pauvreté en vin du secours divin.

De même qu'aux noces de Cana, elle a posé une condition : « Faites tout ce qu'il vous dira ! », ainsi dit-elle à tous ceux qui attendent sa protection : « Faites tout ce qu'il vous dira ! ».⁴

3. TROISIEME REMPART : LA MORTIFICATION

3.1 *La tâche de la mortification*

La mortification a comme tâche d'arracher les rênes à l'homme instinctuel et de les mettre dans la main de l'homme spirituel, de l'homme de Dieu.

La mortification ne doit pas casser la beauté et la santé du corps ou les forces nobles d'une forte vie instinctuelle, mais mettre seulement les deux au service de l'âme. C'est pourquoi la mortification doit toujours être sage et éclairée.

3.2 *Nécessité de la mortification*

Toute mortification éclairée fortifie toutes les forces de résistance de l'âme, c'est pourquoi elle exerce toujours – au moins indirectement – une influence bienfaisante sur l'empire de la convoitise charnelle.

Depuis que le conflit entre l'homme charnel et spirituel et entre l'homme spirituel et l'homme divin est entré dans la nature humaine par le péché originel, l'homme charnel

¹ Rm 7, 24

² cf. 2 Co 12, 9-10

³ NdT : le texte allemand redonne ici le texte qui précède immédiatement, on s'y reportera comme illustrant aussi ce thème.

⁴ cf. Jn 2, 3-5

combat continuellement et par tous les moyens contre l'homme spirituel. Il ne veut plus servir, il veut régner. Depuis lors, le corps ne connaît plus de repos, il ne connaît plus d'assujettissement docile, mais c'est un révolutionnaire inquiet. Depuis la chute, il n'y a pas de pureté sans une mortification continuelle et éclairée.

3.3 Comment se mortifier ?

La façon de se mortifier est déterminée le plus souvent par la profession, l'état de vie et les motions intérieures. La liturgie nous offre aussi dans ce difficile domaine une direction compétente.

3.4 Frère âne, le corps

François d'Assise aimait appeler son corps « Frère âne ».

L'âne est têtue, astucieux et bête ; ces qualités sont celles de notre corps : il est têtue – il veut aller de sa propre autorité par ses chemins, sans avoir égard à sa sœur l'âme. Il est astucieux : il sait bien cacher ses plans déloyaux et défendre brillamment ses exigences exagérées par des prétextes « irréfutables ». Cependant, il est bête parce que ses désirs et ses exigences ne ruinent pas seulement sœur âme, mais bien souvent lui-même aussi.

4. QUATRIEME REMPART : LE TRAVAIL

4.1 La notion de travail

Le travail est participation à l'activité de Dieu, à son activité créatrice qui s'offre à nous.

L'homme étant une image naturelle et surnaturelle de Dieu, il peut participer par son activité au pouvoir et à l'amour de l'Éternel.

4.2 La bénédiction du travail

Celui qui ne peut rien être pour les autres, se trouve sans valeur, inférieur ; il s'effondre rapidement et sans retenue dans les plus viles passions.

Plus l'homme peut servir les autres et se donner à eux de façon noble et créative, plus grandit en lui une saine conscience de sa valeur personnelle et une volonté d'auto-affirmation efficace face à toutes les bassesses.

Plus la volonté d'offrande et de créativité dans l'homme se répercutent sainement dans le travail, moins ces forces puissantes sont poussées à se développer au niveau inférieur.

4.3 Le chômage, fouet de Dieu

Si le chômage fait sortir en tempête la vie instinctuelle basse, il devient pour le peuple le fouet de Dieu au même titre que la faim et la peste.

4.4 Travail dangereux

Si le travail est seulement « occupation », l'homme ne sera pas un créateur, mais seulement un « exécuteur » et doit s'attendre à voir ses instincts enfler et se décharger.

4.5 Vaincre le danger

Un travail insatisfaisant, mécanique et non créatif, peut être libéré de tout danger pour la moralité et la pureté s'il est tendu vers une sphère supérieure.

Celui qui, dans un profond sentiment religieux, offre le sacrifice du chômage, qu'il en soit responsable ou non, ou offre le sacrifice d'un travail mécanique, peut, en tant que membre du Christ, dans l'offrande de lui-même, travailler de façon créative à un niveau supérieur à la construction du Royaume de Dieu sur la terre, et expérimenter par là une précieuse détente, un relâchement précieux de sa vie instinctuelle.

4.6 Attitude chrétienne envers le travail

Celui qui porte sa « croix du travail », parce qu'il peut par là servir la communauté dans son ensemble, deviendra de nouveau actif de façon créative, il deviendra libre et fort intérieurement.

Le travail chrétien est d'abord ordonné au service et seulement en second lieu, au salaire.

5. CINQUIEME REMPART : LA JOIE

5.1 Les rapports de la pureté et de la joie

Sans la joie, la pureté ne peut pas se développer.

La Mère de Dieu n'est pas seulement *Mater puritatis*¹, elle est aussi *Mater sanctæ lætitiæ*.²

5.2 Fondement de ce rapport

Si aucune joie noble et licite n'est offerte à l'homme, il ne cherchera que des compensations dangereuses et par suite peccamineuses.

Là où la joie n'est pas, règnent morosité et tristesse. Et lorsqu'une tristesse continuelle détermine le rythme de la vie, le démon déploie son influence. C'est avec raison que l'on dit : « le Mauvais pêche en eau trouble ».

5.3 Éducation à la joie

Quand ça ne sent pas la joie, ça sent le bas-fond.

Dans ce que demande l'éducation à la pureté, l'éducation à la joie est un des paramètres les plus importants. Celui qui ne trouve pas dans le christianisme, dans son enseignement, dans les institutions et les sacrements, les sources de la joie et qui ne les laisse pas jaillir ni ne s'en abreuve, n'éduquera pas des hommes généreux et purs de façon profondément religieuse et morale.

¹ NdT : Mère de pureté

² Mère de la sainte joie

F.

BUTS

66. « L'homme nouveau » dans l'horizon des temps nouveaux

Le texte suivant est extrait de deux sources :

- « Maibrief 1948 » (dans : *Sie kam, sie sah, sie siegte* [ed Heinrich M. Hug, 1997], pages 54-60)
- « Afrika-Bericht 48 » (dans : *Anfänge Schönstatt in Sudafrica* [ed Heinrich M. Hug 1999], pages 145-146)

Il est décisif pour notre livre de lecture de trouver la définition du Père Kentenich de « l'homme nouveau ». Dès lors, les définitions doivent être aussi déchiffrées, surtout lorsqu'elles sont très synthétiques, afin de mieux comprendre leur contenu. Ceci est possible au moyen d'une exégèse soigneuse ou par une « Sitz im Leben »¹ de ce genre de définition. Celle-ci est proposée dans notre sélection de textes.

Les deux textes datent de 1948, donc de l'époque qui a suivie immédiatement la seconde guerre mondiale et l'emprisonnement de Père Kentenich au camp de concentration de Dachau. Ils sont aussi influencés par le tour du monde que Père Kentenich a entrepris après la guerre, le camp et l'effondrement du national-socialisme. Le développement et la maturation de Schönstatt, depuis le Premier Document de Fondation au troisième, le développement vertigineux de la technique et de l'économie avec les bouleversements proportionnels au niveau mondial qui se dessinaient déjà dans la première partie du XXe siècle, lui faisait reconnaître de façon aigüe que le danger principal pour l'homme pour sa vie spirituelle et pour vivre sainement dans une société, résidait non seulement dans le collectivisme de tous bords, mais aussi dans la sécularisation de la vie publique. En contrepoids et pour vaincre le phénomène de dissolution qui en découlait, Père Kentenich a poursuivi avec sa Fondation, la formation de « l'homme nouveau », dont il a trouvé en 1948 la définition qui est redonnée ici.

Depuis 1942 et 1944 il y a chez nous l'empreinte concrète et originale de la grande vision d'avenir du catholicisme avec un sentiment puissant de vie et de victoire.

De façon non équivoque, claire et lumineuse, cette empreinte est déjà contenue dans le Document de Préfondation.

Les étapes suivantes l'ont montrée avec une grande netteté jusqu'à ce qu'elle se dévoile dans toutes ses dimensions dans les Prières de Dachau, qui sont le Troisième Document de Fondation sous forme de prière, en exhalant et en éveillant un heureux sentiment de victoire. Celui qui ne connaît pas cette vision et ne s'y dévoue pas dans toute sa vie, ne peut rien faire avec ces prières brèves ou pas grand-chose. Avec leur formulation consciemment abstraite et volontairement dépouillée, et une vue d'ensemble immédiate qui saisit intérieurement, elles s'opposent au goût du jour et suscitent la contradiction de ceux qui vivent simplement dans le passé. Elles parlent seulement à partir du cœur de ceux et pour ceux dont le regard s'est formé, il est vrai, en regardant hier et aujourd'hui, mais qui, en même temps, vivent tournés vers l'avenir où ils découvrent leur devoir : transformer le chaos informe de l'avenir en un nouveau cosmos chrétien.

La grandeur déjà atteinte de ce chaos, l'étendue avancée de l'inversion de toutes les valeurs², seul les connaît celui qui voyage à travers le monde avec un regard attentif. La

¹ NdT : Cette expression qui est en train de passer telle que dans la langue française, d'où l'option de ne pas la traduire, signifie la place qu'occupe une tradition dans la vie d'une communauté. Trouver, connaître, prendre en compte le « Sitz im Leben » est une démarche utilisée classiquement dans l'exégèse biblique.

² NdT : *Umwertung aller Werte* : cette expression peut être tirée du titre d'un essai de Nietzsche : « La volonté de puissance, essai d'inversion de toutes les valeurs », livre qu'il a d'ailleurs abandonné en chemin.

révolution intellectuelle est déjà devenue tellement universelle et radicale que c'est à peine si un organisme de vie puisse en rester indemne.

La technique moderne rapproche tellement les hommes les uns des autres que l'entrelacement de leur destin se manifeste comme jamais auparavant dans l'histoire de l'humanité. Tout pousse à une uniformisation et à une massification inouïes et, presque du jour au lendemain, entraîne à ce niveau le noir dans sa lointaine cabane et les hommes à la culture exigeante, dans leurs coutumes et leurs manières de penser, dans leurs conceptions et leurs habitudes de vie. Nous allons comme des forcenés vers une civilisation et une culture standardisées. Une image de l'homme et une image du monde totalement nouvelles sont en devenir. La grande question qui doit laisser sans repos tous les esprits clairvoyants et tous les responsables est toujours celle-ci : cette image sera-t-elle frappée du sceau des forces démoniaques ou des forces divines ?

Le collectivisme entre en scène sous des formes les plus diverses et demande la parole. Il bondit dans le monde entier. L'Europe est déjà en grande partie à ses pieds, dans les autres parties du monde, en dépit de toutes les interdictions et les mesures prises contre lui, il cherche à progresser victorieusement. **Lui aussi vit d'une grande vision de l'avenir.** C'est son mystère qui, sans cesse, est manifestement nourri par l'influence diabolique et les forces sataniques. Nous le traitons souvent comme un système et c'est pourquoi nous cherchons et tâtonnons en passant à côté du vrai problème. Nous lui prouvons ses erreurs, il rit, sûr de sa victoire et passe à l'ordre du jour.

Le collectivisme est attaché de toutes ses forces à sa nouvelle image du monde et de la société qu'il voit dans son ensemble et qu'il étreint avec chaleur et un admirable esprit de sacrifice, mais cette image [du monde] ne réussit pas à être ébranlée quand on prouve son erreur et ses mauvais choix. Il voit, il encourage, il exige une nouvelle répartition sociologique du monde et de l'humanité.

Sous son influence, s'accumulent les problèmes modernes d'une violence énorme et d'une densité accablante qui, suite au développement vertigineux intellectuel et économique, tournent autour des rapports bouleversés

entre personnalité et communauté
entre personnalité et économie
entre personnalité et technique
entre personnalité promotion sociale.

Sa vision élimine le Dieu personnel pour se diviniser lui-même.

Cela ne nous empêche pas toutefois de découvrir en elle des traits de la manifestation divine tant elle refuse aussi tout le christianisme.

Une vision ne peut être vaincue que par une autre vision. Toutes les autres tentatives n'aboutissent pas, du moins n'aboutissent pas par des arguments rationnels, l'histoire du christianisme le montre, surtout dans les commencements.

Dans le Magnificat, la Mère de Dieu a exprimé la grande vision chrétienne de l'avenir par cette parole mémorable : *et exaltavit humiles ...* Il a élevé les humbles.¹

L'Apocalypse introduit ce thème à sa manière et le mène à sa fin par des images lumineuses.

Consciemment ou non, cette vision, bien que déformée et comme un petit rayon terne, est vivante dans l'image de l'homme et du monde des courants collectivistes de tout bord qui se battent pour les déshérités, pour le quart monde, pour [leur donner] une place au soleil

¹ cf. Lc, 1, 52

et voudraient qu'ils profitent des progrès modernes insoupçonnés de l'économie et de la technique.

Comme la lune disparaît très vite du regard lorsque le soleil se lève, de même la vision du collectivisme avec son piètre degré de véracité est vaincue lorsque nous laissons éclore le soleil de la vision d'avenir chrétienne dans toute sa magnificence et sa splendeur, tel que l'Écriture Sainte nous la montre.

L'Occident chrétien doit à cette vision sa forme et ses traits et par conséquent le bonheur et le progrès dans tous les domaines.

[Le devoir actuel dans le cadre d'une contre-vision chrétienne]

Il s'agit maintenant de la détacher des formes conditionnées par l'époque actuelle, de la saisir dans son caractère élémentaire, de l'annoncer avec chaleur et de laisser retentir de façon créative tout son dynamisme dans la nouvelle situation.

Souvent, cela peut nous accabler de voir comment le collectivisme, avec ses petites lumières maigrichonnes déploie une force irrésistible et détermine les événements du monde pendant que nous, qui appelons nôtre la lumière brillante et totale du soleil, sommes désarmés et sans courage face aux problèmes actuels, ne tournant pratiquement nos regards que vers le passé, redoutant la vision de l'avenir ou y répondant avec un pessimisme pesant.

Manrèse¹ s'est efforcé dès le début de s'approprier la vision chrétienne de l'avenir dans son ensemble et par son « secret »² de la revêtir d'une forme efficace. Dans ses structures interne et externe, il veut être interprété, avec un regard en coin sur le collectivisme et contrairement à lui, comme

a. une vision universelle, qui embrasse le temps et l'éternité, l'ici-bas et l'au-delà, les besoins économiques, sociétaux, politiques, moraux et religieux de tous les hommes, y compris des déshérités, toutes les masses humaines.

b. Il se réclame à partir de l'esprit de foi, surtout de la foi en la Providence mise en pratique, d'**une vision acquise** et, par suite, revendique n'avoir reçu aucune lumière extraordinaire ou rêve divin – comme par exemple Dom Bosco.

c. Il a, comme l'Église elle-même dont il est membre et dont il s'efforce de devenir une fleur, **un caractère messianique** prononcé, autrement dit, il veut servir au salut du monde – pas seulement des détresses terrestres, mais aussi du péché et de l'éloignement de Dieu, en cherchant à résoudre de façon nouvelle les rapports entre la personnalité et la communauté, la personnalité et la technique, la personnalité et la promotion sociale à partir des principes élémentaires du christianisme à l'école de la MTA et sous sa conduite.

d. Il avance avec un grand et **mystérieux sentiment de victoire** dans une nouvelle époque :
- non pas, par exemple comme le collectivisme, appuyé sur les convictions teintées de matérialisme et conditionnées par la génétique qui voient dans le remplacement de l'ordre ancien par le nouveau paradis, une loi de la nature absolument efficace et ne se laisse déconcerter par aucun revers.
- mais plutôt sur l'éclosion des forces divines telles que nous les voyons par la foi en la Providence dans la Famille depuis 1914, forces que nous avons expérimentées depuis de

¹ C'est à Manrèse en Espagne que saint Ignace de Loyola a découvert sa spiritualité. L'expression servait de nom codé à Schoenstatt pendant la persécution du National-socialisme et c'est pourquoi il se trouve encore dans les écrits des années immédiatement postérieures.

² Voir le « secret de Schoenstatt », sur la conviction confiante de l'origine surnaturelle de l'Œuvre. Voir texte 18.

multiples fois et que nous devons vivre dans une ampleur insoupçonnée depuis janvier 1942 et le Troisième Document de Fondation qui a suivi.

Celui qui s'est familiarisé spirituellement avec les « Prières vers le ciel » y reconnaîtra partout sans difficulté les traits fondamentaux de cette vision d'avenir universelle, acquise, messianique et mystérieusement triomphante.

L'image de Dieu et de l'homme, l'image de l'histoire, de la société et de l'Église, telles qu'elles y sont esquissées, tout indique avec force, offre un abondant matériau pour la méditation et l'étude et peut devenir une formation efficace pour l'intelligence, la volonté et le cœur de l'homme qui doit garder, dans la situation chaotique, un esprit clair et une main sûre.

Tous les courants modernes qui revendiquent une renommée mondiale, luttent non seulement pour une transformation des situations, mais aussi et de façon extraordinaire pour une nouvelle image de l'homme et de la communauté. Ils voient dans ce nouvel homme le garant de nouvelles conditions et d'une situation mondiale partout sereine et sécurisée. La bonté de Dieu et sa sagesse nous ont conduit sur ces chemins.

Certes, jusqu'à présent, nous ne pouvions tout simplement pas donner une **définition affinée du nouvel homme** ; nous ne pouvons le faire que maintenant, après avoir, pendant trois mois, recueilli par des examens des plus sérieux et la prière méditative, les éléments constitutifs.

Nous avons cherché pendant ce temps abondamment béni à dégager son caractère, à comprendre sa valeur, sa signification et à connaître les perspectives de sa réalisation.

Percevoir que déjà le Document de Préfondation en contenait très clairement les éléments essentiels nous fut une grande joie ; grande joie aussi [de constater] que chaque nouvelle étape de l'histoire de la Famille nous les montraient sous un autre biais.

Une vue profonde de l'esprit et du but, de la valeur et de la signification de la Constitution apostolique *Provida Mater ecclesia*¹ couronnèrent et clôturèrent notre étude. Maintenant nous voyons et nous admirons consciemment dans notre *nova creatura* **l'homme qui, appuyé sur l'alliance d'amour parfaite avec le MTA, est capable de se consacrer, est disposé à se consacrer et à consacrer ses forces de vie, généreusement et perpétuellement, à la Sainte Trinité et à son Œuvre préférée, l'Œuvre de Manrèse, avec peu de liens extérieurs forts et obligatoires et sans être assuré par une grande protection extérieure.**

[...]

(2.22 Brève définition de l'image de l'homme nouveau)

Il nous suffit ici et maintenant d'être conscient qu'il s'agit toujours de l'homme : qui maîtrise la vie par des liens infrangibles à l'idéal, et se regroupe en communauté à partir d'une profonde et intime conscience de ses responsabilités envers le prochain, et ce avec peu de liens extérieurs forts et obligatoires et sans être assuré par une grande protection extérieure.

¹ Le 2 février 1947, Pie XII publiait la constitution apostolique « *Provida mater ecclesia* » par laquelle les instituts séculiers trouvèrent dans l'Église leur situation juridique. Durant la semaine de l'alliance en 1947, Père Kentenich formula son point de vue de la constitution apostolique : « *Dans cette constitution je vois la légitimation officielle de du type d'homme et du type de société humaine, tels que, dès le début, les deux se trouvaient devant nous avec une empreinte positive.* »

67. La mission de l'Occident dans l'histoire du salut

Dans les années qui suivirent la première guerre mondiale, un livre d'Oswald Spengler fit grand bruit ; il s'intitulait « Le déclin de l'Occident » (le premier tome parut en 1918, le second en 1922). Romano Guardini aussi se distingua par un livre intitulé « La fin des temps modernes » (1950). Les deux – et beaucoup d'autres dont le titre ne contient pas le terme Occident – posent la question : la culture occidentale marquée par le christianisme parvient-elle à une fin ? À partir d'une culture chrétienne une civilisation est-elle advenue, qui certes, contient encore des éléments chrétiens, mais qui a perdu les fondements chrétiens unificateurs et par voie de conséquence se termine en pluralisme ?

Incontestablement, la première guerre mondiale, avec ses conséquences et le développement technique – donc aussi économique – subséquent, contribua à l'émergence de cette question. De nouveaux concepts et structures naissaient, mais qui n'étaient plus « baptisés », qui n'étaient plus intégrés dans un fondement chrétien.

Père Kentenich sentait avec une particulière intensité ce « pouls du temps ». Il s'agissait précisément pour lui de l'harmonie de la nature et de la grâce à voir et à réaliser à frais nouveaux ; quelque chose qu'il avait observé comme étant propre à l'Occident. C'est pourquoi « La sauvegarde de la mission de l'Occident chrétien » est devenue un des trois objectifs de Schönstatt. Il ne s'agit pas par là de la sauvegarde de l'Occident, mais de la sauvegarde de sa mission au moment où l'Occident semble perdre cette mission. Tous les peuples sont chargés de cette mission. Elle consiste à former des cultures variées qui soient inspirées et porteuses de valeurs chrétiennes, dans un monde global transformé et se transformant. Que ce devoir ainsi signifié soit immense, c'est très clair si nous regardons les défis pressants de notre époque : la convivialité des religions mondiales, le devoir d'inculturation du christianisme dans les traditions orientales et africaines, la globalisation ou le fondamentalisme militant.

Sous ce rapport, on peut aussi mentionner que les grandes discussions de Père Kentenich avec l'Église qui conduisirent à la troisième pierre miliare, la lettre du 31 mai 1949 et à un exil de 14 années, ont des liens internes avec cette mission. « L'homme nouveau dans une nouvelle société » – le premier objectif – ne peut se réaliser et devenir générateur d'histoire que s'il opère en lui, dans son environnement et dans la société, de façon nouvelle, de façon psychologique, une interaction harmonieuse entre la nature et la grâce, « une pensée, une vie et un amour organiques ».

Le texte qui suit provient des dernières années du Père Kentenich. Il éclaire comment, tout au long de sa vie, la sauvegarde de la mission de l'Occident en commençant avec le Document de Fondation, fut un désir essentiel. Pour une meilleure lisibilité, le mot correspondant a été simplifié et aussi parfois abrégé. Si l'on pouvait écouter la conférence, on entendrait beaucoup plus clairement l'engagement de tout son être dans cette conférence.

*Le texte est extrait de la troisième conférence pour les prêtres à Oberkirch, le 4 septembre 1967, dans : *Propheta locutus est. Vorträge und Ansprechen von Pater Kentenich aus seinen drei letzten Lebensjahren.* Tome XV, pages 222-235*

La question telle qu'elle a été posée est double :

Premièrement : qu'entend-on par « Occident » ?

Ensuite : qu'entend-on par « mission dans l'histoire du Salut » ?

Aujourd'hui toutes ces notions pataugent. C'est pourquoi, par ce genre de questions, nous sommes poussés à distinguer entre le *sensus proprio* et le *sensus latiori*.¹

1. Ce que nous comprenons par « Occident » et par « mission dans l'histoire du Salut »

À l'origine, on comprend par *Occident* « le vieux monde ».

Qu'entend-on par mission dans l'histoire du Salut ? Si je le prends au sens strict, il est facile de donner rapidement la réponse. Selon l'Écriture sainte et l'enseignement de l'Église, Adam et Ève ont eu en premier une mission particulière dans l'histoire du Salut. Cette mission a rapidement avorté par la chute [originelle].

Une mission particulière et remarquable dans l'histoire du salut a alors été transmise au peuple juif.

Si vous relisez ce que Guardini a écrit à ce sujet dans son livre bien connu « Le Seigneur »², il sera clair pour vous que, selon le plan de Dieu, la mission dans l'histoire du Salut que Jésus avait à accomplir devait être transmise à travers un peuple élu. Guardini a souligné comment nous aurions pu nous imaginer l'histoire du Salut si le peuple juif avec ses dispositions et ses grâces naturelles et surnaturelles avait consenti à cette mission ; nous ne pourrions pas vraiment nous représenter comment l'histoire ce serait alors déroulée. Voilà pourquoi ici aussi : la mission dans l'histoire du Salut a échoué, a été corrompue, fracturée.

Ensuite, l'Occident à travers Paul a été entraîné dans cette mission et les peuples occidentaux ont assumé cette mission. C'est la mission de l'Occident dans l'histoire du Salut *in sensu proprio*.

2. Perte et prise en charge de la mission de l'Occident dans l'histoire du Salut

Quel était donc le devoir de l'Occident ? Veiller à ce que la mission du Fils de Dieu fait homme soit portée au monde entier.

Si maintenant nous distinguons une mission culturelle en général et une mission dans l'histoire du Salut, une christianisation, nous devons bien alors avouer que l'Occident a porté une transformation culturelle dans le monde entier. Mais en ce qui concerne l'histoire du Salut, la christianisation, nous devons malheureusement constater aussi une quantité faramineuse de manquements. C'est pourquoi depuis des années revient cette question : l'Occident n'a-t-il pas, comme le Peuple juif, failli à sa mission ?

Vous pouvez vous souvenir de ce que j'ai écrit³ en son temps avec une certaine émotion, alors que j'étais en prison : la chute d'Adam, la chute du Peuple d'Israël et, sous ce rapport, la chute de l'Europe, de l'Occident. Je posais alors la question avec audace : ne sommes-nous pas appelés à prendre en charge de façon particulière cette mission de l'Occident dans

¹ le sens propre et le sens large

² La première édition (- allemande : la traduction française parut seulement en 1945) parut en 1937. Face à la religiosité arienne propagée par le national-socialisme et ennemi du christianisme, Guardini dans son livre, rend courageusement témoignage à Jésus Christ, comme étant l'unique Sauveur.

³ *Brief zum Jahreswechsel*, 1940/41 (lettre de fin d'année 1940)

l'histoire du Salut ? En conséquence de quoi, ne devons-nous pas maintenant faire attention à ce que, en tant que Famille de Schœnstatt, nous ne soyons pas aussi obligés après-demain de relater une nouvelle chute ?

Si vous me demandez maintenant comment je suis arrivé à cette conception audacieuse, vous devez songer à ce que nous sommes devenus en partant en quelque sorte de rien. Ensuite, laissez travailler en vous comment ce que l'on entend par la prise en charge de la mission dans l'histoire du Salut du Peuple juif, des peuples d'Occident, est déjà signifié dans le Premier Document de Fondation : l'Allemagne placée à la tête du monde nouveau.¹ Évidemment, pas en raison d'une culture économique ou militaire, mais plutôt en raison de ce qui est depuis le début notre grand idéal : la transformation spirituelle globale. Voyez-vous comment est née, en 1914, alors que nous commençons à peine à gazouiller, une grande conception singulière et universelle, presque effrayante. Une vision ; à vrai dire seulement au sens purement naturel du mot.

Je voudrais faire remarquer ici aussi, qu'il est d'une grande importance que nous fortifiions en nous le sens de l'histoire, justement quand il s'agit aussi des courants spirituels. Vous remarquerez de nouveau combien il est important que nous observions les faits historiques, que nous sachions les interpréter pour assumer une responsabilité historique et miser toutes nos forces sur la mission correspondante.

3. Ce en quoi consiste la mission dans l'histoire du Salut de l'Occident

Comment avons-nous compris la mission de l'Occident ?

Il s'agissait d'abord de la *christianisation du monde entier*. Nous avons là un universalisme de tout premier rang. Mais je dois ajouter tout de suite : il s'agissait d'une *christianisation originale*.

Maintenant, l'expression « sauvegarde de la mission dans l'histoire du Salut » reçoit un sens approfondi. En quoi consiste l'originalité de la spiritualité de l'Occident que nous, schœnstattiens, avons reçu de façon prégnante ? Il s'agit du rapport fondamental entre la cause première et les causes secondes. Il me semble devoir constater que **la mission de l'Occident dans sa forme absolument originale a consisté à communiquer au monde la relation fondamentale entre la cause première et les causes secondes.**

Nous savons quelle importance eut l'arrivée des arabes² apportant avec eux la philosophie d'Aristote. Jusque là, le monde chrétien était beaucoup sous l'influence de *Platon*, du néoplatonisme et sous l'influence de saint *Augustin*. Tout était axé en fin de compte sur la cause première. Et cette cause première était toujours saisie comme la cause de l'être et de la mission de l'homme. Il fallait que tout tourne autour de Dieu. Arrive alors la conception d'*Aristote*. Elle apporte à la pensée occidentale une nouveauté bouleversante car, à la différence de *Platon*, elle donne à l'activité propre de l'homme, les causes secondes, une place autonome dans la compréhension de l'histoire de l'humanité. Ce fut le grand cadeau de saint *Thomas d'Aquin* à l'Occident et à toute l'Église que de reprendre cet enseignement et de le christianiser. De là cette parole que j'ai citée très souvent : *Deus operatur per causas secundas liberas*.³ Là réside l'essentiel : la cause seconde n'est pas séparée de la cause première.

¹ « ... Je vous demande cette sanctification. Elle est la cuirasse que vous devez mettre, l'épée avec laquelle vous devez libérer de ses puissants ennemis votre patrie, et placer celle-ci à la tête du vieux monde. » Premier Document de Fondation, n°11, version de 1914.

² NdT : C'est-à-dire au XIIe siècle. Jusqu'à cette date, Aristote était tombé dans l'oubli et était peu étudié en Europe.

³ Dieu opère à travers des causes secondes libres.

Vous pourrez vérifier comment nous avons intensément assumé cette mission. Si vous étudiez à fond la spiritualité de Schœnstatt sous l'angle de sa vie actuelle, intellectuelle et bouillonnante, vous verrez très vite que c'est, au fond, le plus grandiose, le plus original et sans doute aussi le développement le plus large que nous avons à donner à notre temps et au monde : assumer l'enseignement de saint Thomas – *Deus operatur per causas secundas liberas*.

Lorsque j'ai commencé à annoncer Schoenstatt en dehors de ses murs, un des plus grands coups fut bien la longue et détaillée discussion sur ce principe partout valable : *Gratia præsупponit naturam, gratia elevat et perfecit naturam*.¹

Saint Thomas nous a donné la philosophie des causes secondes et c'est pourquoi il aide à ce que la relation fondamentale entre cause seconde et cause première soit envisagée de telle sorte que la cause seconde agit toujours en vertu de la cause première.

4. La psychologie du rapport fondamental entre la cause première et les causes secondes

Ce que nous ajoutons ici est la **psychologie du rapport fondamental entre la cause première et les causes secondes**.

Comment se révèle au fond, la grande **loi de gouvernement** de Dieu, la **loi de la conduite** divine ? Puisque Dieu agit par des causes secondes, il agit toujours en suivant la grande **loi de la transmission et du transfert organiques**.

Et lorsqu'il s'agit de la **loi de l'ordre du monde**, le rapport fondamental entre la cause première et les causes secondes signifie que l'ordre inférieur **s'incline devant le supérieur et par conséquent participe à sa perfection**. Face à Dieu, toutes les causes secondes sont d'ordre inférieur. Ensuite, il y a aussi évidemment un ordre inférieur et un ordre supérieur au sein même des causes secondes.

Nous l'avons appris jadis : il existe le règne minéral, le règne végétal, animal, le royaume des anges et le Royaume de Dieu. Nous sommes un microcosme, une bouture du macrocosme, un condensé de l'être, de ce qui existe. Voyez-vous, le règne minéral participe et s'unit au règne animal et les deux forment une unité. Le règne minéral s'incline devant le règne végétal et par conséquent participe à sa perfection. Il en va de même pour nous : l'âme animale s'incline devant l'âme spirituelle et participe alors à sa perfection. Bref : l'ordre inférieur s'incline devant le supérieur et par conséquent participe à sa perfection.

De plus, **l'ordre inférieur est un symbole de l'ordre supérieur**.

a) Elle est **expression** de l'ordre supérieur. Un don de soi à une cause seconde sera toujours à envisager comme l'expression d'un don de soi à la cause première. Là est la question. À mon avis, le problème de notre époque est : comment interagissent la cause première et les causes secondes, comment partout Dieu peut-il être vu, cherché et trouvé.

Le congrès théologique à Rome l'a formulé aussi très clairement. Ce qui a été si bien élaboré au Concile, par exemple pour la liturgie, les langues vernaculaires, les cérémonies, le nouveau droit canon, tout ceci était très important. Mais la question essentielle n'a pas été abordée : c'est la question de Dieu. Le Bon Dieu existe-t-il ? Pouvons-nous vraiment affirmer notre foi en l'existence et en l'activité de Dieu ?

C'est pourquoi le plus essentiel de ce que le Concile a voulu est ce que Jésus a ainsi exprimé : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance ».² Quelle

¹ La grâce présuppose la nature, la grâce élève et perfectionne la nature.

² Jn 10, 10

sorte de vie ? La vie divine ! Et aussi qu'ils l'aient en abondance ! C'est l'axe central autour duquel tout tourne. Sans quitter cela des yeux, nous pouvons et devons faire tout ce que le Concile nous a apporté. Mais n'oublions jamais que le plus important dans l'évaluation est la sauvegarde de la pensée à Dieu.

C'est pourquoi encore une fois : tout ce qui est mis au premier plan aujourd'hui dans les discussions est davantage moyen et chemin ; l'objectif est toujours la grande question : comment pouvons-nous aujourd'hui remettre le Bon Dieu au centre de la vie quotidienne ?

Encore une fois : l'ordre inférieur est expression du supérieur. C'est pourquoi, si je me dévoue à un homme selon l'ordre divin, cela doit être l'expression de l'amour envers Dieu. Je dois toujours remettre l'amour de Dieu au premier plan. Cela vaut aussi pour l'amour de la Mère de Dieu. L'amour envers la Mère de Dieu, envers un être humain, donc l'amour envers une cause seconde doit être l'expression de l'amour que l'on a pour le Bon Dieu.

b) Cependant pas seulement expression, mais en même temps **moyen**. Les hommes doivent s'aimer mutuellement ; veillons à aimer les êtres humains, apprenons à les aimer vraiment et tendrement ; car il est dans la nature humaine d'être « un prochain » ; l'amour pour le prochain est donc toujours en fin de compte à comprendre comme un moyen d'apprendre à aimer le Bon Dieu. C'est pourquoi nous ne devons pas empêcher l'amour mutuel, mais au contraire le cultiver en veillant à ce qu'il trouve finalement le chemin de Dieu selon la loi de la transmission et du transfert organiques¹. *Deum quærere, Deum invenire, Deum diligere² in omnibus rebus, in omnibus personis, in omnibus circumstantiis*. C'est exactement le sens de ce que nous appelons la sainteté du quotidien.

c) Non seulement un moyen et une expression mais aussi une **sécurité**. C'est tellement important ! Lorsque, après avoir trouvé Dieu, nous nous centrons sur lui de telle sorte que cela conduit à se séparer de la créature, nous aboutissons vite au nihilisme. Nous devons finalement trouver le chemin vers Dieu selon les lois que nous avons nommées. « Mon Dieu et mon tout ! » doit être toujours organique, jamais mécaniste. Dieu veut toujours renfermer en lui tout le cosmos des causes secondes. Est-ce que j'aime tout en Dieu ? Lorsque je suis monté jusqu'à Dieu en apportant tout ce que je porte d'amour en moi, alors seulement, je suis capable de redescendre de Dieu vers la créature. Et je peux ensuite aimer en général sans danger – bien sûr de manière différente – parce que dorénavant l'amour de Dieu illumine l'amour terrestre.

En quoi consiste la mission spécifique de l'Occident dans l'histoire du Salut ? Joindre la transformation chrétienne en Dieu à la transformation en Dieu à travers les causes secondes³. Là réside le grand coup. Nous voulons dire cela de la mission de l'Occident à la différence de la mission de l'Orient. L'Orient a envers nous la mission de nous protéger du grand danger auquel est exposé très largement l'Occident : à la fois d'être trop attachés aux causes secondes et d'oublier la cause première. Que devrions-nous apporter à l'Orient ? Le Christ et la christianisation des causes secondes. L'Orient, et de même la liturgie orientale, dépend de façon trop unilatérale de la cause première. Il doit apprendre de nous à consentir aux causes secondes et nous voulons apprendre d'eux à consentir à la cause première.

Ainsi je pense avoir répondu avec concision à la question : qu'entendons-nous par sauvetage de la mission de l'Occident dans l'histoire du Salut *in sensu proprio* ?

¹ NdT : Voir texte 52

² Dieu cherche, Dieu trouve, Dieu aime en toute chose, toute personne, toute circonstance.

³ NdT : Autrement dit : Faire en sorte que la christianisation ne soit pas seulement une conversion, un attachement à Dieu, mais que les causes secondes soient aussi chemin de cette christianisation, que les causes secondes contribuent à cet attachement.

5. Questions qui évoluent

*In sensu improprio*¹ ? Posons aussi la question : quel rapport a alors cette mission dans l'histoire du Salut dans la Rédemption du monde ? Aujourd'hui, on considère en somme que l'Occident est le monde entier. Sous quel point de vue ? Parce que les conquêtes culturelles de l'Occident ont aujourd'hui déjà fait leur chemin dans le monde entier. C'est évidemment une partie seulement de la mission. Tout compte fait, la notion d'Occident a été par là élargie.

Maintenant, la notion de « sauvegarde de la mission » - la mission demeure la même. Il est très important que toute la Famille soit pénétrée de ces rapports. Nous ne pouvons pas demander que chacun d'entre nous prenne le temps de s'occuper de ces questions spécifiques, métaphysiques, psychologiques et sociologiques. Mais à cause du désarroi spirituel actuel, cela vaudrait la peine de se réserver un peu de temps pour examiner ces choses à fond jusque dans leurs principes ultimes, autant qu'il est possible, afin d'acquérir un jugement clair.

¹ Au sens large

68. Confédération apostolique mondiale

Trouver un texte représentatif du troisième objectif de Schœnstatt, la constitution et la direction d'une Confédération apostolique mondiale, se heurtait à de particulières difficultés. Pour les uns, il existe des études du Père Kantenich sur ce thème (par exemple la longue partie de la lettre générale de 1956, et sa « pensée d'une Confédération mondiale » – écrite à la troisième personne – datant de 1962), qui traitent de ce troisième objectif, mais les déclarations essentielles étant très noyées dans un contexte historique, elles auraient été à repreciser. Pour les autres, l'objectif de la Confédération mondiale de l'apostolat étant un thème particulièrement complexe – surtout si l'on prend en considération le développement historique à l'intérieur de Schœnstatt et l'écart gigantesque entre la réalisation concrète actuelle et le modèle définitif du but – des textes séparés, aussi essentiels qu'ils puissent être, n'embrassaient pas assez ce thème, de telle sorte que, n'étant pas représentatifs de l'ensemble, ils ne pouvaient pas être choisis.

Il ne restait plus aux auteurs qu'à réunir des extraits de différentes sources en un texte qui par conséquent n'a pas comme les autres textes de notre livre l'homogénéité habituelle. C'est pourquoi les sources des différentes parties de ce texte sont à la fin de chaque partie contrairement à la place habituelle.

Pour un meilleur aperçu de l'ensemble du thème, on a essayé en introduction de faire un bref résumé. Bien que les textes eux-mêmes dépassent le plan donné ici, ils doivent être disposés suivant celui-ci, parce que l'accent principal des textes cités correspond à ce plan.

1. La racine historique du troisième objectif de Schœnstatt date de 1916 ; c'est une prise en charge, dans la foi, de la mission de saint Vincent Pallotti par le Père Kantenich, lequel comprenait ainsi cette mission : il ne s'agit pas seulement, par cette mission, d'un apostolat universel, mais d'une organisation qui coordonne et anime toutes les forces apostoliques de l'Église. Selon la conviction du Père Kantenich, cette « mission-mammouth », ne pouvait être réalisée sans une initiative divine particulière liée à une spiritualité adéquate, telle qu'elle est donnée par l'alliance d'amour du 18 octobre 1914.

Le lien entre la mission de saint Vincent Pallotti et la spiritualité originale de Schœnstatt fut le motif déterminant des tensions entre la Société des Pallottins et l'Œuvre de Schœnstatt qui conduisirent à la séparation des deux approches.

Cette séparation conditionna finalement la fondation d'une nouvelle communauté, les Pères de Schœnstatt, à laquelle se transférèrent la mission et le devoir d'être, selon la pensée et la volonté du Père Kantenich, « pars centralis et motrix », donc aussi de l'être pour la Confédération mondiale. C'est pourquoi tout ce qui est dit dans les textes suivants au sujet de la Société des Pallottins, vaut maintenant pour les Pères de Schœnstatt.

Mais le défi de l'acceptation réciproque ne relevait pas seulement des Pallottins. Schœnstatt aussi, dans la mesure où il se dévoue à la mission de réaliser la Confédération apostolique, est provoqué à reconnaître saint Vincent Pallotti et sa mission et à s'unir à lui. Vincent Pallotti est aussi, sous cet angle – et seulement sous celui-ci – « point de connexion »¹ ou « autorité originelle et permanente »².

¹ NdT : Kontaktstelle : die drei Kontaktstellen (Herrin, Haupt, Heiligtum) : les trois points de connexion de Schœnstatt (Marie, le Fondateur et le sanctuaire)

² NdT : überzeitliches Haupt : autorité originelle (du Fondateur). Ces expressions appliquées habituellement au Fondateur, manifestent le transfert de cette autorité à Vincent Pallotti en ce qui concerne la « mission-mammouth ».

2. Il était impossible que **la stratégie** utilisée par le Père Kentenich commençât par une coordination de toutes les forces apostoliques de l'Église. Ce serait apparu comme une prétention complètement absurde. Père Kentenich a choisi la voie de fondations particulières issues de la source qu'était l'alliance d'amour de Schœnstatt. Elles forment seulement le premier volet de ce qui constitue la mission de la Confédération apostolique. Mais ce volet, dans son organisation et sa structure fédérative, dans son orientation spirituelle, est constitué de telle sorte qu'il forme le modèle pour la Confédération apostolique.

Et de même que la constitution du premier volet fut entièrement dépendante de la conduite divine, perçue dans les signes des temps, il doit en aller de même pour la constitution du deuxième volet.

Père Kentenich vit un premier de ces signes de la conduite divine dans « l'Action catholique » que le pape Pie XI avait proclamée avec l'intention de rassembler sous le même toit toutes les forces apostoliques.

3. **La forme finale** de la Confédération apostolique mondiale contient donc un premier volet qui est uni à l'alliance d'amour schœnstattienne et un deuxième volet dans lesquelles toutes les autres forces apostoliques de l'Église sont rassemblées selon leur spiritualité propre et en maintenant totalement leur autonomie. La « pars centralis et motrix » est imbriquée dans les deux, incluant cependant des représentants de toutes les communautés concernées.

La structure d'une telle Confédération vient de la conception des « procures » de saint Vincent Pallotti, cependant, elle ne classe pas – au moins à Schœnstatt en tant que premier volet – selon les genres d'apostolat, mais selon le degré d'apostolat.

4. **Dépendance de l'ensemble de la Confédération** du premier volet

L'ajout de 1916 complémentaire à l'acte de Fondation trouve une comparaison appropriée dans la nature, dans l'arbre fruitier. Le rameau peut être greffé sur un autre arbre fruitier. Ce rameau ou cette branche portera les fruits de l'arbre d'origine, mais il vit totalement des racines et des forces vitales de l'arbre sur lequel il a été greffé. De la même façon, la réalisation de la Confédération apostolique mondiale vit de l'arbre schœnstattien, lequel prend racine dans le 18 octobre 1914, si la mission devait être réalisée à partir de Schœnstatt. Si donc l'autorité de l'Église interdisait à Schœnstatt de constituer cette sorte de Confédération apostolique mondiale, cette branche serait retranchée, l'arbre de Schœnstatt pourrait continuer d'exister avec comme mission, l'homme nouveau dans la communauté nouvelle, la sauvegarde de la mission de l'Occident, et la mission de porter des fruits dans l'Église. Mais l'Église – et c'est un danger qui a bien existé dans le passé – pourrait ne pas reconnaître l'alliance d'amour originale de 1914 ni l'initiative divine qui la sustentait, ce qui signifierait un coup mortel pour Schœnstatt.

Père Kentenich ajoute cependant que l'initiative divine du 18 octobre 1914 demeure inachevée sans l'objectif de la Confédération apostolique mondiale qui doit être envisagée comme une sorte de réalisation pour que Schœnstatt soit le cœur de l'Église. L'une sans l'autre, la fondation de Pallotti et Schœnstatt, ne serait qu'un « fragment ».

Il faut cependant ajouter qu'une Confédération apostolique mondiale ne peut être réalisée – si des pas sérieux devaient être entrepris dans cette direction – que si le premier volet de l'Œuvre de Schœnstatt, en tant que fondement crédible, parvient à une profonde unité et une collaboration fructueuse, malgré l'autonomie légale [des communautés] dans la Fédération, afin de constituer un deuxième volet.

1. La racine historique

Le caractère unique de ce que concevait Pallotti et sa réalisation présumée a secoué mon horizon et mon cercle d'intérêts d'abord en 1916. Lis encore une fois dans le texte cité¹ la preuve éloquente de l'idée qu'avait Pallotti d'une organisation mondiale. Pense à la classification et au centrage de tout l'apostolat dans l'Église sous la forme de *procures*. Il ne s'agit pas ici pour Pallotti simplement d'un apostolat qui serait universel au sens où il couvrirait tous les domaines apostoliques, mais plutôt comme indiqué plus haut, d'un centrage de l'ensemble de l'apostolat de l'Église, d'une coopération et d'une animation selon ce qui serait utile et possible en lien avec notre Société. Non que par la suite, on s'orienterait vers l'établissement d'une entreprise extérieure significative. Au contraire : les précurseurs immédiats de ce système de *procures* n'apparaissent nulle part dans le Mouvement Pallottin. Il y a devant nous un *no man's land* fertile qui attend d'être cultivé. Par ailleurs, deux faits historiques importants doivent être retenus.

Premier fait : observe l'évolution jusque là paisible de la Famille, dans ses idées et dans sa vie à partir de l'idée directrice présentée et des forces motrices.² Et compare ceci avec le saut extraordinaire, manifestement lié à l'adoption de ce que concevait Pallotti. C'est un saut d'une profondeur, d'une hauteur, d'une largeur infinies. Je suis obligé d'avouer que je n'aurais jamais osé faire ce saut, au niveau de l'idéologie, sans l'autorité de Pallotti. Du moins pas autrefois. Exprimé dans notre jargon : la fente unique que Dieu m'a ouverte dans cette direction est l'autorité de Pallotti et sa mission séculaire. Autant il aurait été grotesque et prétentieux pour le grand public d'accepter un tel objectif démesuré et il aurait stigmatisé sa réalisation comme étant absurde, rocambolesque et utopique, pour moi, cet objectif grandissait dès lors comme l'étoile des rois mages, il me tourmentait sans cesse, il orientait totalement tout ce que je planifiais et entreprenais, au moins en arrière-plan, pendant que, par la loi des portes ouvertes, je veillais soigneusement à me laisser déterminer pour avancer pas à pas vers ce sommet extravagant. (*BrMenningen 31 janvier 1955, pages 12-13*).

Autrefois, je veillais à dire en général : autrefois, lorsque Pallotti vivait et exerçait son activité, l'époque n'était pas mûre pour ses idées. Ceci veut dire deux choses :

Premièrement : La situation n'était pas encore assez détériorée pour que la nouvelle image du monde et de l'Église prévue par Dieu et présentant le cadre de ce que Pallotti a conçu se manifestât déjà assez clairement dans ses grandes lignes.

Deuxièmement : Dieu ne considérait pas encore le moment venu pour appeler à la vie le deuxième élément essentiel de toute l'Œuvre, c'est-à-dire Schœnstatt. Pour se faire, il

¹ Lettre à Josef Fischer, 22 mai 1916 : « Je songe à une organisation – comme notre révérend Fondateur la voulait répartie dans le monde entier – qui pourrait offrir à nos jeunes étudiants un remplacement de la communauté interdite, un bastion et un contrepoids du Mouvement moniste de la jeunesse. Rêves ! Évidemment ! Mais s'ils se réalisaient un jour, il faudrait deux générations pour l'organiser entièrement et la réaliser pleinement de façon sage et résolue. » (Voir le Texte 14)

NdT : *Jugendbewegung*, Le Mouvement de la jeunesse allemande est apparu à la fin du XIXe siècle, en réaction à l'industrialisation. Il est resté assez informel ; il prônait un retour à la nature – d'où le surnom de monisme que lui donne le Père Kenterich – et se méfiait de tout ce qui était officiel (y compris du scoutisme). Il prit le nom de *Wanderwogel*. Le Mouvement fut récupéré par Hitler qui le transforma en jeunesse hitlérienne, obligatoire pour tous.

² Dans la même lettre (page 8) : « L'idée directrice fut et demeure l'homme nouveau dans la communauté nouvelle de type apostolique universel. La force motrice est une foi simple et intense dans la Providence en vertu des dons du Saint-Esprit. » [Thème] développé dans « *Schlüssel zum Verständnis Schönstatt* » (Clés de compréhension de Schœnstatt) (TzV Sch 148-184).

attendait la « plénitude des temps ». Depuis, il a dit son Fiat créatif et puissant : *et factum est!* Les deux éléments essentiels existent désormais, tels qu'ils étaient prévus de toute éternité dans la pensée de Dieu. Les deux sont substantiellement dépendants l'un de l'autre. S'ils ne demeurent pas liés l'un à l'autre dans une unité infrangible, ils perdront l'un et l'autre leur perfection et, en même temps, cela provoquera un développement catastrophique de toute l'Œuvre, ou plutôt sa destruction partielle ou totale.

Ne pensez-vous que la même chose vaudrait pour l'inverse ? Mais en cela ne veut-on pas dire que les deux partenaires n'auraient aussi le droit d'exister et de vivre selon leur droit propre ? Le contraire est juste. Ce n'est pas en vain que, de mémoire d'homme, nous parlons dans les deux cas d'une autonomie légale et de partenariat¹ ou deux axes de même valeur.

Permettez-moi de répéter encore et encore sur tous les tons cet aveu, au risque aussi de devenir importun et que cela fasse l'effet d'un secret de Polichinelle. C'est pourquoi je prends mon temps pour le définir et de le formuler de diverses manières et pour l'illustrer finalement par une histoire. (*GBr 1956, pages 62 ss*).

Lorsque nous pensons à l'ensemble de l'Œuvre, nous voulons distinguer deux volets. Nous connaissons ces deux volets. Le premier est Schœnstatt dans son devenir historique ; le second est tout ce qui existe de quelque manière dans l'Église et qui a trait à l'apostolat. Si nous voulons alors préciser davantage la place de Pallotti, nous pensons à sa place dans le cadre et l'espace du premier volet. Car la place que Pallotti occupe dans notre volet et dans l'autre est très différente. Nous ne pouvons naturellement pas demander, parce que cela contredirait la vérité, que le deuxième volet accorde à Pallotti la place qu'il a pour nous. En fin de compte, le deuxième volet ne reconnaît Pallotti que théoriquement, nous, nous le reconnaissons personnellement. Théoriquement, cela veut dire qu'elle s'incline devant son idée et s'y attache. C'est comme si je disais par exemple : c'est une petite communauté qui se rattache à la congrégation mariale. La communauté ne sait même pas en général qui est le fondateur. C'est le Père Leunis. Mais l'œuvre qui en est issue s'y rattache. Il en est de même pour le deuxième volet. Pensons par exemple aux Jésuites – j'aime toujours le souligner car c'est caricatural – nous ne devons pas nous attendre à ce que ce soit pour demain ni après-demain que les Jésuites, ou quelque autre communauté apostolique, se rattachent à la Confédération apostolique. [Mais admettons que ce soit fait], peut-être ne se demanderont-ils guère qui a eu l'idée de Confédération apostolique. Mais en ce qui nous concerne – nous, dans notre branche, dans notre volet – Pallotti a tout à fait une autre place, essentielle. Pourquoi ? Nous assumons avec lui, en dépendance de lui, toute la responsabilité de la constitution, de l'animation et de la direction de la Confédération mondiale. Ce que les autres ne font pas. (*DD 1963, Tome 3, Pages 190 ss*)

Pouvons-nous alors dire que **Pallotti est aussi pour notre communauté des Pères de Schœnstatt l'autorité originelle** ?² Puis-je dire maintenant que Pallotti est aussi un point de connexion, une connexion originelle et permanente, pas seulement à cause de son idée, mais aussi à cause de sa personne ?

¹ NdT : *Eigengesetzlichkeit und Gliedhaftigkeit*. Littéralement : lois propres et aptitude à être membre.

² NdT : cf. notes 1 et 2 pages 185

Je peux relever là évidemment beaucoup de « si » et de « mais ». Je voudrais cependant ajouter une autre pensée pour clarifier et prolonger ces pensées et ces recherches. Admettons : demain, après-demain les Salésiens ou – nous caricaturons – même les Jésuites, les Franciscains, s’attachent à Pallotti et collaborent à l’Œuvre. Notre attachement à Pallotti est-il identique, se situe-t-il dans la même ligne ? À mon avis, ce ne sera jamais le cas. Selon moi, ce fut toujours ainsi : **en tant que premier volet, nous assumons aussi par lui la mission**. Donc nous ne nous associons pas seulement à lui en disant : nous participons à la Confédération. Non, nous assumons la mission, et dans tout son ensemble. Assumer la mission signifie que nous prenons en charge la constitution de la Confédération mondiale.

Cela va alors beaucoup plus loin [pour nous] que par exemple cela pourrait aller ou ira plus tard pour d’autres communautés. Elles dépendent de leur fondateur, la Confédération est [donc] pour elles quelque chose de contingent non ? Ce que je dis est-il juste lorsque j’avance avec prudence que cependant pour nous, la constitution de la Confédération est un devoir essentiel ? Si vous étiez capables de suivre ces pensées, une vive lumière éclairerait notre rapport fondamental à Pallotti. Mais je dois vous dire que ceci n’est pas un pis-aller. Il est pour moi très important de soutenir et d’exprimer ce qu’est invariablement, depuis 1916, mon rapport fondamental à Pallotti et à sa mission. Si vous êtes capables de suivre ceci et d’y acquiescer, il me semble alors qu’il ne serait pas aberrant de dire que Pallotti est aussi pour nous un point de connexion, et même un point de connexion essentiel ! De même lorsque nous disons : les Servites ont sept fondateurs¹. Chacun des sept est un point de connexion, ils sont au même niveau, évidemment sous un autre point de vue².

[...]

Puis-je répéter ? Si ces choses sont exactes – et les faits historiques sont d’une clarté indubitable – alors on pourrait bien dire : **il n’est pas aberrant de déclarer que Pallotti devrait être compris dans l’histoire de la Famille comme un point de connexion originel, permanent et essentiel**.

Les Institutions et les groupes du deuxième volet ne peuvent pas le dire. Pourquoi ne le peuvent-ils pas ? Ces communautés individuelles en soi sont accomplies. Elles n’ont pas reçu l’idée centrale de [Pallotti] comme appartenant à leur essence, mais comme quelque chose de contingent. Chez nous, ce devrait être quelque chose d’essentiel, de substantiel. Comprenez-vous pourquoi nous disons toujours : **nous sommes Pallottins**. Si être Pallottin signifie porter les idées de Pallotti³, alors nous sommes Pallottins *per eminentiam*. (DD 63, Tome 3, pages 179-182)

¹ NdT : L’Ordre des Servites de Marie a été créé en 1233 par sept riches marchands florentins laïcs qui ont quitté [le monde du commerce pour s’adonner à la vie religieuse. Les fondateurs de l’ordre furent canonisés ensemble comme un seul homme par le pape Léon XIII en 1888.

² NdT : Saint Vincent Pallotti n’a pas fondé lui-même les communautés, donc ce n’est pas tout à fait identique, mais il est tout de même le point de connexion.

³Dans la „*Brief des Hochwürdigsten Herrn Pater General Wilhem Möhler*“ (lettre du révérendissime Père général Wilhem Möhler), du 6 septembre 1956 dans laquelle il se réfère à la „*Brief der Höchsten Hl. Kongregation des Hl. Offizium vom 7. Juli 1956*“ (lettre de la Sacré Congrégation du Saint Office du 7 juillet 1956), il est dit entre autre : „... que l’Œuvre de Schönstatt ... n’est rien d’autre qu’une forme particulière d’apostolat de la Famille pallottine fondée par Vincent Pallotti ... Par ce constat, en se référant au statut général, l’Œuvre de Schönstatt est ramenée à Pallotti et à sa fondation... Il n’est donc pas juste de laisser adopter les deux titres, Pallotti et Schönstatt ou de laisser l’Œuvre reposer sur deux branches. Explicitement, une conception bipolaire est refusée : " Il ne s’agit pas seulement de l’Œuvre fondée par saint Vincent " ... Ceci (la forme d’apostolat, Schönstatt) n’est pas du même niveau ni de la même valeur que Pallotti, mais elle lui est attribuée. » Cette lettre du 7 juillet fut un élément capital dans la décision du Père Kantenich de la séparation d’avec les Pallottins et la fondation d’une nouvelle *Pars centralis et motrix*.

3. Stratégie

La réalisation de la grande idée a trois niveaux. Les trois doivent être envisagés comme un tout, même si, dans la présentation, ils sont séparés.

[1^{er} niveau]

En premier lieu, il y a une **conviction pleine de foi** que la gigantesque planification est réalisable sous conditions. [...]

Il n'est pas difficile à celui qui écrit l'histoire de retenir que la « foi » en la personne de Pallotti et sa mission mondiale ne suffit pas à elle seule à expliquer l'audace de Schönstatt. L'histoire de Schönstatt montre de toute part la plus grande puissance qui n'ait jamais produit tout ce qui a été prévu et réalisé de façon créative à Schönstatt. C'est notre alliance d'amour originale. Il n'est pas nécessaire de souligner ici les détails. Elle est tout simplement présumée dans sa spécificité, dans sa grandeur et dans sa dynamique. Ainsi donc, à côté de la « foi » en Pallotti se place, en tant que réalité primordiale, la « foi » en la fécondité de l'alliance d'amour. Ce qui pouvait être compris de quelque manière comme un dessein divin, a été réalisé au cours des années dans la mesure où cela était lié à cette alliance. Pourquoi – ainsi résonne le calcul plein de foi – ne serait-ce pas applicable au but démesuré de Pallotti ?

[...]

De même que dans d'autres domaines, la « foi » sans les œuvres est morte, ainsi dans notre cas, l'audace d'agir marche avec la « foi » de l'intelligence et du cœur ; cette audace se règle très soigneusement, toujours et en tout lieu, sur la loi de la porte ouverte et de la résultante créatrice.

[2^{ème} niveau]

Ces deux lois ne poussaient pas d'abord au regroupement d'associations apostoliques existantes en un clan fermé (la cause en est tout à fait compréhensible), mais à de nouvelles fondations originales qui s'uniraient en un bloc cohérent, qui se comprendraient avec le temps de plus en plus comme le volet légitime de la Confédération telle qu'elle a été prévue,

[3^{ème} niveau]

mais qui s'efforceraient aussi avec le temps d'acquérir un deuxième volet. Celui-ci, au stade final, engloberait toutes les communautés existantes (excepté Schönstatt), lesquelles se consacraient à l'apostolat, conformément à leurs Constitutions. Tout ceci afin de se grouper autour d'une *pars centralis et motrix*, qui se saurait dépendante du pape et des évêques, qui en recevrait les consignes et les directives pour les transmettre et les réaliser dans une unité cohérente.

Ainsi, en divergence consciente avec le principe d'organisation de Pallotti qui établit comme critère le genre d'apostolat, s'est constitué avec le temps, les branches de la Ligue de Schönstatt, les Unions et les Instituts séculiers, qui se distinguent les uns des autres par le degré de l'apostolat ainsi que par le degré de sanctification personnelle et de vie communautaire. Toutes les formations du premier volet sont, entre elles et vis-à-vis de la *pars centralis et motrix* – de même que les branches du deuxième volet – parfaitement autonomes juridiquement ; mais concrètement, les schœnstattiens, [les membres du] premier volet, sont étroitement unis par l'alliance d'amour, par cette même spiritualité, par la forme d'éducation et par la prise en charge des buts qui leur sont propres. En ce qui concerne l'organisation, leurs formations sont, malgré leur autonomie juridique, liées les

unes aux autres dans la mesure où les plus bas¹ sont habilités à choisir la direction, pas seulement à partir de leurs propres rangs, mais aussi à partir des organismes supérieurs et à partir de là à soigner l'esprit avec diligence. (*GedWV* 1962)

Au lieu de débats théoriques qui seraient dans ce cas très stimulants, je profite de l'occasion pour présenter brièvement ce que j'ai fait jusqu'à maintenant pour résoudre la question. Vous voyez encore une fois comment Schönstatt ne s'est pas développé à partir de grandes conceptions, mais toujours d'un *sensus* de la vie quotidienne. Le sens de la réalité fut toujours lié à un sens filial simple et à un sens de la mission pétri d'une foi profonde. Ces trois étoiles ont réussi à faire toute l'Œuvre. Je crois devoir ajouter : et tout ceci sans qu'aucun autorité hiérarchique – malgré une connaissance des institutions particulières – n'ait saisi pleinement les rapports internes individuels.

La question qui me préoccupe personnellement et qu'il faudrait résoudre, s'énonce ainsi : comment serait-il possible d'amener, dans le sens de Pallotti, les anciens Ordres, tels que les Jésuites ou les Bénédictins, et toutes les autres Sociétés et communautés éprouvées à une certaine dépendance ou bien à avoir un lien approprié avec la Société de Pallotti ? À première vue, on semble commencer par quelque chose d'impossible et d'in vraisemblable. Pour prendre une image : c'est, comme si par exemple, un colibri voulait s'occuper non pas d'un territoire d'un aigle mais de nombreux territoires d'aigles. Alors que c'est lui qui devrait se laisser plus facilement conduire.

La nouvelle initiative divine qui a été entreprise à Schönstatt et la nouvelle irruption de la grâce qui a été faite en ce lieu pour ce que Pallotti a conçu et de laquelle a découlé la nouvelle légitimation divine d'un plan divin très clair, [tout cela] éveillait en moi une inébranlable foi de charbonnier et me donnait l'audace de nouveaux chemins vers un but impossible, invraisemblable, oui, hardi – et même paraissant fou. C'était un chemin doublement nouveau ! Je l'appelais nouveau parce qu'il n'a pas été emprunté par Pallotti.

[...]

J'ai attendu ainsi jusqu'à ce que la source autonome de connaissance de Schönstatt – elle appartient aussi à sa manière à la nouvelle fondation : foi en la Providence mise en pratique – donnât d'en-haut un signal clair. Elle vint à point nommé et aussitôt on y répondit concrètement. Au lieu d'attendre des Ordres établis et des congrégations, je fondais moi-même quelques nouvelles communautés. Je le fis consciemment selon le modèle des Sœurs de Marie, sous la forme d'institut séculier. Ils devaient être juridiquement parfaitement autonomes, comme les Ordres et communautés existantes : dans l'ensemble, ils devaient, avec la Société qui était *pars centralis et motrix*, réaliser en petit ce qu'avait conçu Pallotti et donner l'exemple, afin d'attirer à partir de là de larges cercles d'Église. Cependant, je gardais toujours en vue le but ultime – le rassemblement de toutes les communautés apostoliques avec un lien approprié avec notre Société – et j'attendis, plein de confiance dans la mission divine qui se basait sur Schönstatt et Pallotti, le moment où le temps serait mûr et conduirait lentement jusqu'à nous une communauté ou une autre.

[...]

Je répète ce que j'ai dit si souvent : sans la nouvelle initiative divine ou la légitimation dans et par Schönstatt, je ne m'y serais pas frotté, comme tous les autres.

¹ NdT : c'est-à-dire les membres des Ligues. Ce mot indique seulement le degré d'engagement dans l'Œuvre.

[...]

Ne pourriez-vous pas laisser agir en vous encore une fois l'histoire de Schœnstatt à partir de ces points culminants ? À partir de là, bien des choses et des événements prennent un tout autre visage. Il me semble qu'il ne devrait pas être difficile de s'incliner devant la puissance de Dieu qui a agi à Schœnstatt. Vraiment : « le Puissant a fait pour nous de grandes choses, saint est son nom »¹. (GBr 1956, pages 127-131, 133)

3. Forme finale

Sous ce rapport, il est peut-être bon – au moins pour les générations futures – de lever un peu le voile et de laisser entrevoir le stade final de l'œuvre-mammouth, telle que depuis bien longtemps je la vois et aspire à la réaliser dans un dynamisme tranquille et tenace avec ceux qui me sont fidèles. À partir de là, ma stratégie qui semble être un livre aux sept seaux depuis 1945, sera aussi plus claire. D'autant plus que le 31 mai 1949 demeure un enchevêtrement inextricable ou une erreur impardonnable si l'on ne connaît pas ces rapports.

Selon ce que Pallotti a conçu, notre Société doit être dépendante de la hiérarchie – je m'exprime de façon moderne – au sens de *pars centralis et motrix* de l'action catholique et de toutes les œuvres apostoliques apparentées.

En s'arrêtant un moment, on se rend compte de l'énormité de ce but. On pense aussi à la piètre apparence et à l'insignifiance de notre Société... Puis on considère encore ceci : il est évident que, à cette fin, notre communauté restreinte doive se mettre en rapport avec les communautés dites apostoliques de manière appropriée et collaborer étroitement avec elles – malgré la particularité juridique et l'autonomie de toutes.

Reste à savoir maintenant ce que peut être la collaboration entre notre Société et les autres Ordres, congrégation et communautés apostoliques. C'est-à-dire pratiquement : comment pouvons-nous être, selon l'idée de Pallotti, la *pars centralis et motrix*, sans limiter injustement leur liberté et leur autonomie, mais en leur assurant plutôt assez de place au soleil, c'est-à-dire assez de place dans la collaboration à l'animation spirituelle et au gouvernement ?

[...]

L'image idéal du Mouvement de Schœnstatt présuppose deux organismes qui soient – lorsqu'il s'agit de l'apostolat – face à face et en même temps se tendent mutuellement la main dans la réalisation d'un lien fondamental voulu par Dieu. D'un côté, il y a la hiérarchie avec le pape au sommet, d'un autre côté, toutes les organisations apostoliques qui ont, pour tout ce qui touche à l'apostolat, un centre unifiant dans la Société des Pallottins, qui donne de l'âme et donne la direction, sans toutefois limiter l'autonomie des organisations individuelles ni porter atteinte au droit divin légitime de la hiérarchie. Les deux organismes ont leur sommet absolu dans le pape.

Les cercles d'habitues savent très bien que ce qui était en germe au départ a été transplanté dans l'Œuvre de Schœnstatt, pour être étendu à cette œuvre-mammouth ainsi envisagée.

¹ NdT : Lc 1, 49

Pour des cercles plus larges, il est cependant plus difficile de comprendre selon quelles lois et lignes structurelles est prévu et préparé le développement ultérieur et comment, au stade final, sera composé le *praesidium* général et quelle sera sa fonction juridique. Tout ceci n'est évoqué que brièvement pour éviter un dialogue de sourd.

[...]

Malheureusement, personne n'a le temps de traiter de façon définitive ce genre de question existentielle et vitale. Par expérience, la discussion, si jamais elle commence, s'arrête toujours en chemin. Elle est rompue avant qu'une réponse définitive soit donnée. D'où cela peut-il venir ? Ici, l'intérêt s'écroule, là, manque la connaissance de la problématique particulière et ailleurs, on manque de capacité, de temps et de force pour faire face aux difficultés des vents contraires. La plupart des intéressés sont, en outre, si fortement absorbés par les combats du moment qu'ils sont prêts à déposer les armes avant que le but ne soit atteint. Malheureusement, il s'agit souvent d'escarmouches et de querelles continues sans gravité et superficielles – exactement comme des enfants qui sont sans vue lointaine ni profonde, et qui connaissent encore beaucoup moins sérieusement ce que signifie être responsable et viril pour parler et agir. Le poète a eu des paroles consolantes : *Sunt pueri, pueri puerilia tractant*.¹ Comme excuse, on peut alléguer une méconnaissance des situations et des rapports réels. Assez fréquemment, les pages [de cette lettre] ont fixé des échantillons de cette sorte et les ont transmises à la postérité. (GBr 1956, pages 660-662)

On peut être dans le doute quant à ce qui est le mieux au niveau de l'organisation : centrer un tel Mouvement sur une communauté religieuse ou sur un cercle sans lien qui se renouvelle toujours selon des lois déterminées. Les deux ont leurs avantages et leurs inconvénients. Le Fondateur² a toujours pris parti au long des ans pour la première institution. Il ne l'a pas seulement fait parce que Pallotti était sur ce terrain, mais aussi à partir d'un point de vue personnel dans des rapports psychologiques et sociologiques. Il aimait montrer les avantages pour éclairer sa manière de voir. À vrai dire, pour lui, il était clair, le visage que devait avoir une telle communauté, en tant que *pars centralis et motrix*.

Il signala ces deux points un nombre incalculable de fois. Cela se passait particulièrement dans les terciats qu'il accompagnait. Cependant, il présupposait d'abord que ce sur quoi Pallotti insistait était compréhensible, qu'une telle communauté devait être animée par une volonté de service désintéressée. (...) Il expliquait toujours : si cette communauté vient à bout de ce genre de tâche qui est extraordinairement difficile, alors elle doit être un lien entre le clergé régulier et séculier³, entre les religieux et les laïcs non seulement en ce qui concerne le travail, mais aussi et surtout en ce qui concerne l'être. Toute son activité éducatrice s'orientait vers ce but. Si l'on veut saisir toute la portée de ce point de vue et de son adaptation, on doit se rappeler tout ce que signifie aujourd'hui pour une personne et une communauté qu'être ontologiquement un lien. (GedWV 1962, pages 14 ss)

¹ Les enfants sont des enfants, ils s'occupent donc d'enfantillages. (Adage latin)

² NdT : c'est-à-dire le Père Kentenich. Le texte dit précisément : H. P. avec cette note : « H.P, c'est-à-dire *herr Pater*, le Père Kentenich écrit ici à la troisième personne ».

³ NdT : le clergé régulier est constitué de prêtres appartenant à un institut de vie consacré et donc dépendants d'un supérieur, le clergé séculier des prêtres diocésains dépendants de l'évêque.

En regardant attentivement la façon dont sont structurées et conçues les directives¹, on constate avec satisfaction trois choses.

1. La conception claire du fondement et des racines de l'œuvre-mammouth de Pallotti. Celui qui est plus attentif fait plus attention à ce que toutes les possibilités de l'apostolat soient saisies et associées de façon organique à l'auto sanctification et intégrées dans une Œuvre gigantesque et subordonnées à une direction, s'adaptera fidèlement à la structure hiérarchique de toute l'Église et reconnaîtra tous les droits légitimes de la hiérarchie.
2. Que l'on tient entièrement compte de l'existence et du droit propres de toutes les organisations et de la place de l'œuvre-mammouth esquissée. Elles ne doivent pas être annulées. C'est pourquoi Schönstatt s'efforce de les animer et de leur donner des guides et des formations. Les deux éléments sont clairs dans la conception fondamentale : Schönstatt en tant que *ens in se* et Schönstatt en tant que *ens in aliis*.²
3. Le point de vue de l'organisation prévu par Pallotti est abandonné pour en utiliser un autre... (GBr 1956, pages 101 ss)

La situation de l'Église est plus favorable aujourd'hui qu'autrefois à une organisation internationale apostolique dans le sens de Pallotti. En tous lieux, les avis divergent de plus en plus. Nombre de frontières s'écroulent du jour au lendemain entre pays, peuples et nations. Une accumulation d'hommes et d'entreprises demandent d'un côté une concentration [des forces apostoliques] et, de l'autre, gouvernement de ces forces. C'est pourquoi le pape ne se lassera pas d'appeler à rassembler, à animer et à diriger toutes les forces apostoliques – sans que cela porte préjudice à leur particularisme. Ainsi revient sur le devant de la scène le plan que Pallotti a lancé il y a cent ans, mais qu'il n'a pas pu mener à bien. (GBr 1956, page 675)

4. Dépendance du premier volet

Comme je l'ai si souvent répété : sans la nouvelle initiative divine ou la légitimation dans et par Schönstatt, j'aurais abandonné comme tous les autres.

Les Instituts nouvellement fondés étaient ainsi pensés en tant que tels, dans leur lien avec la Société : dans leur ensemble, ils devaient être *pars motrix* du Mouvement avec la Société – comme plus tard tous les autres Ordres et communautés rattachés – c'est-à-dire qu'ils devaient partout les soutenir et les animer. Cependant, les membres permanents pour le service du Mouvement, forment avec la Société des Pallottins – dans la mesure où il s'agit de l'Œuvre – *la pars centralis et motrix* avec les mêmes droits et les mêmes devoirs.

Toutes les Unions nouvellement fondées vivent de l'alliance d'amour avec la MTA. Elle est pour elles source de vie et de grâces. Toutes ont le même fondateur. Toutes poursuivent le même but : l'homme non lié par des vœux mais parfait, dans la nouvelle communauté sans vœux mais parfaite. Par ces liens et ces intérêts variés, il se révéla relativement facile – au moins pendant que la tête de la Famille était encore en fonction – de les tenir ensemble et

¹ C'est à dire les directives jusque là inchangés qui ont été établies à l'occasion de la fondation de l'union apostolique en 1919.

² Schönstatt en tant que lui-même et Schönstatt en tant qu'il est dans les autres.

de les unir en une grande Famille commune. Le rapport fondamental des uns avec les autres, avec la Société et avec la hiérarchie a trouvé depuis par le statut général une réglementation... Maintenant, l'Œuvre, telle une flotte de guerre bien armée, devrait prendre la mer. Mais il manque partout un plan clair et un commandement homogène. La flotte risque ainsi de se réduire à un frêle esquif, de se trouver atomisée et bientôt de faire lamentablement naufrage. Et pourtant, selon le plan d'origine, ce qui a été acquis jusque là a été pensé seulement comme première grande étape dans la bataille d'unification, dans le sens de ce que concevait Pallottin.

Les deux devraient suivre : faire déboucher lentement les Ordres et congrégations apostoliques – malgré leur autonomie juridique – dans le lit de notre fleuve. Dit plus clairement : les unités nouvellement fondées dont on a parlé jusqu'ici, étaient toutes de type « sans vœux ». Il est évident que l'œuvre-mammouth doit, avec le temps, accueillir aussi les unités « sans vœux » et les laisser participer au gouvernement. C'est pourquoi elles doivent avoir, selon le modèle actuel, place et droit de vote en partie dans la *pars motrix*, en partie dans la *pars motrix et centralis*. Autrement, l'Œuvre perdrait son universalisme et son impact. Mais si nous arrivons déjà difficilement à diriger et à animer la Société particulière qui n'est pas trop grande, nous réussissons encore moins – comme le montrent les années passées – à tenir ferme ensemble les unités, qui sont en substance exactement comme nous : comment voulons-nous alors risquer de tendre les bras en direction d'une œuvre-mammouth complètement développée, telle que Pallotti l'a imaginée ? Si vous prenez en plus les tensions inévitables avec la hiérarchie et les Ordres établis, vous imaginez finalement l'absence d'une tradition stratégique : alors vous sentez de nouveau le grand poids de notre tâche.

À partir de cette altitude, toutes les questions qui ont agité les esprits et les agitent encore, reçoivent une nouvelle orientation. En tout cas, une exigence devrait être essentielle : nous devons faire sauter l'étroitesse d'esprit, l'étroitesse de cœur et l'asthme¹, toutes choses qui sont congénitales et souvent cultivées avec soin, si nous voulons devenir aptes à notre grande mission. (GBr 1956, pages 131 ss)

Troisième question : si le terme générique est Confédération mondiale et si Schœnstatt est le premier volet de la Confédération mondiale, alors c'est comme si Schœnstatt avait été créée à cause de la Confédération mondiale.

Réponse : on distingue ceci : Schœnstatt est aussi fondé et édifié à cause de la Confédération, donc cependant pas exclusivement. Ce n'est pas sans motif que nous distinguons un double but : l'un, autonome qui est directement lié à l'acte central de Fondation. Il s'énonce ainsi : l'homme nouveau dans la communauté nouvelle de type apostolique universelle. Depuis 1916, nous assumons de Pallotti l'idée de Confédération mondiale. Depuis, nous parlons d'un but qui a une autre racine. Les deux buts se laissent bien unir. Que les deux à leur manière aient une influence sur le développement du Mouvement se laisse facilement déduire de l'histoire. Mais à partir aussi de considérations philosophiques, il en résulte aussi que la *causa finalis* influence la *causa formalis*. De même, il est compréhensible que Schœnstatt aurait son existence modifiée si la Confédération le contestait par les plus hauts rangs de l'Église. Sa tâche serait alors seulement de réaliser son propre but. Mais que la Confédération sans Schœnstatt se fasse, puisse continuer à exister et à se développer de manière féconde, c'est une autre question. Envisagé de façon

¹ NdT : littéralement : étroitesse du front, du cœur et des poumons

abstraite, on peut l'affirmer ; concrètement, c'est-à-dire sur la base des rapports historiques et du développement historique, on doit répondre par la négative. (*GedWV* 1962, page 18)

[Nouvelle définition du désir essentiel]

Vous comprenez évidemment que je ne souhaite pas conclure cette partie de ma lettre sans saisir l'occasion de vous redire encore une fois mon désir personnel le plus essentiel. Je ne crois pas me tromper en l'estimant et en l'interprétant comme le désir essentiel de Vincent Pallotti et de la MTA.

Dois-je dire qu'il s'agit à la fois de Schœnstatt dans son intégralité et de Pallotti dans son intégralité ? Ou est-il plus pertinent de dire : il s'agit de Schœnstatt dans son intégralité, dans l'intérêt de Pallotti dans son intégralité ? Mais aussi inversement : il s'agit de Pallotti dans son intégralité dans l'intérêt de Schœnstatt dans son intégralité. Les deux sont justes, les deux sont importants. Au fil des ans, j'ai pu si souvent définir avec différentes expressions cette idée fondamentale, laquelle s'énonce ainsi : sans Schœnstatt dans son intégralité, je tiendrais personnellement pour utopique, en raison des connaissances philosophiques et théologiques et des nombreuses expériences et observations de vie, ce que Pallotti a conçu ; mais avec Schœnstatt dans son intégralité, je le juge tout à fait réalisable.

Telle fut dès le début (depuis 1916) ma conviction profonde. Année après année, elle s'est renforcée. Aujourd'hui, je me tiens plus que jamais sur ce terrain. L'un s'avère intangible et indiscutable : dans la mesure où Schœnstatt entre en ligne de compte, pour la réalisation de ce que Pallotti conçu, rien n'est ne s'est fait depuis 1914, mais vraiment rien du tout, rien non plus depuis 1916, sans le contact le plus vivant avec l'alliance d'amour ; et tout ce qui s'est fait dans ces deux directions, porte le sceau très clair de cette totale dépendance. Si la loi qui dit : *omne regnum iisdem mediis continetur, quibus conditum est*¹, est valide, pourquoi devrait-il en être ici autrement ? Qui peut ou qu'est-ce qui peut nous empêcher d'en tirer cette conclusion : ce n'est ni une excentricité ni une aberration de l'esprit, ni non plus un endurcissement du cœur que d'être profondément convaincu que c'est un dessein divin qui a réellement ordonné l'un à l'autre deux partenaires, ou que dans la pensée divine, les deux existent ensemble dans une bi-unité indivisible. À celui qui se tient avec nous sur le terrain de la loi qui construit et donne sens : *ordo essendi est ordo agendi*², il ne sera pas difficile de tirer immédiatement cette conclusion : ce que Dieu a uni si étroitement, l'homme n'a pas le droit de façon sacrilège, de le séparer ou de le déchirer.

¹ Tout règne subsiste par les moyens avec lesquels il a été fondé.

² NdT : L'ordre de l'être est l'ordre de l'agir

69. UNIVERSALISME

On n'appréciera correctement le texte suivant qu'en gardant en mémoire le lieu où il est né.

Nous devons aller en esprit au camp de concentration de Dachau. L'adaptation au camp et à toutes ses privations, la terrible famine de 1942 et le danger de mort continuels sont à ce moment surmontés. Le Père Kentenich a essayé de créer un courant général de renouveau spirituel parmi les prêtres, sans succès. En janvier 1943, décision est prise de travailler pour Schœnstatt – et s'ouvrent aussi les portes opportunes. Cela signifie aussi constituer dans le camp des groupes de Schœnstatt avec les prêtres – spécialement avec les prêtres polonais de la baraque voisine auxquels Père Kentenich avait donné au départ des conférences en latin chaque soir pendant des mois. Au début, cela se passait tant bien que mal. Fut prise la décision de travailler plus intensément avec deux groupes de [futurs] responsables. Les deux groupes s'enflammaient à l'idée d'être des instruments dans la main de la Mère de Dieu ; ce qui inspira aussi au Père Kentenich d'écrire l'étude sur la spiritualité de l'instrument.

Les deux groupes trouvèrent aussi un idéal et un symbole. Ainsi naquirent le « groupe¹ de la main » et le « groupe du cœur ». Les deux élaborèrent une médaille avec les symboles correspondants – confectionnés par le marché noir du camp avec lequel beaucoup de choses étaient possibles – et ils se préparèrent à une consécration. Le cercle de la main fit sa consécration le 18 octobre 1944. Le Père Kentenich fit en ce jour un discours ; c'est la deuxième partie du Troisième Document de Fondation. Le groupe du cœur fit sa consécration le 8 décembre de la même année. Le discours fait à l'occasion de cet événement est la troisième partie du Troisième Document de Fondation. C'est de ce discours qu'est extrait le texte suivant.

Nous sommes déjà à quatre mois de la libération du camp et de la fin de la guerre. L'ambiance générale, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du camp, était à l'attente et n'avait bien évidemment qu'un souci, tenir jusqu'au bout.

Sur cet arrière-plan, la manière dont Père Kentenich et les prêtres qui l'entouraient se sont surpassés dans cette situation concrète et ces dangers est vraiment très étonnante. Dans une atmosphère de fin et de ruine, leur esprit s'est ouvert et a pris en compte la mission de Schœnstatt dans ses plus grandes dimensions universelles : la profondeur, la hauteur, la largeur, la longueur. Aucun signe de résignation ou de « sauve-qui-peut ». Ils sont instruments de la Mère de Dieu, prêts à tout.

Le texte est donc tiré des Documents de Fondation, pages 52-57 (éd 2015)

Sur cet arbre pousse aujourd'hui un nouveau rameau, un rameau fécond, notre groupe. Il est en tout semblable à celui dont il est issu. C'est pourquoi, avec cette ferveur même qui inspira la consécration d'octobre, il reprend consciemment l'universalité et l'érige en programme de vie clairement reconnu et résolument voulu. Mais il va encore plus loin : il élargit cette universalité dans toutes les directions, en profondeur, en hauteur, en longueur et en largeur, comme nous le montre sans équivoque le symbole choisi.

¹ NdT : littéralement : « cercle de la main » et « cercle du cœur ».

Vincent Pallotti aurait dit : infinitude. Nous allons nous approprier son expression, mais en comprenant par infinitude, l'universalité qui a été décrit.

1. Infinitude de profondeur

En évidence et au centre se trouvent les Cœurs de la Mère de Dieu et du Sauveur. C'est ainsi que j'interprète le fait que le cœur est gravé dans la croix et le sigle MTA. Les deux Cœurs très saints doivent répercuter leurs battements à notre cœur jusqu'à ce que nous puissions dire : trois cœurs et un seul battement. Nous n'avons pas choisi au hasard le cœur comme symbole de notre rôle d'instrument et non la main, comme l'autre groupe. Nous aimerions nous offrir et nous donner aux maîtres d'œuvre, le Sauveur et la Mère de Dieu, non seulement par la volonté, l'intelligence et la mémoire, mais éminemment selon notre cœur. Une communion de volonté ne nous satisfait pas. Notre but est fixé plus haut. Nous aspirons à une réelle communion des cœurs, une totale union de cœur, au sens de l'*Inscriptio*¹ *perfecta cordis in cor*.

En conséquence, le cœur nous signale deux profondeurs :

a. C'est pour nous le symbole de la vie intérieure, de l'inconscient et du subconscient. Nous voudrions être si détachés de nous-mêmes que notre vie intérieure inconsciente soit, elle aussi, livrée sans réserve et sans condition, en tant qu'instrument, aux maîtres d'œuvre. C'est ce que nous voulons dire par ces mots : trois cœurs et un seul battement. Un abandon total², ou un détachement total, par amour est impossible sans une disposition positive envers la croix et la souffrance, telle qu'elle apparaît dans l'*Inscriptio*. L'universalité ou l'infinitude de profondeur exige de nous un détachement parfait dans le sens de l'*Inscriptio*. Chaque fois que nous regardons le cœur, monte à nos lèvres cette prière : « Accepte, ô Seigneur, par les mains de notre Mère Trois fois admirable et Reine de Schönstatt, toute ma liberté. Accepte ma mémoire, mon intelligence, toute ma volonté, tout mon cœur ; tout ce que tu m'as donné, je te le rends sans réserve, fais-en ce que tu veux... »

b. Le cœur peut être considéré comme l'expression et le noyau de toute la personnalité. Sur notre médaille, il suggère expressément un dévouement total de tout notre être au Sauveur et à la Mère de Dieu, dans le sens de la spiritualité de l'instrument³. Si l'instrument en tant que tel vit un abandon et un dévouement, alors l'instrument accompli, tel qu'il est représenté dans le symbole du cœur, luttera pour un abandon total et un dévouement total. La phrase que le Premier Document de Fondation met sur les lèvres de notre Mère bien-aimée : *Ego diligentes me diligo*, nous pouvons l'interpréter ainsi : *Ego perfecte diligentes me perfecte diligo*.⁴

2. Infinitude de hauteur

À l'infinitude de profondeur correspond l'infinitude de hauteur. En vertu de son symbole, l'autre groupe d'instruments lutte pour le plein accomplissement du mystère de la

¹ NdT : L'expression « *Inscriptio* » est empruntée à saint Augustin, qui définit l'amour comme « *inscriptio cordis in cor* », l'inscription du cœur dans le cœur, symbole de l'acceptation de la volonté d'amour de Dieu, surtout lorsque celui-ci demande la croix et la souffrance.

² NdT : *Liebespreisgabe* : abandon par amour // *Liebeshingabe* : dévouement par amour (le mot est développé au paragraphe b)

³ NdT : Le Père Kantenich a écrit l'étude sur la spiritualité de l'instrument à la même époque, au camp de concentration. Il fut publié sous le titre « *Marianische Werkzeugfrommigkeit* » (Spiritualité mariale de l'instrument) et édité en 1974 à Schönstatt-Verlag.

⁴ NdT : J'aime parfaitement celui qui m'aime parfaitement.

Rédemption, en étant attaché de tout son cœur au Sauveur, le grand Rédempteur du monde, et à la Mère de Dieu, qui est son aide permanente dans toute l'Œuvre de la Rédemption. Un tel dévouement comprend aussi la Sainte Trinité, au moins dans son principe. Notre symbole ne se contente pas de cette indication. Ce que l'autre groupe voit comme inclus dans son objectif est pour nous un devoir clairement reconnu et poursuivi avec ferveur : être empoigné par le mystère de la Trinité. La main puissamment étendue évoque le Père, les sept rayons qui traversent toute la création rappellent le Saint-Esprit et ses sept dons. Le *Verbum divinum incarnatum*¹ est clairement désigné par la croix ; la Mère de Dieu, épouse maternelle de Dieu, qui collabore toujours avec l'Homme-Dieu, ainsi que sa relation avec la Sainte Trinité, sont suffisamment rappelés par le sigle MTA. L'autre face de la médaille nous désigne comme « *instrumentum Patris per Christum cum Matre ter admirabilis in Spiritu Sancto* »².

Légitimement, nous ne pouvons nous contenter que l'on dise de nous : trois cœurs et un seul battement. Il faut que l'on dise de nous avec raison : cinq cœurs et un seul battement. Ce n'est pas seulement le mystère de l'Incarnation, mais aussi le mystère de la Trinité, qui doit trouver en nous des amoureux ardents, des apôtres zélés et des défenseurs. Même si nous ne faisons aucune promesse dans ce sens, notre idéal pédagogique requiert cependant que, de toute notre âme et de toutes nos forces, nous nous consacrons à ce devoir suréminent jusqu'à la fin de notre vie. Ainsi comprenons-nous désormais le premier commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit et de toutes tes forces.³ » Et tous ceux que nous gagnons, nous, apôtres du Royaume de Dieu, doivent devenir [eux-mêmes] apôtres du mystère de la Rédemption et de la Sainte Trinité, afin que bientôt, il y ait vraiment « un seul troupeau et un seul Pasteur »⁴.

3. Infinitude de largeur

Notre médaille ne montre pas seulement le globe terrestre surmonté de la croix, elle ne dit pas seulement que nous sommes des instruments dans les mains de la Mère de Dieu et du Dieu Trinité « *ad pacandum mundum* »⁵, elle nous montre aussi la lune et les étoiles, symboles de toute la création que l'apôtre Paul voit dans les douleurs de l'enfantement depuis le péché originel. Ainsi l'objet de la transmission de notre amour est-il donné.

Du cœur de l'apôtre Paul, on peut dire ces mots : *Cor Pauli, cor mundi*, c'est-à-dire que le cœur de Paul embrasse avec amour le monde entier. Notre symbole requiert de nous un cœur marial, un cœur christique, un cœur divin. Combien davantage peut-on dire de ce cœur : *Cor Mariæ... Cor Jesu... Cor Dei... est Cor mundi*. Il est beau et louable que nous faisons sauter l'étroitesse native, et soigneusement entretenue, de notre cœur, ainsi que notre moi obsessionnel et notre égoïsme, afin que notre groupe représente une communion de vie la plus intime possible et que l'on puisse dire de nous : *Cor unum et anima una*⁶.

Il peut cependant se passer beaucoup de temps avant que nous n'ayons incarné en tout ce grand idéal de communion d'amour, de vie et de devoir. Cependant, avec cela, nous n'aurons réalisé qu'une toute petite partie de notre idéal. Nous devons nous efforcer d'aller plus haut et plus loin. Notre cœur appartient à tous les hommes, à toutes les nations, quel que soit leur nom, quelle que soit leur histoire. Plus encore : le monde entier doit être soumis à la seigneurie du Dieu Trinité. Nous embrassons tout de la même manière, ce qui

¹ Le Verbe incarné

² Instrument du Père, par le Christ, avec la Mère trois fois admirable, dans le Saint-Esprit.

³ Dt 6, 5, cité par Jésus en Mt 22, 37 et //.

⁴ Jn 10, 16

⁵ Pour pacifier la terre

⁶ Un seul cœur et une seule âme. cf. Ac 4, 32

est grand et ce qui petit, et nous n'avons de cesse que le monde entier soit déposé aux pieds du Père dans le Christ¹, jusqu'à ce que soient accomplis ces mots : Schönstatt, mon univers ; oui, tout l'univers doit devenir Schönstatt. Si l'autre groupe a reçu en somme une mission à l'égard des différentes nations, nous croyons être appelés à un apostolat véritablement mondial.

4. Infinitude de longueur

L'infinitude de profondeur, de hauteur, de largeur a une quatrième dimension : la largeur. L'infinitude de largeur ne vaut pas seulement pour ici et aujourd'hui, mais bien pour demain et après-demain, pour toute la vie. Et ce que nous devons embrasser amoureusement sur la terre, ce que nous avons désiré ardemment, ce que nous avons cherché à atteindre, peut être, doit être et sera, autant qu'il est possible, notre souci pour toute l'éternité. La petite Thérèse était convaincue qu'elle aurait à poursuivre et à achever au ciel et du ciel, la mission qu'elle avait commencée sur la terre. Nous sommes bien simplement convaincus que tous les défunts de notre Famille ne sont pas des morts qui ne portent plus de fruits pour nous et notre commune œuvre de vie, mais que, du ciel, ils agissent de la manière la plus efficace qui soit dans la ligne notre mission. C'est ainsi que nous comprenons la *communio sanctorum*². Humainement, il peut être difficile de constater que tant de soutiens de la Famille ne soient plus parmi nous. Les vides se creusent et se multiplient. Qui sait combien d'instruments la Mère de Dieu emportera encore dans le Schönstatt du ciel ! Quoiqu'il advienne, nous restons en paix et vivons en communion avec nos morts. Nous cherchons avec eux, dans une sainte émulation, à nous dévouer totalement à l'Œuvre de la Mater ter admirabilis. Ainsi ne sont-ils pas morts pour nous. Ils marchent avec nous et nous avec eux. Oui, il nous est peut-être plus facile aujourd'hui de leur être unis que lorsqu'ils étaient parmi nous... Et si, à nous aussi, la sage Providence de Dieu envoie soudain l'ange de la mort, pour nous transplanter dans un autre monde où il nous dévoilera son dessein, nous espérons pouvoir être plus profondément unis à tous les nôtres et œuvrer davantage pour Schönstatt que nous le faisons ici, sur la terre.

¹ NdT : 1 Co 15, 24-28.

² La communion des saints

70. La mission d'Augustin, de Thomas et de Schœnstatt

Il n'y a guère d'autre texte où apparaissent si clairement la conscience de la mission de notre Fondateur et sa vision de l'importance de Schœnstatt et de la mission de la Mère de Dieu pour notre temps, que dans la comparaison avec la mission « tout à fait spécifique » de saint Augustin et de saint Thomas d'Aquin. La comparaison divise les 2000 ans de l'histoire de l'Église en trois époques de mutation. Toutes les trois représentent un défi particulier pour la relation à Dieu, une crise particulière et la possibilité d'un bond particulier de croissance précisément dans cette relation à Dieu.

Dans le défi actuel, la conviction de notre Fondateur se conforme à une mission particulière de la Mère de Dieu telle qu'elle se « manifeste » à Schœnstatt.

*La comparaison avec Augustin et Thomas d'Aquin est en rapport avec la vision de Schœnstatt de notre Fondateur, Schœnstatt en tant que « cœur de l'Église » (voir le Texte 71). Le texte est extrait de « Weihnachtstagung 1967, 4. Vortrag », in : *Propheta locutus est*, XII, 98-108.*

Je peux faire un petit crochet en répétant encore une fois : **le problème de notre temps est le problème de Dieu !** À l'arrière plan émergent de plus en plus deux camps très distincts : d'un côté des théistes farouches, de l'autre des athéistes farouches. Si donc nous voulons ramener tous les problèmes religieux de notre temps à la source, nous devons entendre : il s'agit de toute façon de sauver Dieu ! Athéisme et théisme sont ensemble dans une lutte continue et terrible. Nombre de décrets et de changements dans la manière de penser et d'agir du Concile ne peuvent être compris qu'à partir de cette perspective sans équivoque.

Regardons encore l'histoire de l'Église. Là, nous trouvons deux hommes qui ont eu une grande importance dans l'Église : saint Augustin et saint Thomas d'Aquin. L'un vient de Platon, l'autre d'Aristote. Et les deux à leur manière ont eu une mission tout à fait spécifique.

Ce fut la mission de saint **Augustin**, en tant que néoplatonicien, de sauvegarder la réalité de Dieu par la philosophie de Platon. Ce que le Concile a voulu nous donner et nous a donné dans ce sens, par la Constitution sur la Sainte liturgie, s'arrête essentiellement à la mission de saint Augustin.

Entre parenthèse, si vous comparez par exemple saint Augustin à Dante, vous verrez que saint Augustin a osé le coup de maître génial de représenter toute l'histoire du Salut sous l'angle de « *De civitate Dei*¹ » : Ville et royaume de Dieu. Et vous comprendrez qu'il y met en évidence l'activité de Dieu.

Ce qui est dans la structure de son être est aussi dans sa mission.

De Dante, les connaisseurs disent : Dante est le dernier homme du Moyen-âge et le premier des temps modernes. À partir de « *De civitate Dei* » a forgé, à sa manière, le mot si connu de

¹ NdT : « La cité de Dieu ». C'est le titre d'un de ses ouvrages majeurs.

« Divine comédie¹ », un mot dont nous avons déjà souvent discuté. Il s'agit de quelque chose de tout à fait divin, mais qui est lié à l'humain ; quelque chose de divin, mais qui est lié aux causes secondes, ce dont Augustin tient relativement peu compte.

Le temps a continué de se déployer. D'Afrique est arrivée en Europe, par l'entremise des musulmans, la philosophie d'Aristote, la question de l'autonomie des causes secondes.

Le travail le plus génial de saint **Thomas** fut de reconnaître tout de suite pour l'Occident chrétien le danger provoqué par la pénétration de la pensée aristotélicienne sur les causes secondes : dissocier les causes secondes de la cause première, de même qu'au début, la cause première n'a pas été assez garantie par le lien avec les causes secondes. Son travail génial : il a essayé de lier les causes secondes, donc tout ce qui est créé, avec la cause première, dans un sens chrétien. Comprenons-nous ce que cela signifie ? La pensée de Dieu devait être sauvegardée ! D'où la grande loi : *Deus operatur per causas (secundas) liberas !*²

Sans donner maintenant beaucoup de preuves, permettez-moi d'établir que *la mission actuelle de l'Église consiste à poursuivre une double mission* – celle de saint Augustin, mais aussi celle de saint Thomas. En tout et avant tout, il s'agit d'*associer à Dieu la création*, laquelle s'est tellement étalée depuis entre le Dieu éternel et nous personnellement. Si cette création ne redevient pas transparente et attirante, si le lien divin qui part du monde ne nous lie pas continuellement à Dieu, alors tôt ou tard nous serons tous pires que des païens, nous perdrons l'image de Dieu, la notion de Dieu, le don de soi à Dieu. C'est pourquoi d'un côté il faut poursuivre ce double travail génial et, de l'autre, l'appliquer à notre temps et à notre monde. Évidemment, ce serait le lieu de se demander comment le catholique comprend ces rapports. Cette question demanderait maintenant une réponse au niveau de l'histoire. Vous remarquerez cependant que, sur tout, vous trouvez une réponse claire dans ce que le Bon Dieu a offert dans notre Famille par anticipation. C'est pourquoi encore : mettons-nous à l'école de l'histoire de notre Famille !

Mais avec ça, la mission n'est pas encore terminée. Non seulement sauvegarde et prolongement de cette double tâche, mais aussi de manière singulière, *une nouvelle dimension de la mission de ces deux grands hommes*. Si saint Augustin nous a sauvés la cause première en ce qui concerne la pensée philosophique et religieuse et si saint Thomas nous a de plus en plus découvert la philosophie ainsi que la théologie des causes secondes, alors, et je pense être en droit de dire ainsi, la nouveauté de la mission de l'Église de notre temps se situe dans la psychologie des causes première et secondes et dans leurs rapports mutuels. La raison en est qu'aujourd'hui, tous les liens vitaux normaux de la nature humaine sont rompus ou sur le point de l'être.

Psychologie du rapport fondamental entre la cause première et les causes secondes. Autrement dit : la psychologie de la loi de gouvernement du monde, de l'ordre du monde, de la loi du perfectionnement du monde. Je ne sais pas si je peux oser dire schématiquement l'une ou l'autre chose à ce sujet.

Donc psychologie de la loi de gouvernement monde. Psychologiquement, la loi que saint Thomas a établie – *Deus operatur per causas liberas* – doit être ainsi comprise : le Bon Dieu travaille aux causes secondes et par les causes secondes, en suivant la loi de la transmission organique et du transfert organique. C'est dit brièvement, je ne peux pas le développer maintenant.

¹ Épopée du poète italien Dante Alighieri, 1265-1321

² Dieu agit par des causes secondes libres

Deuxièmement : la loi de l'ordre du monde. Psychologiquement, on l'explique ainsi : pour l'ordre surnaturel, l'ordre inférieur – je pense à l'ordre naturel en général, tout ce qui est créé – est d'abord une expression convenable, deuxièmement une protection, troisièmement un moyen.

Vous ne sentez peut-être pas du tout quels rapports nous sont ici présentés. Et il est possible que cela dure encore jusqu'à ce que les catholiques flairent ces rapports, les reconnaissent et les prennent en considération ; les prennent en considération dans l'enseignement, dans la vie, dans l'éducation tant de l'individu que de la société.

Troisièmement : la loi du perfectionnement du monde. Le Bon Dieu perfectionne graduellement le monde, sa création. Une marche après l'autre. Et au sommet de cette loi de perfectionnement du monde se trouve la bien-aimée Mère de Dieu. Ce qui vaut pour elle dans ses rapports avec Dieu et les rapports de Dieu avec elle, tout est à envisager, à examiner, à lire, selon la loi d'excellence, mais convient d'une certaine manière à toute cause seconde.

Ainsi comprenez-vous la conséquence : dans l'image de la bien-aimée Mère de Dieu, nous voyons incarné de façon concrète *per eminentiam*¹ l'idéal personnel. Tout ce que Dieu a offert *per eminentiam* à la Mère de Dieu, il nous y fait aussi participer dans un certain sens, en vertu de la loi de perfectionnement du monde.

Maintenant, j'ai parlé de telle sorte que beaucoup d'entre vous vont dire : *Kann nit verstan*² (rires). Au « *kannitverstan* » succèdera un jour : on comprendra bientôt et on comprendra bientôt en profondeur. Mais nous devons d'abord avoir le courage de rester avec la tradition, de demeurer dans l'histoire de la Famille, de nous mettre à son école et de nous immuniser contre les procédés modernes. Alors nous pourrons plus tard et sans risque oser nous confronter avec ce que les recherches modernes amènent d'insécurisant.

¹ Par excellence

² En bas allemand : on ne comprend pas

71. Schœnstatt, cœur de l'Église postconciliaire

Le Père Kentenich interpréta le retour du camp de concentration de Dachau en 1945 comme le « sceau divin » attestant que Schœnstatt était une œuvre divine : une œuvre de Dieu fondée sur une initiative divine, mais appelée à la vie à l'intérieur de l'ordre normal¹ de la grâce et par des instruments humains. La décision du Fondateur prise avec le courage de la foi le 20 janvier 1942 de ne pas s'opposer à l'incarcération au camp de concentration, la fidélité et le dévouement des siens ainsi mis au défi, le début de l'extension internationale dans le camp de concentration même et, finalement, le retour sain et sauf de « l'enfer de Dachau » furent le sceau de la conviction de foi de cette initiative divine.

Dès lors, s'éveilla dans le Fondateur le désir d'offrir l'Œuvre qu'il avait fondée à l'Église. Car il comprenait Schœnstatt comme le fruit d'une initiative divine qui devait être à la disposition de l'Église pour son propre renouvellement et pour la fermentation fructueuse de la société d'aujourd'hui et de demain.

La route de Schœnstatt à l'intérieur de l'Église fut semée de conflits et d'épines. Elle conduisit le Fondateur à 14 années d'exil après deux visites canoniques (une diocésaine et l'autre de la Sacrée-Congrégation). Beaucoup de patience et d'innombrables efforts furent nécessaires pour faire comprendre aux responsables de l'Église ce qu'était Schœnstatt, ce qu'il voulait et comment il voulait servir l'Église.

Le Concile Vatican II produisit finalement un changement de pensée à l'intérieur de l'Église, ce qui rendit aussi Schœnstatt plus compréhensible. Voilà pourquoi il est significatif que la fin du Concile coïncide avec la fin de l'exil.

Les semaines qui suivirent son retour d'exil, alors que le Père Kentenich pouvait circuler librement dans Rome, sans être encore autorisé à rentrer en Allemagne – en novembre, décembre 1965 – les responsables de Schœnstatt étaient réunis à Rome. Aussitôt, il commença dans les « Conférences de Rome » à analyser le passé et à l'interpréter à la lumière de la Divine Providence. Dans cette interprétation se glissait de façon tout à fait évidente comment il avait accompagné le Concile Vatican II et comment il comprenait le processus. Selon lui, Schœnstatt avait anticipé ce que le Concile ciblait maintenant pour toute l'Église. Dans chacun, l'Esprit Saint avait produit un courant et maintenant les deux confluaient.

Cette confluence, le Fondateur la marqua avec deux expressions classiques de l'histoire de Schœnstatt : harmonisation² et insertion³. À travers le Concile, l'Église s'était harmonisée avec l'esprit déjà agissant à Schœnstatt. Cela exige maintenant de Schœnstatt qu'il s'insère de toutes ses forces dans l'Église, et se sente particulièrement responsable de l'application du Concile et ce, dans une fidélité spéciale à la hiérarchie.

Sous ce rapport réapparaissent dans les exposés du Père Kentenich toutes les étapes et les images qui parlaient déjà autrefois de la place de Schœnstatt dans l'Église : l'expression « à l'ombre du sanctuaire » (voir le texte 16) ; la promesse à Pie XII (le 14 mars 1947) peu de temps après la promulgation de l'encyclique « Provida Mater » qui posait un premier fondement pour les nouveaux instituts séculiers et qui amena le Père Kentenich à promettre au pape que Schœnstatt ferait tout

¹ NdT : c'est l'absence de « caractère extraordinaire » de la Fondation qui est ici soulignée.

² NDT : *Gleichschaltung*. Littéralement : « mise au pas » ; le mot en allemand est encore plus négatif qu'en français puisque la « *Gleichschaltung* » est le processus par lequel les nazis ont rapidement établi en Allemagne un système totalitaire et une coordination étroite entre tous les aspects de l'État et de la société. Père Kentenich, comme souvent, s'approprie le terme pour le mettre au service de Dieu : la « mise au pas », signifie ici, une harmonisation de l'Église et de Schœnstatt, à cause de la concordance des dates qui sera soulignée plus loin dans cette introduction et développée dans la conférence, mais c'est aussi, et c'est le fil conducteur de la conférence, une harmonisation entre Schœnstatt et l'Église postconciliaire après des décennies de tension.

³ NdT : *Einschaltung* : littéralement : « mise en marche ». Le mot est traduit dans la conférence par insertion ; cependant doit rester à l'esprit le mot « marche », qui induit une idée de mouvement.

pour que dans l'Église de demain, les instituts séculiers jouent le même rôle qu'avaient joué dans l'Église d'hier les Ordres et les congrégations ; la promesse à Paul VI (le 22 décembre 1965, au cours de l'audience spéciale où le Fondateur fut reçu après son exil) par laquelle il promit que Schœnstatt voulait s'engager totalement pour la réalisation du Concile ; et aussi la promesse à Monseigneur Höffner, évêque de Münster, (qui lui permettait de quitter les Pallottins en l'incardinant dans son diocèse) que Schœnstatt voulait contribuer dans son diocèse à mettre en pratique le Concile et que l'évêque serait reconnu comme père du diocèse ; et enfin la parole essentielle que le Père Kentenich déduisait de l'encyclique « *Mystici Corporis* » (1943) : si le Christ, selon l'enseignement de saint Paul, est la tête de son Corps mystérieux, alors la Mère de Dieu en est le cœur. Et puisque Schœnstatt doit représenter et apporter dans l'Église de façon très particulière toute la personne de la Mère de Dieu, il a la mission d'être le cœur de l'Église.

Dans ce processus, le 8 décembre 1965 constitua un sommet bien particulier. Paul VI clôtura le Concile et proclama Marie « Mère de l'Église ». Ce même jour fut posée symboliquement la pierre de fondation d'un sanctuaire dans la ville de Rome, symbole de cette insertion de Schœnstatt dans l'Église. Père Kentenich fit alors une conférence d'où est extrait le texte suivant.

Il se trouve dans « *Propheta locutus est* », tome I, pages 99-108

En cette heure solennelle, je ne vous vois pas seulement en tant que personnes individuelles, mais en tant que symbole de toute la Famille ; oui, et pas seulement de toute la Famille ici, sur terre, mais encore de tous les membres et collaborateurs du Schœnstatt céleste, et aussi de ceux qui, comme il est bien permis de le supposer, languissent au Purgatoire. C'est donc une grande assemblée, une communauté, qu'ensemble nous formons ici.

L'acte que nous nous préparons à poser est extérieurement sans importance, il est cependant d'une très grande signification et nous voulons en saisir le sens profond.

Il s'agit ici d'une harmonisation et d'une insertion, mais d'une harmonisation et d'une insertion conformément à l'acte de clôture, la solennelle clôture du Concile Vatican II.

L'harmonisation extérieure réside dans le fait que nous bénissons la pierre de fondation. Si, sur la pierre de fondation que le Pape a béni symboliquement, il y a ce mot significatif : *Matri Ecclesiae* si donc, la nouvelle grande église doit être tout simplement consacrée à la Mère de Dieu, en tant que Mère de l'Église, alors nous comprenons bien évidemment que notre nouveau sanctuaire – sanctuaire de la MTA à Rome – porte le titre *Matri Ecclesiae*¹ Il y a donc une certaine harmonisation.

Mais il n'est pas suffisant de parler seulement d'une harmonisation. Dans cet acte nous devons aussi parler d'une insertion. Ainsi vous avez déjà les grandes lignes du sujet que je voudrais aborder.

Première question : comment se dessine l'Église qui doit être consacrée à la Mère de Dieu ?

Deuxième question : Comment se dessine la fonction maternelle que la Mère de Dieu a vis-à-vis de cette nouvelle Église ? Cela tourne donc autour de l'acte auquel vous avez assisté en partie dans la Basilique saint Pierre.

¹ Le nouveau sanctuaire de Schœnstatt est le sanctuaire *Matri Ecclesiae*. En allemand : *Das Heiligtum Matri Ecclesiae*. L'allemand décline les noms propres d'où : *Matri*. Ces mots sont gravés sur la pierre de fondation. Père Kentenich va mettre ces deux réalités constamment en regard l'une de l'autre.

Comment cette Église se dessine-t-elle ?

Elle a un autre visage que l'Église d'hier et celle d'avant-hier. Comment se dessine-t-elle ?

Si vous avez l'occasion de laisser agir en vous ce que le Concile a apporté comme Déclarations et Constitutions, alors vous trouverez que le point central, le noyau, est la Constitution sur l'Église [*Lumen Gentium*]. Tout ce qui par ailleurs a été débattu, dit, décidé, vous trouvez tout, au moins en germe, dans la Constitution sur l'Église. Cependant la question n'est pas : comment se dessinent les fondements absolument immuables de l'Église, non pas la question métaphysique de l'Église, la question est beaucoup plus : comment l'Église **d'aujourd'hui** se voit-elle elle-même ?

C'est une Église qui, d'un côté,, est profondément et intimement liée à la Tradition et qui, de l'autre, est extrêmement libre pour supprimer les formes figées des traditions auxquelles elle était liée.

C'est une Église qui est unie dans une profonde fraternité mais qui, en même temps, est conduite et gouvernée hiérarchiquement et même paternellement.

C'est une Église qui a la vocation de devenir l'âme de la culture et du monde d'aujourd'hui et de demain.

[...]

Je pense vous avoir montré ainsi brièvement comment se dessine l'image de la nouvelle Église.

Or l'église, dont la pierre de fondation fut bénie par le Pape, doit être le symbole de la « Mère de l'Église ». Cela ne doit pas vous échapper : La Mère de l'Église avec ses nouveaux traits.

[...]

Or, nous avons affirmé au début que l'acte que nous sommes prêts à poser avait une signification profonde. Nous allons être harmonisés et insérés dans ce grand acte accompli à Saint-Pierre.

Comment se dessine l'harmonisation ? La question doit (de nouveau) s'envisager sous deux angles :

- Comment se dessine l'harmonisation en ce qui concerne l'image de l'Église ?
- Comment se dessine l'harmonisation en ce qui concerne la fonction maternelle ?

[1.1 Harmonisation avec l'image de l'Église conciliaire]

Si nous pensons à l'image de l'Église, alors ceux d'entre nous qui connaissent Schönstatt, qui l'ont étudié, qui en vivent, auront probablement cette difficulté : l'image de l'Église que nous venons d'esquisser dans le sens du Concile a bien toujours été notre image de l'Église ! Nous n'avons jamais connu d'autre image de l'Église ! Ils éprouveront ceci : nous ne pouvons pas dire que nous nous insérons dans l'image conciliaire de l'Église ; ne devons-nous pas dire à l'inverse : l'image conciliaire de l'Église s'est harmonisée avec nous ?

Nous étions donc les premiers. C'est vrai sans aucun doute. C'est d'ailleurs une question qui devrait être bientôt réétudiée, parce qu'ici et là, à l'extérieur, on nous reproche toujours : oui, vous, vous ne savez rien ! Vous ne participez pas du tout à ce que l'Église

veut aujourd'hui, à ce qu'elle dit d'elle. Nous n'avons pas besoin de participer, nous avons bien anticipé. Nous avons seulement à savoir comment nous étions jusqu'ici attachés à cette image de l'Église, et comment nous étions portés à l'incarner dans nos propres rangs.

La polémique des années précédentes était, au plus au point, une polémique sur l'image de l'Église. L'Église d'hier n'a pas compris notre image de l'Église. Elle s'est efforcée plutôt de niveler notre image de l'Église, sur l'image traditionnelle de l'Église.

Comment sommes-nous arrivés à notre image de l'Église ?

- a. Notre image de l'Église a jailli des strates plus profondes que la normale du *Corpus Christi mysticum*¹, donc de l'Église.
- b. Cela a été de tout temps inspiré et orienté vers la nouvelle rive du temps, donc vers ce qui est aujourd'hui controversé.
- c. et cela a été inondé par une imposante profusion de grâces.

a. Si nous distinguons l'image préconciliaire de l'Église, et l'image postconciliaire, alors nous devons dire ceci : l'image postconciliaire est notre image préconciliaire. Si nous ne le voyons pas clairement, nous ne comprenons pas non plus le sens de l'acte que vous allez réaliser maintenant.

[...]

Maintenant l'harmonisation. C'est vrai, l'Église s'est mise en harmonie avec nous, s'est redessinée sur le même modèle que nous en s'harmonisant. Mais cela ne nous empêche pas désormais de dire pour le futur, donc sur la toute dernière rive du temps : nous devons nous mettre en harmonie avec l'image de l'Église que le Concile nous a maintenant donnée, même si, pour l'essentiel, c'est notre image de l'Église.

b. Alors je peux me permettre de dire, de nouveau totalement dans l'esprit du Concile : nous avons été continuellement orientés sur la toute dernière rive du temps.

On avait proclamé et montré comme étant nouveau ce que nous a donné Jean XXIII : il a ouvert les fenêtres, ouvert les portes ! Donc, ne pas seulement se demander ce qui règne comme courant dans l'Église, mais ce qui règne comme courant dans le monde entier. Veuillez vous souvenir combien « la loi de la porte ouverte » a fortement inspiré depuis le début notre pensée. Nous sommes toujours partis de cette idée : si nous voulons faire connaissance de l'esprit moderne, de l'esprit du monde, nous le ferons mieux chez les adversaires de l'Église. Pensez alors ne serait-ce qu'au National-socialisme ou au bolchevisme. Dès lors, cela a toujours été notre force, de nous laisser montrer et dire ce que le Bon Dieu voulait de nous en détail. C'est justement le critère que l'Église utilise aujourd'hui. Portes et fenêtres ont toujours été ouvertes pour nous. Ainsi pouvez-vous comprendre combien notre image de l'Église a anticipé de très loin l'image de l'Église conciliaire.

c. Et quel courant de grâces nous traverse !

Nous devons seulement nous souvenir du passé. Nous avons toujours demandé avec instance à la bien-aimée Mère de Dieu, comme étant son devoir, de veiller à ce que l'homme nouveau dans la communauté nouvelle – maintenant je peux le dire : que le chrétien et le catholique authentique dans la nouvelle Église – soit élevé et formé. Ici il faudrait m'attarder davantage sur ce sujet, mais il est suffisant d'en avoir parlé. Il faut seulement donner élan et impulsion pour continuer à creuser tout azimut.

¹ Corps mystique du Christ

[1.2 Harmonisation avec la fonction maternelle de la Mère de Dieu]

Deuxièmement, comment la fonction maternelle de la Mère de Dieu se dessine-t-elle ? Ici aussi, je pense que nous pourrions dire : s'il s'agit d'une dépendance consciente envers la Mère de Dieu et d'un attachement conscient à elle, nous pouvons répéter : c'est le Concile qui est en train de se mettre en harmonie avec nous.

L'image de Marie, dont nous avons témoigné depuis le début, est très en avance sur son temps ! Les papes ont relevé trait après trait ce que nous avons fait depuis le début. La Mère de Dieu est celle dont la mission est d'accompagner sans cesse le Christ et de collaborer avec lui dans toute l'Œuvre de la Rédemption. Elle est la grande éducatrice des nouveaux catholiques. Elle veut nous éduquer selon la nouvelle image de l'Église.

Nous avons encore une fois la thèse devant nous : que signifie l'acte simple que nous accomplissons maintenant ? Une harmonisation avec l'acte solennel de la clôture du Concile.

[2. Insertion dans la mission de l'Église]

Dès lors que l'Église conciliaire se place pour l'essentiel sur notre sol – qu'il s'agisse de l'image de l'Église ou de la fonction maternelle de la Mère de Dieu, sa fonction d'éducatrice – la notion d'insertion revêt pour nous une signification particulière.

Qu'est-ce que j'entends dans ce cas par " insertion " ?

C'est l'insertion dans la mission de l'Église et l'insertion dans la mission de la hiérarchie.

Nous luttons depuis si longtemps pour cette insertion ! Quand je vous disais précédemment que l'Église se mettait en harmonie avec notre image de l'Église et avec notre conception de la fonction maternelle de la Mère de Dieu, ne le perdez pas de vue : c'est tout à fait possible puisque nous n'avons jamais été en dehors de l'Église, nous étions toujours un membre de l'Église. Et c'est bien normal, d'autant plus que nous admettons dans le développement de l'Église une idée saine d'évolution. Et l'on peut parfaitement démontrer historiquement que l'Église en tant que tout s'est souvent mise en harmonie, avec une partie d'elle-même, une partie qui a été nourrie par des sources profondes et a anticipé les grandes lignes de l'avenir. Nous ne devons absolument pas nous en étonner. C'est pourquoi il y a toujours en nous cette impulsion : vers le Pape, vers la hiérarchie. Pensez seulement à quelques expressions.

a. **Tout pour Schœnstatt, Schœnstatt pour l'Église, l'Église pour la sainte Trinité !**
Que signifie ceci : « Schœnstatt pour l'Église » ? En tant que membres de l'Église, nous voudrions encore et encore pénétrer toute l'Église, l'imprégner, être levain en elle. « Tout pour l'Église » doit signifier cependant aussi : en dépendance avec la hiérarchie de l'Église, tout spécialement du Pape. Rappelez-vous d'autres expressions connues :

b. **C'est à l'ombre du sanctuaire** que le destin de l'Église pour les siècles à venir doit être essentiellement déterminé. Que cela signifie-t-il ? Cela pourra résonner singulièrement si je dis : la profonde transformation intérieure de l'Église consiste aussi à s'harmoniser avec nous. Alors la hiérarchie appartient bien à l'Église. Si donc à l'ombre du sanctuaire, le destin de l'Église doit être déterminé, cela va jusqu'au bout : en gardant toujours contact avec la hiérarchie.

c. Depuis peu nous nous sommes nommés aussi **cœur de l'Église !**
L'Église doit toujours être vue, non seulement d'un point de vue intérieur, mais aussi selon la structure extérieure fondamentale.

Ceci est d'une beauté singulière : le sens de la double visite apostolique¹ n'était rien d'autre à mon sens qu'une insertion de ce que nous pensions et voulions dans l'image renouvelée de l'Église avec son visage essentiel, et donc aussi une insertion dans la dépendance de la hiérarchie et du Pape.

Et si vous voyez à présent les courants les plus nouveaux, alors c'est la plus grande joie pour moi personnellement de constater que les têtes de notre branche de prêtres ont un très grand élan instinctif : vers Rome, vers le Pape, vers la hiérarchie² ! Soit dit en passant, nous nous souvenons que nous voulions être toujours « l'Ordre de l'évêque »³. Nous n'avons jamais voulu faire abstraction de la hiérarchie, il a toujours été clair que les prêtres diocésains sont l'Ordre de l'évêque, et que la *pars motrix et centralis* est l'Ordre du pape⁴.

L'acte que nous réalisons donc à présent doit être considéré dans le sens le plus profond, non seulement comme harmonisation, mais encore comme **insertion** dans le sens mentionné. Ainsi voyons-nous notre petit sanctuaire à l'ombre du dôme de Saint-Pierre. Que cela signifie-t-il ?

Nous voulions marcher vers Rome et collaborer à partir d'ici, à la mission postconciliaire de l'Église. Sans oublier que, pour nous, la mission postconciliaire de l'Église était déjà la mission préconciliaire. Mais maintenant, nous pouvons mieux expliquer ce que nous faisons en ce sens, car à présent nous nous tenons dans la pensée, dans le sentiment de l'Église, selon l'opinion publique de l'Église, sur le même sol. Alors il peut nous être aujourd'hui beaucoup plus facile de remplir notre devoir dans l'Église. Et ceci à l'avenir bien plus que précédemment, déjà parce que demain, après-demain, la hiérarchie nous sera plus ouverte. Car, en ce qui concerne aujourd'hui la réalisation pratique des grandes questions, c'est l'inconnu. Pensez ne serait-ce qu'à tout ce que nous avons dit de la fonction fraternelle de l'unité à l'intérieur de l'Église et de la fonction paternelle de la hiérarchie. Il est possible qu'on écrive à présent beaucoup à ce sujet. Mais jusqu'à ce que l'épiscopat comprenne un jour ce que signifie : mon peuple est aussi vis-à-vis de moi un frère, il est coresponsable, à son poste, du bien de l'ensemble de l'Église de même que je suis coresponsable... Il faudra beaucoup de temps pour que tout cela devienne réalité ! Il n'y a rien que des choses que nous avons cherchées à réaliser totalement. Si je pense « postconciliaire », nous avons donc, d'un côté, un gros avantage parce que nous avons beaucoup d'avance dans la pensée, l'action, le sentiment, mais d'un autre côté, c'est aussi notre grand devoir.

Et vous avez bien entendu que j'ai promis récemment à l'évêque de Münster, que nous allions prendre soin que son diocèse devienne en vérité, une famille. Que cela signifie-t-il ? Quand nous disons « le Peuple de Dieu », l'unité entre l'épiscopat et le Peuple doit devenir visible dans l'Église. Reste alors la grande question de l'avenir : comment chaque diocèse va-t-il devenir une famille de Dieu ? Comment chaque paroisse va-t-elle devenir une famille de Dieu ? Et comment apparaît le Père dans la Famille de Dieu, et comment apparaît l'enfant ?

Veillez ne pas oublier que l'acte simple que nous posons maintenant renferme en soi tous ces domaines de vérités et de réalités. Nous ne pressentons pas en soi, quelle force est

¹ NdT : Père Kantenich parle ici de l'enquête du Saint Office.

² Dans les années précédentes, surtout les prêtres diocésains de l'institut séculier sont allés en pèlerinage à Rome - faisant les 100 derniers kilomètres à pied - pour demander de soutenir Schœnstatt dans l'Église et de libérer le Fondateur de l'exil.

³ NdT : Phrase à entendre comme un mot d'ordre, en référence aux jésuites qui sont « l'ordre du pape »

⁴ NdT : Au-delà de l'aspect juridique, (que ce soit pour les prêtres référés à l'évêque ou ici les instituts séculiers, c'est surtout l'attitude ascétique que le Père Kantenich souligne : comme un corps spécial attaché, soit à l'évêque (pour les prêtres), soit au pape pour les Instituts séculiers, dans une entière disponibilité.

cachée dans tout ce qui a été dit. Sinon, nos prêtres auraient préparé l'acte tout à fait autrement.

[...]

Ainsi voulons-nous demander à la Mère de Dieu qu'elle imprime profondément en nous cette journée. Nous voulons la recevoir d'elle non seulement comme un don, mais encore comme un grand devoir ; un devoir qui nous pousse à voir, en regardant en arrière, une grande cohérence des idées et, en regardant devant, qui nous pousse à offrir toute notre vie à la Famille, et, ce faisant, à l'offrir à l'Église et à la Trinité, par les mains de la Mère de Dieu.

72. L'image de l'Église conciliaire et ses défis

Dans ses dernières années, Père Kentenich étudia sans relâche pendant et après le Concile les questions du changement dans l'Église. Le thème principal, pour lui comme au Concile, était la compréhension de l'Église par elle-même. Dans les prédications et les exposés, surtout pour les prêtres, il revient toujours sur ce thème.

Le texte précédent laissait apparaître combien le Père Kentenich avec sa Fondation se sentait confirmé par l'évolution du Concile et combien il voyait que les deux étaient l'Œuvre d'un même Esprit qui poussait à une intégration et qui assignait à Schœnstatt, dans cette Église, la mission particulière de la Mère de Dieu : le cœur de l'Église.

Le texte suivant constitue un ajout à ces exposés. Le Père Kentenich fixe son attention moins sur les rapports de Schœnstatt avec cette Église que sur l'Église elle-même, telle qu'elle se comprend à partir de l'esprit du Concile. L'Église met un nouvel accent, elle se met à l'écoute des courants du temps, elle bouge.

Dans ces exposés du Père Kentenich, on peut observer deux choses :

D'une part, le Père Kentenich met certes en évidence les nouveaux accents de l'Église avec une rare prudence, mais il les voit dans l'ensemble de l'image de l'Église. On peut lire entre les lignes combien le Père Kentenich voit très bien le danger d'alors : que les nouvelles orientations aient un effet de balancier qui pousse l'Église à un autre extrême. D'où la lutte pour que la nouvelle image de l'Église soit vue dans un rapport organique avec la tradition ou l'image antique de l'Église.

D'autre part, le texte met en évidence combien la conscience d'elle-même de la nouvelle Église donne une responsabilité à chaque membre de l'Église et combien chaque croyant – y compris les prêtres – est provoqué à une foi audacieuse et existentielle. Ainsi la deuxième partie de notre texte choisi est-il moins un exposé sur la nouvelle Église qu'un défi pour vivre d'une foi vivante ne la Providence.

Notre horizon peut encore s'élargir en mentionnant que le Père Kentenich voyait l'Église d'aujourd'hui dans un cadre plus grand que celui qui est donné ici. Le plan de la retraite dont ce texte est extrait, énumère encore ces points (qui ne sont pas développés) : l'Église dans ses rapports avec le monde, la référence à l'eschatologie et le caractère de décision. C'est tout à fait dans la pensée du Père Kentenich qu'une telle Église en pèlerinage dans le temps et qui a pour terme eschatologique l'unité parfaite avec Dieu, doit aussi s'engager dans le dialogue interreligieux.

Le texte est extrait de la deuxième conférence de la retraite pour les prêtres de l'institut séculier des prêtres à Würzburg, le 24 novembre 1966.

Mes chers confrères !

Dans les réactions aux définitions du Concile, nous avons distingué deux directions, l'une traditionnelle, l'autre moderne. En ce qui concerne la direction moderne, cela tourne d'une part autour de ce qui pousse vers le nouveau, d'autre part autour de ce qui pousse vers l'expérience sensible.

En soi, ce sont deux points de départ qui sont clairement devant nous aujourd'hui. Reste à savoir maintenant si ces deux directions vont se développer sous le soleil de Satan ou sous le soleil de Dieu.

Sous le soleil de Satan : nous avons parlé ensemble de la racine du problème. Le sens de la nouveauté devient la manie de la nouveauté, le rejet de tout le traditionnel et le sens de l'expérience sensible devient la manie de l'expérience de nouveau coupée du sens de l'intellectuel, du rationnel et du surnaturel.

Maintenant il y aurait une deuxième question à débattre : quelles conséquences ces deux éléments ont-ils sous le soleil de Dieu ? Pour résumer ce qui a été dit sur ces deux éléments, nous pourrions prendre deux chemins.

Premier chemin : nous alignons et nous réduisons à un dénominateur commun ce que nous avons déjà mis en évidence en comparant les deux.

Deuxième chemin : mais nous pourrions jeter un regard plus profond sur les décisions conciliaires. Ou mieux, que nous laissons agir en nous l'autoportrait de l'Église. Admettons à priori que tout ce que l'Esprit de Dieu attend de nous et a prévu pour nous est traité ici.

Comment l'Église d'aujourd'hui s'envisage-t-elle ? Je dois d'abord ici faire de nouveau remarquer que nous ne devons pas penser maintenant en durcissant les deux à l'extrême. Si l'Église se dessine autrement qu'hier et avant-hier, nous en comprendrons seulement les changements d'accents. Et non une affirmation d'un côté et une négation de l'autre.

Je résume ce que l'Église conçoit d'elle-même.

L'Église se voit de façon prégnante comme **Peuple de Dieu**, et comme **Église pérégrinante** ayant des rapports forts avec le monde, **ournée vers l'eschatologie** et avec un **caractère de décision**. Évidemment, chacune de ces expressions renferment en elles tout un monde.

[1. L'Église, Peuple de Dieu]

En expliquant les expressions, ce qui est l'arrière-plan devient tout de suite évident. L'arrière-plan est l'ancienne conception qu'avait l'Église d'elle-même. Si nous disons qu'elle se voit elle-même tout d'abord comme Peuple de Dieu, c'est donc le contraire de l'ancienne conception : autrefois, elle se voyait structurée hiérarchiquement dans la confrontation : ici les dirigeants, là les dirigés, ici l'Église accompagnante, là l'Église accompagnée. C'était particulièrement marqué depuis l'empereur Constantin. Nous savons bien sûr qu'en vertu du droit divin, l'Église a une structure hiérarchique, qu'une partie de l'Église a donc un devoir de gouvernement.

Sous l'empereur Constantin, un pouvoir princier et civil est aussi attribué à l'épiscopat. Au cours des siècles, nous avons donc devant nous une hiérarchie dotée singulièrement de pouvoir. Et aujourd'hui, on souligne souvent que pour une institution, le pouvoir est fréquemment un danger plus grand que la plus vile sexualité. Nous comprenons donc combien la hiérarchie de l'Église est exposée au danger de l'abus de pouvoir.

Depuis, le monde a connu une forte démocratisation. On souligne que cette démocratisation s'est imposée par la Révolution française. L'Église s'y adapte maintenant dans son autoportrait. Elle cherche un dénominateur commun sur lequel les gouvernants et les gouvernés pourraient être ramenés. Et ce dénominateur commun s'appelle : **Peuple de Dieu !**

Pour autant, on ne dit pas que l'Église doive renoncer à sa structure hiérarchique. Elle met seulement plus fortement en relief le tronc commun : le berger et les brebis du troupeau

sont le Peuple de Dieu. Dieu est au dessus de tous et ce qui nous lie tous les uns aux autres est cette caractéristique de Peuple de Dieu.

Ce qui a été émis au Concile comme ligne de conduite insiste toujours sur cette attitude fondamentale de l'Église comme Peuple de Dieu. C'est pourquoi la Mère de Dieu aussi, malgré ses privilèges, est envisagée et considérée selon cette même ligne : elle est aussi membre du Peuple de Dieu. On a tellement insisté dessus qu'ici ou là le danger s'est fait sentir sur la place particulière de la Mère de Dieu dans le Peuple de Dieu. On a certes admis qu'à l'intérieur du peuple de Dieu la Mère de Dieu avait la première place. Mais que, au-delà, elle occupât entre Dieu et le Peuple de Dieu une place de médiatrice, qu'elle représentât aussi en elle-même un monde, qu'au-delà - pour reprendre maintenant la terminologie du Concile - elle fût et demeurât non seulement le membre le plus éminent de l'Église, la Mater Ecclesia, mais aussi la Mater Ecclesiae, il y eut le danger, même passager, de ne pas le reconnaître.

À partir de ce trait démocratique que l'Église reconnaît dans sa nature et sur lequel elle veut insister fortement, il devient aussi clair que le partenariat¹ est devenu un terme privilégié. De même « fraternité », « être membre ». Tout est de la même veine. Retenons seulement qu'il s'agit d'un déplacement d'insistance, d'une accentuation plus forte, et non pas d'une nouveauté radicale encore jamais vue. Et si l'accent est mis beaucoup plus fortement sur le Peuple de Dieu, cela ne veut pas dire que ce que l'Église disait d'elle-même autrefois et tout le reste n'existe plus.

D'ailleurs, nous devrions nous adapter sans doute à la terminologie actuelle, mais sans y mettre ce qui n'y est pas. Si donc aujourd'hui, on dit que tout le Peuple de Dieu est uni par le lien de partenariat et de fraternité, cela ne veut pas dire qu'il n'y aurait plus de paternité.

Il me semble que l'on doit dire au contraire : dans la mesure où l'on insiste sur le partenariat, sur la fraternité, on doit aussi insister sur la paternité. Car justement, nous sommes frères et sœurs et partenaires parce que nous avons le même Père. Qu'il s'agisse d'une paternité au sens surnaturel ou d'une paternité qui relève du naturel-surnaturel.

Personnellement, je tiens beaucoup à me laisser stimuler par de nouvelles expressions comme partenariat et fraternité. Le déplacement d'accent y apparaît clairement et il aide toujours à féconder de nouveau l'essentiel de mes conceptions. Je me laisse donc stimuler à être vraiment père des miens. Si vous faites comme ça dans votre travail pastoral, vous ne serez jamais fatigués spirituellement. Vous pourrez l'être physiquement, mais chaque conseil que vous donnez fortifie la vie : il y a une part du principe vital que vous recevez des autres et une part de principe vital qui part de vous.

[...]

J'ai à présent expliqué seulement l'expression *Peuple de Dieu*. Vous comprenez ce que veut l'Esprit Saint : que nous cultivions davantage en nous la conscience communautaire. Pas toujours « maître et esclave », je suis au dessus, tu es en dessous, mais nous devons cultiver une sincère et profonde communion de cœur, de vie et d'amour : bien sûr sans préjudice pour notre place juridique.

[2. L'Église pérégrinante - face à une Église sédentaire]

Deuxièmement : on a parlé au Concile d'une **Église pérégrinante**. Qu'est-ce à dire ? Une **Église sédentaire** est au contraire une Église qui fixe, qui est liée au traditionnel. L'Église pérégrinante est toujours en mouvement : ayant abandonné la sédentarité, dans un

¹ NdT : *Partnerschaft*. Il semble qu'en France le mot privilégié ait davantage été « coresponsabilité »

mouvement de vie qui tend à un but divin, mais dans une communion fraternelle indéfectible, dans une communion de vie et d'amour avec le Christ et avec les chrétiens.

De nouveau il s'agit d'un déplacement d'accent qui ne renie pas ce qui n'est pas dit ici explicitement. Sinon, ce serait une piètre Église qui serait toujours dans un mouvement de balancier. Nous étions habitués à envisager l'Église comme un rocher qui demeure inébranlable. L'Église veut aussi le rester. Mais si nous tenons compte de son caractère pèlerin, nous devons nous imaginer que le rocher se déplace. L'Église pérégrinante n'attend pas que les peuples viennent à elle. Elle se meut comme un bateau sur l'océan de la vie, jusqu'à ses frontières, jusque dans l'éternité. Mais c'est un océan déchaîné, à travers lequel l'Église passe en accueillant à droite et à gauche tous ceux qui sont appelés à prendre place dans cette arche.

[Le pèlerinage, une procession]

L'Église s'avancant vers un but religieux, nous pourrions dire aussi : l'Église est décrite comme une procession : de l'autel à l'autel¹. Là où je suis avec mes paroissiens, un autel doit être érigé. Et la génération à venir qui grandira dans l'Église, voudra être reçue selon ce qu'elle est elle-même. C'est pourquoi l'Église est continuellement en mouvement. Le coup de maître consiste à unir dans l'Église, le rocher inébranlable et le mouvement.

Nous sentons donc le changement d'accent dans l'image de l'Église : en face de l'accent sur ce qui est statique dans l'Église, il y a dans l'Église pérégrinante, un accent extrêmement dynamique.

Je voudrais maintenant insister sur l'Église pérégrinante vis-à-vis de l'Église sédentaire. D'autant plus que l'ancienne génération vient de l'Église sédentaire qui a ses propres caractéristiques. Cette sorte d'Église voudrait juridiquement s'affirmer et se distinguer. Dans une Église sédentaire, tout ne peut pas être en mouvement, tout non plus être rigide. Voilà pourquoi il existe le besoin de délimiter juridiquement ; c'est parfaitement légitime. Le danger dans l'Église sédentaire consiste à être satisfait si les règles sont appliquées, de sorte que nous succombons au pharisaïsme dans un formalisme intérieur et extérieur.

De nouveau : une Église sédentaire voudrait aussi se protéger économiquement ; c'est de nouveau légitime. Quel est le danger ? Que nous nous protégions de partout. La sédentarité enlace alors tout l'être du catholique, lequel est chez lui dans cette Église sédentaire, oui, même l'ensemble même de l'Église.

[L'Église pérégrinante à la foi audacieuse]

J'estime que le plus dangereux est que, dans une Église sédentaire, le risque de la foi ne soit arasé et ne se perde. Nous avons typiquement ce genre de processus de vie :

Ici-bas, nous voulons le bien-être dans une Église sédentaire. Mais parce que l'Église nous prépare aussi au bonheur de l'autre monde, parce que nous voulons aussi être heureux dans le ciel et que, dans cette perspective, la foi est exigée, ça se comprend : pourquoi ne pas devenir croyant ? Cette foi ne me coûte pas beaucoup, elle me va bien. Et là, voyez-vous, la foi prend une tournure singulière : elle a perdu son caractère de risque. Et voilà le plus grave.

Comme il s'agit maintenant d'une Église toujours en mouvement qui se laisse bourlinguer comme un bateau sur une mer orageuse, cela ne va pas sans risque. Si l'on pose la question d'où vient qu'aujourd'hui notre foi est devenue phtisique, il y a au moins une réponse à

¹ NdT : la procession eucharistique va d'un autel à un autre autel

retenir : c'est la conséquence fatale d'une foi vécue dans une Église sédentaire. Que la foi exige de se risquer, on peut le montrer à partir de différentes sources.

[L'audace de la foi dans l'Écriture, Pierre saute hors de la barque]

Si nous interrogeons la source biblique, nous avons un exemple classique de l'audace de la foi dans la manière d'agir de saint Pierre. Pierre dans la barque. Tout à coup arrive le Seigneur en marchant sur la mer. Réaction de Pierre : il saute aussitôt de la barque, marche sur la mer, par pur amour. Et il a tout à fait oublié que l'eau n'est pas un sol ferme. Il risque gros, mais visiblement, il s'étonne très vite d'avoir pris ce risque et commence à couler. Et c'est alors le cri de détresse : « Seigneur, au secours, je péris ! ».

Comment l'appliquer à nous ? Mettons-nous à la place de Pierre avec notre foi habituelle. Il me semble que nous n'aurions pas le courage de sauter de la barque. Nous serions convaincus que la mer n'est pas le sol ferme. Et lequel d'entre nous aurait le courage de s'abandonner au naufrage ? Et l'oserions-nous, me semble-t-il, dès que nous sentirions l'eau sous les pieds, nous nous agripperions des deux mains à la barque. Le risque de la foi !

Écoutez ! La foi, justement, n'est pas seulement l'abandon de l'intelligence, mais de toute la personne, ici en ce cas, au Dieu d'amour, au Dieu révélé.

Il s'agit pour moi maintenant de faire comprendre le risque de la foi. Si nous regardons l'histoire de notre Famille et si nous écoutons ce que l'Esprit-Saint demande à l'Église d'aujourd'hui, nous comprenons qu'il demande précisément ce risque, le saut de la mort pour l'intelligence, la volonté et le cœur. Dans les bras d'un Dieu vivant qui souvent se dissimule à nous dans l'obscurité.

Si nous ne voyons pas ces choses sous cet angle, nous restons démunis face à la situation actuelle.

Prenons un autre raisonnement qui éclaire davantage le côté psychologique du risque de la foi. « Mon juste vit par la foi¹ ». Je devrais pouvoir le dire de tous ceux qui sont issus de mon école : les miens vivent par la foi.

[L'audace de la foi d'un point de vue plus psychologique]

Que nous donne l'esprit de foi ?

[La foi, sympathie pour Dieu]

L'esprit de foi me donne une mystérieuse prédisposition positive pour Dieu. Elle me donne de la sympathie pour Dieu. Pour ce qui est de la sympathie, je dois répéter la parole de saint Augustin : le cœur est un des meilleurs organes de la connaissance. Si j'ai de la sympathie pour quelqu'un, je peux tout d'abord le comprendre vraiment. S'il y a de l'antipathie, s'il règne de l'indifférence ou du je-m'en-foutisme, je ne pourrai jamais comprendre quelqu'un.

Ceci doit aussi s'appliquer à la Mère de Dieu. Si j'ai pour elle de la sympathie, je suis prêt alors à la comprendre de fond en comble.

Dans notre contexte, le mot doit être appliqué à Dieu : sympathie pour Dieu. L'esprit de foi répandu qui s'est enraciné par une étude continuelle me donne de la sympathie pour Dieu.

¹ Cf. He 10, 38

Il m'est alors facile de découvrir le Bon Dieu dans tout ce qui arrive et de lui dire oui. Remarquez-vous comment tout ceci est lié à la foi en la Providence ?

Lorsque je revins de Dachau, j'ai pu répondre à l'inquiétude de tous ceux qui avaient été prisonniers et venaient participer à une retraite ; je l'ai fait dans un langage populaire né de la foi simple en la Providence et de la loi fondamentale du monde : le Bon Dieu a toujours préparé pour moi les meilleures couches. Quand je m'asseyais dans le bunker, c'étaient les meilleures couches pour moi. Et quand, dans ces couches, étaient cachés des chardons et des épines qui blessaient continuellement : les meilleures couches ! Normalement, je ne peux le dire que si l'esprit de foi m'a donné cette profonde sympathie pour Dieu. « Rien ne vient pas hasard, tout vient de la bonté de Dieu ».¹

Où sont les points essentiels de l'enseignement postconciliaire de l'Église et de l'éducation de notre peuple ? Toutes les questions ecclésiologiques, toutes les questions liturgiques sont certainement importantes aujourd'hui. Mais la question capitale est aujourd'hui la question de Dieu. Ne le perdez surtout pas de vue.

Cela ne veut pas dire que nous ne devons pas, dans le sens du Concile, consentir à ce qui y a été dit et agir en ce sens. Mais Dieu demeure l'essentiel. La pensée de Dieu n'est pas garantie seulement par la formation liturgique ; ça ne marche pas. À partir de là, vous allez mieux comprendre ce que nous voulons avec la loi de la porte ouverte et le Dieu de la vie. Là nous avons anticipé les questions actuelles essentielles. L'essentiel est et demeure la pensée de Dieu !

De quoi devons-nous nous occuper ? L'esprit de foi me donne de la sympathie pour Dieu. Il est évidemment difficile de prouver à un adversaire qu'on ne peut comprendre tel ou tel événement qu'à partir de Dieu. Je peux comprendre et expliquer aussi beaucoup de choses sans Lui : mais si j'ai de la sympathie pour Lui, je le sentirai partout.

[La foi, sens olfactif de Dieu]

Permettez-moi d'utiliser une autre expression : l'esprit de foi me donne un extraordinaire et sûr instinct de Dieu. On ne peut évidemment pas le prouver comme deux et deux font quatre. C'est trop subtil. Mais s'il y a déjà tant de choses incompréhensibles du point de vue naturel, pourquoi pas aussi lorsqu'il s'agit du Bon Dieu ?

[La foi ou prendre parti pour Dieu]

Je prends une autre expression qui dit la même chose : ce flair divin, cet instinct divin signifie aussi pour moi prendre parti spontanément pour le Bon Dieu. Je reviens sans cesse aux questions les plus essentielles. Donc prendre instinctivement parti pour le Bon Dieu et même pour Dieu le Père, et même encore plus : pour le Père riche en miséricorde. Le Père est celui qui, par miséricorde, m'a conduit aujourd'hui dans cette impasse. C'est la miséricorde du Père qui m'a préparé aujourd'hui telle ou telle déception. Le monde entier a simplement un nouveau visage. C'est cette vision surnaturelle que l'homme d'aujourd'hui, que nous aussi, les prêtres, avons perdue en chemin.

Écoutons maintenant ce que la Mère de Dieu veut en conséquence nous donner comme grâce de pèlerinage au sanctuaire : la grâce de l'enracinement spirituel, mais aussi la grâce de la transformation spirituelle. L'intelligence est transformée. Elle reçoit une lumière nouvelle, elle voit dans la lumière divine. La volonté : tout est transformé. En quoi ? « Mon juste vit de la foi. » La Mère de Dieu aussi veillera à ce que nous représentions de A à Z une colonie du ciel.

¹ Proverbe populaire de la piété de l'époque.

Les hommes de l'au-delà sont des hommes à la vue claire, profonde et large. Ils voient ce que les autres ne voient pas. Mais ils ne sont pas seulement des hommes à la vue claire, profonde et large, ils deviennent aussi des hommes audacieux. L'audace est aujourd'hui tellement importante... Celui qui ne le comprend pas et n'y tend pas restera toujours attaché en bas. Il peut certes parler avec beaucoup d'esprit, mais à la longue, il lui manquera une force d'attraction. Mais celui qui a Dieu comme partenaire – disons mieux, comme Père – sera toujours gagnant, justement parce que Dieu est Dieu. Finalement, l'homme de l'au-delà est un homme sûr de la victoire.

Nous devinons donc qu'une Église en marche requiert énormément des chrétiens d'aujourd'hui.¹ Puis-je me permettre de répéter les mots de l'évêque de Mainz : le Concile rend difficile aux catholiques d'être catholiques. Il doit aussi le rendre difficile !

Par *pèlerinage de l'Église*, nous comprenons donc un mouvement continu de l'Église vers un but surnaturel, vers la réalité divine de l'au-delà. Le chemin va à la maison, il va au Père.

Ce pèlerinage s'effectue dans une continue communion avec le Christ et les chrétiens. Ainsi, nous avons une Église qui est la grande Famille de Dieu.

¹ NdT : littéralement des hommes dans l'Église.

73. Dilexit Ecclesiam

Au temps le plus difficile de son exil à Milwaukee, exil ordonné par l'Église, Père Kentenich exprima pour la première fois que lorsqu'il mourrait – et même s'il mourait dans le bannissement – on devrait écrire sur sa tombe : DILEXIT ECCLESIAM. Il a aimé l'Église.

En de multiples occasions, surtout après l'exil, Père Kentenich répéta cette déclaration. Des exposés éclaircissent ensuite comment il s'identifiait à l'inscription de la tombe du Cardinal Mermillod¹ et quelle dimension cela prenait dans sa propre vie. Les trois textes cités ici en témoignent.

Lorsque P. Kentenich mourut le 15 septembre 1968, il était évident que son tombeau porterait cette inscription.

L'inscription signifie plus que sa mort et doit être notre héritage et notre ordre [de mission] qui nous poussent à étudier le Fondateur, à lui rester lié, à le porter dans les temps à venir en étant au service de son œuvre pour l'Église.

Ces pages réunissent trois extraits de conférences que Père Kentenich a données à la fin de ses années d'exil, peu de temps après son retour de Rome à Schænstatt : à la Saint-Sylvestre, le 31 décembre 1965 pour l'ensemble de la Famille de Schænstatt (Propheta locutus est, tome II, pages 225 ss et 268) et le 3 janvier 1966 pour les prêtres de Schænstatt du diocèse de Münster (Propheta locutus est, tome III, pages 98-101).

Que nous soyons somme toute devant une nouvelle étape de l'histoire de la Famille ne fait aucun doute. Alors que voulons-nous faire maintenant dans cette nouvelle étape ?

J'aimerais écrire sur la porte de la nouvelle année le mot que j'ai écrit au Saint Office en son temps : « *Dilexit Ecclesiam* ».

Ces mots pourraient dire ceci : je voudrais que soient gravés sur ma pierre tombale ces mots, les voir gravés là et retenus pour la suite des temps : *Dilexit Ecclesiam*. Et comment se présente cet amour de l'Église ?

J'ai dû vous dire ces jours-ci ce que j'avais promis au Saint Père durant notre audience inespérée² : nous, c'est-à-dire toute la Famille – ce qui signifie donc toute la Famille qui est déchargée de la croix – nous voulons nous efforcer à l'avenir, d'aider le Pape par tous les moyens à la réalisation de la mission postconciliaire de l'Église. Aussi les mots « *Dilexit Ecclesiam* » doivent-ils recevoir une interprétation prégnante et profonde : « *Dilexit Ecclesiam* », *Schænstatt dilexit Ecclesiam* – Schænstatt a aimé l'Église. L'amour de l'Église nous pousse à soutenir le plus parfaitement possible la mission postconciliaire de l'Église en tous lieux et en tous temps.

¹ Cardinal Suisse du XIXe siècle qui subit l'exil pendant 10 ans. Il fut évêque de Genève et Lausanne puis Cardinal de curie. Il est enterré dans l'église San Lorenzo à Rome.

² Audience du Pape Paul VI le 22 décembre 1965.

Vraiment « *Dilexit Ecclesiam* » ! L'amour de l'Église nous a poussés à fonder l'Œuvre de Schœnstatt ou, pour mieux dire, elle a déterminé le Bon Dieu à nous donner cette mission pour le bien de l'Église. « *Dilexit Ecclesiam* », l'amour de l'Église nous a poussés à endurer la croix du Seigneur, le crucifiement, par l'Église elle-même et à nous laisser imposer, par l'Église elle-même, le chemin de croix du Seigneur.¹ « *Dilexit Ecclesiam* ».

« *Dilexit Ecclesiam* », l'amour de l'Église nous pousse aussi maintenant à aimer avec ardeur cette Église qui nous a traqués, à oublier tout le passé et, désormais, à veiller de toutes nos forces à ce que la Famille remplisse sa grande mission et aide l'Église à s'avancer victorieuse sur les rives du monde nouveau ; donc à réaliser l'idéal de l'Église sur les nouvelles rives du temps.

Lorsque nous jetons un regard rétrospectif sur le passé, je pense pouvoir dire que nous devrions reprendre un mot que le Cardinal Mermillot en son temps fit inscrire sur sa tombe : *Dilexit Ecclesiam* ! Dès le début, nous avons aimé l'Église chaleureusement, avec ardeur et vigueur, courageux et joyeux dans le sacrifice, cela, nous le savons bien. L'amour de l'Église nous a poussés à faire naître l'Œuvre de Schœnstatt. L'amour de l'Église nous a poussés aussi à nous laisser crucifier par l'Église. Nous nous acquittons de l'amour de l'Église en étant reconnaissants de ce que l'Église – spécialement dans notre cas en la personne de son Excellence Tenhumberg – nous ait de nouveau déchargés de la croix.

Dilexit Ecclesiam – que signifient ces mots ? J'étais justement en train de vous raconter un peu l'audience avec le Saint Père. Il a été celui qui a reçu la vision de Schœnstatt, vision si ardemment désirée pour le pape² ; c'est lui qui m'a réhabilité et qui, pendant son gouvernement, a béni et couronné Schœnstatt. En reconnaissance, j'ai promis au Saint Père de l'aider à réaliser pleinement la mission postconciliaire de l'Église.

Alors est arrivé un mot important – c'est un mot que son Excellence Tenhumberg porte sur ses armoiries : *Sub tutela Matris*³. C'est donc sous la protection de notre chère Mère que nous voulons nous appliquer à ce que la mission postconciliaire de l'Église soit réalisée. Et comme toute l'audience se déroulait très familièrement, le Saint Père est alors intervenu et a insisté publiquement sur une pensée [qui nous est] chère. Il croyait que je pensais : *Sub Ecclesia Matre*⁴. J'ai dit : « Non, *sub tutela Matris* ! » « Oui, c'est juste », a-t-il dit. Alors, j'ai ajouté aux trois pensées que je lui avais dites en lui offrant le calice : le calice est destiné à la nouvelle Église prévue sous le titre : « *Matri Ecclesiae*⁵ ! » Mais j'ai alors complété : « *In Ecclesia, ab Ecclesia, pro Ecclesia ; a Matre Ecclesia, in Matre Ecclesia, pro Matre Ecclesia* »⁶.

Maintenant, du point de vue dogmatique, nous pourrions tourner encore et encore pour montrer les rapports internes qui existent entre *Mater Ecclesia* et *Mater Ecclesiae*⁷. L'Église

¹ Durant les années d'exil, 1951-1965

² NdT : la vision de Schœnstatt fut pensée pour le pape et en ce sens il en est l'unique destinataire.

³ NdT : Sous la protection de la Mère (c'est à dire de Marie)

⁴ Sous la Mère Église.

⁵ Mère de l'Église

⁶ Dans l'Église, de l'Église, pour l'Église ; de la Mère Église, dans la Mère Église, pour la Mère Église.

⁷ La Mère Église et la Mère de l'Église.

catholique a ça dans le sang : c'est dans la Mère de Dieu qu'elle a son modèle. C'est pourquoi l'Église n'a pas le droit, ne serait-ce que dans l'intérêt de sa propre existence, de déformer l'image de la Mère de Dieu. Si tel était le cas, ce serait sa propre image qu'elle déformerait. À partir d'ici, nous pouvons aussi comprendre pourquoi le protestantisme ne s'en sort pas avec l'image de la Mère de Dieu. Instinctivement, le protestantisme identifie aussi sa propre image avec celle de la Mère de Dieu. Et comme sa propre image et les traits de la Mère de Dieu, tels que nous les voyons, ne s'accordent absolument pas, alors le protestantisme ne peut pas reconnaître de façon légitime notre amour de Marie. Si donc nous voulons aider à la réalisation de la mission postconciliaire de l'Église, ne perdons jamais de vue : *Sub tutela Matris !* Nous voulons aussi avoir le courage – et aujourd'hui, c'est courageux, même chez les prêtres – de dire un oui passionné à la Mère de Dieu, surtout sous le titre de « *Mater Ecclesiae* ».

Lorsque je regarde en arrière, ce que c'était à une époque, après la première guerre mondiale, lorsque le marial était tellement un sujet de conflit ! Que de batailles avons-nous dû livrer pour l'honneur de la Mère de Dieu ! Et si elle s'est glorifiée dans notre Famille en tant que membre de l'Église, alors il restera toujours de notre devoir de veiller à ce que la Mère de Dieu soit reconnue dans l'Église ; et pas seulement qu'elle soit reconnue, mais aussi qu'elle soit éminemment, pour les temps nouveaux, celle qui porte Christ, la servante du Christ, celle qui enfante le Christ !